N° 394 — Tome CVI 16 Novembre 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BOISSARD,
JACQUES BRIEU, R. DE BURY, PHILIPPE CHAMPAULT,
MARCEL COULON, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL,
ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, GRÉTRY, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
STUART MERRILL, PAUL OLIVIER, RACHILDE, JEAN-E. REUTLINGER,
CARL SIGER, DOCTEUR PAUL VOIVENEL, RENÉ DE WECK.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIII

SOMMAIRE

—

N° 394. — 16 NOVEMBRE 1913

Marcel Coulon	*Le Problème de Rimbaud. Son Exposé*	225
André Fontainas	*La Guerre*, poème	259
Jean-E. Reutlinger	*Essais gymniques*	264
Grétry	*Sur Diderot* (*Les Réflexions d'un solitaire*). Pages inédites publiées par M. J.-G. Prod'homme	272
Philippe Champault	*Le Calembour, l'Enigme, l'Allégorie dans Homère*	286
Stuart Merrill	*La Question Walt Whitman*	329
Paul Olivier	*Le Diable au Presbytère* (suite et fin)	337

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Duhamel	*Les Poèmes*	361
Rachilde	*Les Romans*	365
Jean de Gourmont	*Littérature*	369
Edmond Barthélemy	*Histoire*	374
Dr Paul Voivenel	*Sciences médicales*	381
Henri Mazel	*Science sociale*	385
Carl Siger	*Questions coloniales*	390
Jacques Brieu	*Esotérisme et Sciences psychiques*	395
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	399
R. de Bury	*Les Journaux*	406
Maurice Boissard	*Théâtre*	411
Jean Marnold	*Musique*	418
Gustave Kahn	*Art*	424
René de Weck	*Chronique de la Suisse romande*	428
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	432
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	437
Mercvre	*Publications récentes*	443
—	*Echos*	446

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.



LE PROBLÈME DE RIMBAUD

SON EXPOSÉ

—

Prodigieusement rapide à naître, plus rapide encore à s'évanouir, Rimbaud à quinze ans est en possession de ses dons surnaturels, à seize ans il a produit ses plus beaux vers, à dix-huit il a terminé sa tâche. Quelques mois de l'existence d'un enfant ont suffi à composer une page des plus attirantes et durables de l'anthologie.

Le génie poétique est hâtif. Malherbe, La Fontaine, Vigny, Leconte de Lisle ou Moréas, qui produisent tard, constituent l'exception d'une règle bien générale. Mais aucun de nos grands poètes, Hugo, Musset mêmes, n'offrirent précocité comparable à celle-ci. C'est à 20 ans qu'ils donnent leur premier livre. N'est-il pas piquant de se dire que si la mort eût pris trois, quatre ans après que Rimbaud a conquis des droits à la gloire le futur auteur des *Contemplations* et celuide *Namouna*, nul ne soupçonnait la perte des lettres? A l'époque où il peut écrire :

> Moi qui, fuyant toujours les cités et les cours,
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours,

qu'est-ce que Hugo ? — Un terrible rimailleur qui coule pêle-mêle épîtres, odes, élégies, tragédies, satires, charades et madrigaux dans un plat moule officiel. Et Musset, et Théophile Gautier, l'un de ceux qui devinrent de meilleure heure originaux et savants, n'ont peut-être pas droit encore au titre de ver-

sificateur. — Vous invoquez Byron, dont les *Heures de Paresse* furent écrites sous les ombrages universitaires de Cambridge. Mais à quel âge ? Dix-neuf ans. A cet âge, il y a beau temps que Rimbaud n'est plus.

Car entré brusquement dans la demeure des Muses, l'étrange visiteur l'abandonne avec la même soudaineté, et pas plus qu'il ne semble possible de voir d'où il est venu, on ne comprend par où il a fui. Il y a dans le départ mystère plus déconcertant encore que dans l'arrivée. Le sillage d'un météore, la chute d'un aérolithe, ou, pour ne point sortir du domaine humain, le passage d'un de ces monstres de vitesse que déchaîne l'industrie automobile ne donne pas une image trop poétiquement exagérée de l'apparition de Rimbaud dans notre ciel littéraire. Mais cette voiture enragée, mais cette étoile filante, mais ce

> Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,

nous croyons savoir leur origine, leur but, leurs raisons. Un rossignol en roulade manque à notre oreille. Mais, interrogeant la nuit et le ténébreux feuillage, nous imaginons la serre qui cloua silencieusement le gosier divin. Nous percevons l'œil phosphorescent du hibou, nous entendons son aile d'ouate...

L'apparition et la disparition de Rimbaud sont un accident unique qu'aucun fait connu ne peut expliquer et dont nulle analogie n'aidera à éclaicir le mystère, un problème dont aucune hypothèse naturelle ne facilite la solution. Démontrer la difficulté de ce problème, voilà le sujet de cette étude. Nous ne venons pas aujourd'hui résoudre (1), mais exposer.

I

Rimbaud est né le 20 octobre 1854, à Charleville. Entré au collège à onze ans, il commence sa rhétorique en octobre 1869. A ce moment il compose *Les Etrennes des Orphelins*, le plus ancien des poèmes qui nous sont restés de lui. Fin août 1870, il a produit déjà un quart de son œuvre, lorsqu'il déclare ne plus vouloir poursuivre ses études, fort brillantes sur le chapitre des lettres, et s'enfuit à Paris. Arrêté à sa descente du train pour vagabondage, puis au bout de quelques jours rendu aux siens, il s'échappe derechef au début d'oc-

(1) Ce sera l'objet d'une autre étude.

tobre, gagne Charleroi, Bruxelles, Douai, d'où il est ramené administrativement à Charleville, ayant composé en trois semaines d'une existence sans feu ni lieu un second quart, environ de ses reliques. *Au Cabaret vert*, *La Maline*, *Ma Bohême* :

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées...

sont le fruit le plus significatif de cette seconde équipée.

Il produira encore et notamment *Les Assis*, *A la Musique*, de novembre à février 1871, tandis que Charleville et Paris investis le retiennent impatient. Nouvelle escapade, en février, à pied, à travers les troupes allemandes ; nouveau retour où l'obligent le froid et la faim. En mai, toujours dépourvu de ressources, il échoue pour la troisième fois dans la capitale et s'enrôle parmi les insurgés de la Commune. Il les quitte quelques jours avant l'arrivée des Versaillais et revient chez lui en mâchant l'invective *Paris se repeuple*. Séjour à Charleville jusqu'en septembre et éclosion du *Bateau Ivre*. Quatrième voyage à Paris sous les auspices de Verlaine. Cette fois l'admiration que ses poèmes ont suscitée lui vaut un domicile et des subsides. Il étonne les cénacles de Banville à Charles Cros. Hugo l'appelle « Shakespeare enfant », Carjat le photographie, Forain le croque et Fantin-Latour l'assoit à son « Coin de Table ». En avril 1872, retour non moins obligatoire que les précédents, car son caractère et ses façons ont découragé les sympathies aussi vite et aussi fort que son génie les avait acquises. Il rapporte, avec *Les Chercheuses de Poux*, le sonnet des *Voyelles* et quelques-unes de ses *Illuminations*. D'avril à juillet, tantôt en Ardennes, tantôt à Paris, il composera quelques pièces dont *Comédie de la Soif*, qui seront ses adieux à la poésie et, sauf à de rares instants, il abandonnera le vers pour la prose. Mais déjà la littérature commence à ne plus l'intéresser. En juillet il part pour la Belgique avec Verlaine. Ils sont en Angleterre en septembre. Vers le milieu de décembre, il quitte Verlaine à Londres, rentre à Charleville. Si toutes les *Illuminations* ne sont pas encore écrites, il n'en reste guère.

Un second voyage à Londres, mais de quelques jours, au début de l'année suivante. Entre son retour et le départ pour un troisième voyage, il compose *Une Saison en Enfer*. Mai

les revoit à Londres, Verlaine et lui; juillet à Bruxelles, où Verlaine, dont il veut se séparer, le blesse d'un coup de revolver.

Pendant que Verlaine entame les deux ans de détention que son acte lui vaudra, Rimbaud, expulsé de Belgique, revient à Roche, près Vouziers, berceau de sa famille maternelle, et prépare l'édition d'*Une Saison en Enfer*. Elle paraît en octobre à Bruxelles. Il la jette immédiatement au feu. La littérature ne le reverra plus.

Dès lors son existence veut être un vagabondage sans arrêt. En novembre 1873 il est à Paris, sitôt après à Londres, puis en Ecosse. Rappelé en janvier 1875 pour le tirage au sort et exempté par le service de son frère, il s'installe en février à Stuttgart. Puis parcourt l'Allemagne, traverse les Alpes, gagne Milan, Turin, Sienne, Livourne, en route pour les Cyclades. Epuisé par ses marches forcenées, il tombe malade, se fait rapatrier à Marseille, où il séjourne à l'hôpital. Sitôt reposé, il pousse une pointe sur la frontière d'Espagne, où il s'engage dans une bande carliste, et reparaît à Charleville, en octobre.

1876 le voit au Helder, au service de la Hollande. Envoyé à Sumatra, il déserte et erre à travers l'archipel jusqu'à ce qu'il puisse embarquer à Batavia sur un navire anglais. Il touche à Liverpool, longe en bateau la Grande-Bretagne, le littoral norwégien, danois, hollandais, les côtes de France, s'arrête à Bordeaux d'où, par la route, infatigable et seul, il arrive dans les Ardennes le 31 décembre.

En avril 1877, Rimbaud est à Vienne pour gagner l'Asie Mineure. Blessé au cours d'une rixe, qui motive son expulsion, il revient à Charleville par la Bavière. Il file tout de suite en Hollande, se rend à Hambourg, à Copenhague, à Stockholm. En automne, après une courte escale sous le toit maternel, il arrive à Marseille et s'embarque pour Alexandrie. Malade, il est débarqué sur le rivage italien, visite Rome et retourne passer l'hiver auprès des siens.

En avril 1878, après un second voyage à Hambourg, il est en Suisse, qu'il parcourt en large et en long. En juin, à Roche. Le 17 novembre, à Gênes. En décembre, à Alexandrie.

En 1879 il visite Chypre. Juin le trouve à Roche, où la fièvre typhoïde l'oblige à un long séjour.

Au mois de mars 1880, il entre en Egypte. Il est derechef à Chypre le 20 mai. Fin juillet, il visite les ports de la Mer Rouge. En août, à Aden,il entre au service d'une maison française qui fait le commerce du café. En novembre, il est envoyé tenir un comptoir sur la terre africaine à Harar. Après maintes pérégrinations, notamment dans les Gallas, il se voit rappelé à Aden au début de 1882. Il en repart dès les premiers mois de 1883 et, faisant de Harar son centre d'opérations, exécute une série d'expéditions dont l'une, en Ogadine, est l'objet de sa part d'un Rapport que publie la Société de Géographie. En 1885, à Aden, alors qu'il se morfond depuis dix-huit mois dans une inaction pédestre qui l'exténue, il quitte ses patrons, part pour Tadjourah, près d'Obock, et s'établit à son compte. Tour à tour trafiquant, ingénieur et explorateur, il mène jusqu'au plus profond de l'Ethiopie une vie errante et rude. En mai 1886 nous le trouvons à Aden, en juillet à Tadjourah, en avril 1887 au Choa, au Caire en août, à Aden en octobre. En 1888 il retourne fonder un comptoir à Harar. En 1891, au moment où, ayant réalisé une petite fortune, il songe à passer quelques mois auprès des siens, il est atteint d'une tumeur au genou gauche. On le transporte à Aden. A Marseille, le 22 mai, il subit l'amputation de la jambe. Epuisé, marqué par la mort, il parvient à Roche, d'où le chasse son démon. Incapable de marcher et de se tenir debout, il décide qu'il retournera en Orient. Il n'arrive à Marseille que pour entrer à l'hôpital le 24 août. Il y meurt le 10 novembre dans une agonie atroce (1).

(1) L'étude publiée de 1896 à 1901 dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne* sous le titre *Arthur Rimbaud*, par MM. Bourguignon et Houin, donne à peu près tout ce qui se sait de cette vie. Je la préfère, au point de vue documentaire, aux travaux plus connus de Paterne Berrichon et de Delahaye. Mais ces travaux — dont l'un a pu être apprécié par les lecteurs du *Mercure* — ont un intérêt de psychologie et de commentaire grand et sans leurs auteurs, que MM. Bourguignon et Houin ont soigneusement enquêté leur étude à eux, qui n'ont pas connu Rimbaud, perdait une bonne part de son mérite.

M. Paterne Berrichon, beau-frère du poète, ne l'a pas connu non plus, mais il a utilisé les souvenirs de sa famille et particulièrement ceux de Mme Isabelle Rimbaud, sa sœur. Celle-ci n'a guère vu vivre son frère qui, à partir de 1870, époque où elle n'avait que dix ans, n'a fait au foyer familial que des apparitions rares, brèves et peu communicatives, mais elle l'a vu mourir et nous a laissé de sa mort un récit poignant.

L'un des deux livres de Berrichon : *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, publié en 1897, englobe toute l'existence de l'homme ; le second : *Jean Arthur Rimbaud, 1854-1873*, publié en 1912, n'étudie que le poète.

L'étude de M. Ernest Delahaye : *Rimbaud* (1906), tient plus de la critique que du récit; mais une seconde étude, publiée de 1907 à 1910 dans la *Revue d'Ardenne et*

II

Ce n'est pas un paradoxe de prétendre que nous ne possédons pas ses vers de jeunesse et que nous en sommes avec lui comme nous en serions avec Hugo, si Hugo ne nous était connu qu'à partir des *Orientales*.

Dans sa rage de se détruire, Rimbaud a réussi à nous priver non seulement des balbutiements de sa lyre, mais encore de ces essais qui correspondent chez Hugo à ce *Discours sur les Avantages de l'Etude* dont je viens de citer deux vers, et même de ces demi-résultats qui se nomment chez le Hugo de dix-neuf ans *Buonaparte* ou *Le Poète dans les Révolutions* (1821). Ce serait être injuste pour les *Etrennes des Orphelins* de ne pas reconnaître qu'elles sont supérieures de métier et de pensée aux « Odes » susdites. Mais il serait injuste pour ces odes de mettre en parallèle leur auteur avec celui des *Etrennes*. Ils n'ont pas le même âge poétique et le plus jeune des deux n'est pas celui qu'on pense.

En d'autres termes, les *Etrennes* et *Buonaparte* ne correspondent pas dans la vie de ces deux enfants prodiges à des périodes analogues et Rimbaud, de quatre ans moins âgé que Hugo, a déjà franchi des étapes que l'autre n'a pas entamées.

Son poème a paru au nº du 2 janvier d'un magazine de 1870 « la Revue pour Tous ». On ne peut donc le placer longtemps après l'époque où terminent ses quinze ans : 20 octobre 1869 (1).

d'Argonne, est anecdotique. M. Delahaye a connu Rimbaud au collège ; il l'a suivi jusqu'à mai 1873 ; depuis cette date, il ne l'a revu qu'une fois en 1879.

On connaît les études et notices de Verlaine, premier éditeur de Rimbaud. M. Izambard, professeur du poète au collège de Charleville, n'était jusqu'à ces temps derniers que l'auteur de quelques articles de journaux sans grand intérêt documentaire, ayant d'ailleurs fortement aidé tant à la documentation de Verlaine qu'à celle de MM. Bourguignon et Houin. Mais il serait regrettable qu'il n'achève point l'étude *Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud*, commencée, nº janvier-février-mars 1911 de *Vers et Prose*. Elle éclaire l'existence du poète en 1870 et 1871, complète les travaux antérieurs, les corrige sur plusieurs points.

Dans son *Paul Verlaine* (1907), M. Edmond Lepelletier, qui a connu Rimbaud à Paris en 1871 et 1872, donne quelques détails fort précieux.

Pour la période post-littéraire de Rimbaud, nous avons un document de première main, les lettres d'Egypte, d'Arabie et d'Abyssinie, publiées, en 1899, par M. Berrichon (Mercure de France 1 vol.).

(1) Il se peut aussi qu'il soit antérieur à cette date. En tous cas, il semble que la Revue vienne de le recevoir, lorsque son nº du 26 décembre publie, dans la rubrique : Correspondance : — « *M. Rim...*, à Charleville.— La pièce de vers que vous nous adressez n'est pas sans mérite et nous nous déciderions sans doute à l'imprimer, si, par d'habiles coupures, elle était réduite *d'un tiers...* » Rimbaud a apporté à ce remaniement la rapidité que nous lui verrons mettre partout, puisque le poème put être imprimé dans le nº du 2 janvier.

Ce que sont les vers de l'enfant le plus précocement génial qui

> de trois lustres à peine a vu finir le cours,

Hugo est là pour le dire. Mais voici le Rimbaud dont le troisième lustre n'est peut-être pas achevé.

> La chambre est pleine d'ombre. On entend vaguement
> De deux enfants le triste et doux chuchotement ;
> Leur front se penche, encore alourdi par le rêve,
> Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève.
> Au dehors, les oiseaux se rapprochent, frileux ;
> Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieux.
> Et la nouvelle année, à la suite brumeuse,
> Laissant tomber les plis de sa robe neigeuse,
> Sourit avec des pleurs et chante en grelottant.

Et le récit marche, en six paragraphes nettement coupés, sans longueur et sans défaillances. Suivez-le. Si vous ne confondez point le simple avec l'enfantin, le naïf et le puéril, convenez que ni dans le fond ni dans la forme il n'accuse l'extrême jeunesse de son auteur. Assurément, il y a là plus de mérite et de promesses qu'en *Buonaparte*. Il y a là surtout plus de maturité. A 15 ans, Rimbaud est poétiquement plus âgé qu'Hugo à 19.

Un autre point de comparaison, qui pour ne pouvoir être plus légitime, ne risquera pas de paraître aussi téméraire. Ce Rimbaud évoque Coppée. *Le Reliquaire* (1866) ; *Les Intimités* (1868) contiennent plusieurs tableaux dans la manière des *Etrennes*. Leur auteur a l'antériorité ; et quoique Rimbaud ait pu puiser son inspiration dans la partie moderne de *La Légende des Siècles*, où Coppée a sans doute trouvé la sienne, on peut faire le cadet tributaire de l'aîné. Précisément le premier volume de Coppée renferme un poème, *Une Sainte*, où il est question aussi d'une demeure orpheline

> C'est une histoire simple et très mélancolique
> Que raconte l'étrange et lugubre relique :
> Les baisers sur les mains froides des vieux parents,
> La bénédiction tremblante des mourants
> Et puis deux orphelins tout seuls, le petit frère
> Infirme, étiolé, qui souffre et qui se serre,
> Frileux, contre le sein d'un ange aux cheveux blonds.

L'anecdote diffère, mais ce sont personnages analogues, dans

un logis de même loyer et semblable ameublement, depuis l'horloge jusqu'au lit. Les sentiments sont du même ordre. Or les vers de Coppée frappent par leur science prosodique, ouvrage d'un homme dont on louera toujours le métier et qui le possède déjà. Mais Coppée a 24 ans et il y a longtemps (nous ont appris ses biographes) qu'il trime et lime. Notre gamin se montre sensiblement l'égal de ce déjà vieux routier du mètre. En avance de quatre ans sur Hugo, sur Coppée Rimbaud l'est de dix.

Car ce qui frappe dans cette pièce, c'est la façon dont l'auteur domine son sujet. Plutôt que par un frère aîné ses orphelins paraissent considérés par un père.

> Doux geste du réveil, ils avancent le front ;
> Et leur vague regard tout autour d'eux repose,
> Ils se croient endormis dans un paradis rose...
> Au foyer plein d'éclairs chante gaîment le feu ;
> Par la fenêtre, on voit là-bas un beau ciel bleu ;
> La nature s'éveille et de rayons s'enivre,
> La terre, demi-nue, heureuse de revivre
> A des frissons de joie aux baisers du soleil
> Et dans le vieux logis tout est tiède et vermeil.

Nous avons tous versifié. Nous avons tous traité de ces thèmes sentimentaux. Demandons-nous ce que nous aurions versé de larmes apprises et begayé... d'enfantillages si, sur la fin de nos quinze ans, on nous eût proposé celui-ci. Imaginons seulement ce que, à cet âge, Coppée, Hugo lui-même eussent fait d'un sujet pareil. Songeons à ce que ce pauvre diable d'Eugène Manuel en eût fait... en a fait entre 25 et 60 ans.

Il semble qu'après *Les Etrennes* Rimbaud n'ait pas grand'chose à apprendre, d'essentiel, quant à la prosodie et à la narration. Cependant, la pièce qu'on nous donne comme sa seconde marque un évident progrès. C'est qu'elle appartient à un genre singulièrement plus difficile. Après l'élégie dans ce qu'elle n'a pas de moins tendre, *Le Forgeron*, en effet, nous offre l'épopée dans ce qu'elle n'a pas de moins grand.

Cette page épique, fille probable de l'union des *Châtiments* et de *La Légende* avec l'histoire de Michelet, oppose à l'Ancien Régime déchu la Révolution victorieuse le jour où Louis XVI coiffa du bonnet phrygien une tête vouée à la guillotine. —

Coglione ! s'exclame en le regardant un sous-lieutenant d'artillerie qui s'appelait Bonaparte. Mais voici, en face du pauvre sire, le serf transfiguré et lavé jusqu'à l'éclatante blancheur des injures séculaires, un serf devant lequel Bonaparte lui-même aurait tremblé lorsqu'il s'appela Napoléon :

> Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant
> D'ivresse et de grandeur, le front vaste, riant,
> Comme un clairon d'airain, avec toute sa bouche,
> Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,
> Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour
> Que le peuple était là, se tordant tout autour
> Et sur les lambris d'or traînant sa veste sale.
>
> Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle...

Pris si haut, le ton monte jusqu'à la fin du long poème par d'invisibles et savantes gradations, et les personnages quittent la scène l'un majestueux, l'autre pitoyable davantage encore qu'ils étaient entrés.

> Il reprit son marteau sur l'épaule.
> La foule
> Près de cet homme-là se sentait l'âme saoule,
> Et, dans la grande cour, dans les appartements
> Où Paris haletait avec des hurlements,
> Un frisson secoua l'immense populace.
> Alors de sa main large et superbe de crasse,
> Bien que le roi ventru suât, le Forgeron,
> Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front.

C'est beaucoup de dire d'un poème qu'il n'est pas inférieur pour l'éloquence et le pittoresque à la moyenne des poèmes similaires de Hugo, mais il faut le dire de ce *Forgeron*. Et je ne sais si l'on trouverait quelque part un tableau plus fourmillant et hurlant :

> Il le prend par le bras, arrache le velours
> Des rideaux et lui montre, en bas, les larges cours
> Où fourmille, où fourmille, où se lève la foule,
> La foule épouvantable avec des bruits de houle,
> Hurlant comme une chienne, hurlant comme une mer,
> Avec ses bâtons forts et ses piques de fer,
> Ses tambours, ses grands cris de halles et de bouges :
> Tas sombre de haillons, saignant de bonnets rouges.

Mais il y a là quelque chose qui me touche davantage que tant de pittoresque et de vie ; il y a dans la main de cet enfant un don plus singulier que cette puissance dramatique

Et ce qui accuse vraiment la maturité de Rimbaud, c'est son sang-froid, sa possession de soi, sa raison.

A ce début de 1870, républicain farouche, il collectionne *La Lanterne* de Rochefort, et décalque, en les enlaidissant, des grotesques de Daumier et d'André Gill pour en faire des partisans de l'Empire et inscrire sous leurs gros pieds plats : « un votant, oui ». — « Il ne se gênait nullement pour apporter en classe d'histoire des dissertations où il célébrait Marat, Robespierre, les invoquant dans des phrases telles : les Jeunes vous attendent (1). » Et bientôt l'émeute parisienne le trouvera dans ses rangs. La sincérité de ses convictions avertit donc quiconque a la moindre idée de son caractère que, s'il se mêle de chanter la Révolution, il n'apportera point de timidité à la tâche. Mais elle serait de nature à faire craindre que ce lecteur enthousiaste de Michelet et de Hugo n'échappât point à ces écueils sentimentaux sur lesquels un Hugo, un Michelet, malgré les leçons de l'âge, vinrent briser quelquefois la barque du bon goût et de la mesure.

Or, je ne crois pas que, parmi les poèmes apologétiques qu'elle a inspirés, il s'en trouve un qui présente dans un raccourci aussi fidèle l'âme de la Révolution. Jamais, à ma connaissance, les raisons qui ont nécessité le mouvement libérateur de Jacques Bonhomme, les mobiles économiques qui, par-dessus Rousseau et les philosophes, conduisirent les paysans à l'incendie des châteaux et le peuple à l'envahissement des Tuileries n'ont été exprimés avec, d'une part, autant de véhémence et, d'autre part, autant d'exactitude. Et en tant que vérités historiques, aucun des arguments qui sortent de la bouche du Forgeron prodigieux ne sont à reprendre. Taine n'y eût trouvé rien à redire.

> Et nous piquions les bœufs vers les sillons des autres ;
> Le Chanoine au soleil filait des patenôtres
> Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or ;
> Le Seigneur, à cheval, passait, sonnant du cor ;
> Et l'un, avec la hart l'autre, avec la cravache,
> Nous fouaillaient.
>
> . . . .
>
> Moi, je sais maintenant : moi je ne peux plus croire
> Quand j'ai de bonnes mains, mon front et mon marteau
> Qu'un homme vienne là, dague sous le manteau,
> Et me dise : « Mon gars, ensemence ma terre ! »

(1) Bourguignon et Houin (*Rev. d'Ardenne et d'Argonne*, 1896).

Mais, vérités historiques, ces cris de honte ancienne et d'orgueil présent sont élevés à une puissance logicienne qui, la vertu de l'expression aidant, les met au rang des vérités éternelles, et elles seront à dire et à entendre tant qu'il y aura des possédants et des non-possesseurs, des ventres pleins et des ventres vides. Quel syndicaliste absolu, las des demi-satisfactions que le socialisme parlementaire obtient de façon si lente, ne prendrait pas aujourd'hui à son compte ce couplet :

> Puis, tu peux y compter, tu te feras des frais
> Avec tes hommes noirs, qui prennent nos requêtes
> Pour se les renvoyer comme sur des raquettes...
> Pour mitonner des lois, coller des petits pots
> Pleins de jolis décrets roses et de droguailles,
> S'amuser à couper proprement quelques tailles,
> Pour se boucher le nez quand nous marchons près d'eux,
> Nos doux représentants qui nous trouvent crasseux !
> . . . .
> Ah ! ce sont là les plats
> Que tu nous sers, bourgeois, quand nous sommes féroces,
> Quand nous brisons déjà les sceptres et les crosses ?...

Si ces extraits ne suffisaient pas pour convaincre d'une si anormale précocité, je citerais *Sensation*, la pièce classée la troisième par les éditeurs et qu'on date de mars 1870. Je la donne en rappelant que c'est un enfant de quinze ans et demi qui emmagasine dans son tablier d'écolier une pareille quantité de verdure et d'air.

> Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers
> Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
> Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
> Je laisserai le vent baigner ma tête nue.
>
> Je ne parlerai pas ; je ne penserai rien.
> Mais l'amour infini me montera dans l'âme ;
> Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien
> Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

III

Les Etrennes des Orphelins ayant une date certaine, et la plus ancienne des pièces qui nous ont été conservées, on la considère comme sa première production. Il naîtrait, en tant que poète, au début de sa rhétorique, et son professeur Izambart serait le Moïse dont la baguette déterminera le

jaillissement de la source. — « Grâce à lui, Rimbaud se mit à traduire Juvénal, Tibulle, Martial et Properce, et connut bientôt Rabelais, Villon, V. Hugo, Musset, Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle, et tous les Parnassiens. Dès lors il s'adonna tout entier à la poésie avec une ardeur fiévreuse... Il rimait partout, même en classe... Ses versions étaient, pour la plupart, traduites en vers (1). »

Je pense plutôt que si l'influence de M. Izambard a pu élargir l'orifice du pertuis et grossir le débit de la source, depuis longtemps elle se répandait au jour. Le professeur aura apporté à l'élève — dont le rapprochaient son âge, sa qualité de rimeur, ses opinions politiques — un appui moral, des encouragements, quelques outils. Il aura sanctionné, ratifié un état de fait. Qu'il y ait beaucoup de mystère dans cette enfance, ce n'est pas une raison pour vouloir que rien ne s'y soit passé de façon normale. Entre l'inaccoutumé et l'impossible, il y a de la marge. Paterne Berrichon affirme que son futur beau-frère naquit les yeux grands ouverts et qu'aussitôt sa naissance, « comme la garde-malade chargée de l'emmaillotter l'avait posé sur un coussin, à terre, pour aller chercher quelque détail de maillot, on le vit avec stupéfaction descendre de son coussin et ramper, rieur, vers la porte (2)... ». — Certes, sa précocité physique a pu être aussi surprenante que sa précocité intellectuelle, mais s'il a dû se diriger beaucoup, beaucoup plus tôt que les enfants les plus hâtifs, je préfère croire qu'il esquissa tout au moins le minimum des indispensables gestes coutumiers. Il est difficile de comprendre comment il est parvenu, vers octobre 1869, à écrire les *Etrennes ;* il est impossible de concevoir qu'il soit arrivé du premier coup à un pareil résultat. Et je n'admets pas d'ailleurs qu'un esprit aussi furieux de lecture, qui, depuis son entrée au collège, marquait pour la partie littéraire une extrême supériorité sur ses compagnons, attende d'être en rhétorique pour connaître autrement que de nom Baudelaire, Hugo et Coppée, dont la triple influence dans les *Etrennes* se fait jour. Ni que celui qui éprouvait tant de plaisir et connaissait tant de gloire à composer des vers latins (ayant obtenu, en seconde, le pre-

(1) Bourguignon et Houin, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1896.
(2) *Jean-Arthur Rimbaud : le Poète*, p. 18.

mier prix au concours académique) n'ait point eu le désir d'en écrire de français.

La question a son importance et elle n'intéresse pas que Rimbaud, mais tous les petits prodiges littéraires, et même sort du domaine de l'intelligence littéraire pour envahir le domaine de l'intelligence pure. Et suivant la façon dont on voudra la résoudre, on éclaircira ou on obscurcira les mystérieuses avenues du spontané ou de l'inconscient. Mais, au seul point de vue de la psychologie des artistes de génie, il s'agit de savoir si, par rapport à Rimbaud, un Hugo, qui passe pour le type de la vitesse poétique, a marché avec lenteur, jusqu'où peut aller la part du subit dans l'éclosion des œuvres (du *saltus* au sens de l'adage du vieux Linné) et de mesurer la limite de la vitesse avec laquelle les sensations, les images, les idées arrivent à se cristalliser dans les formes durables dont l'art dispose.

A quel âge se placeraient donc les premiers essais de Rimbaud ? A quel âge le ferez-vous, dira-t-on, l'exact contemporain du Victor Hugo de trois lustres ? — Ma foi entre 6 et 8 ans, à vue de nez. Alors, dans *Les Poètes de sept ans*, où il donnera plus tard sa psychologie enfantine, le terme « poète » ne devrait pas être pris au figuré. A cet âge, en tous cas, le poète perce chez le prosateur. Et celui-ci figure dans un de ses cahiers d'écolier, datant de 1862. Il y a, égaré dans ce cahier, consacré à des brouillons de versions latines une narration à lire (1). Toute, depuis le paysage du début, qui ne déshonorerait aucune plume :

... Le soleil, flambeau terrestre, s'éteignait en laissant échapper de son corps de feu une dernière et faible lueur qui cependant laissait encore voir les feuilles vertes des arbres, les petites fleurs qui se flétrissaient, et le sommet gigantesque des pins, des peupliers et des chênes séculaires... Une brise fraîche agitait les feuilles des arbres avec un bruissement à peu près semblable à celui que faisaient les eaux argentées du ruisseau qui coulait à mes pieds. Les fougères courbaient leur front vert devant le vent...

jusqu'à la tirade finale avec ses « saperlipote de saperlipopette, saperlipopettouille, saperlipouille et saperpouillotte » d'une verve rabelaisienne à la Ubu. Et Rimbaud s'y trouve

(1) On la trouvera dans les deux volumes de Paterne Berrichon. C'est seulement dans le premier que l'auteur donne expressément la date de 1862.

complet, avec ses réminiscences d'une vie antérieure, présage des visions qui peupleront les *Illuminations* et la *Saison en Enfer*, avec ces grondements de révolte qui font de son œuvre un volcan. L'enfant qui écrit ceci est déjà un écrivain et si l'on comprend que, parti de là, dans quelques années, il arrivera aisément à produire les *Etrennes*, on rest econvaincu, en présence de la puissance poétique que ces quelques pages recèlent, que leur auteur, s'il ne produit pas de vers à sept ans, n'attendra pas encore sept ans pour en produire.

Une pareille hypothèse, si aucune constatation matérielle ne la confirme, aucune ne la contredit. Rien n'établit que Rimbaud n'a point rimé avant les *Etrennes*. Avant cet envoi à la *Revue pour Tous*, qui devait être pour sa mère une surprise du nouvel an, sa famille ignorait qu'il s'adonnât à la poésie. Mais l'on sait jusqu'à quel point cette bouche cadenassée était capable de discrétion. Et sa famille se bornait d'ailleurs, à ce point de vue, à sa mère qui, disons-le, était bien le contraire de la confidente en pareil chapitre ; sa sœur, Isabelle, dont les souvenirs ont été utilisés par ses biographes, étant sa cadette de six ans. Ses papiers de jeunesse ne renferment aucun vers. Mais ils ne renferment non plus nulle prose, à part celle que je viens de signaler ; ils sont d'ailleurs fort peu nombreux et Rimbaud a effacé toutes ses traces poétiques. — « Brûlez, *je le veux*, et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, brûlez *tous les vers que je fus assez sot* pour vous donner », écrit-il, en juin 1871, à un correspondant inconnu (1). Ces vers, c'est *Le Forgeron*, *Soleil et Chair*, *Ma Bohême*, *Ce qui retient Nina*, etc., la moitié, en somme, de ce que nous avons (bénis soient les désobéissants !) recueilli. Quels vers latins possède-t-on de lui ? Nous savons cependant qu'il a composé en latin beaucoup de poèmes.

En soupçonnant que l'auteur des *Etrennes* est déjà un « vieux » versificateur, nous ne diminuons pas le caractère prodigieux de sa précocité, mais nous rendons moins difficile à résoudre l'énigme qu'elle propose. Comment les Muses ont-elles pu lasser si vite un amant si vigoureux ou être lasses de lui ? — Voilà le problème. Il y a quelque utilité à augmen-

(1) Lettre retrouvée tout récemment et publiée par *la Nouvelle Revue Française* d'octobre 1912.

ter du double ou du triple la durée d'un attachement que tout indiquait bâti pour être définitif.

Voici parmi un verger d'arbres semés le même jour un arbre qui cesse de produire à l'époque où ses frères commencent. Sa production a duré trois ans (me dit leur jardinier) et il semblait qu'il ne s'arrêterait plus. Mais, en interrogeant le bonhomme, j'apprends que c'est seulement trois ans avant que l'arbre devînt stérile, qu'il pénétra dans le verger. Et vingt circonstances me dénotent d'autre part que, plusieurs saisons auparavant, quand ses frères n'étaient que des arbrisseaux, celui-ci avait tout l'aspect d'un arbre.

Cette hypothèse accueillie, la brusque et précoce stérilité de ce génie devient d'autant moins inexplicable que son développement obéit à des lois particulières. L'heure de Rimbaud n'a pas la durée de l'heure normale. M. Ernest Delahaye ne cesse, à chaque occasion, d'observer que nos instruments de mesure du temps et de l'espace spirituels ne sont pas faits pour ce temps et pour cet espace-ci ; qu'à leur arithmétique ne peuvent servir nos tables de logarithmes et nos barèmes. Recherchant, par exemple, les raisons qui ont pu décider le poète à abandonner ses études, malgré ses succès, la haute estime de ses maîtres, l'admiration de ses camarades, les sollicitations, les menaces maternelles et tout ce qui rendait apparemment insensée une pareille détermination : — « Rimbaud (dira-t-il) vivait deux fois plus vite que le commun des mortels ; à seize ans il en avait sous certains rapports trente ou quarante et un quadragénaire ne va plus en classe. Rimbaud sentait tellement cela que (1)... »

Sa vitesse, Rimbaud l'utilise dans le champ entier de l'intelligence et de l'action. A ce point de vue, son existence apparaît une, indivisible. Ecolier il applique aux lettres, à la politique,ce don magique de comprendre, d'apprendre, de vouloir, de réaliser avec une rapidité furieuse. La politique et la poésie abandonnées il s'attache à l'étude des langues vivantes — si bien que le polyglotte chez lui est aussi extraordinaire que le poète, — aux sciences exactes et physiques et à leurs applications, à l'exploration,au négoce. Insister sur ce trait de caractère, le plus significatif de tous avec son orgueil et son instinct de révolte, étudier de près sa rapidité mentale, sœur de

(1) *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1907-1908.

cette rapidité physique que prouve son vagabondage, ce n'est point ici le lieu. Mais, dans le seul domaine poétique, qu'elles font du chemin les bottes de ce petit Poucet aussi fabuleux que le personnage de la fable ! Vous vous en rendez compte en unissant *Les Etrennes* et *Une Saison en Enfer*, avec le trait d'union : fin 1869-début 1873, pourvu que vous sachiez bien forme et fonds, la distance qui sépare ces deux pôles et chacun de leurs degrés. Les faits sont là : né avec les *Etrennes* ou « poète de sept ans », en quelques années, Rimbaud a vécu davantage que la plupart des poètes en vingt, ou trente. Or vingt ans, c'est déjà une longue vie pour un poète. Combien la vivent, parmi ceux qui meurent avec des cheveux blancs ? Croyez-vous que si Coppée après ses *Contes en vers* (1881 ; *le Reliquaire* est de 1866) eût abandonné la lyre, nous perdions grand'chose ? Les admirateurs de Sully-Prudhomme diront-ils ce que, dix ans seulement après son premier livre, ou douze, leur maître ajouta d'utile à son œuvre ? Regardons plus haut : avec Leconte de Lisle, Verlaine, nous vérifions une loi grâce à laquelle un Laforgue, un Mikhaël, un Charles Guérin peuvent mourir prématurément sans se nuire... en servant leur gloire, peut-être.

Que Rimbaud n'ait gardé sa flamme qu'un temps très court, nous en sommes moins surpris en songeant combien la flamme poétique est d'essence brève. Mais la difficulté n'est pas qu'il ait perdu son génie dans le sens où Leconte de Lisle après les *Poèmes tragiques* (publiés en 1886, mais la plupart fort antérieurs), Verlaine après *Parallèlement* (dont le meilleur fut écrit quinze ans avant sa parution : on pourrait presque dire après *Amour*, 1888) ont perdu le leur. Elle consiste dans ceci que Rimbaud, qui vivra trente-sept ans, n'est plus poète dès sa dix-huitième année, tandis que les autres resteront au moins de volonté, du moins par définition, poètes aussi longtemps qu'ils sont restés hommes. Elle est dans ceci : qu'il semble que Rimbaud a *abandonné* la poésie, tandis que les autres n'ont cessé de la poursuivre, que son abandon s'est produit ou paraît s'être produit dans des conditions de gratuité incompréhensibles.

IV

Combien le cas de Rimbaud est loin des cas les plus

rapprochés de lui, deux exemples actuels le disent. Voici deux poètes qui, jeunes, ont rompu commerce avec la muse : Paul Bourget, Anatole France. Poètes et non simples versificateurs. Ce n'est pas parce que leur réputation de prosateur a étouffé dans l'esprit du public, et même dans leur propre esprit, jusqu'au souvenir de leurs vers que nous leur refuserons un titre que nul ne leur refuserait si, même inférieurs à leurs premières productions, ils eussent continué à publier des recueils. Pour moi je vois dans Bourget l'un des rares chanteurs de la génération précédant immédiatement la symboliste qui ait apporté dans le concert des poètes de second ordre — et le second ordre poétique n'est guère plus garni que le premier, — une note juste et neuve. Une petite place lui est réservée dans l'anthologie, la relecture des *Aveux* m'en persuade encore une fois. Ce n'est pas pour rien que Moréas et Laforgue, à leurs débuts, l'ont considéré comme un maître. Même il me semble qu'à une époque où non pas ses romans, mais sa critique — échéance plus lointaine — ne s'ouvrira plus, ses vers séduiront encore. Pour l'auteur des *Vers Dorés*, lequel parmi les parnassiens d'arrière-garde (Sully, Coppée, Heredia mis à part) viendrait avant lui ? Voyons ce n'est pas Mendès? Serait-ce Xavier de Ricard, Mérat, Valade? Cet honnête Dierx — dont on peut bien dire ce qu'on pense maintenant qu'on n'a plus à craindre de le contrister ?... Affaire d'appréciation. Mais enfin, voilà ce qu'il suffit qu'on m'accorde : France et Bourget sont de ceux dont on regrette qu'ils n'aient point persévéré. Et dont on ne s'explique pas, sans réflexion, que leurs derniers vers soient plus près de leur cinquième que de leur sixième lustre. Dire qu'il y a du mystère dans leur abandon de la poésie, ce sera donc rendre moins mystérieuse la carence de Rimbaud, en tenant compte bien entendu de ces deux circonstances : d'abord que leur génie, grand par rapport à beaucoup de poètes persistants, est faible par rapport à celui de Rimbaud; ensuite que leur abandon de la poésie, prématuré en soi, par rapport à celui de Rimbaud reste tardif.

Eh bien, toutes choses égales d'ailleurs, le cas d'Anatole France et de Bourget offre peu d'analogies avec l'auteur du *Bateau Ivre*. Car, outre que la rupture, chez eux, n'a pas ce caractère inouï de brutalité que prend la sienne ; outre que peut-être aussi elle n'a rien de définitif et qu'ils nous offriront

— qui sait? — une preuve de cette affirmation lamartinienne que le vent de la poésie

Souffle à l'aurore ou souffle tard,

leur « forfait » a des causes qui n'en font pas, comme celui de Rimbaud, un problème d'apparence insoluble.

Supposons que la rupture soit venue d'eux. Elle s'explique, dans une certaine mesure, par leur caractère volage. Elle s'appelle non pas abandon de l'amour, mais abandon d'une maîtresse. Non pas abandon des Muses, mais d'une muse. Il y a, chez France et Bourget, victoire de la prose sur la poésie, de l'élément analytique sur l'élément imaginatif. Ils ne cessent d'être poètes que pour être davantage littérateurs. Ils changent de voie, ils ne cessent pas de marcher.

Supposons, ce qui est bien plus probable, qu'au lieu d'être, vis-à-vis de la poésie, dans la situation d'amants volages, ils furent dans celle d'amants délaissés; qu'au lieu des Thésée ils aient joué les Ariane. Supposons qu'ils ont cessé de chanter parce qu'ils n'avaient plus de voix. Rien de très surprenant pour qui se reporte à leurs vers. L'un et l'autre, sous l'influence d'un esprit critique, dont ils ont assez montré, depuis, l'étendue et l'acuité, ont senti qu'ils avaient fini leur tâche, qu'ils avaient, en tant que poètes, dit tout ce qu'ils avaient à dire. Oui, en lisant les vers d'Anatole France, on conçoit qu'il ait poussé le scrupule jusqu'à voir qu'il ne s'élèverait pas au-dessus d'un bon disciple de Baudelaire d'une part, de Leconte de Lisle, d'autre part, lui dont la Muse semble un amalgame, singulièrement adroit d'ailleurs, de ces deux maîtres. Et qu'il ait préféré la première place dans la bourgade de la prose que la cinq ou sixième dans la Rome de la prosodie. En d'autres termes, chez un France comme chez un Bourget regardés de haut, beaucoup plus haut que les poètes d'ordinaire savent se regarder, il ne pouvait y avoir progrès ni renouvellement. Eux-mêmes ou leur démon l'auront compris.

Ni la première, ni la seconde de ces deux raisons ne s'appliquent à Rimbaud.

Chez lui, l'abandon de la poésie, c'est l'abandon absolu et définitif de toute littérature. Du jour d'octobre 1873 où il détruira sa *Saison en Enfer* — elle-même une renonciation expresse et motivée au métier d'écrire, — il n'écrira plus ni vers ni

prose. Et brusquement le voici porté pour toujours aux antipodes de l'art. Pas un mot dans sa conversation, pas une ligne dans ses lettres d'où quelqu'un qui ne l'aurait point connu écrivain inférerait qu'il y eût un écrivain chez lui. Et cet oubli de son ancienne passion se changera en dégoût, sitôt qu'on la lui rappelle. Sans rechercher la cause de ce dégoût, il faut que je le signale. Car il est une des données du problème, un des éléments qui le rendent difficultueux. Non seulement Rimbaud ne fait plus de littérature, mais il s'en déclare écœuré. Il ne souffre pas qu'on lui en parle. Absurde ! ridicule! dégoûtant! voilà ce que ses parents et son ami Delahaye lui entendront dire de ses vers les rares fois qu'ils oseront une allusion vite retirée (1). Lorsqu'il apprit leur publication par Verlaine,« il fut péniblement impressionné et entra dans une grande colère (2) ». Qu'un de ses condisciples de collège, quelques mois avant sa mort,lui signale le retentissement dans les milieux littéraires de 1890 du *Bateau Ivre* et du sonnet des *Voyelles*,il ne lui répondra même pas (3). Outre ses lettres d'Arabie et d'Abyssinie où le prosaïsme le plus insolent de la part d'un ex-poète et si passionné s'étale, voyez son Rapport à la Société de Géographie,sur l'Ogadine (4). Certes, ce n'est pas en pareil lieu qu'on doit nécessairement chercher de la littérature et j'admets qu'en 1883, pris tout entier par l'ardent désir de gagner sa vie et menant la plus dangereuse et la plus occupée des existences, Rimbaud fut loin des préoccupations d'un Loti. Mais, dans ce Rapport, le mépris pour la description,le tour littéraire a quelque chose de curieux. Que dis-je! ce n'est pas du mépris, c'est un désintéressement complet et naturel, le désintéressement que l'on a pour ce dont on ne connaît pas l'existence. Pour saisir l'étrangeté de Rimbaud,il faut voir que, dans la seconde moitié de sa vie, il est exactement aussi loin des lettres qu'il en a été rapproché pendant la première. — « Oui! nous ne saurions croire, oui ! et nous prétendons à le démontrer,que ce poète, lorsqu'il mourut, à l'âge à peu près du Christ, n'allait pas revenir dans les Lettres pour y faire

(1) Berrichon et Delahaye, Préface aux œuvres de Rimbaud (éd. 1898).
(2) Berrichon, *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, p. 137.
(3) Berrichon, *ibid.*, p. 203.
(4) Comptes-Rendus de la *Société de Géographie*, année 1884. Ce Rapport est publié par M. Berrichon, *op. cit.*, pp. 160 et s.

œuvre de dieu (1). » — Laissons à M. Paterne Berrichon, s'il la possède toujours, cette touchante illusion. La question de savoir si Rimbaud serait revenu aux lettres ne mérite pas, à notre avis, une minute d'examen.

V

Que son génie fût insuffisant pour durer, voilà ce que nous n'admettons pas davantage. Son œuvre en mains, je le considère non pas comme notre plus grand poète, mais comme une nature poétique dont nul n'a égalé la richesse en tant que possibilité. Le fruit a avorté, mais même en comparant Rimbaud à Hugo, à Lamartine, je ne crois pas que le lyrisme français ait jamais été sur le point de produire fruit aussi beau, aussi bien venu.

Et d'abord il n'appartient pas à cette classe de poètes : Malherbe, Mallarmé ou Heredia, à qui la Muse demande toute leur volonté et leur temps et qui se trouvent par conséquent à la merci des contingences. Ne pensons pas que les circonstances de la vie l'ont contrarié. Loin de là, et les huit ans de vagabondage qui séparent sa fuite de l'art de son existence de négoce, quelles belles conditions, semble-t-il, pour un génie assoiffé de nature et de liberté comme le sien! En tous cas sa facilité, sa fécondité passent largement la moyenne. Sans doute son œuvre tient un court volume, 2300 lignes de vers environ et un peu moins de lignes de prose. C'est encore beaucoup pour le travail de trois années et matériellement il nous laisse déjà autant que les poètes susdits. Mais nous n'avons pas toute son œuvre. Où sont, par exemple, pour partir des *Etrennes des Orphelins*, ces versions traduites en vers dont les biographes nous parlent? Ouvrages non négligeables que ces manières de devoirs : l'un d'eux ce n'est rien de moins qu'*Ophélie*, émouvant cantique où la Nature et la Liberté reçoivent un tribut digne d'elles (2). Des premiers poèmes de

(1) Berrichon, *op. cit.*, p. 27.

(2) Ou je m'abuse, ou il y a là un mouvement d'une langue et d'une musique rares.

... O pâle Ophélia, belle comme la neige,
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté.
C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté!

C'est qu'un souffle inconnu, fouettant ta chevelure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits;
Que ton cœur entendait la voix de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits!

Les deux strophes suivantes, et la finale du poème ne sont pas moins belles.

Rimbaud ne paraissent nous avoir été conservés que ceux que M. Izambard put tenir. Mais il n'est pas à présumer que l'élève ait remis au professeur, sans exception, tous les produits de sa lyre. Pour la période suivante, Verlaine a donné des titres de pièces perdues. De récentes découvertes ont réduit à trois ces poèmes : *Les Veilleurs* (qu'il déclare le chef-d'œuvre de Rimbaud), *Les Réveilleurs de la Nuit*, *Les Mains de Jeanne-Marie*. Croire que Verlaine connut toute la production de 1871-1872 ne serait pas plus sage que de supposer M. Izambard muni de tout ce qui fut écrit en rhétorique. Une lettre du poète, datée du 15 mai 1871 (1), mentionne deux pièces dont il ne nous avait jamais été parlé : « *Amants de Paris* (cent hexamètres) et *Mort de Paris* (deux cents hexamètres). » Ont disparu aussi des poèmes en prose : *Photographie des Temps passés*, dont M. Delahaye se souvient (2), séries de tableaux ou d'esquisses sur les grandes époques de l'histoire, et *La Chasse Spirituelle*, dont Verlaine a possédé l'important manuscrit, lequel joue un rôle dans l'histoire de ses démêlés conjugaux. Est-ce là tout ? Nous ignorions *Les Déserts de l'Amour*, dont M. Berrichon vient de retrouver des fragments, œuvre courte ou longue, on ne sait, peut-être inachevée, peut-être complète. Enfin, en 1870 et 1871, concurremment avec le poète, a existé chez Rimbaud un théoricien politique fort écrivant, lequel offrira sa plume en octobre 1870 (but du second départ de la maison maternelle) à un journal de Charleroi. M. Delahaye, qui écouta beaucoup discourir ce théoricien, nous parle d'un travail de sociologie, projet de constitution, « œuvre considérable tant par sa forme que son esprit », qui semble à tout jamais perdu. On peut donc dire que Rimbaud poète et prosateur écrivait sans peine. Autant que cela peut se sentir, son œuvre en donne d'ailleurs l'impression.

Mais la première condition d'un génie durable : la variété, il la possède comme personne. Aucune lyre n'avait plus de cordes, plus de flèches à son carquois. A voir que chacun de

Ophélie n'est pas précisément la traduction d'une version mais le développement d'un sujet de vers latins. Pour regretter que les devoirs en prose de Rimbaud ne nous aient pas tous été conservés, il suffit de lire le seul qu'ait gardé M. Izambard : *Lettre de Charles d'Orléans à Louis XI pour solliciter la grâce de Villon*, que M. Berrichon a reproduit.

(1) Publiée avec d'autres lettres de Rimbaud au nº d'octobre 1912 de la *Nouvelle Revue Française*.

(2) Delahaye, *Rimbaud*, p. 111.

ses poèmes diffère des autres par le sujet, le rythme, le tour et le ton, on s'émerveille. Quand on constate qu'il ne s'est jamais répété, ni seulement rappelé et que dans chaque genre qu'il emploie il parvient à une sorte de maîtrise, on est étonné de la multiplicité de ses éléments. Un peu pour donner une idée de cette variété j'ai analysé ses deux premiers poèmes et cité le troisième. Et l'on a vu qu'entre *Les Etrennes* et *Sensation* il y a aussi peu de rapport qu'entre *Les Etrennes* et *Le Forgeron*, qu'entre *Le Forgeron* et *Sensation*. Mais la pièce IV : *Soleil et Chair*, voilà encore du nouveau.

L'amour charnel de la nature que *Sensation* proclame, ce poème en donne les assises philosophiques. Profession de foi panthéiste, opposition sur le terrain esthético-religieux du paganisme à ce christianisme dont Rimbaud, après l'avoir adoré dans sa prime jeunesse, se montrera, adolescent, l'ardent ennemi. Jamais le regret des Dieux de l'Olympe n'a été exprimé chez nous avec autant de foi. Il est probable d'ailleurs que ce poème puise son inspiration à la source sacrée de Lucrèce, et ici, je dirai pour la pensée de Rimbaud ce que M. Delahaye a si bien dit de sa forme (1) et que ses idées comme sa métrique ont l'esprit latin. Oui, le panthéisme primordial du *De Natura*, dont aucun de nos grands poètes, entravé par l'hérédité chrétienne, n'a su accepter l'héritage, j'en perçois ici l'écho :

Le Soleil, le foyer de tendresse et de vie,
Verse l'amour brûlant à la terre ravie ;
Et, quand on est couché sur la vallée, on sent
Que la terre est nubile et déborde de sang ;
Que son immense sein, soulevé par une âme,
Est d'amour comme Dieu, de chair comme la femme,
Et qu'il renferme, gros de sève et de rayons,
Le grand fourmillement de tous les embryons. —
Et tout croit, et tout monte !
O Vénus, ô déesse !
Je regrette les temps de l'antique jeunesse,
Des satyres lascifs, des faunes animaux,
Dieux qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux
Et dans les nénuphars baisaient la Nymphe blonde.
Je regrette les temps où la sève du monde...
Dans les veines de Pan mettait un univers.

Dira-t-on que ce début rappelle *Rolla* ? Il y a ici un ton

(1) Delahaye, *op. cit.*, pp. 59 et s.

autrement sincère, énergique. Les sentiments ont quelque chose de plus farouche, de plus viril, de plus vierge.

> Et quand on est couché sur la vallée, on sent...

Musset n'aurait point subi des frissons pareils et l'œuvre de Rimbaud en est pleine. (Voyez *Sensation*, voyez cette merveilleuse illumination qui commence : « J'ai embrassé l'aube d'été... ») Dans son regret de la nudité antique, on ne trouve, par rapport à de pareilles images, qu'une fantaisie de libertin, de voyeur, si je puis dire. Ses nymphes, ses faunes, sa Vénus Astarté, Musset les aperçoit à travers les peintures de Boucher et les métamorphoses d'Ovide ou plutôt son Art d'aimer. Oui, il y a entre l'une et l'autre mythologie la distance qui sépare Ovide et Lucrèce. Au poète de Rolla, Rimbaud est supérieur par la gravité, la religiosité de sa vision. Ecoutez-le prophétiser le retour à la Nature de l'homme affranchi des vaines terreurs auxquelles nous devons le dieu de tristesse qui « nous attelle à sa croix ».

> Si les temps revenaient, les temps qui sont venus...
> Car l'Homme a fini, l'Homme a joué tous les rôles.
> Au grand jour, fatigué de briser des idoles,
> Il ressuscitera, libre de tous ses Dieux,
> Et, comme il est du ciel, il scrutera les cieux.
> L'idéal, la pensée invincible, éternelle,
> Tout le Dieu, qui vit sous son argile charnelle
> Montera, montera, brûlera sous son front
> Et quand tu le verras sonder tout l'horizon,

Grande Vénus,

> Tu viendras lui donner la rédemption sainte.
> Splendide, radieuse, au sein des grandes mers
> Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers
> L'Amour infini dans un infini sourire.
> Le Monde vibrera comme une immense lyre
> Dans le frémissement d'un immense baiser.

Mais cette éloquente invocation pâlit, artis sensu, devant les tableaux qui terminent le poème ; et ici on se demande si notre langue, dans le genre descriptif, fut souvent maniée mieux :

> O grande Ariadné, qui jettes tes sanglots
> Sur la rive, en voyant fuir là-bas sur les flots,

Blanche sous le soleil, la voile de Thésée,
O douce vierge enfant qu'une nuit a brisée,
Tais-toi !

ou bien :

La blanche Séléné laisse flotter son voile
Craintive sur les pieds du bel Endymion
Et lui jette un baiser dans un pâle rayon...

et encore :

La Source pleure au loin dans une longue extase...
C'est la Nymphe qui rêve, un coude sur son vase,
Au beau jeune homme blanc que son onde a pressé...
Une brise d'amour dans la nuit a passé...

Regardez l'image de Zeus, de Léda, de Bacchus, de Cypris, de Cybèle. Si Rimbaud ici ne dépasse pas Chénier, il lutte avec lui sans désavantage. Or non seulement il n'abusera pas de ces peintures, alors qu'un volume, en pareille langue, composé de poèmes reliés par un mysticisme païen aussi fort, constituerait une œuvre vraiment idéale, mais la mythologie ne reparaîtra plus sur sa lyre.

Le poème suivant, en effet, *Ophélie*, nous transporte loin de la Grèce,

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles,
La blanche Ophélia flotte comme un grand lis...

Bal des Pendus (je suis l'ordre des éditeurs) (1) accuse un romantisme ultra-gothique, collaboration d'Aloysius et de Baudelaire, auquel le poète ne reviendra pas. *Tête de Faune*, autre chose encore, et qui véritablement, langue et image, ne rappelle rien de connu, sauf qu'il y a du faune dans l'âme et dans le corps, ou tout au moins dans la cervelle de Rimbaud :

Dans la feuillée, écrin vert taché d'or,
Dans la feuillée incertaine et fleurie...

Vénus Anadyomène, sonnet, nous montre un nouveau côté de sa verve qui se présentera très et trop, mais jamais sous le le même aspect, mauvaise herbe envahissante et diverse : l'ironie, mais une ironie féroce, armée sans scrupules de l'injurieux et de l'abject. Cette malheureuse, émergeant de sa baignoire, sa large croupe

Belle hideusement d'un ulcère à l'anus,

(1) Edition publiée en 1898 par Paterne Berrichon et Delahaye à la Société du *Mercure de France*.

c'est de l'Abel Faivre avant la lettre et le terrible caricaturiste n'injuriera pas la vieillesse féminine plus... lâchement. Un justicier social impitoyable paraît dans le *Châtiment de Tartufe* et le héros de Molière modernisé subit de lui un traitement plus cruel en douze vers que son ancêtre en cinq actes.

— Peuh ! Tartufe était nu du haut jusques en bas.

Or, vous n'avez là que quelques-unes des productions que ce formidable génie a poussées dans l'espace des six mois, qui l'acheminent du début au milieu de ses seize ans.

VI

A cette richesse d'éléments, Rimbaud joint une autre promesse de persistance. La vie, dans ses créations, palpite. Qu'on pense ce qu'on voudra des sujets de ses poèmes, de leurs sentiments : ils sont animés. Il peut pousser loin l'outrance dans l'image et dans l'idée, le désordre dans la pensée, l'anarchie dans la métrique, il ne souffle guère froid, il ne sonne guère faux. Même absurde, il n'est pas insignifiant ; ses artifices ne le rendent pas factice, et cependant !... Des *Etrennes* à la *Saison* il n'a rien écrit qui ne soit ému et qui, agréable ou irritant, répugnant ou adorable, n'émeuve. Non certes que son œuvre soit tendre ou sentimentale. Sauf à de rares exceptions, — où d'ailleurs elles sont fonction de son instinct de révolte, de son besoin de mouvement, — c'est lui qu'il aime et qu'il plaint et qu'il prophétise dans *les Effarés*, dans *Ophélie ;* lui, la touchante héroïne des *Premières Communions*, « l'enfant » des *Chercheuses* — la bonté et la pitié il les a bannies au profit du cynisme et de la fureur. Lui qui se flattait d'être sans *cœur* (1) nous a donné une œuvre de *tête ;* une œuvre qu'on ne saurait mieux caractériser, en gros qu'en l'opposant à celle de Verlaine, comme on oppose la nuit et le jour.

Mais cette œuvre repose, constante, sur un fond de réalité : sentiments éprouvés, situations vécues (comme on dit), songes enracinés dans l'existence quotidienne. Du premier bégaiement au chant du cygne, le génie poétique de Rimbaud accompagnera sa vie ainsi que l'ombre le corps. Par exemple, le touchant que dégagent *les Etrennes des Orphelins*, ou, si le mot paraît fort, ce qui empêche ce poème de sombrer dans

(1) Delahaye, *op. cit.*, p. 30.

le puéril, le convenu, vient de ce que son sujet est emprunté dans une certaine mesure à l'histoire du poète, élevé avec ses frères et sœurs chez leur grand-père maternel, le père séparé des siens. Je ne reviens pas sur ce que j'ai dit du *Forgeron*, et de même, pour ne pas exagérer la part de la rhétorique dans *Soleil et Chair*, pour tendre même à penser que la rhétorique en est absente, il suffit de comprendre combien le panthéisme de Rimbaud, son éloignement de la religion chrétienne, son amour de la Nature font partie intégrante de lui-même. En dépit, plus tard, de ses exagérations, de ses calculs, de sa ferme volonté de devenir un *voyant;* en dépit des moyens insensés qu'il emploie héroïquement à cette tâche : « long, immense et raisonné *dérèglement* de *tous les sens* » (1) physiques et moraux; abus des excitants et des stupéfiants; jeûnes; hallucinations; hantises de crime, de honte, de folie, il demeure, au plus fort de ses excès, naturel et sincère. A « épuiser en lui tous les poisons pour n'en garder que les quintessences », à se soumettre à « l'ineffable torture » où il deviendra, « entre tous, le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant ! » il anéantira son génie, mais il démontrera la force de son réalisme, incapable de chasser un naturel qui revient au galop monté en croupe avec lui. Un *sensationniste:* M. Delahaye, l'homme qui l'a le mieux connu, en lui appliquant cette épithète, a donné une clef qui l'ouvre. Mais il faut, cette épithète, la prendre à la lettre et se dire que les mots qui sont sortis de cette bouche, même quand ils voulaient être une traduction très libre, ultra-fantaisiste et de nature à égarer les indiscrets, n'ont pu devenir au sens complet du terme : invention, mensonge.

Paterne Berrichon, dans son commentaire de *Mémoire*,

> L'eau claire ; comme le sel des larmes d'enfance ;
> L'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes...

etc.), s'il n'a peut-être pas reconstitué d'une façon absolument rigoureuse le thème de cette pièce incompréhensible avant qu'il soit venu nous l'expliquer, a du moins prouvé qu'elle est un type de poème symbolique ou symboliste (2). Il a montré que, dans cette « illumination », Rimbaud transpose les détails

(1) Pris dans la lettre du 15 mai 1871, ainsi que les citations qui suivent.
(2) *Jean-Arthur Rimbaud, le Poète*, pp. 66 et s.

d'une scène familiale où sa mère, ses sœurs et lui-même peut-être (1) jouent. Il a découvert, sans conteste, le lieu du drame : ces prairies où coule la Meuse depuis les remparts de Mézières jusqu'au Bois-en-Val caropolitain. De maintes proses ésotériques comme *Enfances*, M. Delahaye reconstitue le décor natal. Route de Charleville à Rocroi, forêt de la Havetière et ce Bois de la Culbute dont le nom hantait Verlaine, comment s'être promené, en effet, dans votre lumière et dans vos ombres, les *Illuminations* à la main, sans vous reconnaître !...

Ce don qu'a Rimbaud même quand il cherchera à mériter le mieux le titre de visionnaire — ou plutôt, il y a une nuance, de *voyant*, — ce pouvoir de rester sur le sol, de s'accrocher au réel, cette impossibilité de bâtir complètement en l'air, son œuvre, éloquemment, les proclame. « Prodigieuse autobiographie psychologique ! » — dit Verlaine d'*Une saison*. Mais tout chez Rimbaud ressortit à l'autobiographie, à la confession. Confession, autobiographie, la *Saison* ne l'est pas davantage que *Les Poètes de sept ans*, *Bateau Ivre*, *Les Premières Communions* et, ma foi ! le reste. La plupart des *Illuminations*, dans leurs paysages, leurs anecdotes, leurs paraboles sont des états d'âme, des allusions, des portraits. Non, certes, également clairs, mais derrière les déformations les plus subtiles et même là où l'auteur a le mieux tenté, pareil au cerf du fabuliste, de « confondre et brouiller sa voie », il reste, dis-je, de quoi l'identifier, de quoi, peu ou prou, reconstituer son atmosphère. Est-il un poète plus constamment subjectif, plus naturellement égotiste que celui-ci ? Je n'en vois pas. Cette superposition de l'œuvre et de l'homme, voilà ce qui engage l'analyste. Certain non seulement qu'il y a une solution au problème, mais encore que ses éléments se trouvent à notre portée, voilà ce qui attire à poursuivre l'énigme dans ses pires profondeurs. Avec des documents comme *Vagabonds*, *Délires*, etc., hésiter, par exemple, à pénétrer le dangereux secret des rapports de Verlaine et de Rimbaud, il faudrait être un psychologue bien tremblant !...

Quitte à déformer, à partir du jour où il concevra sa théorie du *voyant* (aboutissant de Quincey, de Baudelaire, de Poe),

(1) Je dis peut-être, car, à mon avis, Rimbaud a plutôt évoqué là un des départs de son père du foyer familial que l'une de ses propres fuites. Mais, mon hypothèse valable, l'instinct réaliste du poète n'en serait point diminué, ni la subtilité intuitive de son commentateur.

quitte à déformer jusqu'à rendre méconnaissable, Rimbaud part d'un fait réel, d'un sentiment éprouvé, d'une sensation. *Sensation* — le titre est significatif — pousse un premier cri d'indépendance. Le poète jure de marcher sans répit ni fin, libre dans la nature libre, tant que les chemins n'auront pas usé ses jambes, serment à la lettre, hélas ! tenu. De son premier voyage à Paris terminé au Dépôt et à Mazas, à moins que ce ne soit du quatrième et de son séjour à la caserne de Babylone où la Commune le versera parmi les Tirailleurs de la Révolution — sortiront les triolets du *Cœur Volé*, si amers sous leur masque plaisantin. Son équipée en Belgique (octobre 1870) nous vaudra la belle grappe de sonnets dont *Ma Bohême* est le grain central. Et, de même que la maussaderie du « père Hubert », le bibliothécaire municipal de Charleville, à servir notre insatiable liseur dictera *Les Assis*, l'occupation de la Capitale par les troupes versaillaises fera jaillir *Paris se repeuple*. Et c'est sans doute une page, sinon vécue pendant la Commune, du moins pensée au cours des mois parisiens de 1870-1871, où la rage de révolte de Rimbaud atteindra le paroxysme, que le terrifiant

Qu'est-ce pour nous, mon cœur, que les nappes de sang
Et de braise ?...

ces six quatrains où la Muse de l'anarchie, avec mille bombes, explose.

On dit qu'au cours du séjour littéraire à Paris, après maintes pérégrinations lamentables, Rimbaud en guenilles et pouilleux fut hospitalisé par Banville. *Les Chercheuses de Poux* tireraient leur origine des visites que Mmes de Banville et Hugo firent à « l'enfant », dans la mansarde où le poète des *Cariatides* l'avait logé. Elles seraient les « deux grandes sœurs charmantes » qui

assoient l'enfant auprès d'une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs,
Et dans ses lourds cheveux où tombe la rosée
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs,

ces doigts « électriques et doux » qui

Font crépiter parmi les grises indolences
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Je n'en crois rien ; mais (puisqu'il faut une explication à

toute légende) il n'est pas impossible que le rêve ait germé dans l'esprit du poète. Ce miséreux en révolte contre les préjugés sociaux, cet ennemi de la femme, de la richesse, de la respectabilité, employant à le débarrasser de sa vermine d'aristocratiques mains et pliant à immortaliser cette scène singulière la plus parfaite harmonie (rien de plus musical, n'est-ce pas ? que ces strophes) — cela est bien dans la manière mystificatrice du cynique et génial gamin, cela est bien dans le ton de sa conduite parisienne. A moins que Rimbaud, tout simplement, n'ait copié une scène comme la vie quotidienne en présente à tous les yeux. En tous cas, j'admets qu'A *la Musique* photographie le bourgeois de Charleville, leurs femmes, leurs filles ; la version qui se donne de *Roman ;* l'explication de M. Gaubert sur le fameux sonnet des *Voyelles* (calqué sur un abécédaire, ce qui ne signifie pas que Rimbaud n'y ait voulu ébaucher un instant une théorie verbo-picturale) ; l'histoire de l'invocation aux

Morts de quatre-vingt-douze et de quatre-vingt-treize (1)

rapportée par M. Izambard avec tant de précision.

Bref, il y a chez Rimbaud — sans préjudice d'une imagination dont on ne peut contester la puissance pour peu qu'on ait lu *Bateau Ivre* — un naturaliste sans rival en prosodie. Un copiste de la Nature, à la fois de grande surface et de détail, large comme la nappe, minutieux ainsi que la gouttelette, dont la facture sur le terrain de l'achevé évoque les maîtres flamands et hollandais. Rimbaud peintre réaliste ! De ce point de vue défilerait toute son œuvre. Verlaine voyait du Goya dans les admirables *Effarés ;* j'y vois des ressemblances toutes septentrionales :

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond,

A genoux, cinq petits — misère ! —
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair ;

(1) *Vers et Prose*, tome XXIV.

Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gras sourire
Chante un vieil air.

Téniers, Steen, Van Ostade, ce n'est sans doute personne d'entre eux, mais c'est leur école. La seconde moitié d'un non moins admirable poème, encore que moins vanté : *Ce qui retient Nina*, promène aux Musées d'Amsterdam et d'Anvers. Cuyp, Potter, Breughel, un des vôtres a mis de la couleur, là. Car comme vos toiles, cela sent

l'étable pleine
De fumiers chauds
Pleine d'un rythme lent d'haleine
Et de grands dos
Blanchissant sous quelque lumière ;

cela montre dans un clair obscur digne de vos paysages, « tout là-bas »

Une vache *fienter* (1), fière
A chaque pas,

et plus près, dans vos intérieurs où les ombres mêmes sont illuminantes,

Les lunettes de la grand-mère
Et son nez long
Dans son missel, le pot de bière
Cerclé de plomb...

Les fesses luisantes et grasses
D'un gros enfant
Qui fourre à genoux dans les tasses
Son museau blanc

Frôlé par un mufle qui gronde
D'un ton gentil
Et pourlèche la face ronde
Du cher petit.

Cependant que *Le Buffet* semble verni par toi, Pieter de Hoogh ; que les servantes de *La Mâline*, du *Cabaret Vert* apportant

du jambon tiède dans un plat colorié...

...Mais je m'arrête, n'ayant pas l'intention d'analyser le génie réaliste du poète, ni son génie, car parler de sa peinture obligerait à parler de sa musique, à prouver que si le monde de

(1) Le vers est : une vache fienterait, fière.

la couleur lui est ouvert, le monde des sons ne lui est pas interdit; que, peut-être, au musicien le peintre cède ; — et désireux simplement de conclure que quand on dispose à ce point de la Nature et de sa nature on est bâti pour chanter toute la vie sans arrêt, dût-on devenir centenaire.

VII

Si l'on n'imagine pas Rimbaud se taisant parce qu'il n'a plus rien à dire, parce que son fonds poétique se trouve épuisé, on l'imagine moins encore muet parce qu'il ne peut plus rien dire, parce qu'il ne se trouve plus dans les conditions qui le rendirent capable de chanter. Et ici je ne m'appuie plus sur sa grandeur pour soutenir que son génie ne tint ni aux événements ni au milieu et qu'il ne fut point bâti comme un chanteur accidentel, comme un poète de circonstance.

Chanteur accidentel, un Déroulède, par exemple, comme un De Neuville, chez les peintres. Otez-lui 1870, et il n'a qu'à se taire... avant même d'avoir parlé. Sa substance poétique n'obéit qu'à un réactif : le réactif tyrtéen. Hors des champs de bataille et des ambulances, sa sensibilité ne peut plus s'exprimer qu'en prose. Mais si Mars est plus fécond en héros qu'en poètes ; s'il a besoin, pour faire des poètes de ses héros, de trouver chez eux quelque disposition à la poésie, l'Amour, selon Platon rend poète qui bon lui semble. On le devient en effet, fût-on auparavant étranger aux Muses, fait-il dire à Agathon sitôt qu'on est inspiré par l'Amour. Oui, ce n'est pas le moindre miracle de ce magicien que d'arracher pour un temps à l'analyse les esprits les mieux faits pour elle. De ces esprits positifs qui, munis par le Dieu d'une lyre digne qu'on l'écoute, n'auront plus entre les doigts qu'un vain instrument sans âme sitôt que le Dieu ne les possédera plus, M. Bourget est un remarquable exemple. Remarquable exemple, lui, dont il n'y a pas un vers qui ne réfléchisse, soit désir, soit souvenir, l'image de l'objet aimé, de ces poètes contraints de quitter l'autel une fois qu'

> Elle est éteinte,
> Cette huile sainte !

Un lien de cause à effet joint coutumièrement la poésie à l'amour. Il est une heure où la sensibilité accumulée ne

peut plus rester inactive. Elle fermente, elle bouillonne dans le cœur trop plein. La rencontre de l'objet aimé précipite l'explosion. Libérée, comme un prisonnier s'élance vers son sauveur, la sensibilité se fixe sur l'être qu'elle aime, se cristallise et projette des rayonnements par les facettes de ses cristaux. S'il lui plaît se réaliser par le verbe, un poète — provisoire ou définitif, ce n'est pas la question ; grand ou petit, ce n'est pas la question non plus — est né. Il lui faut donc, à ce poète, célébrer les louanges de l'être chéri et manifester les attitudes de la passion satisfaite ou mal traitée. Mais la langue de tous les jours servirait-elle à exprimer des sentiments si différents de la vie quotidienne ? Où trouver un langage pur, éthéré, sans compromis avec les occupations vulgaires ? C'est précisément l'instant où les facultés de la mémoire et de l'assimilation sous l'entraînement des années d'études ont atteint leur maximum de puissance. La lecture ardente des poètes dirige les facultés intensifiées de l'adolescent vers l'imitation poétique. Le cœur résonne comme un écho. Et l'oiseau se met à chanter.

Mais, dans la plupart des cas, l'organe créé par le besoin disparaîtra avec lui. Que la fièvre tombe, que la sensibilité s'apaise, que l'esprit abusé par l'illusion amoureuse retrouve la liberté de son jugement ; que la faculté maîtresse de l'intelligence, s'il en est une, l'emporte sur une faculté dont le triomphe ne pourrait être qu'accidentel ; que la personnalité prenne conscience d'elle-même ; que les préoccupations d'assurer l'avenir matériel deviennent despotiques : le rêve fera place à l'action et la poésie à la prose. C'est alors qu'on voit s'éteindre d'eux-mêmes des flambeaux épuisés et d'autres, qui eussent pu faire luire longtemps encore une flamme pauvre, périr sous l'éteignoir du sens critique, découragé. Mais, mort naturelle ou suicide d'un malade conscient de son infirmité, est-ce là le cas de Rimbaud ?

Non certes. De tous les poètes, il est le moins digne de figurer dans l'anthologie amoureuse et c'est une originalité de plus chez cet être singulier qu'ayant débuté si tôt il n'ait pas obéi à l'inspiration commune à la quasi unanimité des jeunes lyres. S'il y eut en lui, comme je le soupçonne, un faiseur de vers antérieur aux *Etrennes*, l'amour ne l'engagea pas à chanter. *Les Poètes de sept ans*, cette confession si sincère, si complète, énumèrent bien un rebelle, un solitaire, un ami des misérables, un ennemi de Dieu, un adorateur de la Nature,

l'entier Rimbaud que ses actes et ses poèmes permettent qu'on reconstitue. Elle ne mentionne pas un amoureux, à moins d'appeler amour le sentiment qui l'engage avec une petite voisine,

> Huit ans, la fille des ouvriers d'à côté,

dans des jeux fort éloignés des enfantillages divins de Dante et de Béatrice :

> Car elle ne portait jamais de pantalons,

cette Béatrice « en robes d'indienne ». Et le passage où son réalisme l'évoque est déjà significatif de la misogynie que *Mes Petites Amoureuses*, dans le genre cynique et badin, et cette mystérieuse et sublime métaphysique des *Sœurs de Charité* démontreront. L'œuvre de Rimbaud est antérotique (dans le sens platonicien) et misogyne à tel point qu'on ne peut la comparer à aucune. Voyant ou feignant de ne voir dans l'amour que la satisfaction d'un besoin organique, dans la femme que l'instrument de cette satisfaction, son réalisme cru les traite avec la dureté que dicte à une imagination de feu, et à une chair chaste par force (lisez les *Déserts de l'Amour*) une âme autoritaire, rancunière et raisonneuse. Et sa puberté sans emploi dérive sur la Nature, féminisée par un mysticisme panthéistique dont on conçoit difficilement la puissance et le caractère, le fleuve d' « amour infini » qui inonde, à défaut d'un cœur absent, absorbé, son prodigieux cerveau.

L'Amour de la Nature qui idéalise, qui sanctifie, qui humanise cette œuvre sous tant de rapports inhumaine, a peut-être bien joué dans la naissance de la muse rimbaudienne le rôle que l'amour de la femme joue chez ces muses d'un jour si nombreuses à une époque où M. Jourdain n'éprouve pas plus de difficulté à parler en vers qu'en prose. Mais loin de diminuer, l'ardeur de sa passion s'accroîtra. A la Nature les bégaiements musiciens des *Chansons dernières* seront adressés, et l'existence de l'inlassable pèlerin mettra en pratique le

> A toi, Nature, je me rends

de *Patience*. Mais cette soif de la Nature n'est qu'une manifestation. La manifestation du besoin de mouvement, qui, très fort chez l'enfant, à mesure que l'homme grandit, grandira. Pas plus qu'il ne renonce à marcher, Rimbaud, passé l'âge où

il ne fera plus de vers, n'assagira l'instinct de révolte, l'instinct anti-social qui l'anime. Et les qualités et les sentiments grâce auxquelles et par qui cette force s'est exprimée dans ses vers n'ont fait que croître et embellir. A son orgueil, à son mépris pour tous et de tout, à son refus de plier, à son désir de ne servir que lui-même, loin de renoncer, il adorera de plus en plus fanatiquement ces divinités despotiques. Pourquoi donc a-t-il cessé si vite d'être le démagogue du *Forgeron*, le panthéiste de *Sensation*, de *Soleil et Chair*, le satirique des *Assis*, de *Vénus Anadyomène*, du *Châtiment de Tartufe*, l'antichrétien des *Premières Communions*, le nihiliste de *Paris se repeuple* et tant d'autres personnages auxquels son cœur est resté si ressemblant ? Pourquoi, s'il veut fuir le monde, quitte-t-il la tour d'ivoire des *Chansons dernières ?* Pourquoi le peintre admirable que mes citations ont montré, le musicien à décourager les épithètes que l'occasion m'a moins permis de faire entendre, le réaliste et l'imaginaire, le révolutionnaire prosodique et syntaxique, l'autobiographe entêté se sont-ils si vite tus? Puisqu'il a conservé les sentiments qui animèrent son génie, lui dans l'évolution duquel la théorie de la constance spirituelle trouve une magnifique confirmation, pourquoi entre 18 et 19 ans meurt-il à la littérature pour toujours?

Ce problème d'apparence insoluble, il ne nous paraît pas impossible d'en offrir une solution sinon absolument exacte, — car il n'y a pas de solution tout à fait exacte en psychologie, et surtout avec une psychologie aussi compliquée, — du moins une explication approchante, détaillée et contrôlable.

MARCEL COULON.

LA GUERRE

—

Travaille, vilain, travaille.
RABELAIS.

Là-bàs l'homme couché sur le sol est réveillé :
Debout! Lève-toi, réponds à l'appel de tes frères
Qui pleurent sous le joug et le fouet de l'étranger.
Va. Lève-toi. Prends tes armes. Accours où s'assemblent,
Enthousiastes et farouches,
Les paisibles de la campagne et les fiévreux des villes,
Le glaive aux mains et le cri de guerre à la bouche,
Pour affranchir les serfs de leur race qui souffrent
Depuis les siècles et qui se lamentent sans secours
En vain, en vain toujours.
Ah! brisons l'orgueil des vieux envahisseurs
Qui jadis maîtrisèrent nos pères misérables ;
Levons-nous. Levons-nous. Accours. Franchissons la montagne,
Cohortes qui portons l'espérance en nos yeux,
Dans nos âmes la flamme libératrice,
Ruons-nous comme un torrent débordé dans les plaines,
Fécondons de nos frères l'ardeur et le courage,
Et, tous unis, ressuscitons en eux la joie de vivre
Libres, pacifiques et confiants selon leur destinée
Sur teurs terres ou dans leurs villes.

A la splendeur des champs et à la fraîcheur des bois,
Au rire frissonnant de la mer au bord des plages
Vos cœurs s'épanouiront comme les nôtres dans l'ivresse
De vous sentir les seuls maîtres de vous-mêmes,
Et nos mains laisseront tomber les armes inutiles,
Et, nous ressouvenant des vrais et longs combats fertiles,
Nous reprendrons nos serpes, nos marteaux ou nos plumes

Pour trancher l'erreur, fixer le rêve, ou pour étendre
De cime en cime la force invisible du verbe
Dont la haine de nul tyran ne peut rompre l'essor.
Alors! alors, dans cette aube de jouvence et de bonheur,
Frères pacifiés et rendus à la vie,
Avec nous vous vous réjouirez d'être sans maître sous le ciel,
Vous apprendrez les arts qui magnifient, à notre exemple,
Vous vous exalterez dans le désir d'être plus grands
De jour en jour, vous vous ouvrirez à l'orgueil d'aimer
Le monde et les hommes comme vos frères,
Et vous saurez sourire et vous viendrez à nous
Avec de la lumière dans vos yeux,
Vous prendrez part à nos travaux et à nos jeux,
Vos fils épouseront nos filles,
Et bientôt vers nous les hommes de tous les pays
Tourneront leurs regards étonnés et anxieux,
Ne sachant pas que la même place à tous peut être offerte
Et qu'un jour brillera prochain où sur la terre
Tous ceux qui respirent ne formeront qu'une famille :
Allons, debout, aux armes! Préparons les grands destins.

Les grands destins! — A présent la terre est couverte de neige,
Des flaques rouges de sang se figent dans la glace.
Les grands destins! O honte! Des hommes gisent le flanc ouvert
Ou agonisent dans la boue;
De toutes parts dans les fossés, sur la plaine nue et livide,
Au fil de l'eau qui charrie d'affreux vestiges,
Des casques cabossés, des armes rouillées et brisées,
De toutes parts, sur les tertres défoncés,
Ce ne sont que cadavres d'hommes ou bêtes éventrées,
L'étendue vide des campagnes désertes sous le ciel gris,
Au loin, au loin, des remparts croulants qui fument,
Des églises aux dômes embrasés,
Une rumeur confuse de deuil et de douleur.

Les grands destins! Partout les guerriers violent et pillent,
Arrachent aux vieillards écroulés de honte et d'impuissance

A poings pleins les poils de leurs longues barbes d'argent
Ou, riant, éteignent d'un coup la lumière de leurs prunelles ;
Ils démembrent, comme on arrache les pétales d'une fleur,
La promesse adorablement tendre des corps d'enfants,
Courent aux filles qu'ils dénudent et souillent dans les rues,
Mordent leurs seins, s'enivrent d'arômes sous leurs chevelures dénouées,
Se gorgent de lourdes et d'atroces luxures
Qui triomphent quand elles résistent ou quand elles pleurent !

Les grands destins !... Est-ce au passage des hordes hagardes
Le tumulte morne et rapace de la victoire ?
Est-ce la pesanteur de la rapine et du ravage,
Est-ce les sanglots de sang qui étouffent et qui râlent,
Ou ce cortège sinistre des sénateurs en leurs simarres
Qui, genoux fléchis, proclament le bon droit du vainqueur
Et exaltent le bienfait de sa justice souveraine ?
Est-ce ces prêtres qui l'encensent de parfums et de louanges
Et magnifient, dans sa superbe et sa vaillance,
La gloire de Dieu ?
Est-ce enfin celui-là qui des chefs et des guerriers
Lentement à cheval s'avance environné,
Qui d'un sourire cède aux vils abaissements,
Et, le doigt levé vers l'éclair de la hache ou de l'épée,
Rappelle d'un mot bref qu'il consent qu'on survive ?

Ah ! comme ils rient tous à présent dans leur triomphe !
Mais qui songe aux promesses d'avant la guerre ?
Qui songe à cet orgueil d'être libres et fiers
Ou de rendre la vie aux peuples avilis
Dans la honte, le désespoir et le servage ?
Ah libres ! qu'importe ? Ils sont bien libres
De trafiquer, de ruser, de boire et de dormir,
Ils sont libres d'aimer les belles filles qui passent
Et dont les yeux, malgré elles, auront souri
Aux éclairs du regard, aux désirs des mains et des lèvres.
Ils sont libres de s'aimer, de procréer, parmi l'ivresse
Des caresses, des baisers enlacés et fervents,

Autant d'enfants qu'il faut pour témoigner de ces ferveurs.
Ils sont libres ! — Que veulent ceux-là qui déclament ?
Entraîner la foule et se hausser
A ses dépens vers la richesse et les honneurs
Qu'ils ambitionnent pour eux seuls,
S'en assurer contre tous
Par le concours des bayonnettes et des canons !

Que veulent-ils ? Qu'on leur cède ce qu'ils convoitent,
Prendre la place par l'imposture ou par la force
Et la garder quand même en dépit de la foule
Qui les aura grandis jusqu'à ce faîte illustre
Dans l'erreur d'être enfin associée à leur joie
Grâce à eux, et libre ! Ah, libre, ce mot tournoyant qui affole,
Qui embrase, qui flambe, et se réduit à rien !
Libres ! Que vous fait un pouvoir que vous sentez à peine,
Quelle infortune vous est venue d'être là-haut protégés
Par la fierté des hommes d'armes qui ont vaincu dans leur vaillance
Et se dressent vos défenseurs vers l'étranger ?
Quelle crainte, quel souci peut rompre à présent
Le calme quotidien de vos labeurs féconds ?

Ah ! travaillez en paix ; produisez les saintes richesses,
Dont la vie est embellie, assurée et contente
Jusqu'à la mort, pour tous !
Travaillez, ne relevez la tête du sillon
Que pour boire ou pour rire avec les femmes
Les jours de fête ou de moissons ;
N'écoutez pas les vaines promesses de ces fous
Que harcèle le désir et que la haine tenaille.

Si jamais, comme autrefois, des hordes d'envahisseurs
Menacent vos maisons et vos semailles,
Dormez en paix, nous sommes là, les hommes d'armes, les vainqueurs
Pour les garder contre quiconque prétendrait vous asservir ;
Nous sommes là, dormez ! Nous veillons seuls, et en armes ;

Et s'il faut un jour, hommes paisibles, qu'on vous réveille
Et vous convoque une fois encore dans les alarmes
Pour la sauvegarde du pays,
Nous vous appellerons quand il faudra, comme jadis,
Nous vous conduirons, si cela vous plaît, vers des gloires plus belles
Pour nous grandir entre les peuples
Et nous hausser sur tous d'un effarant prestige !
Mais nul, soyez sans crainte, n'insultera à notre nom ;
Nous sommes là, les redoutables ! nous veillons ;
Soyez en paix, ô frères, nous veillons :
Exempts d'autres soucis, vous pouvez travailler et dormir.

ANDRÉ FONTAINAS.

ESSAIS GYMNIQUES

—

Le môme de seize ans aux rêves naissants, puisant un très primitif paradis dans une crasseuse anthologie des parnassiens au fond du parc ; rêveries sur rien, sur du flou, sur quelque chose de très doux montant en dedans; puis très vite, aidé par un camarade qui recommande « tout l'opium de la littérature », il engloutit Musset, Poe, Loti et Baudelaire, salade et gavage détraquant pour une tête gosse sans équilibre. Le mépris fou du réel arrive bien vite, puis, avec Barrès et d'Annunzio, un orgueil immense et un tel sourire devant les quotidiennes destinées humaines, puis la joie à disséquer les titillations menues de ma sensibilité miniature, puis le bouquet : les symbolistes... états d'âme rares, confins et toutes les doctrines sucées à dix-sept ans. Après Laforgue vint une sécheresse épuisante, une veulerie nerveuse intolérable et le dégoût de ces traînailleries d'âme en loque, le long des quais, avec l'ennui et ce bâillement devant la vie, puis la peur devant le j'menfoutisme, la lâcheté venue, le dilettantisme souriant, la volonté morte, tout, tout croulé, hors la peur devant le geste de ces autres, brutes aux yeux calmes qui vivotaient dans la tranquille certitude de leurs poings forts. Peur, peur de la fin, de l'écroulement au bout de cet artificiel accumulé, de ce dedans vidé, désossé, sans clarté et sans énergie, las et salisseur, lâche, mort à l'emballement, tout avide de morbide, d'inconnu, de gouffre ; alors le grand sursaut d'épouvante et la recherche d'un *moyen*, d'une corde pour se sauver, d'un remède physique plus fort que soi.

Oh ! ce premier essai désespéré, en cachette, claquant des dents, dans le grouillement de la rue Beaubourg, cette salle de boxe dans une grange et cette première leçon parmi des costauds des halles qui ricanaient, oh ! cette leçon avec la profonde misère de ce corps raté de poulet, tout cela révélé à moi-même dans un éclair, devenu comme une tare brûlante,

toute cette honte physique montant à la gorge malgré la certitude de l'âme rare, de l'infinie supériorité, du mépris devant ces brutes.

Alors, l'affreuse ironie m'empoignant dans la rue, moi, le gosse esthète rare, sublimial, etc., et cette révélation de mon corps profondément misérable, moi païen, grec d'âme et quoi encore de faux, d'empesé et de littéraire qui ballottait dans ma cervelle.

A Rebours et les constipants préceptes d'*Un Homme libre* n'avaient pas tout asphyxié et souillé, puisque je revins à cette salle perdue, que je remis les gants mous, que je cognai et recognai de mes « bras allumettes » et que j'eus le courage de subir les sourires de ces forts, de ces déclassés souples et du professeur condescendant.

Ce furent ensuite les premiers trottinements à Saint-Cloud le jeudi et le dimanche : il était courageux, au fond, ce gosse maigre, pâle, grelottant d'émotion au vestiaire, mêlé à ces grands gars bronzés, potaches des équipes scolaires, braillards et chahuteurs.

Le peloton partait à grande allure vers les Jardies ; j'étais bien vite « décollé » avec mes poumons miniature, et c'était le point de côté, l'écœurement et le trottinement seul d'une foulée petite, molle, traînante, et le retour, les jambes vous faisant mal, la poitrine comme forcée. Mais la bonne joie de ces retours vannés de la boxe et de l'entraînement, quand, dans la tête tiède et bourdonnante, il n'y avait plus de notations compliquées d'états rares et « précieux ». A la sortie de la boîte, le soir, ce n'était plus ce veule glissement et, en dedans ; rien n'était plus gris et croulant. Puis la première audace folle, bonne colère guérissante, ce type rembarré pour un geste trop méprisant ; oh ! la formidable râclée reçue, mais cela ne faisait rien, c'était si bon, la conscience de cette volonté se cherchant et luttant pour naître.

Et il y eut les vacances sans livres, des découvertes folles, des champs, des routes et des jours de blanc soleil qui pouvaient être autre chose que des « décors d'âme » : le corps qui naît et pousse comme une plante de soleil, balbutiante volupté, et des joies, des vraies joies qu'on ne cherche pas à couper en quatre, des joies sans nom, sans phrases, qui sont seulement de l'effort, du vent ou du soleil.

Puis vint la rhéto, dans une boîte sportive, et, avec la réserve de vie qui est venue et les jambes qui se sont modelées comme une argile miraculeuse, c'est une autre vie qui s'épanouit. Les copains sont fanatiques et simples... Je me laisse aller, pour guérir tout à fait, car il y a encore trop du vieux moi analytique, souriant et se choquant. C'est une frénésie fascinante que je découvre dans les allées fauves de Saint-Cloud, la foulée apprise, sur la pointe élastique des pieds, tâtonnante, longue, le corps penché, les bras se balançant au rythme profond des poumons. Jeudis d'entraînement avec le peloton, joie grande de galoper dans la foule des copains, dans le même tangage du tronc, avec le bon bruit des feuilles qui crissent sous les pieds, des branches qui griffent les muscles nus... et les longues descentes droites au retour, en bonds énormes, avec un grand sourire de joie dans le vent, pour rien, parce qu'on est là galopant, avec la notion profonde du corps nu, mais nullement pensé : instinct profond.

Ce furent ensuite les matches de rugby à Colombes, sur l'herbe boueuse. Il fallait déjà être bien « accroché » et porter de la joie en trop, pour garder une gaîté claire et vivre dans ce décor de ciel malsain et d'usines crachottantes, tout gris et bas. Mais on s'en f...ait bien, quand on était « arrière » et qu'il fallait plaquer dur les avants et qu'il y avait le championnat de Paris au bout.

Un matin grelottant, ce fut le championnat de cross-country, le tremblement d'attente au vestiaire, le massage maladroit, puis la course ; le groupe de tête qui s'accroche au champion pendant trois kilomètres, puis, le lot qui s'égrène, la course seule, inquiète, en essayant de courir en usant le moins de force possible, et puis le type qui vous dépasse quand on n'a déjà « plus grand'chose dans le ventre » ; on se colle dans sa foulée à un train qui doit nous vanner vite tous deux ; puis c'est la piste, le dernier tour à faire, l'autre au bout de son rouleau qui s'écroule, les mains à sa poitrine. Le tour fini, dans le vague, sans voir, et dans le souffle rauque de l'arrivée, on balbutie : « Est-ce que l'équipe à gagné ? » Et c'est le gueulement clair des camarades heureux qui vous aident à rentrer au vestiaire.

Alors, après cette année de pur instinct, d'absolue vie corporelle, brutale, douche énorme, ce corps commençant à se

modeler, j'ose rouvrir les yeux, ayant un peu conscience que l'équilibre se refait, que je puis vouloir, serrer les poings, regarder dur, que le vieux cauchemar d'écroulement est fini ; alors, bien timidement, je commence à guetter ce que m'apporte de neuf ce corps qui vit. Ce n'est plus la minutieuse observation de titillations menues, c'est une large et très immense et bien confuse musique qui monte braillarde comme le vent, tel :

Une course sur un plateau picard, les labours roux au relent amer, étouffant, que le vent enlève et charrie, puis la forêt ardoise, nue, squelettique : là-dedans le gueulard éveil des fracas de marée, dans les cimes des balbutiements d'écume, des notes en sifflet qui font clair à entendre, comme un martèlement de sabots sur la route, puis le ciel gris d'enfer qui s'en va dans une bousculade, mettant du vertige sur la forêt qui va et vient. Là-dedans, une centaine d'athlètes courent et tous savent courir : bonds ouatés, ressorts de bêtes de sang, nourries par le soufflet profond des poumons énormes, bas placés dans leur cage mouvante. Le vent, il vous prend à l'orée du bois, vous étouffe, vous assourdit, plaque la peau des jambes nues sur les muscles et, sous ces doigts froids, fluides et bons comme l'eau, chaque muscle prend une vie propre, se détache, se sent dans un fourreau de vent... spasme du nageur, presque, en levant les genoux à chaque foulée, dans cette onde subtile. Les yeux pleurent dans le vent... le vent qui s'engloutit dans la bouche au rictus d'effort. Alors on *est* vent, aussi pénétré, aussi éternel et primitif que le bouleau qui tangue, que la motte écrasée, que le nuage qui s'effrite, là, le corps tout nu, luttant dans sa gaîne de vent.

Dans le train, au retour, cependant qu'un grand tremblement de sang neuf me brûlait le corps et les joues, j'ai pensé avec un bon sourire de sportif à l'exaltation constipée de tel « Homme libre » allant ouïr son âme rare dans le refuge favorable d'un cloître quelque peu moisi.

Pourquoi la lecture de tant de tumultueux essais sur l'âme et l'esthétique grecques commençait-elle à me troubler si désagréablement, comme si tout cela était faux de la base, vu d'une autre planète ?... Premiers troubles, trop de choses à faire concorder, le professeur rachitique s'emballant sur l'Acropole et « le ciel pur de l'Attique » ; d'autre part, ces Américains de

l'équipe olympique aperçus à Colombes, stupéfiants athlètes ressemblant par trop à ces marbres tant interrogés au Louvre... premières lueurs d'une vie autre, que je ne distinguais pas.

Dans ce qui devait être une médication brutale et lâche de môme flasque aux nerfs par trop pourris de livres idems... je venais de deviner un horizon tellement immense que je me laissais prendre tout.

L'étape d'Angleterre fut bonne : la simple emprise de Londres, qui vous secoue, vous prend, vous piétine et vous possède comme une drogue mauvaise. Vie à une puissance autre, inconnue, tendue, où le corps est au large et lutte.. et le sport, devenu, par un siècle d'hérédité, une passion dans le sang, dans le regard, dans le masque de ces grands gars.

« Fair play » partout, dans les docks résonnants, près de l'eau jaune, dans les bureaux de Cheapside... La vie est un match plus serré que sur ces grounds à l'herbe courte de Battersea ou de Herne Hill... Mais l'adversaire est loyal, dans les règles, et l'homme à terre a droit à sa « chance ». Besoin de tout un peuple vers le dehors, et la confiance de ces hommes secs, aux muscles longs, au pas énorme et sûr. La vie n'est plus un j'm'en-foutisme, une peur ou un écœurement, c'est un match.

J'apprends d'autres efforts : les courses cyclistes, à la montre, à cause du règlement de police, le dimanche matin très tôt, sur les routes goudronnées de la banlieue : l'effort brutal pendant des milles et milles, tout seul, le torse couché sur la « bike » qui rend sous l'effort... dents serrées, les yeux sur la roue avant ou sur la montre au guidon, avec le crissement des boyaux sur la route, le crépitement des motos des contrôleurs, puis la pluie, l'effort qui semble s'épurer dans une souffrance : les dents serrées dans la simple volonté ascétique des secondes à gagner, puis l'exquise flemme dans le farmhouse « cosy », comment traduire : accueillant, reposant, bras ouverts, avec tous ces gaillards très gosses, qui jouent ou s'envoient d'effarants breakfasts.

Aux Polytechnic Harriers, ce palais sportif à 10 francs par an où l'on nage, boxe, chante, étudie, tire, déjeune, que sais-je, toute la vie de l'Anglais de vingt ans...

Les dimanches benoîts et très province sur la Tamise, puis

les débuts sur la piste cendrée, un aperçu de ce sport mathématique, méticuleux : la course à pied.

Enfin, l'Amérique, l'université de Cornell, l'étape attendue. Mentalité très simple : orgueil démesuré de la race, de la patrie, de soi, de tout ce qui vous touche, orgueil brutal, aveugle, loyal. Une simplicité déconcertante, gênante d'abord, seul idéal, être le premier au monde et cela, appliqué à tout, est d'une force enfantine et invincible. J'ai tout compris le premier soir en voyant l'équipe de foot ball disputer un match : le banc des remplaçants se remplissait à mesure cependant qu'on emportait les blessés. Une volonté forcenée, un effarant équilibre nerveux, un corps machine, obéissant comme un moteur à n'importe quel effort demandé.

Le dressage commence très tôt : le gosse yankee boxe d'ailleurs depuis qu'il se tient sur ses jambes, ayant déjà la mâchoire aiguë et forte, des yeux à l'arcade sourcilière massive et des poings qui sont des armes. A douze ans on le prend et on le modèle ; à 18 ans, quand il arrive à l'Université, il a un corps d'hoplite, sec et harmonieux, avec la résistance et la souplesse d'un jeune chien.

L'entraîneur le scrute, le palpe, le fait courir : massif et puissant, il est pris pour l'équipe de football; grand, aux muscles longs, à la détente de chat, il sera sauteur ou boxeur; géant, aux jambes musclées d'Egyptien, à la poitrine profonde, on le met à la piste, on le spécialise pour la gloire du collège, et, s'il est choisi pour un sport quelconque, il ne s'appartient plus.

C'est alors une vie ascétique qui commence, exagérée par chacun, réglée comme un programme de moine. On m'admit comme troisième homme dans le demi-mille. Pendant deux mois ce fut le dortoir monacal, la nourriture dosée et les deux séances quotidiennes sur la piste.

Science minutieuse, l'entraîneur est là, vieille gloire athlétique, qui corrige la foulée, la position des bras, du tronc, du mouvement en avant, le rythme des poumons, le dosage de l'effort et la notion du temps. Au fond, je n'étais pas de force, j'arrivais là sans avoir passé par tous les échelons du perfectionnement et lorsque je vis pour la première fois sur la piste ces deux compagnons qui tournaient, j'eus la révélation d'une économie d'effort prodigieuse devenue mécanique et parfaite :

je n'osais vraiment pas me hasarder sur la cendre élastique, tant j'avais pris conscience de ce que devait avoir de choquant mon allure cahotée, mon balancement brutal, à côté de ces machines à courir.

Impressions violentes du premier mois, images gravées : ces cinq sprinters se terrant, se ramassant comme des arcs tendus, la détonation et ces cinq catapultes se ruant de terre, en bonds fous, idéalement rectilignes, projetés par les bielles vertigineuses des jambes, les bras hachant l'air.

La prenante impression de mécanique de précision, huilée, ressorts d'acier, quand le peloton des coureurs de demi-fond passait devant moi dans le cris-cris des pointes s'enfonçant. Les sauteurs, purs-sangs fragiles, enveloppés de flanelle, de peignoirs, capricieux, tendus, grelottants comme des lévriers, et leur détente rageuse, et la torsion violente en l'air sous la saccade des épaules, et leurs reins caoutchouc se tordant à faire peur.

Aux éliminatoires du collège, je me tins dans le peloton du « half mile » jusqu'au quart de mille, où l'entraîneur nous cria le temps : 56″ 1 ; mais ces hommes me tuaient avec leur énorme foulée que je n'avais pas encore su apprendre, et au moment où ils se mettaient à emballer en bonds fous dans la ligne d'arrivée, comme des chiens lâchés, je m'écroulai. Le premier « faisait » 1 minute 56 aux 800 mètres, cela calmait un peu mon pauvre orgueil, je n'étais pas mûr.

J'allai assister au championnat universitaire d'Amérique. Dans le stade de marbre de l'université de Harvard, j'eus conscience de la puisssance formidable que détenaient ces êtres aux pensées synthétisées à outrance, ramenées par une discipline féroce à la seule volonté, mais tirant de cette concentration spirituelle de si fantastiques résultats. Le but importe peu : gagner un championnat de saut en hauteur, des millions ou un examen, l'effort part des mêmes sources splendides. Ces maîtres du monde aux mâchoires brutales, rois de l'acier ou du pétrole, se sont formés à de semblables luttes. Seuls, des corps de fauves à résistance surhumaine peuvent supporter la tension du business de là-bas : un Parisien s'effondrerait, « would collapse », n'ayant pas la carcasse et la réserve nécessaires.

Comment faire comprendre— au point de vue boulevardier-

dilettante, c'est profondément ridicule évidemment, vu à travers Renan ou Gourmont ou France — la finale du 120 yards haie ?

De toutes les universités d'Amérique, les athlètes les plus parfaits se trouvent là, sélectionnés, cinq merveilleux animaux humains à la volonté magistrale, possédant une inimaginable maîtrise des nerfs, une domination immédiate que nous ne pouvons absolument pas concevoir. Brutes sportives, me direz-vous. C'est impossible : ces cinq-là ont fait un art de leur spécialité ; quand on atteint à la perfection humaine, quelle qu'elle soit, on dépasse le sport et le métier, on atteint à la beauté. Ceux-ci qui ont pensé et rêvé leur culte physique ont atteint une économie d'effort, une vitesse d'exécution tellement prodigieuses qu'ils ont dépassé le sport. La force d'âme qu'il leur fallait pour soutenir envers eux-mêmes les ascétismes et les continences de l'entraînement les hausse également au-dessus. Et puis au-dessus de quoi ? Ils ne me comprendraient pas : une victoire remportée sur cette piste cendrée, sur eux-mêmes, sur les adversaires, pour le collège, c'est tellement splendide et viril, chargé de soleil et de bel orgueil épanoui, qu'ils ne cherchent pas à s'expliquer, qu'ils ne voient pas qu'ils sont revenus au même point que leurs frères nus d'Olympie, qui souriaient candidement en recevant au front la couronne de laurier.

Que voyait-il d'autre, ce magnifique Grec doré de soleil : l'épanouissement de joie claire, d'orgueil enfantin, pur, de bonheur mélodieux, à la pensée de l'œuvre d'art de son corps qui serait perpétuée, à la pensée de la cité natale heureuse. Cela nous choque, évidemment, que des Yankees soient de nouveau revenus au même point du cycle ; mais consolez-vous, hellénistes plus ou moins chauves, au Championnat d'Harvard vous n'auriez pas compris : il y avait là, en effet, le braillement de dix mille étudiants, il n'y avait pas d'athlètes nus, pas de vieillards en péplums, pas de colonnes évoquant la terre d'Hélène tel un décor carton et bois de la Comédie-Française... Et puis quelle importance cela peut-il avoir que vous compreniez ou non ?

Donc il y avait, accroupis au départ : Edwards, le géant baseballer à la carcasse fantastique, passant les haies en force, comme à la charge, fauchant tout, Hercule aux yeux clairs... le petit Hatchell, gagnant du championnat métropolitain, pa-

quet de nerfs semblant contenir l'énergie d'une centaine d'hommes, accélérant à chaque haie pour finir en éclair en hurlant d'effort et s'écrouler... Hamilton, le grand, l'idole, le champion olympique, sauteur mathématique se déclanchant comme un boulet de canon, pouvant sauter ses dix haies les yeux bandés, semblant se fondre aux lattes blanches en un saut huilé, d'une viscosité du corps indescriptible, enfin, l'homme qui ne varie pas d'un centimètre dans sa foulée, le phénomène des 15" de Londres, puis deux autres venus de l'ouest avec une réputation formidable.

Ils étaient tous là, accroupis à terre, avec devant eux la longue ligne grise barrée par les dix haies de 1 mètre 06.

Le plus admirable des championnats, ce 120 yards, course scientifique où chaque bond doit avoir été travaillé à un centimètre près pour arriver à la plus idéale utilisation de la machine humaine : et ce ciselage dure des années pour arriver à enjamber cette haie à une vitesse foudroyante, pour franchir les dix sans un centimètre d'écart ni un dixième de seconde de ralentissement.

Un appel, les corps se tendent, s'arc-boutent, prenant en terre un point d'appui ; — une détonation, et les cinq ressorts se détendent, s'envolent comme des chats furieux, et l'œil suit à peine les bonds successifs... un corps tombe, des haies sont renversées, puis une silhouette blanche se détache lentement, de l'adversaire, parcourt les derniers 15 mètres de plat dans un galop vertigineux et se jette sur le fil du but... Le record du monde est égalé.

Cela aussi, « record du monde », chiffre bête, lu dans un journal, cela ne signifie : rien qu'est-ce que cela veut dire ? à quoi cela sert-il ?

Pour cela, il a fallu un homme surhumainement doué, à l'hérédité magnifique, voulant durant des années devenir le meilleur, montant peu à peu, pétrissant son corps par un entraînement fou et, lévrier ardent, dans un jour de « forme » splendide, dans une terrible lutte internationale aux jeux olympiques, donnant toute l'énergie de son corps, livrant la perfection de style, de détente et de force nerveuse accumulée : on s'évanouit à l'arrivée dans un vertige d'épuisement et cela bat peut-être un record du monde d'un vingtième de seconde.

Des hygiénistes trouveront cela exagéré : le recordman est

un phénomène spécialisé, incapable d'accomplir quoi que ce soit en dehors de sa partie. Tout d'abord on s'imagine difficilement un recordman du monde athlétique rachitique ou déséquilibré; le discobole Sheridan battrait facilement à la course le plus distingué des athlètes complets d'Hébert ; notre Bouin a une paire d'épaules que lui envieraient bien des gymnastes et le lévrier allemand Hans Braun patine, nage, fait de la boxe, de l'alpinisme et du hockey, enfin Glarner ne nous contait-il pas que le mastodonte Ralph Rose le battait sur 60 yards?

Et puis, sont-ils tellement inutiles, les phénomènes, et faut-il absolument admettre que ces surhommes de l'athlétisme sont de simples brutes? Tous ceux qui ont inscrit leur nom sur la liste merveilleuse, de Walker, le sud-africain volant, à Kolehmainen, le végétarien finlandais, marathonète insigne, tous ont singulièrement vécu la phrase nietzchéenne; eux seuls savent combien ils se sont efforcés à « surmonter » l'animal. Des brutes, ces ascètes? mais une seule défaillance leur interdirait de parvenir au sommet. Examinez donc si la vie d'un étudiant de Pennsylvanie ou de Cornell à l'entraînement diffère beaucoup de celle d'un moine du xv[e] : discipline, nourriture stricte, étude et continence... l'ardent feu intérieur, ils l'ont aussi, clair comme le vent, la foi en la victoire. Mais comment donner la nostalgie de cette vie violente quand on ne l'a pas vécue?... D'ailleurs, un chantre devient presque inutile maintenant que le culte de l'effort, du rythme corporel et de l'éloquence plastique renaît et que le flot païen monte.

Le suprême bienfait de cette renaissance, c'est le silencieux et simple héroïsme reparaissant comme une fleur splendide, mais sans phrases, d'un inconscient profond. Car le sport possède de splendides traités de morale, des traités qui vous pénètrent et vous pétrissent, du corps à l'âme.

L'équipier de rugby tout boueux, ruisselant, trapu, sait qu'il n'est que le morceau d'un bloc, et il n'agit et ne pense que pour l'équipe : le ballon ovale est un merveilleux éducateur, et ceux qui se sont courbés quelques années sous sa discipline n'ont plus besoin de « professeurs d'énergie ».

La piste, école d'ascétisme ; quand on a chaussé deux ou trois ans les souliers à pointe, on sait ce que coûte une défaillance, le chronomètre vous le dit mathématiquement le soir

même. Tant de vestiaires où j'allais rejoindre ceux qui avaient goûté à la bonne drogue et qui fuyaient la ville, le soir venu, et se mettaient à galoper les jambes nues dans le bon balancement élastique, rectiligne, en bonds s'allongeant d'année en année.

Ames franches croisées : ce Yankee de 18 ans qui me révéla l'athlétisme de là-bas, de son masque calme et si singulièrement souriant toujours... de son corps magnifiquement harmonieux, de son « style » fantastique aux bonds écartelés, lui le premier me montra ce que pouvait être une concentration nerveuse, par la terrible intensité que prenaient ses prunelles au départ et par le râle d'effort que je surpris en le guettant raser les haies.

... Hans Braun, le sculpteur vierge munichois, l'épouvante des Américains aux jeux de Stockholm, masque d'ascète décharné aux yeux profonds, bleu de ciel, dissonants, ailleurs... prenant en course des duretés d'émail figé. Son corps était la plus admirable machine à courir qui se puisse rêver : squelette long au torse très court, gaîné de muscles en corde, à fleur de peau, tenus comme ceux d'un pur sang ou d'un sloughi. Tous les soirs, de mai en octobre, Braun venait trotter de sa foulée précautionneuse, dansante, petite, d'une aisance animale, puis au dernier tour ses bonds se précipitant semblaient s'épanouir, devenaient stupéfiants... Pas un homme au monde ne peut résister à la dernière ligne droite du sculpteur lévrier. Pour le battre à Stockholm, les Américains durent l'enfermer dans leur peloton, le tuer au train pour lui ôter du fond du corps cette détente finale irrésistible... Il abandonna 10 mètres avant l'arrivée. Mais pour cela, son vainqueur avait dû battre un des plus beaux records du monde et le « schoolboy » Meredith se ressentit un an de son effort, puisque maintenant seulement il recommence à vaincre.

... Et tant d'autres images demeurées : ce soir gris de novembre hurlant de vent, où Bouin se mit à tourner à Colombes, encadré de camarades se relayant à chaque tour, s'attaquant à un adversaire mathématique : le record de la demi-heure. A chaque tour, le chronométreur nous clamait un chiffre, et pendant cette demi-heure de crépuscule, ce fut une lutte dont l'angoisse demeurera en ceux qui la vécurent, d'une part le marseillais bronzé, de l'autre ces temps fabuleux qu'il fallait approcher et dépasser.

Tour après tour il se rapprochait des limites de l'effort humain : aux 4 milles il était encore de 20 secondes en dehors ; aux 5 milles de 14 sec ; il battait le record des 6 milles de 8" 1/5 et dépassait de 9 mètres le poteau marquant la précédente frontière de la demi-heure.

Oh ! ces hurlements profonds le portant au dernier tour et cette foule l'accompagnant au vestiaire après l'exploit, mais dans un grand silence, car ses nerfs étaient à bout et ne pouvaient plus supporter les cris.

... Dans l'épouvante d'un ciel noir écrasant le plateau de neige très haut, je me souviens, nous cherchions un camarade disparu ; il n'y avait que le sifflement grave des poumons et le crissement des skis ; puis du fond d'une crevasse monta un chant d'étudiant un peu traînant : c'était le compagnon qui avait glissé là et n'avait pu remonter aux parois molles. Il nous accueillit d'un rire clair... Ses pieds et ses mains étaient déjà insensibles ; la longue attente les avait figés ; mais ses yeux nous montraient qu'il n'avait même pas rêvé à la peur, dans la nuit horrible qui tombait sur cette solitude, avec le suaire enfouisseur du silence *absolu* d'en haut.

Fatalisme de ces grands sauvages au corps de fer : c'est un singulier bonheur de pouvoir aller se durcir des semaines dans le froid, être seul avec soi-même dans ces déserts pathétiques où le silence vous fait ouïr des choses qu'on n'oublie plus de sa vie.

La plaine est bonne et douce, pleine de chants, la mer berce et clame une plainte profonde, mais les solitudes limpides de là-haut vous donnent des nostalgies qui sont comme des plaies à jamais ouvertes. Celui qui les porte regarde la vie avec d'autres yeux ; il a une échelle étrange pour tout juger ; son âme est devenue à tout jamais plus ample et il y a bien des laideurs qui ne sont plus possibles à ceux de là-haut. Mais pour ceux qui n'ont ni la montagne ni la piste, il reste un talisman pour oublier le grouillement pourri de la ville : la boxe. Les gants de cuir portent un bien mystérieux pouvoir et savent chasser tant d'écœurements, de découragements, de lassitudes et de plus lourdes blessures souvent. Il est bon de mettre son corps et son âme à nu et d'armer ses poings de gants magiques... retrouver aussitôt l'équilibre mouvant, ramassé sur les jambes pliées, et faire jouer à toute vitesse tous les

ressorts, du tronc bossué, du cou, des bras, des jambes, et c'est une volupté forte de retrouver le corps intact avec toute sa vitesse, sa sûreté et sa détente, malgré l'encrassement de la ville...

Dans son apologie, Maeterlinck ne nous parle que de la paisible conscience de l'arme, de la sérénité portée en soi grâce à cette simple culture humaine. Mais il y a plus. Aucun sport ne donne pareillement la notion profonde du corps entier dont on joue. Le nageur lui-même ne sent pas plus intensément les limites de son corps et l'exacte mesure des mouvements possibles. Le boxeur tient tout le poids de son corps en un équilibre dont il est merveilleusement maître pour bondir, esquiver, frapper ou se détendre.

Cette danse en face des yeux de l'adversaire, l'attention bandée comme un arc... c'est une joie animale, d'une violence inexprimable. L'adversaire feinte, vous voyez une ouverture et en un éclair, ce poids du corps qui tremblait sur vos jambes est tout entier dans le poing qui se rue comme une catapulte.

Mais quand on a pris parfaitement conscience du violon aux infinies résonances qu'on a formé, de ce corps dont les sensations peuvent s'amplifier et s'ennoblir sans limite, on éprouve le besoin d'une stylisation plus grande, d'un progrès qui ne serait pas uniquement vers l'économie d'effort ou la vitesse.

Tout athlète ayant vécu fortement son sport, s'y étant donné tout, finit par styliser son effort passionnément... inconsciemment souvent.

Les maîtres, à quelque sport qu'ils appartiennent, ne donnent plus une impression brutale, tant leur « style » est devenu harmonieux et facile : même la boxe, et surtout la boxe, est d'une émouvante grâce virile. Demandez à ceux qui virent le duel fascinant de Carpentier contre Willie Lewis. Danse au rythme mouvementé, tendu et lent dans le glissement des feintes, aux gestes minutieux hachés d'attaques stridentes, d'esquives vertigineuses, alourdi de corps à corps que strient les attaques au corps, de torsions violentes.

Je vis un danseur à Munich vivre une danse guerrière; mais ce corps efféminé restait pitoyablement choquant et muet, hors du rythme martelé. Nijinsky le créateur est d'une dissonance lourde en joueur de tennis : VOULANT tant de gaucherie dans la stylisation du sport le plus souple.

Il y a autre chose. Maintenant que nous avons tellement de corps VIVANTS, quel est celui, fou de rythme, qui saura nous forger la langue nouvelle?

Il faut tout d'abord se courber à la règle de la musique pour passer de la fruste beauté athlétique à un alphabet plus subtil et plus riche.

L'eurythmie de Dalcroze fera de nos corps des instruments parfaitements résonnants dont la musicalité nous grisera déjà singulièrement, mais ce n'est là qu'une étape. Le corps parfaitement soumis à la discipline musicale peut oser plus : il possède EN LUI-MÊME une éloquence suffisante pour exprimer l'âme absolument jusqu'en ses accents les plus subtils.

Et ce sera de nouveau la parfaite eurythmie et du corps et de l'âme, comme la vécurent peut-être ceux qui virent danser Sophocle enfant.

JEAN-L. REUTLINGER.

SUR DIDEROT

(LES RÉFLEXIONS D'UN SOLITAIRE)

—

Lorsque Grétry mourut, le 24 septembre 1813, à « l'Ermitage d'Émile », à Montmorency, il y avait exactement quinze ans qu'il était propriétaire de l'ancienne demeure de Jean-Jacques. Il l'avait acquise le 3e jour complémentaire an VI (19 septembre 1798) moyennant 10.000 francs, et achevé de payer en vendémiaire an IX, à maître Paulmier, notaire à Paris.

Abandonnant peu à peu son appartement du boulevard des Italiens (no 7 actuel), où il s'était installé en 1795, à deux pas du théâtre dont il avait contribué à faire la fortune, le compositeur glorieux avait pris sa retraite, musicalement parlant, dans les premières années du siècle. Après deux insuccès à l'Opéra, en 1801 et 1803 (*le Casque et les Colombes*, ballet, avec Guillard ; *Delphis et Mopsa*, avec Guy), il avait tout à fait cessé de composer et, depuis la mort de sa femme (17 mars 1807), il ne retournait plus même au spectacle.

Malgré les visites de ses jeunes amis de Paris (les anciens : Vernet, Marmontel, Diderot, Favart, l'abbé Arnaud, l'abbé Rozier, d'Alembert, Greuze étaient morts), parmi lesquels on trouve Rouget de Lisle, Berton, Dalayrac, Boieldieu, Bouilly, Pougens, des confrères de l'Institut, Le Berton, Gérard, les heures solitaires de l'Ermitage ne coulaient pas sans monotonie. Pour les abréger, le vieux maître entreprit ses *Réflexion d'un Solitaire.*

Ses *Mémoires ou Essais sur la Musique*, parus en 1789 et réédités aux frais du gouvernement, en 1797, l'avaient fait connaître comme écrivain. Dans un second ouvrage, en trois volumes comme le premier, *la Vérité ou ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, paru en 1803, Grétry écrivait déjà :

Je le dis franchement, soit parce que j'avance en âge (il était né en 1741), ou que les républiques ne sont pas le pays des illusions, aujourd'hui la musique m'intéresse moins qu'autrefois...

Le langage musical a pour moi trop de vague : arrivé presque à la vieillesse, il me faut quelque chose de plus positif. L'homme de tous les âges est charmé par l'attrait des beaux-arts, mais leur profession, en ce qui a rapport au génie, ne convient qu'à l'âge où l'imagination et ses doux prestiges sont dans toutes leurs forces. Il est temps de préparer ma retraite, et

la philosophie, la raison, qui sont une même chose, deviennent mon partage.

Les *Réflexions d'un Solitaire*, dont les huit livres, dispersés entre les héritiers de Grétry, sont restés inédits, datent des treize dernières années de l'auteur de *Richard* et de *Lucile*.

En commençant cet ouvrage en l'an 1801, c'est-à-dire avec notre dix-huitième (*sic*) siècle, mon intention étoit, comme l'annonce son intitulé, d'écrire mes réflexions sur divers sujets, à mesure qu'elles se présenteroient à mon imagination.

Ainsi débute le 25e chapitre du livre IV (dont l'autographe appartenait naguère à feu Charles Malherbe). En marge, Grétry a ajouté :

Après avoir lu quelques chapitres de cet ouvrage, un savant n'a pas trouvé mon épigraphe bien adaptée à la matière du livre :

Ce sont rêveries d'un esprit désirant, et non pas enseignant, ai-je dit. «Les mots, *ce sont rêveries* conviennent, disoit-il, à un tout autre ouvrage que celui-ci, qui est philosophique et moral. » Voici donc l'épigraphe qu'il m'a conseillé d'adopter, et que je n'adopte pas, parce que si la sienne convient mieux à l'ouvrage, la mienne a plus de rapports avec l'auteur du livre :

Quid verum atque decens, curo et rogo, et omnis in hoc sum.
(*Horatius*, *ep. lib. I*).

Je recherche, je désire ce qui est vrai, ce qui est honnête, c'est toute mon étude.

En remarquant, ajoute-t-il au même chapitre, qui date de 1808, que, pendant sept années de travail, le même sentiment a guidé constamment et forcément mes idées vers un même but, il semble que le vrai titre de l'ouvrage serait : *Rapports entre le physique et le moral des choses*. Mes lecteurs lui donneront le titre s'ils veulent ; pour moi, je m'en tiens au vieil intitulé, comme moins fastueux, et qui convient mieux au scepticisme raisonnable d'un homme qui doute en espérant, qui écrit des réflexions plutôt que des préceptes, et qui ne prend le ton affirmatif que pour appuyer la morale des gens de bien.

On ne saurait mieux caractériser cet ouvrage écrit par le vieux maître, de son écriture large et lisible, avec une orthographe tant soit peu fantaisiste. A côté de souvenirs sur tel ou tel de ses contemporains illustres, qui sont plutôt prétexte à réflexions, en effet, qu'à narration, on y trouve des pensées plus ou moins profondes, mais d'une philosophie aimable, sur le mariage, l'amour, le suicide, « l'embarras de parler avec ceux auxquels on n'a rien à dire », sur « le temps qu'il faut pour oublier ses peines », sur « le préjugé faux ou véritable attaché aux divers état de l'homme », etc., etc.

Le fragment qui suit forme le chapitre IX du cinquième volume des *Réflexions* (conservé à la Bibliothèque Nationale) ; il est écrit sur Diderot, dont le hasard des dates rappelle, cet automne, le souvenir, en même temps que celui de son ami Grétry.

J.-G. PROD'HOMME.

SUR DIDEROT[1]

M. Naigeon nous a annoncé la vie de *Diderot*, son maître et son ami, nul ne peut mieux que lui nous retracer l'existence de ce nouveau *Socrate* (à la ciguë près), puisqu'il a vécu constamment avec lui, l'a aimé, admiré, depuis le jour qu'il l'a connu jusqu'à sa mort. Ce n'est donc, principalement, que de son influence dans les sciences, les arts et la littérature dont nous nous occuperons un moment ici. Elle étoit telle, qu'il n'y a pas d'auteur, ayant vécu avec *Diderot*, qui n'ait participé à son génie. Sa tournure d'esprit, ses élans reviennent souvent à la pensée du lecteur, en lisant les ouvrages de *J.-J. Rousseau*, surtout dans son *Emile*, où les présuppositions étoient inévitables. M. *Naigeon* n'oubliera pas, sans doute, cette belle prérogative dévoluée (*sic*) à *Diderot ;* mais comme il se plaisoit, dans sa jeunesse, à m'encourager ; à venir me prendre au piano dans les momens qu'il jugeoit les plus intéressans pour l'art et pour moi, j'ai le droit à un petit article séparé.

Jamais, dans le travail le plus opiniâtre, il ne me fit éprouver aucune gêne : personne mieux que lui ne savoit s'accoler à son homme, le mettre à son aise, sans affectation. En entrant chez moi, son salut étoit, *bon jour*, *homme de bien*, — Ah ! monsieur *Diderot*, c'est vous ! — Ne bougez, ne bougez, ou je ne reviendrai pas. En frappant sur le piano, que de choses il y a là ! — Oui, mais il faut les trouver. — C'est comme le bloc de marbre qui renfermoit l'Apollon. — Vous faites trop honneur à mon piano.

Diderot étoit-il musicien ? Encore moins qu'il n'étoit peintre ou architecte ; mais ayant un grand amour du vrai, fondé sur la connaissance du cœur humain, rapportant tous les procédés des arts à la nature, leur véritable type, et n'accordant rien aux préjugés de la routine, il ramenoit sans cesse l'artiste, qui s'en écartoit, aux vrais principes ; il ne disoit aucun mot de critique, mais étoit lumineux (2). Que signifie cette roulade ? me disoit-il un jour en m'écoutant. — C'est le chanteur qui l'exige. — Puisse-t-il étouffer en la chantant. — Je la retranchai par prudence ; il ne critiquoit pas, devant moi, le poeme

(1) *Réflexions d'un Solitaire*, 5e vol., chap. IX, fol. 48 et suiv. (Inédit).
(2) Voyez l'article *Zemire et Azor*, dans les *Essais sur la Musique* (Note de Grétry).

dont il me voyoit faire la musique ; son envie étoit d'échauffer mon imagination, et non de la refroidir ; mais quand il trouvoit quelque défaut dans le plan de l'ouvrage, ou quelques vers défectueux, il alloit chez l'auteur, l'engageoit à le rectifier et jamais je ne l'entendis dans le monde dire un mot qui fît soupçonner qu'il avoit contribué par ses conseils à la correction de quel ouvrage que ce fût ; c'étoit uniquement par amour du vrai et du bon, et pour l'avantage des arts qu'il agissoit avec tant d'ardeur.

Socrate n'avoit pas plus que *Diderot* pratiqué également toutes les sciences et tous les arts, cela est impossible ; mais ils avoient tous deux dans l'âme cette voix secrète, irrésistible, qui s'impatientoit des irrégularités, en cherchant et trouvant les moyens de les réformer. Auprès de moi, *Diderot* n'étoit musicien que respectivement à l'expression vraye des paroles ; il jugeoit que telle étoit ma manière de sentir et de faire, il abondoit dans mon sens ; mais s'il eût assisté au travail de *Sacchini*, il n'eût pas exigé de lui comme de moi l'expression rigide des paroles, il eût senti qu'un chant vague et enchanteur étoit la part essentielle de son génie, et il eût dit, en lui-même, qu'on ne peut tout avoir, et que toutes les perfections ne se trouvent jamais réunies dans un même esprit d'homme, ni dans un même ouvrage. Etoit-il homme d'un goût exquis et sûr ? Non, et je ne crois pas que l'homme enthousiaste et de génie puisse avoir cette qualité au suprême degré. Lisez *Shakespeare*, *Sedaine*, M. *le Mercier*, *Beaumarchais*, ce sont des inventeurs, des moules pour ceux qui courent la même carrière qu'eux, mais qui, n'osant reproduire ce qui a été fait, ont au moins le mérite d'en lécher les contours. Dans les pièces imprimées des (*sic*) ceux qui osent agir et parler franchement, on lit avec plaisir les mots et les phrases de première création qu'on n'ose dire au théâtre ; leur hardiesse s'y montre dans toute sa force ; on sourit à leurs écarts qui attestent leur dédain pour la mode et les préjugés. Les hommes de génie ne s'embarrassent guères des épilogueurs. Ils ne s'arrêtent ni aux mots, ni aux noms triviaux, ils sont forts de la chose même et méprisent les détails. J'us (*sic*) bien de la peine à faire consentir *Sedaine* de (*sic*) changer un mot dans *Richard cœur de lion : Blondel* disoit, *animé par l'amour, Orphée s'est ouvert les enfers : les guichets de ces tours s'ouvri-*

ront peut-être au violon de l'amitié. — Votre violon fera rire, lui dis-je, et ce n'est pas le cas ; mettez, *aux accents de l'amitié ;* mais il répétoit toujours : violon est le mot ; enfin il consentit. Tu me dulcifies, tu m'énerves, tu mets toujours du *phébus* dans mes pièces, me disoit-il ; tu redoutes trop les imbéciles huées du publique (*sic*), que nous avons le droit d'instruire. Quelque succès qu'il obtînt dans ses pièces, et malgré les cris prolongés du parterre, il ne voulut jamais paroître sur le théâtre. Est-ce fierté, lui disois-je, un jour, que vous me laissez paroître ? Non, me dit-il, mais ils m'ordonneroient peut-être de leur danser le rigodon, et je ne sais pas danser.

Cependant des hommes forts et hardis ont besoin qu'on mitige leurs élans. *Beaumarchais* me demandoit si j'avois vu son *Tararre.* — Deux fois. — Ton mot sur cet ouvrage ? — He bien, j'y ai trouvé double complication d'intrigue et de musique, qui fatiguent l'attention ; il falloit autant de clarté dans les chants musicaux qu'il y a de recherche compliquée dans les paroles : voilà mon mot.

Dans son excellent cours de littérature, *La Harpe* dit que c'est le style qui fait vivre et survivre les pièces de théâtre ; je crois que c'est l'intérêt, de quelque nature qu'il soit, et le plan bien conçu, bien conduit, qui font presque tout. On remet au théâtre presque toutes les pièces de *Sedaine ;* s'il s'y trouve des incorrections de style, chaque acteur rectifie ce qui se trouve d'inconvenant dans son rôle, et le fond ne cesse d'être excellent. Le style change, mais des situations prises dans la nature sont invariables par leurs effets, et senties en tous temps. Le style le plus élégant, le plus brillant peut un jour devenir suranné et insupportable et tout est perdu pour l'ouvrage qui n'a que ces qualités ; mais, encore une fois, des caractères pris dans la nature, une pièce qui marche droit à son but sans s'écarter n'a pas de fin. Ce que je dis n'est pas uniquement pour les œuvres dramatiques, mais pour toute production littéraire. Depuis *Hypocrate* jusqu'à nous, on répète ses aphorismes, malgré les changemens successifs qu'on (*sic*) éprouvés la langüe originaire, et cent traductions de ses œuvres faites en différentes langues.

Que dit-on de notre ouvrage ? me disoit encore *Sedaine.* Beaucoup de mal. — On en parle donc ? — Beaucoup. — On y viendra.

Le public est trop ennemi de son plaisir, surtout aux premières représentations ; il s'effraye des originalités, il est blessé d'un mot qui le choque, comme une dévote qui entend une obscénité. En musique il lui faut, d'abord, des chants dont il a l'idée en soi ; mais, à la longue, il sent qu'il n'a admiré que les fruits de sa mémoire, il découvre le plagiat, et est honteux d'avoir applaudi, de n'avoir prôné qu'une copie.

Il est assez singulier qu'on aime dans *Montaigne*, et dans *Plutarque*, traduit par *Amiot*, ce qu'on ne veut pas souffrir dans les ouvrages modernes. Si la signification d'un mot ancien était impropre, sans doute qu'on ne l'aimeroit pas ; c'est donc parce qu'elle a vieilli, et on a tort ; il y a plus longtemps qu'on dit *du pain*, et l'on répète ce mot chaque jour : quant aux expressions qui, dans *Molière* ou les auteurs dont j'ai parlé, ont acquises (*sic*) une teinte obscène et grossière, on sent mieux pourquoi elles n'excitent qu'un gros rire, tandis qu'elles seroient sifflées dans une pièce moderne : on rit du peu de goût de ses ayeux ; on s'amuse en comparant *l'infaillible* temps présent au temps passé, et l'on ne songe pas que dans un siècle on se riera de nous et de quantité de nos expressions à la mode. Je ne sais si les Anglois se rient des termes surannés de leur *Shakespeare;* ils seroient, je crois, capables de conspuer le rieur, tant ils respectent le fondateur de leur théâtre et de leurs plaisirs. Au reste, ceci prouve que tel peuple est rieur, et tel autre mélancolique. Un de nos farceurs, après avoir diverti tout Paris, raconte qu'il fut à Londres exercer son talent ; un morne silence, dit-il, régnoit dans l'assemblée pendant qu'il faisoit toutes ses grimaces ; qu'il imitoit les cris du chien, du chat, et mille autres choses de ce genre. Pas un éclat de rire ne l'interrompoit : il entendoit seulement quelquefois ces mots *fort natrel, fort natrel*, prononcés à demi voix. Il se consola, dit-il, de ce succès silencieux, en songeant que les guinées des Anglois valoient bien les éclats de rire des Parisiens. Revenons à *Diderot*.

Je ne comprends pas comment *Jean-Jacques* a pu se brouiller aussi profondément avec cet homme, qui étoit à la vérité tranchant, donneur de conseils, mais, je l'ai dit, qui n'avoit pas même l'idée de le faire par amour-propre, ni pour abaisser son homme ? Pour le coup, je serois tenté de donner le tort à Jean-Jacques, et d'en accuser sa maladie qui lui faisoit

voir dans tout homme instruit un dominateur qui cherchoit à apposer le sceau de son autorité sur celui qui avoit la bonté de le recevoir. Je ne dirai pas qu'il n'entrât de l'amour-propre dans le fait de *Diderot*. L'amour-propre (tel que l'air qu'on respire, tel que le fluide électrique) pénètre partout où siège la raison ; mais la domination étoit pour lui le minime de ses intentions, et le maxime étoit, à coup sûr, la propagation des sciences et des arts. *Rousseau*, au contraire, n'avoit rien de doctoral dans ses manières; il se laissoit conduire, en apparence; mais dès que la domination qu'il laissoit prendre sur lui devenoit trop forte, l'homme qui sembloit n'avoir fait nulle attention aux procédés de son meneur rompoit par un éclat inopiné tous les liens de l'amitié précédente. Sans contredit, dominer est l'instinct de l'homme, mais Jean-Jacques généralisoit trop un sentiment qui montre des exceptions, surtout dans le philosophe *Diderot*, que je me plais à juger d'après moi, ce dont je m'honore. Pourquoi dans toute l'espèce humaine n'y auroit-il pas des hommes qui cherchassent à dominer personne? Je le dis franchement, je ne puis prendre d'empire, pas même sur un enfant; il n'y a que l'insolence qui me fait regimber. Soit paresse, soit que les hommes, à mon jugement, n'en valent pas la peine, soit que je redoute la fausseté de celui qui plie malgré lui, je ne puis dominer que par actions, bonnes autant que possible, et jamais par paroles hautaines. Que gagne-t-on à subjuguer son semblable, pris collectivement, et différent pour les facultés? On en fait un esclave s'il est foible, ou un ennemi s'il cède par dissimulation. Il ne faut rien obtenir sur les autres que par l'estime, par l'amour et de plein gré; il n'y a pas d'autre manière de se mettre au pair ou au-dessus de son prochain. *Diderot* agissoit ainsi très naturellement, et ceux qui ne lui rendent pas cette justice l'ont mal connu.

Il m'a paru se tenir en garde envers le sexe. Peu de temps après mon mariage, il vint chez moi, regarda ma femme entre deux yeux, et me dit de me défier *de ces deux pruneaux*, qui pourroient nuire à ma réputation naissante (elle avoit les yeux vifs et noirs, celle que je pleure encore) (1). Toute fille ou femme, jeune ou jolie et sage, étoit pour *Diderot* comme une fleur

(1) Grétry s'était marié, le 3 juillet 1771, à Paris, avec Jeanne-Marie Grandon, originaire de Lyon. Elle mourut le 17 mars 1807.

dont il admiroit la beauté, respiroit le parfum, et qu'il auroit craint de flétrir par la moindre liberté ; mais si une *Lays* l'eût provoqué, il n'eût, je crois, pas été plus sage que *Socrate*. Toute femme âgée, ayant renoncé au droit de plaire, et ayant quelque prétention à l'esprit, étoit de son domaine, ce n'étoit plus une femme pour lui, mais un philosophe femelle qui avoit fait abnégation de son sexe, et qu'il régentoit à sa manière décente avec l'autorité du maître. J'ai même cru remarquer que les femmes d'esprit de ce temps aimoient à être traitées en hommes par l'homme instruit.

Dans le temps des amours, une belle femme ne changeroit pas sa fortune pour la nôtre : l'idole qu'on adore jouit avec plus de certitude que ses adorateurs supplians et incertains de leur sort. Mais à la retraite des jeunes désirs, les esprits réformés, exilés des régions sentimentales et génératrices, remontent à la tête, et consolent le cœur par les jouissances de l'amour-propre. Médisance ou philosophie ou dévotion est la ressource fatale de la femme arrivée au terme de la jeunesse et de la beauté. Médisance si le dépit de vieillir est joint à peu d'instruction. Philosophie si l'esprit, l'éducation ont servi de cortège à la jeunesse et à la beauté fugitives. Dévote, si douce et foible elle ne peut renoncer au bonheur d'aimer. Rien de mieux alors que de remplacer la créature par le créateur.

GRÉTRY.

LE CALEMBOUR, L'ÉNIGME, L'ALLÉGORIE DANS HOMÈRE

—

I

CALEMBOURS ET JEUX DE MOTS

L'aède chéri de la Muse, le chantre des Dieux et des héros, Homère en un mot, le divin Homère, fait des calembours ; il les fait même assez mauvais.

Ulysse est prisonnier du cyclope Polyphème, qui dévore galamment ses compagnons, à raison de deux par repas. Malgré « les doubles muscles » du géant, plus semblable à une montagne qu'à un mangeur de pain, il va, la nuit prochaine, recourir à la violence combinée avec la ruse ; il se fait d'abord insinuant : « Cyclope, ce repas de chairs humaines, arrose-le avec ce vin précieux qui était dans ma nef ; en retour offre-moi un présent d'amitié, méchant que tu es ! »

Le vin est une merveille :

Dis-moi ton nom, étranger, et je te ferai mon présent. — « Mon nom ! reprend le héros, voici : je me nomme Personne ; mon frère et ma mère m'appelaient Personne ; mes compagnons m'appellent encore Personne. » — « Eh ! bien, je mangerai Personne le dernier ; c'est là mon présent d'hospitalité. »

Et il tombe d'ivresse et de sommeil. Les hardis compagnons en profitent pour crever et brûler jusque dans les racines l'œil unique du monstre. Il hurle, il rugit ; sa clameur emplit au loin la montagne. Les Cyclopes accourent de tous côtés :

« Que t'arrive-t-il, Polyphème ? Pourquoi ces cris dans la nuit divine ? Pourquoi nous éveilles-tu ? Que crains-tu ? Quelqu'un en veut-il à ta vie ? — « O mes amis, Personne me tue, Personne ! » — « Si tu n'as affaire à personne, ton mal vient de Zeus ; recommande-toi à notre père Poseidon, et laisse-nous en paix. » — Sur ces mots, ils s'en vont et le héros rit en son cœur de ce nom inventé : oh ! la parfaite trouvaille (1) !

(1) *Od.*, IX, 345-41

On sait que, caché sous le ventre d'un bélier, Ulysse s'échappe de l'antre formidable, pour la plus grande joie de la postérité qui, sans cela, eût ignoré à tout jamais l'excellent jeu de mots dont fut berné Polyphème.

Une fois lancé sur cette pente dans la narration de ses aventures aux Phéaciens, Ulysse sait-il s'y arrêter? Pour ma part, je le soupçonne, au cours de ce récit qui dure toute une nuit, d'avoir confectionné au moins trois autres calembours. Cette fois je n'affirme rien; j'expose des hypothèses, on jugera.

Le héros est dans l'île de Circé, cette « terre basse » que j'ai, ici même, identifiée avec Pianosa (1). En soixante vers, il est trois fois question du court voyage entre le port et le palais maudit; et à chaque fois le héros loge dans la phrase le mot *bêssa*, ravin ou vallon (2). La topographie de Pianosa permet l'idée de vallon, l'île comportant des dépressions qui se raccordent en pentes douces avec des plateaux plus élevés d'une dizaine de mètres ; néanmoins, ces vallons sont peu de chose, et l'on se demande si *bêssa* n'est pas là dans un but cryptographique qu'il faut découvrir ; d'autant, remarquons-le bien, que *bèssa* ne se retrouve nulle part ailleurs dans le Nostos. D'un autre côté, j'ai identifié la plante qui rend vaines les incantations de Circé, la fameuse moly, avec le *peganum harmala*, qui est aujourd'hui encore pour les Napolitains le meilleur spécifique contre le mauvais œil. Or, il se trouve que les Sémites, dont les Phéniciens, appellent ce peganum *bachchacha* (3); et ce nom est, par Dioscoride et Galien, transcrit en grec sous la forme *bêssasa*, aussi consonante que possible d'après la différence des alphabets. — L'idée d'une allitération voulue s'impose : en d'autres termes, d'un calembour faisant entendre le nom oriental de la plante rédemptrice; et cela d'autant plus que *bêssa* ne figure ici qu'avec trois sifflantes, sous les formes *bêsssi* et *bêssas*. Donc deuxième calembour très vraisemblable.

Voici maintenant le héros chez les Laistrygons, c'est-à-dire à Porto-Pozzo, sur la côte nord-est de Sardaigne ; il a envoyé trois compagnons à la découverte, et de leur voyage vers la ville prochaine il ne note qu'un détail : « qu'ils suivent

(1) *Au pays de Circé*, dans *le Mercure* du 16 février 1913.
(2) *Od.*, 210, 252, 275.
(3) Prononcez trois chuintantes.

la route facile par laquelle, des montagnes, les chariots descendent à la ville le bois : *hylè* (1). »

Pourquoi ce détail oiseux, et d'ailleurs inusité dans les descriptions odysséennes toujours très courtes ? Une hypothèse possible est que nous sommes encore ici en face d'un calembour. De vieilles légendes enregistrées par Pausanias (2) apprennent que, dans la région occupée plus tard par Olbia (aujourd'hui Terranova, à une dizaine de lieues de Porto-Pozzo), les Thespiens d'Iolaos avaient, bien longtemps avant Homère, fondé une station de *Ogrhylé*, tandis que leurs frères restés en Béotie fondaient là-bas une ville de *Hylè*.

Porto-Pozzo n'est-il pas le lieu de la fondation d'Iolaos en Sardaigne ? En tout cas, Ogrhylé, c'est évidemment Hylé chez les *Ogri* ou *Orci*, ces deux termes de la vieille langue indigène désignant les habitants primitifs de la région, les géants de Laistrygonie. D'où troisième calembour assez vraisemblable.

Voici le quatrième, encore admissible : nous sommes aux pays infernaux, à l'embouchure du Coghinas sarde.

> C'est là que se trouvent le peuple et la ville des Cimmériens, gens couverts de brumes et de ténèbres ; jamais le brillant soleil ne les visite de ses rayons, ni quand il monte dans le ciel étoilé, ni quand du ciel il descend vers la terre ; sur ces mortels tremblants s'étend une nuit pernicieuse (3).

La dernière phrase ne nous apprend rien de plus que les vers précédents, lesquels, nous l'avons montré ici même (4), expriment une croyance astronomique ; elle semble donc une répétition inutile. Seulement, avec un peu de bonne volonté, on pourrait la comprendre ainsi : sur ces mortels tremblants, les *Tatai*, c'est une nuit pernicieuse. Non pas que grammaticalement on puisse lire ici ce nom ; mais l'assonance du verbe le fait entendre. Or, les indigènes qui arrivent au Coghinas dans l'ouest, ce sont les Sassari, que l'historien Vico fait remonter aux origines, et qui, d'après lui, ont de tout temps prononcé leur nom *Tatari*. Le jeu de mots n'est pas impossible : après cinq vers astronomiques, nous en aurions un sixième géographique.

(1) *Od.*, X, 104.
(2) Pausanias. X, 17, 5.
(3) *Od.*, XI, 14-19.
(4) *Au Pays de Circé*, p. 693 (dans *le Mercure* du 16 février 1913).

En définitive, il semble que nous soyons à la tête de quatre calembours. N'admettrait-on que le premier, c'en serait assez pour que, à son arrivée dans les limbes à gens de lettres, Henri Murger, dont certains héros font des calembours à pleine page, ait tendu la main, le plus cordialement du monde, au divin Homère.

II

GÉNÉALOGIES GÉOGRAPHIQUES

Ce que nous venons de relever dans le Nostos, c'est un échantillon bien modeste de ce que l'on peut appeler le genre cryptographique : un simple jeu de mots par allitération sans grande conséquence, et pouvant appartenir à tous les temps. Il n'est cependant pas sans saveur d'entendre Homère chanter des calembours sur le mètre héroïque.

Les deux derniers seraient des calembours géographiques. Ils gagneraient en vraisemblance, si le Nostos présentait d'autres cryptographies géographiques. Or, c'est là justement ce qui se produit : le poème des aventures d'Ulysse renferme un certain nombre de généalogies, qui ne sont pas autre chose que de la géographie poétisée et présentée sous formes d'énigmes : mystérieuses pour nous, ces énigmes devaient être faciles à deviner pour l'auditoire du poète. Voici les principales :

1° Calypso, la déesse qui symbolise une lointaine colonie occidentale, est, d'après Homère, « fille d'Atlas; c'est son père qui possède la haute colonne soutenant le ciel au-dessus de la terre (1) ». On sait que, dans les cosmogonies chaldéo-égyptiennes, le ciel est suspendu, aux quatre points cardinaux, sur quatre piliers immenses, qui sont aussi des pics sourcilleux. Atlas est pour Homère le pilier occidental, c'est-à-dire le mont aux Singes de Mauritanie, le grand sommet qui signale au loin le détroit de Gibraltar. Que signifie, pour Calypso, cette paternité?

Hésiode va nous l'expliquer.

Pour lui, Calypso est fille de l'Océan et de Téthys (la Méditerranée). Atlas et l'Océan, la montagne et la mer, sont choses très différentes. Homère et Hésiode sont-ils donc en conflit ?

(1) *Od.*, V, 55, et I, 52.

Non, ils sont tout à fait d'accord : ils donnent exactement la même indication; seulement chacun la donne à sa manière : Homère dit que Calypso est quelque part dans le voisinage du Mont aux Singes; Hésiode déclare qu'elle est au point où se marient l'Océan et la Méditerranée ; pour l'un comme pour l'autre, Calypso habite le détroit de Gibraltar ou ses environs.

Les deux grands poètes des origines grecques nous ont donné deux généalogies, mais une seule et même géographie.

2° Dans ton retour vers la Grèce, dit Circé à Ulysse, tu arriveras en face de Scylla; à ce moment, cours, vole, fais force de rames,

Invoque en même temps Cratæis, la mère de ce monstre pernicieux ; elle peut l'empêcher de se jeter sur toi (1).

Cratæis, dans les langues sémitiques, c'est « la coupure », et par extension le détroit (2). Le conseil est bien clair : si les corsaires de Scylla, gardiens septentrionaux du phare de Messine, se mettent à ta poursuite, fuis au plus vite dans le sud; gagne à tout prix l'étroite passe marine, c'est la façon de leur échapper. Scylla est fille du détroit à deux titres : d'un côté, elle en est toute voisine; de l'autre, sa raison d'être c'est la nécessité d'en interdire l'accès aux nefs étrangères. Scylla, fille de Cratæis, est un second exemple, bien clair, de filiation géographique.

3° Voici maintenant une famille plus compliquée. Polyphème, d'après le prologue de l'Odyssée, est fils de Poseidon et de la nymphe Thoosa, *l'aiguë*, laquelle est elle-même fille de Phorcys, *le port*. En des grottes profondes, Poseidon avait épousé la nymphe (3). — Qu'y a-t-il sous ces deux généalogies superposées?

Installés sur la Roche Noire d'Ischia, à dix kilomètres de la côte italienne, les Phéaciens ont naturellement des relations fréquentes avec la côte ; il le faut bien, puisque l'on est commerçant; mais ces relations ne vont pas sans beaucoup de précautions; car jadis on a été forcé de quitter Cumes par

(1) *Od.*, XII, 124.
(2) Sur Charybde et Scylla, voir Ph. Champault, *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée*, pp. 421 et suiv.
(3) *Od.*, I, 70-73.

suite de difficultés perpétuelles avec ces gens-là (1). Aussi est-on heureux de trouver, tout près de la terre ferme, une escale sûre et un poste avancé à l'abri des terriens, dans l'îlot qu'Homère appelle la « Petite Ile » (2), et qu'aujourd'hui encore nous désignons sous le même nom : Nisida. Et c'est de là qu'on gagne le continent. Au sortir du port de Nisida, on passe devant un récif à peine détaché de la côte orientale de l'île-port ; et ensuite devant le cap Pausilippe, alors cap Polyphème ; et enfin l'on aborde sur le flanc ouest de ce dernier ; c'est cet itinéraire, bien modeste à nos yeux, mais fort intéressant pour nos Phéaciens, qu'indiquent les filiations de tout à l'heure. Phorcys est un nom commun devenu ici nom propre : c'est *le port* par excellence, le cratère immergé qui est toute Nisida. La nymphe Thoosa, *l'aiguë*, sa fille, c'est, se détachant à l'est de l'île, une roche en paratonnerre, qui aujourd'hui encore s'appelle *la Guglia*, l'aiguille. Elle est réellement unie à Poseidon, dont les flots l'étreignent de toute part. Quant au grand cap, le voici qui se dresse devant la nef venant de Thoosa ; il sort du sein des flots qui, un peu auparavant, ont baisé les pieds de la nymphe. A la base du cap, ces mêmes flots se jouent maintenant en de nombreuses grottes ; et, de leurs profondeurs, le regard retrouve encore là-bas Thoosa la brune, s'abandonnant aux caresses azurées de Poseidon.

Remarquons en passant que cette généalogie est tout à fait une vue de marins exploitant la côte au moyen de l'île et à partir de l'île ; pour des terriens, le cap serait le grand-père et Phorcys le petit-fils (3).

4° Passons maintenant au royaume d'Eole. Ce demi-dieu est petit-fils d'Hippotas, *le Cavalier*, et ne se montre à Ulysse qu'entouré de sa femme et de ses douze enfants (4). Cela fait quinze personnes, pour la famille. C'est dans les Egades, à l'extrémité occidentale de la Sicile, que j'ai placé l'Eolie, et, d'une façon plus précise, à Marittimo, l'île la plus occidentale du groupe (5). Or, d'une part, le nom du Cavalier se retrouve

(1) *Od.*, VI, 4.
(2) *Od.*, IX, 116. — Sur l'identification de cette île avec Nisida et le rôle qu'elle joua à Schérie, voir mes *Phéniciens et Grecs*, pp. 377 et suiv.
(3) Est-il nécessaire de noter qu'il n'y a rien de commun que le nom entre le Phorcys phéacien et le Phorcys ithakésien ?
(4) *Od.*, X, 2-7.
(5) Voir mes *Phéniciens et Grecs*, pp. 386-399.

clairement dans l'appellation sémitique de Parach, qui a précédé le vocable grec Phorbantia, pour la plus grande île de l'archipel et la plus rapprochée des côtes siciliennes (1); et Parach, c'était bien le père de Marittimo, puisqu'une nef venant d'Ischia ou de Sicile le rencontrait d'abord. D'autre part, les îles et îlots au large de la Sicile, entre le mont Eryx et le cap Boeo, sont précisément au nombre de quinze : trois grandes îles, Favignana, Marittimo, Levanzo; deux îles moyennes, Borrone et Longa (2); puis dix petites : Columbaria, Formica, Maraone, Faraglionello, Preveto, Galera, Galeotta, San Pantaleo, Santa Maria et la Scuola. Ce nombre de quinze est rigoureusement exact : l'Etat-major italien n'indique pas un seizième nom.

5° Circé a, elle aussi, ses ancêtres géographiques, et ce ne sont pas les moins intéressants.

> Circé la puissante déesse, dit Homère, est sœur de père et de mère du très sage Aiétès ; tous les deux sont nés d'Hélios qui éclaire les mortels et de Persé qui est fille de l'Océan (3).

Nous savons, par une précédente étude (4), que, à l'Ouest des bouches de Bonifacio, sur la côte de Sardaigne, se trouve un fleuve Océan et, à l'embouchure du Coghinas, un pays de Morts, avec une station dédiée à la déesse infernale.

Cette déesse s'appelle tantôt Perséphoneia, et tantôt Perséphatta; évidemment, dans chacun de ces deux vocables, il y a un même nom propre *Persé*, qui est l'essentiel, et deux qualificatifs différents ; cela est d'autant plus clair que *phoneia*, la meurtrière et, *phatta*, la mouette, ont un sens par eux-mêmes; on peut donc, au demeurant, dire Persé tout court. C'est ainsi que, pour désigner un même roi de France, on a le choix entre Louis XIV, Louis le Grand, et Louis sans qualificatif; c'est ainsi encore que mon village est indifféremment Chatillon tout court, Chatillon-sur-Loire et Chatillon du Loiret. La Persé, fille de l'Océan de la généalogie, c'est donc la

(1) Pour savoir comment Phorbantia, la cavale, a été précédée par Parach, le cavalier, voir lieu cité, p. 392.

(2) Aujourd'hui réunies en une seule par un marais salant, ces deux îles portent encore des noms distincts sur la carte de l'état-major italien. A l'époque romaine, elles étaient séparées par le *Longurus sinus*.

(3) *Od.*, X, 137.

(4) *Au Pays de Circé*, dans *le Mercure* du 16 février 1913; voir aussi mes *Phéniciens et Grecs*, pp. 485 et suiv.

station infernale que nous connaissons à l'ouest des bouches. — D'autre part, Télépyle la laistrygonienne, que nous avons aussi retrouvée en Sardaigne, mais à Porto Pozzo, est bien, par rapport à la station précédente, dans le domaine du soleil d'abord, et du soleil qui éclaire les vivants ensuite, car elle est à la fois plus au midi, et sur la côte orientale de Sardaigne, en deçà des bouches pour les Phéaciens. — De plus ces deux stations réunies fournissent aux marchands de métaux de Schérie, pour lesquels chante Homère, ces minerais d'argent, de plomb et de cuivre qu'ils revendront avec de gros profits à la Grèce. Elles ont donc à leurs yeux une importance de premier ordre, à laquelle participent les escales insulaires entre la côte d'Italie et la Corse prolongeant la Sardaigne, escales indispensables aux nefs d'alors qui ne peuvent perdre le contact avec la terre. Or, ces escales sont au nombre de deux, la carte le dit déjà : c'est d'abord Circé l'Epervière, ou Pianosa, et ensuite le port de l'Aigle, maintenant Portoferraio, dans Elbe, précisément au bas d'une roche qui s'appelle encore aujourd'hui le mont de l'Aigle, *monte Falcone* (1). Or c'est là ce que dit clairement notre généalogie, qu'il faut lire en définitive de la façon suivante :

« Pianosa et Portoferraio antiques doivent leur prospérité à la même cause ; c'est pourquoi ils sont frère et sœur. Et cette même cause, c'est le transit des minerais sardes, embarqués soit à l'embouchure du Coghinas, soit à Porto-Pozzo (2). »

6° En poursuivant ces analyses de généalogies géographiques, nous verrions, par exemple, Poseidon époux de la Hurlante, fille du roi des Géants, désigner des marins installés à Cumes battue des vagues, non loin des volcans phlégréens ; ou bien la déesse blanche des sources, Ino fille de Cadmos, vivant au milieu des eaux, faire place à un groupe thébano-phénicien établi dans l'île d'Ischia, à côté des sources merveilleuses jaillies des tufs blancs de l'Epoméo ; ou bien encore Phaétousa et Lampétiè, filles d'Hélios Hypérion et de Néaira, se changer en une colonie de Phéniciens-Crétois établie au pied de l'Etna. Mais cela nous entraînerait trop loin.

Nous en avons assez pour voir d'ici les très amusantes

(1) Rappelons que le faucon est une espèce du genre aigle.

(2) Au lieu de Porto-Pozzo, le soleil qui éclaire les vivants désignerait tout aussi bien les mines sardes elles-mêmes, dont les principales, alors comme aujourd'hui, devaient être dans le midi de l'île.

bévues des mythographes, qui, depuis des siècles, ont, mainte et mainte fois, pris le Pirée pour un homme, et grossi, sans broncher, de nos généalogies leurs catalogues de dieux ou de déesses. D'ailleurs, ces excellentes gens ne sont pas au bout des mésaventures qu'ils doivent au divin Homère.

III

ÉNIGMES ET ALLÉGORIES

A la différence du calembour, la généalogie géographique est tout à fait spéciale au vieil aède, ou du moins à son époque. Elle est bien originale et assurément bien curieuse en elle-même. Mais ce qui en fait le plus grand intérêt, c'est qu'elle est la manifestation d'un goût très général pour l'énigme allégorique. Je dis très général : on retrouve, en effet, des énigmes allégoriques, sous les formes les plus variées, à chaque page du poème des aventures d'Ulysse.

Nous allons relever les principales, et montrer les réalités qu'elles étaient chargées d'exprimer, ou plutôt de faire entendre. Les âges suivants en ont perdu le sens et la notion, et, s'en tenant au pied de la lettre, ont vu toute une mythologie là où, pour l'aède et ses auditeurs, il y avait une simple façon de s'exprimer, un simple tour poétique. Cette mythologie va maintenant, sous nos yeux, fondre et disparaître.

1° De par sa famille, Eole est devenu une expression géographique. Mais il n'est pas que chef de famille. Il est surtout le maître des vents, et en particulier de celui qui, des Egades, conduit en Grèce (1). On sait que, à un moment donné, pour assurer le retour d'Ulysse à Ithaque, il lui promet le vent favorable, et, comme gage de sa parole, lui remet les autres, emprisonnés dans une outre. Sur ce, les critiques, gens d'invention courte, répètent depuis plus de deux mille ans la même plaisanterie : « Montrez-nous le corroyeur qui a fabriqué cette outre, et nous croirons aux réalités homériques. » Mais ignorez-vous donc qu'en pays de marins les magiciens et sorciers, à toutes les époques, ont tenu commerce de vents? Tout près de nous, au temps de Shakespeare, les sorcières de Macbeth

(1) Sur Eole, voir nos *Phéniciens et Grecs*, pp. 386 et suiv.

n'ont-elles pas boutique ouverte de cette marchandise-là (1) ? Et faut-il beaucoup d'imagination pour découvrir que des vents, favorables ou funestes, se livrent au mieux du monde dans une outre bien fermée ?

Homère habille donc Eole en un vulgaire marchand de vents, mais pour nous faire entendre, sous cette figure, tout autre chose. A l'occident de la Sicile, le fils d'Hippotas est, par lui-même et par sa famille, le maître d'un archipel qui joue un rôle important dans les marines primitives; pour les navires en provenance du sud et de l'est, il tient les clefs de la mer Tyrrhénienne et des côtes de Sardaigne ; il ferme en même temps les routes d'orient, c'est-à-dire les routes du retour, aux nefs helléniques qui seraient, malgré tout, parvenues à s'élever dans le nord. En un mot, Eole est un chef de corsaires phéniciens, faisant la vie dure aux indiscrets des marines concurrentes.

2° Si ce n'est pas là une chimère, le phare de Messine, cette autre porte de la mer Tyrrhénienne, plus rapprochée de la Grèce, doit être pour le moins aussi bien gardé que l'extrémité occidentale de la Sicile.

Or il l'est bien mieux : de ce côté, il y a au moins double ligne de défenses. Tout d'abord, d'après le poète, le détroit

(1) « *Première sorcière :*... Le mari de cette drôlesse, un marin, est parti pour Alep comme contre-maître à bord du Tigre, mais je ferai le voyage... *Seconde sorcière :* Je te donnerait un vent. *Prem. sorc. :* Tu es bonne. *Troisième sorc. :* Et moi je t'en donnerai un autre. *Première sorc. :* J'ai moi-même tous les autres et je connais tous les ports vers lesquels ils soufflent, tous les points de la carte marine qu'ils visitent. Je le ferai devenir sec comme foin ; ni jour, ni nuit, le sommeil ne planera au plafond de sa cabine ; il vivra comme un homme maudit : il languira, diminuera, s'affaissera... » (*Macbeth*, acte I, sc. III.) Une de ces sorcières possède le pouce d'un *pilote naufragé*. C'est d'ailleurs aux environs de Farres, sur les côtes, qu'elles habitent. Steevens remarque qu'il y a là entre elles échange de gracieusetes ; car les vents sont, pour des sorcières, objet de trafic. Tout près de nous, en 1814, leurs héritières vivaient encore de ce commerce. A Stromness, dans les Orcades, Walter Scott rendit visite, cette année-là, à une sorcière âgée de plus de quatre-vingt-dix ans qui tenait cette singulière marchandise : « Nous montons, dit-il, par des sentiers escarpés et boueux, à une éminence qui s'élève au-dessus de la ville et commande une belle vue. Sur cette hauteur, dans une misérable cabane, vit la sorcière qui subsiste du commerce des vents. *Tout capitaine de vaisseau marchand*, moitié par plaisanterie, moitié sérieusement, donne à la vieille six pence, et elle fait bouillir sa marmite pour lui procurer une brise favorable ». Walter Scott lui acheta un vent. — Steevens cite, en outre, d'après une vieille traduction des voyages de Marco Polo, le trait suivant d'un sorcier qui vendait la même marchandise : « Ils lui demandèrent un vent ; et lui, mettant les mains derrière son dos, leur montra d'où le vent viendrait. » C'est malpropre, mais c'est drôle, et tout à fait digne d'un sorcier. (D'après Em. Montégut, traduction de Shakespeare, t. VIII, p. 486.) — Il faut savoir gré à Eole de pratiquer un mode de livraison infiniment plus civil que celui indiqué par Marco Polo.

est resserré jusqu'à l'étranglement : il n'y a qu'une portée de flèche d'une rive à l'autre ; puis Scylla est un monstre épouvantable aux gueules dévorantes, qui lance à travers le détroit de formidables tentacules et enlève les hommes à leur bord ; quant à sa voisine Charybde, Circé la déclare plus redoutable encore : toute nef qui passe à sa portée est inévitablement coulée.

Mais la réalité est moins terrible : le détroit a bien trois kilomètres de largeur ; sauf pour les toutes petites barques, les tourbillons de Charybde sont inoffensifs ; enfin la roche de Scylla est surtout pittoresque : à peine en saillie sur la ligne des rivages, elle ne constitue pas un bien méchant écueil. Allégorie, l'appareil formidable dont le site, assez pacifique, est revêtu par Homère : ce qu'il fait entendre, ce sont les postes phéniciens placés sur les deux rives pour fermer la mer de Tyrrhénie. Voilà les monstres dévorants de la Roche escarpée, voilà les désastreux tourbillons de Charybde ; ici et là, toujours aux aguets, des nefs armées jusqu'aux dents se lancent à travers le phare, à la moindre proie ; elles le barrent dans toute sa largeur ; elles coulent ou massacrent tout ce qui essaie de forcer le passage, dans un sens comme dans l'autre.

3° Allégorie encore deux autres obstacles non moins formidables, qui se dressent un peu en arrière de Charybde et de Scylla : d'une part, ce sont les Roches Errantes, les *Planctai*, avec leurs flammes et leurs brisants : ces Roches sur lesquelles les nefs vont se jeter d'elles-mêmes. Mais les Lipari, avec leurs volcans et leurs bancs de pierres ponces, ne sont pas si terribles. Seulement les colonies lipariennes forment une seconde ligne de défense contre les étrangers : de mémoire d'homme, les habitants de ces îles n'ont respecté que les Argonautes, qui avaient un sauf-conduit d'une ville amie consacrée à Héra (1). Allégorie aussi, les chants mélodieux des Sirènes, si tentateurs malgré les cadavres pourrissants ; les Phéniciens établis là, je veux dire à la pointe Licosa, tout près du site enchanteur où s'élèvera Pæstum (2), font sans doute étalage de luxe et de plaisirs ; mais ils sont aussi inhospitaliers : avec moins de brutalité, ils ont plus de perfidie. Allégorie, la façon variée

(1) *Od.*, XII, 69.
(2) On sait que Paestum, aujourd'hui en pays de malaria, était célèbre jadis par le charme de son site, par ses fleurs et ses roses. — Pour les Sirènes à Licosa, voir mes *Phéniciens et Grecs en Italie*, pp. 453, 463.

dont les trois stations de Scylla, des Errantes, des Sirènes se font attirantes et irrésistibles : ce sont leurs corsaires qui, uniformément ici et là, accablent, détruisent ou traînent vers la captivité les nefs étrangères.

4° C'est aussi une station phénicienne énigmatique et très redoutable, cette Calypso qui, à Gibraltar, tient les clefs des mines espagnoles et des routes océaniennes. Elle se présente à nous comme une déesse solitaire dans une grotte et au bas d'un sommet qui domine au loin les flots. Mais, en réalité, comme Arètè à Schérie, elle est la reine d'une station de marins commerçants. Elle aussi, décide souverainement du sort des étrangers ; elle aussi, quand elle consent à les mettre en liberté, ce n'est qu'à force de prodiges ou sur un ordre positif des dieux olympiens. Laissée à elle-même, elle refuse absolument de s'en séparer : elle a pour eux un tel amour qu'elle veut les rendre immortels dans la captivité. Cet amour ambigu nous laisserait dans ces incertitudes qui plaisent tant au poète, si la sage Minerve ne « mangeait le morceau » ; si, en plein conseil des dieux, elle ne disait sans figure qu'Ulysse est prisonnier dans une île lointaine, où des hommes cruels et indomptables le retiennent de force, et lui font endurer les pires traitements (1).

5° C'est une autre cité phénicienne, cette Circé, qui apparaît également toute seule dans son île, mais flanquée, elle aussi, de l'inévitable geôle à l'usage des étrangers. Seulement comme elle possède des magiciens fameux, elle se donne le plaisir d'agrémenter la captivité de métamorphoses dégradantes ; elle transforme les gens en pourceaux. Il est clair qu'il y a là une autre cryptographie : j'ai montré qu'il s'agit de la perte de la virilité, qui est, encore à Naples, le principal *fascino* dû au mauvais œil, et que l'on combat, chez Circé comme à Naples, au moyen de la *ruta* ou *peganum harmala* (2).

Nous avons noté ailleurs que ces déesses s'expliquent par le type social d'Arètè. Il y a cependant cette différence qu'Arètè est un nom de femme, tandis que Circé, Calypso et autres sont des noms de lieux. La première est pour le poète une reine qui gouverne actuellement Schérie. Les autres sont des personnifications de villes ou de colonies phéniciennes ; chez les

(1) *Od.*, I, 197, et V, 13.
(2) Voir mes *Phéniciens et Grecs en Italie*, pp. 494 et suiv.

Grecs, ces personnifications seraient des héros éponymes, parce que l'administration appartient aux hommes; ici ce sont des déesses éponymes.

6° En tout ce qui précède, nous étions chez des Phéniciens; par contre, en Sardaigne, chez les terribles Laistrygons, nous voici en face d'indigènes. Tantôt ces gens-là ont l'aspect d'hommes comme vous et moi, tantôt ce sont des géants anthropophages qui embrochent un homme comme un pêcheur harponne un thon. Cette fois, à travers les habitants d'alors, l'allégorie fait revivre les premiers occupants légendaires, représentés par les *tumbas de los gigantes* (tombes des Géants), lesquelles voisinent, à travers la Sardaigne, avec les nuraghs ou *domos de Orcu*, et les Orci sont des mangeurs d'hommes avec qui nous avons déjà fait connaissance. — Avant de quitter les Laistrygons, rappelons d'un mot ces deux troupeaux de granit qui dominent l'entrée de leur port, imagination naïve d'une population pastorale. Au lieu de les décrire simplement, Homère, nous le savons (1), les transforme en une énigme vivante: vaches et brebis marchent et se croisent dans ses vers, et nous entendons la voix de leurs bergers. Les auditeurs qui connaissent les lieux comprennent tout de suite, mais cette vie étrange est cause que la postérité se perdra en de lointaines hypothèses.

7° D'autres indigènes transformés par Homère de la façon la plus curieuse, ce sont les Cyclopes, habitants des Champs Phlégréens. Sont-ce des hommes, sont-ce des montagnes, sont-ce des volcans? L'esprit hésite entre tout cela, parce que pour l'aède, ils sont tout cela. D'une part, ce sont des voisins avec lesquels on commerce, qu'on redoute, qu'on méprise et dont on se moque : quel sel trouverait-on à berner de calembours des rochers et des volcans? Mais, en même temps, il faut bien reconnaître « qu'ils sont moins semblables à des mangeurs de pain qu'aux sommets des hautes montagnes couvertes de forêts (2) ». Et s'ils ont un seul œil énorme, c'est qu'ils personnifient les cratères du pays avec leurs enceintes circulaires, une seule par montagne enflammée ou éteinte. Polyphème vomissant les débris de son repas, Polyphème à

(1) Voir *Au Pays de Circé*, dans *le Mercure* du 16 février 1913, les Laistrygons.

(2) *Od.*, IX, 190.

la face incendiée, Polyphème ébranlant la région de ses clameurs, Polyphème lançant au loin des quartiers de roc, ne représente-t-il pas à merveille les éructations formidables des volcans au moment où leur œil s'emplit de feu, de fumée et de flammes? Le type du Cyclope aux multiples aspects est peut-être la création la plus caractéristique de tout le poème (1).

8° Or ce ne sont pas seulement les grands phénomènes de la nature qui prennent vie dans le Nostos ; ce sont aussi les essais d'un art encore dans l'enfance. Expressif assurément, cet art est très peu imitatif; il donne le sentiment de la vie, mais il n'en donne pas du tout l'illusion. Et cependant, tel qu'il est, il parle très haut à l'intelligence esthétique des auditeurs ; sans quoi les anthropomorphismes qui vont suivre seraient bien aventurés. Il est vrai qu'ici ces auditeurs sont des métallurges, fabricants de statues; ils ne doivent pas dédaigner l'hyperbole dans les flatteries qui leur sont adressées.

Dans le palais d'Alcinoos, Homère décrit des chiens d'or et d'argent, gardiens toujours vigilants, ignorant à jamais la vieillesse et la mort, et des jeunes hommes d'or, qui se tiennent debout, des torches à la main, pour éclairer les convives (2).

Si le poète oubliait de spécifier qu'ils sont de métal, ne prendrions-nous pas les uns et les autres pour des êtres de chair et d'os, d'autant plus que, aussitôt après, pour mieux nous dérouter, il est question de cinquante femmes esclaves très réellement vivantes? Sans nul doute, ce sont aussi des statues, ces jeunes filles, belles comme les Grâces, qui se tiennent en tout temps à droite et à gauche de la porte artistement travaillée de Nausicaa (3).

Nous sommes, ne l'oublions pas, au milieu de ce peuple phénicien qui savait monter des statues, parfois colossales, peut-être en multipliant les raccords entre des pièces venues de fonte, et certainement en revêtant des *xoana* de feuilles métalliques (4). Ce dernier procédé devait être particulièrement en faveur dans les stations tyrrhéniennes, car elles avaient en abondance le plomb de Sardaigne, si facile à em-

(1) Cela a été bien vu par M. Bérard en son second volume.
(2) *Od.*, VII, 91-94 et 100-103.
(3) *Od.*, VI, 18 et 19.
(4) Voir, entre autres, les descriptions du temple de Jérusalem, où il est question d'objets métalliques très importants.

ployer en revêtement : une ingéniosité médiocre, et une technique à ses débuts, suffisaient pour l'adapter par le martelage aux formes les plus variées.

On racontait d'ailleurs, dans la Grèce d'alors, sur les xoana, statues bien informes cependant, des histoires tout à fait surprenantes. Un beau jour, par exemple, Hercule avait découvert, sur une place publique, sa propre statue. Ne sachant ce que c'était, il s'était jeté dessus et l'avait terriblement boxée, persuadé qu'il avait enfin trouvé parmi les hommes un adversaire digne de lui.

Au lieu d'annoncer et de décrire froidement des statues *vivantes*, Homère anime les êtres représentés, les mêle à ses personnages, les fait agir au milieu d'eux, et donne tellement l'illusion de la vie que l'auditeur dérouté reste en suspens et ne sait à quoi s'en tenir.

Ce procédé est d'ailleurs bien connu de l'Iliade, qui nous présente des servantes d'Héphaistos, dans lesquelles il faut bien voir des béquilles :

L'illustre boiteux des deux pieds s'avança en chancelant ; des servantes d'or le soutenaient fortement, semblables à des jeunes filles pleines de vie. Elles ont un esprit dans leur poitrine ; elles ont une voix et une volonté forte ; les dieux immortels leur ont appris leur tâche. Elles marchaient avec attention aux côtés d'Héphaistos ; lui cependant s'avançait avec peine (1).

Or tout ceci donne, à mon avis, la clef de deux merveilles inexpliquées de la demeure de Circé : des lions et des loups qui en peuplent les abords, et aussi des quatre servantes de la déesse, filles des sources et des fleuves et qui, de l'aveu de tous, sont des personnifications des saisons :

Autour du palais de la magicienne, se tenaient des loups de montagne et des lions, que la déesse avait enchantés par ses philtres. Ils ne se jetèrent point sur mes hommes ; mais ils se levèrent devant eux, et ils les caressaient en agitant leurs longues queues, comme des chiens s'empressent autour de leur maître... Ainsi les caressaient ces animaux et les hommes tremblaient à la vue de ces effrayants prodiges. — Quatre suivantes travaillaient dans la demeure pour servir la déesse. Elles sont nées des sources et des forêts, et aussi des fleuves sacrés qui s'écoulent à la mer. L'une couvrait le haut des

(1) *Iliade*, XVII, 416-421.

sièges de voiles de pourpre, et le bas de tapis blancs comme le lin; l'autre, devant les sièges, dressait des tables d'argent, et les chargeait de corbeilles d'or; la troisième mêlait un vin délicieux dans un cratère d'argent, et distribuait des coupes d'or. Enfin la quatrième apportait de l'eau, et allumait un grand feu sous un haut trépied, et l'eau chauffait dans un vase d'airain. Et quand elle fut chaude, la servante me conduisit au bain; et sur ma tête et mes épaules, elle répandit une eau délicieuse... (1).

Que sont donc ces animaux étrangers aux lois de la nature? Que sont ces personnifications des quatre saisons? Ce sont, je crois, d'une part, des sphinx de métal rangés devant le palais, et d'autre part des statues, ou plutôt des bas-reliefs, également de métal, ornant la haute demeure. Après l'aventure d'Hercule, peut-on s'étonner que les compagnons d'Ulysse aient tremblé en face de pareils gardiens du palais et que, dans leur frayeur, ils aient vu se dresser devant eux ces « terrifiants prodiges », d'ailleurs inoffensifs? Après les servantes d'Héphaistos, qui ont une voix, une volonté forte et un esprit dans leur poitrine, bien qu'elles soient en or, le héros, dans une admiration qui le met hors de lui, n'a-t-il pu croire que c'était la statue de l'hiver qui s'empressait pour le conduire au bain?

Pour bien comprendre ces énigmes vivantes que nous propose le poète, il faut d'ailleurs remarquer que, ici comme chez les Cyclopes, il mélange et fond tous les éléments de merveilleux qu'il a sous la main. Dans sa description animée des sphinx, il introduit des allusions aux enchantements de Circé, comme, dans la métamorphose des compagnons d'Ulysse, il indique la captivité perpétuelle que réserve aux étrangers toute colonie phénicienne. De même la « domestication » des saisons a probablement pour but de rappeler deux sciences familières aux magiciens orientaux : l'astronomie et la connaissance des temps.

9° Il est au reste impossible de ne pas voir des allusions à ces deux dernières sciences dans les fameux troupeaux du Soleil Hypérion :

Sept troupeaux de vaches, autant de troupeaux de grasses brebis; les uns et les autres renferment cinquante têtes; les animaux qui les composent n'ont pas de descendance, et ils ne meurent jamais (2).

(1) *Od.*, X, 212, 219 et 347-363.
(2) *Od.*, XII, 126.

Hypérion, c'est l'astre à la toute-puissance fécondatrice, symbolisé dans les mythologies égypto-phéniciennes par le Taureau Soleil, l'Apis, que, fort mal à propos, on a traité de bœuf (1), le chef naturel, le roi du troupeau mystérieux.

Dans « l'Ile aux trois pointes », au bas de l'Etna, les compagnons d'Ulysse mangent six ou sept de ces vaches immortelles. Le Soleil ressent vivement l'injure; on le conçoit à la rigueur. Mais ce qui s'explique mal à première vue, c'est le discours qu'il tient à Zeus pour obtenir vengeance :

Ces vaches étaient ma joie quand je partais pour le ciel étoilé, et lorsque du ciel je redescendais vers la terre. Si les sacrilèges ne sont pas punis, comme il convient, s'ils ne paient point pour mes bœufs un juste retour, je descends aux enfers, et je vais éclairer les morts... Soleil, répond Zeus, continue à briller pour les Immortels et aussi pour les hommes sur la terre nourricière. Quant à ceux-là, compte sur moi pour foudroyer leur nef (2).

Que sont ces vaches qui ne doivent pas mourir, qui n'engendrent pas, dont le nombre ne doit jamais varier, qui pourtant sont irremplaçables, et dont quelques-unes, par leur disparition, compromettent la fonction essentielle du Soleil, qui est d'éclairer le ciel et la terre, et de mesurer le temps aux hommes? Leur nombre même suggère la réponse : elles sont sept fois cinquante; c'est là, en chiffres ronds, le nombre de jours de l'année lunaire, qui en comprend exactement trois cent cinquante-quatre; et l'année de douze mois lunaires était l'année sémitique, comme elle fut aussi l'année primitive des Grecs (3). En vérité, comment pouvait-il remplir son cycle annuel, le malheureux Hélios, après avoir perdu une semaine entière de vaches? Voici donc un troupeau qui symbolise le Calendrier, et suppose en un site très indiqué, au pied de l'Etna, image du Soleil, et à Taormina, « ville du Taureau » céleste, la présence d'un collège de prêtres astronomes. Les critiques s'étonnent d'ailleurs que le Nostos, tel qu'ils le comprennent, ne fasse aucune allusion à l'Etna : mais, ne leur en déplaise, l'allusion est claire et certaine, une fois que l'on a

(1) Pour cette erreur, voir entre autres P. Pierret, *le Panthéon Egyptien*, 1880.
(2) *Od.*, XII, 377-386.
(3) Cf. Maspéro, *Hist. anc.*, I, p. 208 ; Mangenot, dans *le Dictionnaire de la Bible*, v° *Calendrier* : Ch.-E. Ruelle, dans *le Dictionnaire des Antiquités*, v° *Calendrier*.

compris les procédés cryptographiques mis en œuvre, ici comme ailleurs.

Il va sans dire que ce ne sont pas des vaches symboliques qu'ont mangées les compagnons d'Ulysse : c'eût été viande creuse pour leurs robustes appétits. Ce sont les bêtes d'un troupeau sacré, propriété d'un temple du Soleil, et image très matérielle du troupeau céleste. Précédemment, au point de vue géographique, j'ai indiqué que les deux cités solaires, Lampétiè et Phaéthousa (sans doute une ville basse à la mer et une ville haute à la montagne, à la manière des *deux* sirènes) sont, d'après nos textes, dues à une migration de Phéniciens établis en Crète (1).

10° Voici que, tout compte fait, au moyen de deux ou trois allégories combinées, tout ce que dit Homère de cette station du Soleil, indéchiffrable jusqu'ici, rentre dans les réalités de la vie courante. Et si l'on récapitule ce qui a précédé, on voit qu'il en va de même des autres sites odysséens, et qu'il faut, à les expliquer de tout point, tantôt une, tantôt deux, tantôt trois allégories au plus. Et là-dessus, un jeune critique s'exclame que je peuple le poème de doubles-fonds et de chausse-trapes! Mais vos maîtres, de quoi donc l'ont-ils peuplé, s'il vous plaît? Est-ce de clartés simples que je viendrais profaner? Non certes, mais d'obscurités irréductibles, de niaiseries enfantines, d'impossibilités. Seulement il y a des siècles qu'ils vivent avec tout cela ; ce sont *leurs* ténèbres, et ils aiment leurs ténèbres. — De bonne foi, lequel satisfait davantage l'esprit : le mythe incompréhensible, inexplicable, ou le mythe expliqué, évanoui? La réponse n'est pas douteuse. Le fait d'ailleurs que *la même* clef, *le même* système d'interprétation s'applique *partout*, ne plaide-t-il pas énergiquement en ma faveur?

11° Assurément la série des cryptographies allégoriques du Nostos n'est pas épuisée. Crainte de monotonie, nous en resterons là cependant, mais pas avant d'avoir montré l'allégorie en jeu dans la question la plus intéressante pour les marins auditeurs du poète, dans la question des itinéraires.

En ceci, rappelons d'abord ce que nous savons des nefs magiques d'Alcinoos, de ces nefs qui ont la sagesse et les pen-

(1) Voir pour ceci, et d'ailleurs pour tout ce qui concerne le port du Soleil, mes *Phéniciens et Grecs*, pp. 432-450.

sées des hommes, qui savent toutes les directions, qui se conduisent toutes seules, qui franchissent toutes les distances en vingt-quatre heures, et qui, dans leurs courses, s'enveloppent de brumes et de brouillards. En face de tout cela, il est de règle, dans le monde de la critique, de répéter le mot d'Horace : *Quandoque bonus dormitat Homerus.*

Les plus avisés croient sauver l'honneur des lettres en supposant des interpolations, et, pour les rendre vraisemblables, sabotent le texte en des commentaires désobligeants ou des traductions petit-nègre (1). Mais notre dernière étude a démontré d'une façon décisive que, loin d'être dus à des interpolations, ces passages sont ici absolument nécessaires, et que, sous leur apparence fabuleuse et mythique, ils ont un sens réaliste auquel on ne peut échapper : ils disent d'une façon voilée, mais péremptoire, que les Phéaciens ne veulent rien révéler de leurs itinéraires aux marines concurrentes ; le voudraient-ils, qu'ils ne le pourraient pas : leurs matelots n'ont jamais eu à les étudier, puisque leurs nefs se conduisent toutes seules. La durée de leurs navigations n'apprendra rien non plus : elles sont toutes uniformément d'un jour et d'une nuit. Enfin n'essayez pas de guetter les vaisseaux phéaciens au passage : même en plein jour, ils sont invisibles. Pour n'avoir pas à alléguer la raison d'état en face d'une demande indiscrète, Alcinoos vous affirme, le plus sérieusement du monde, des billevesées. Si vous n'êtes pas au courant, vous trouverez ses images si gracieuses et si brillantes en la forme que vous en oublierez la pauvreté du fond. Si vous savez de quoi il retourne dans la réalité, vous applaudirez au talent prestigieux du poète qui fait tout entendre sans rien dire. C'est là toute la théorie des cryptographies homériques.

12° Toujours à propos d'itinéraires, voici une seconde cryptographie, embarrassante au premier abord, mais qui va, elle aussi, s'éclairer et se justifier. Dans *Nausicaa retrouvée*, j'ai admis que deux navigations accomplies sur des flotteurs imprévus donnaient la durée de deux longs itinéraires ; d'abord c'est sur des poutres de sa carène brisée qu'Ulysse va du phare de Messine au détroit de Gibraltar; puis, pour revenir de

(1) Pour savoir, par exemple, comment M. V. Bérard pratique ici ce procédé, voir *les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 489. Et pour d'autres spécimens, II, 320 et 364.

Gibraltar à Ischia, il se sert d'un radeau à voile. On m'objecte qu'il y a ici et là une grosse invraisemblance.

Je le reconnais; mais ces invraisemblances sont imputables à Homère; de plus, elles sont voulues et calculées par lui.

Admettons pour un instant que, dans les passages visés, il ne soit pas question d'itinéraires; la lettre du texte ne nous met pas moins en face de deux impossibilités : c'est d'une part un naufragé qui, après trente-six heures de fatigues déjà écrasantes, reste encore en mer accroché à des poutres disjointes neuf jours et dix nuits, sans boire ni manger, sans secours d'aucune sorte; c'est, d'autre part, un radeau construit hâtivement par un seul homme, qui non seulement tient la mer, mais navigue à travers la Méditerranée pendant dix-sept jours et dix-sept nuits. Cela, à tout le moins, c'est bien la conception d'Homère, et, bon gré mal gré, il faut le lire dans ses vers. Dès lors en coûte-t-il plus d'admettre que la poutre et le radeau font de vraies navigations, puisque le poète indique cela aussi; puisqu'il prend soin de dire que la poutre ne flotte pas au hasard, mais qu'elle « est emportée », et que le radeau ne dévie pas un instant d'une direction voulue; puisque, enfin, une fois et l'autre, il *chronomètre* des durées précises, et que ces durées se retrouvent identiques dans les périples phéniciens reproduits par Scylax (1) ? Quand on est déjà en pleine invraisemblance, qu'importe une invraisemblance additionnelle? Celle que vous êtes bien obligé d'admettre est déjà de toute force, et bien de taille à supporter celle que, d'après vous, j'y ajoute.

D'ailleurs un détail souligne combien, en tout cela, Homère fait bon marché de la vraisemblance. Lorsque, après une journée et une nuit d'angoisses, le héros voit les débris de sa nef s'engloutir dans les tourbillons de Charybde, il saisit le tronc d'un figuier qui penche là au-dessus des flots, et il y reste accroché depuis le lever du soleil jusqu'au repas du soir. Ce tronc, particulièrement court dans le figuier, ce serait, pour tout le monde, le salut; les racines et la terre ferme sont à quelques mètres. Or, au lieu de s'ingénier pour descendre le long de l'arbre, ce qui ne peut être, quoi qu'il en dise, d'une difficulté insurmontable, le Laertiade reste en l'air, bien collé

(1) Pour ces itinéraires dans Homère et dans Scylax, voir mes *Phéniciens et Grecs en Italie*, pp. 24 et suiv.

20

à son tronc ; il attend — tout le jour — que sa poutre émerge de Charybde ; et alors, heureux et fier, il lâche le figuier pour la poutre (1). Dans « l'Histoire générale des Naufrages », que l'on me trouve, s'il est possible, un seul naufragé qui ait été aussi naïf : et celui-ci, c'est le très avisé et le très habile Ulysse (2) !

D'autre part ce ne peut être par inadvertance qu'Homère a doté son héros de steamers aussi primitifs. Au lieu de faire sombrer sa nef dans les remous de Charybde, qui est-ce qui l'empêchait de la faire partir en bon ordre avec son équipage, ses vivres et ses ressources de toute nature ? La force mystérieuse qui emmène la fameuse poutre chez Calypso se serait bien chargée d'un vaisseau tout entier. Pour le retour, Ulysse eût retrouvé sa nef et ses hommes. Et s'il devait arriver seul chez les Phéaciens, la tempête, qui brise son radeau quand il a dépassé le Bouclier, était de taille à faire sombrer le tout. Mais, dans ce cas, tout le monde eût lu clairement dans le texte les deux itinéraires ; et c'est ce qu'il ne fallait pas.

En dernière analyse, Homère n'est pas plus naïf que vous et moi ; mais il connaît bien mieux son art et son public. De ces invraisemblances, de celle que vous êtes forcé d'admettre, et de celle que je demande, résulte dans les esprits un flottement voulu et cherché. « Qu'y a-t-il là-dessous ? Que veut-il nous dire ? » Voilà ce que le public d'un aède habile doit toujours se demander. Dans ce qui vous paraît négligence impardonnable, il y a d'abord le désir d'aiguiser l'attention, de passionner son monde, puis une manière de dire les choses sans les révéler, de se faire entendre à demi-mot des initiés, tout en restant incompréhensible aux profanes ; et cela, pour Homère, c'est le fin du fin. La preuve qu'en somme cela n'était pas si mauvais n'est-elle pas dans ce fait que les problèmes nés de ces obscurités-là contribuent encore aujourd'hui à nous attacher à son œuvre ?

13° On trouverait, je le répète, dans le Nostos d'autres allégories analogues à celles que nous venons de passer en revue ;

(1) *Od.*, XII, 432-444. Que l'on se reporte au texte, on verra que je ne brode pas

(2) Ce figuier a, sans doute, pour Homère et ses auditeurs, un sens que nous ne comprenons plus ; mais il n'en reste pas moins que tout ce qu'on nous en dit est échafaudé de la façon la plus invraisemblable, et nous paraît absurde ; je ne prétends pas autre chose.

d'autres allégories se résolvant également en des sens clairs. Or, à chacune, c'est quelque chose du merveilleux homérique qui fait place à une réalité de la vie courante ; et peu à peu nous aboutissons à cette conclusion que le merveilleux homérique n'existe pas. Ni le poète, ni ses auditeurs ne croient à ces êtres prestigieux, dont il a, comme à plaisir, peuplé tous les recoins de la mer Tyrrhénienne et animé les pages de son poème ; pour lui comme pour eux, il n'y a là que des procédés de mise en œuvre, des tours poétiques et un anthropomorphisme de convention (1).

Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement? C'est à Schérie et pour les Phéaciens que chante le poète (on le conçoit maintenant, j'imagine, et je l'ai montré ailleurs) (2). Or ces auditeurs-là sont les familiers de cette mer qu'ils habitent et parcourent dans tous les sens ; ils connaissent donc à fond les lieux et les hommes ; il serait bien impossible de leur en faire accroire. Par contre, c'est pour eux un vif plaisir, et un plaisir renouvelé à chaque épisode, de débrouiller les réalités voilées sous de transparentes énigmes. Cette ingéniosité-là est beaucoup plus accessible à la masse que l'harmonie d'un vers ou l'élévation d'un sentiment.

14° En définitive, le Nostos apparaît vraiment comme le domaine de ce procédé littéraire, l'allégorie. Et l'on n'en reste pas au Nostos ; car bientôt, à regarder, à côté du vieux poème, dans les vieilles légendes grecques, on se rend compte que beaucoup d'entre elles se présentent à nous enveloppées de formes allégoriques analogues. Là aussi, assez fréquemment, grâce à ce que vient de nous apprendre Homère, sous des anthropomorphismes, il sera facile de retrouver des indications géographiques ou ethnographiques. Là aussi, le domaine du merveilleux va se restreindre plus ou moins.

L'allégorisme, cher au grand aède, apparaîtra ainsi comme le procédé général de toute une époque : non pas, toutefois, cet allégorisme froid, précieux et compassé qui glacera plus tard tant d'œuvres en remplaçant l'homme par des abstractions ; mais cet allégorisme, plus vivant que la réalité, qui donne forme et vie humaines à la nature insensible, ou rem-

(1) Personne n'en conclura, je pense, que je nie la croyance d'Homère au surnaturel et au divin ; la confusion me paraît impossible.

(2) Voir mes *Phéniciens et Grecs*, pp. 359-364 ; 370-373.

place des collectivités, toujours indécises, par des unités héroïques.

15° Or, cet allégorisme-là, si particularisant et si spiritualiste, répond tout à fait au génie hellénique, et je suis, pour ma part, très disposé à lui en faire honneur. Pourtant, si tout cela tient d'une façon intime à l'âme grecque, comment se fait-il que, trois ou quatre siècles plus tard, la Grèce ait perdu le sens de ces hellénismes, et prenne partout des figures pour des réalités, faisant ainsi d'Homère, bien malgré lui, un des pères de la Fable, et peuplant, en dépit des ancêtres, les récits des origines de *faux* dieux, de *faux* demi-dieux, de *faux* héros éponymes? Ne serait-ce pas qu'au fond ces allégories anthropomorphiques sont avant tout orientales?

C'est chose bien connue que le goût des Sémites, et surtout des Phéniciens, pour les cryptographies. Voici ce que raconte Josèphe de Salomon et d'Hiram, lesquels se placent environ un siècle avant Homère :

De toutes parts, on envoyait à Salomon des énigmes à déchiffrer, des paraboles dont il devait découvrir le sens caché. Il était impossible de le prendre jamais en défaut, de le réduire au silence. Le roi Hiram, avec les sages de Tyr, lui proposa des énigmes compliquées, dont Salomon eut bien vite trouvé la solution. Mais lui-même dut donner au roi d'Israël une somme d'argent considérable, parce qu'il n'avait pu trouver, ni par lui-même ni par ses serviteurs les plus avisés, les mystères que Salomon lui avait envoyés (1).

Evidemment, le Sphinx de Thèbes la cadméenne et son vainqueur Œdipe n'étaient qu'un pâle reflet des rois devins de de Tyr et de Jérusalem. Mais, la chose est d'importance pour nous, c'étaient des Phéniciens acclimatés en Grèce.

En somme, il ne s'agit pas simplement de savoir si Homère a plus ou moins sémitisé. A partir des constatations que nous venons de faire dans le Nostos et d'entrevoir à côté, c'est toute la question de l'histoire primitive en Grèce qui se présente sous un jour imprévu : d'une part, l'influence grandissante des éléments phéniciens; d'autre part, l'historicité plus vraisemblable des vieilles traditions, une fois qu'elles sont traduites en clair.

Je me borne ici à indiquer ces deux aspects nouveaux d'un vieux problème.

(1) Ledrain, *Histoire du peuple d'Israël*, I, 349.

IV

VRAI SENS DU NOSTOS

A voir ainsi, dans le poème, les personnages secondaires et les faits secondaires se résoudre en allégories transparentes, une pensée vient tout naturellement à l'esprit : la donnée principale du poème n'est-elle pas, elle aussi, une allégorie ? L'arrivée d'Ulysse battu par la tempête, la façon dont Nausicaa lui est secourable, l'accueil que lui fait Alcinoos, ce que nous savons de son court séjour à Schérie, tout cela ne cache-t-il pas des réalités intéressantes que l'on pourrait dégager ?

Deux passages de Strabon et de Tite-Live, résumant les plus anciennes traditions sur Ischia, vont, dans cette recherche, nous servir de guide. Nous nous demanderons si les péripéties du poème ne reflètent pas d'une façon quelconque les faits relatés par ces traditions :

Des Chalcidiens et des Erétriens, dit le premier, fondèrent jadis un établissement dans l'île Pithécuse (Ischia). La fertilité du sol et les industries métalliques (1) les firent prospérer. Des difficultés intestines les inclinèrent à abandonner l'île; dans la suite, des tremblements de terre, accompagnés d'éruptions de laves, de jaillissements d'eaux brûlantes et d'inondations de la mer, les en chassèrent définitivement.

Les Chalcidiens, originaires d'Eubée, qui devaient plus tard fonder Cumes sur le continent, ajoute Tite-Live, s'établirent d'abord dans l'île Pithécuse (2).

D'après saint Jérôme, Eusèbe et Velleius Paterculus (3), cette installation des Eubéens dans l'île Pithécuse, c'est-à-dire à Ischia, se placerait au milieu du XIe siècle.

D'autre part, ils y seraient restés environ deux siècles. Car les auteurs sont unanimes à dire que la seconde fondation de Cumes, celle qui fut faite par les Eubéens (la seule au surplus qu'ils connaissent), précéda de beaucoup l'arrivée en Italie des premières colonies grecques du VIIIe siècle. Or, cette arrivée se place en 735. Il faut que la fondation de Cumes soit plus ancienne d'une centaine d'années pour que l'affirmation des

(1) Le texte, dans son état actuel, ferait croire à des mines d'or ; j'ai indiqué, p. 186 de mes *Phéniciens et Grecs*, la correction de trois lettres dans un mot qui serait à faire.
(2) Strabon, V, 4, 9; Tite-Live, VIII, 22.
(3) Saint Jérôme, Chronique, p. 100 : Eusèbe, p. 135 de l'édition Scaliger ; Velleius, I, 4.

auteurs ait toute sa valeur : elle remonterait donc au déclin du IXe siècle. Ce serait là aussi l'époque de la première éruption historique de l'Epoméo, celle que connaît Strabon, et qui a ramené les Eubéens sur la terre ferme. La période de dissension dont il parle se placerait auparavant, c'est-à-dire vers le milieu de ce même IXe siècle.

Tel est l'ensemble des plus anciennes données de l'histoire sur l'île d'Ischia (1).

L'occupation de la Roche Noire par les Phéniciens serait évidemment antérieure à tout cela; mais il n'y a pas à s'étonner que Strabon et Tite-Live n'en parlent pas : d'une façon générale, les traditions gréco-latines aiment peu les Phéniciens, et les passent fréquemment sous silence.

Par contre, si l'épisode capital du Nostos, le séjour d'Ulysse à Schérie, se place bien à Ischia, comme nous l'avons prouvé, Homère a dû être pour le moins, aussi bien renseigné que Strabon et Tite-Live sur les faits que ceux-ci racontent; et ces faits rapprochés de lui ne peuvent manquer de se refléter dans son œuvre. Ils n'y figurent pas en clair, c'est évident. Cherchons donc s'ils n'y sont pas sous forme d'allusions allégoriques. — Nous interrogerons pour cela les circonstances et les péripéties du rapide séjour d'Ulysse chez les Phéaciens. Nettement, elles vont répondre que l'aède, d'une façon voilée, mais bien reconnaissable, a reproduit ce qui, d'après Strabon, s'est passé à Schérie de 1050 à 850. La vieille tradition historique et notre hypothèse d'une allégorie générale dans le poème se contrôlent et se prouvent ainsi l'une par l'autre.

1° Une première remarque très frappante, c'est que toutes les allusions du Nostos aux pays grecs se rapportent à l'Eubée et aux correspondants nécessaires des Eubéens vers l'Occident, aux marins transporteurs des îles ioniennes.

Lorsque Poseidon a brisé la nef d'Ulysse sous l'effort de la tempête, « c'est à Ægiée, où s'élève son illustre demeure, qu'il se retire (2) ». Aux temps primitifs, Ægée était le port prin-

(1) Tout cela est fondé sur le témoignage d'auteurs anciens sérieux qui avaient à leur disposition une foule de documents disparus aux siècles suivants, et je tiens leur témoignage pour très valable, malgré certains critiques modernes qui ont la prétention de révoquer en doute les conclusions de l'antiquité, toutes les fois que la disparition postérieure des sources les empêche de contrôler le travail des anciens.

(2) *Od.*, V, 380.

cipal de l'île d'Eubée, en face de l'Archipel, et il passe pour avoir donné son nom à la mer qui le baigne.

Au soir de l'arrivée d'Ulysse à Schérie,

Athènè prend son vol au-dessus de la mer, et se dirige vers Athènes aux larges rues, où elle pénètre dans l'acropole d'Erechthée (1).

Apparaît-elle en cela étrangère aux traditions eubéennes? Assurément non, car, à différentes reprises, des Athéniens étaient allés se fixer dans l'île. Chalcis et Erétrie en particulier passaient pour avoir reçu, avant la guerre de Troie, des colonies venues d'Attique; l'une d'elles, à laquelle on faisait remonter l'implantation de l'élément ionien à Chalcis, avait été précisément conduite par un fils d'Erechthée, Pandaros (2). Après la guerre de Troie, les deux villes eubéennes virent encore arriver, la première, Cothos, et la seconde, Aiclos, tous deux Athéniens (3). — Remarquons que la déesse passe d'abord par Marathon, absolument comme si elle venait du midi de l'Eubée.

Alcinoos connaît bien l'Eubée; c'est la seule terre grecque qu'il nomme. Il sait qu'elle est très éloignée par la route de mer, et il fait entendre que ses navires ne vont pas jusque-là habituellement : nous le croyons facilement, nous qui savons que la vraie route phénicienne pour Chalcis emprunte le golfe de Corinthe, et traverse l'isthme thébain. Mais il a gardé le souvenir d'une expédition dans laquelle un vaisseau phéacien a cependant fait le tour de la péninsule hellénique, pour aller conduire en Eubée le blond Rhadamanthys, qui allait voir là-bas Tityas, fils de la Terre (4).

Quand Ulysse s'en va au pays des Morts, c'est pour consulter un devin fameux. Et quel est ce devin? c'est le thébain Tirésias (5).

Au pays des Morts, il voit apparaître en outre le géant Tityos (6), que nous venons de voir en Eubée; puis, entre autres illustrations de la Grèce, toute une série de personnages considérables dans l'histoire de Thèbes (7). Antiope, Mé-

(1) *Od.*, VII, 80.
(2) Apollodore, III, 15, 1.
(3) Strabon, X, 1, 8.
(4) *Od.*, VII, 321.
(5) *Od.*, X, 492 ; XI, 90.
(6) *Od.*, XI, 476.
(7) *Od.*, X, 260 et suiv.

gare, Alcmène, Epicaste, et cette puissance sacrée, Héraclès, fils d'Alcmène et né à Thèbes.

Ailleurs, une comparaison fameuse montre Artémis, la chasseresse divine, au milieu de ses Nymphes dans les solitudes du Taygète et de l'Erymanthe (1). Or, Artémis était la déesse protectrice de Chalcis et d'Erétrie, qui l'honoraient l'une et l'autre d'une façon spéciale ; et ce culte commun était le symbole et la consécration du lien fédéral qui unissait les deux villes (2).

Son frère Apollon, plusieurs fois nommé en passant, est surtout le dieu du Parnasse thébain ; et, pour le Nostos, c'est lui qui prophétise dans la divine Pythô, au pied de la montagne (3).

Voici maintenant deux îles de l'Archipel en relations commerciales évidentes avec Chalcis : l'une, c'est Lemnos, chère entre toutes à Héphaistos (4), dieu phénicien jadis, en train de s'helléniser ; l'autre, c'est Délos, le grand marché des métaux avant Chalcis : « A Délos, dit le héros à Nausicaa, auprès de l'autel d'Apollon, j'ai vu, moins gracieuse et moins élancée que toi, une jeune plante phénicienne, un palmier au verdoyant feuillage (5). »

Nous allions oublier Ulysse, le grand rôle grec du poème ; et pourtant, dans notre thèse, sa présence ici est très indiquée et vraiment nécessaire : il faut aux îles ioniennes des représentants. Les navires de Chalcis et d'Erétrie ne traversent pas l'isthme ; on a, certainement, dans le golfe de Corinthe et au-delà, des correspondants et des transporteurs. La situation géographique et la formation qu'elle suppose ne désignent-elles pas, pour cet office, les navigateurs des îles Ioniennes ? Evidemment ce sont des émigrants partis d'Ithaque qui transportent l'expédition. Et qui mieux qu'Ulysse pourrait représenter ces derniers, Ulysse, cette incarnation toujours vivante de leurs gloires passées ?

Pour des Eubéens d'ailleurs, le fils de Laerte n'est pas simplement un habitant des îles. Par sa mère, il appartient au pays thébain, et, qui plus est, il se rattache aux marchands

(1) *Od.*, VI, 102.
(2) Curtius, I, p. 534.
(3) *Od.*, VIII, 79 ; et aussi VII, 311 ; VIII, 488, etc.
(4) *Od.*, VIII, 283.
(5) *Od.*, VI, 162.

de Thèbes. Autolycos, dont la fille a épousé Laerte et a donné le jour à Ulysse, « habitait une demeure fortifiée sur le Parnasse »(1), et de là, sans nul doute, il commandait la route qui, de l'Euripe, va rejoindre Crisa, le port de Delphes. « Il s'était rendu fameux par son habileté à piller, et par sa fidélité inviolable à la parole jurée ; et c'est le dieu du commerce qui lui avait fait ce don (2). » Dans la montagne intransformable où nous sommes, nous pouvons demander aux faits modernes ce qu'il y a sous cette phrase ; et nous voyons apparaître, au-dessus d'un étroit défilé que les caravanes sont obligées de suivre, le nid d'aigle habité par le Klephte montagnard. De là-haut, les convois sont à sa discrétion ; il pille ou rançonne tout ce qu'il lui plaît. Mais il respecte et protège les marchands qui se sont rachetés, et ont fait alliance avec lui. Ceux-là sont « son âme et la prunelle de ses yeux » ; ils peuvent compter sur lui à la vie et à la mort ; à la condition toutefois qu'ils paient régulièrement la redevance convenue. Aussi, aux yeux de tout bon Grec, un Klephte, gardien des défilés, fait partie intégrante de toute organisation de transports bien comprise : il lui assure la sécurité et la débarrasse des concurrences gênantes.

Et c'est tout : le Nostos ne renferme pas d'autres allusions à la patrie grecque. — Mais celles que nous avons, au nombre de douze, se groupent toutes autour de cette petite patrie, l'Eubée, de sa zone d'influence, et de ses débouchés vers la mer Tyrrhénienne ; elles constituent donc un ensemble bien significatif. Il y a tout lieu de croire que les nouveaux venus, symbolisés par l'étranger qui aborde à Schérie, par Ulysse, sont précisément les Eubéens de Strabon et de Tite-Live.

Ce qui explique d'ailleurs au mieux leur venue à Schérie, c'est ce que j'ai montré ailleurs et que je ne puis montrer de nouveau ici : que les Phéniciens de Schérie sont pour eux des frères, étant, selon toute vraisemblance, en totalité ou du moins en partie, des Phéniciens hellénisés, originaires de Thèbes, des Thébano-Phéniciens (3).

2° Or, l'époque à laquelle, d'après saint Jérôme, Eusèbe et Velleius, nos Eubéens ont quitté la patrie, fut une époque

(1) *Od.*, XIX, 410.
(2) *Od.*, XIX, 394.
(3) Voir mes *Phéniciens et Grecs*, pp. 290 à 322.

troublée et douloureuse entre toutes. Comme une trombe dévastatrice, l'invasion dorienne s'était abattue sur la péninsule. Beaucoup de villes achéennes avaient disparu dans la tourmente ; bien d'autres appartenaient maintenant à des étrangers presque barbares ; la civilisation subissait un échec et un recul qu'elle devait mettre des siècles à racheter.

Trop rapprochée du continent, l'Eubée n'était une île que de nom ; et les Doriens, ces Albanais d'avant l'histoire, l'avaient facilement atteinte, malgré leur ignorance de la mer. Puis l'industrie et le commerce dont vivaient les deux villes étaient en partie ruinés. A moitié déracinée, et ne trouvant plus à vivre sur le sol natal, leur population offrait bien des éléments préparés à la transplantation.

Un des résultats de l'invasion dorienne fut, au reste, comme on le sait, de déterminer une émigration intense parmi les anciens maîtres du pays. Ce mouvement s'orienta très généralement vers l'Asie Mineure. Mais on comprend fort bien qu'un groupe eubéen ait fui dans une autre direction, au mieux de ses relations de race et de commerce, en entraînant avec lui ses correspondants des îles Ioniennes qui allaient se trouver sans emploi.

Or, les rudes épreuves de ceux qui, en fin de compte, devaient aboutir à la félicité d'Ischia, n'ont-elles pas un reflet bien caractérisé dans la tempête qui, deux longs jours, tient Ulysse entre la vie et la mort, et finit par le jeter sur la côte hospitalière ? Cette tempête, et la détresse du héros si près de périr ne sont-elles pas là pour rappeler que l'émigration avait été imposée par la tourmente dorienne, laquelle venait de briser, sous les pieds des exilés, et d'engloutir la nef de la patrie ?

Certes, elle est émouvante, la prière d'Ulysse au fleuve sauveur, dans le lit duquel il aborde ; mais combien elle l'est davantage, si l'on y voit l'angoisse de tout un peuple qui périt en vue du port :

O roi, qui que tu sois, écoute-moi ! Je viens à toi, je t'ai tant désiré, au milieu des menaces de Poseidon ! Les dieux immortels ont le respect du malheureux.

Je suis dans tes ondes, j'embrasse tes genoux ; j'ai tant souffert ! Aie pitié, ô roi ! je suis ton suppliant.

Aussitôt le fleuve arrête son cours, calme ses flots et l'ac-

cueille à son embouchure. Lui, il fléchit les genoux, et ses puissantes mains sont comme brisées ; il tombe d'épuisement dans le lit du fleuve. Puis il reprend ses sens, traverse les joncs de la rive, et embrasse la terre nourricière (1)...

3° L'arrivée du naufragé symbolique chez les Phéaciens est accompagnée de trois circonstances des plus significatives :

Au plus fort de la tempête, une déesse est allée au large le réconforter, lui affirmer que son salut est décrété par le destin, et lui apporter une bandelette rédemptrice, une vraie ceinture de sauvetage ; c'est Ino, la blanche déesse, fille de Cadmos ; « elle a vécu jadis parmi les hommes; et maintenant au milieu des flots, elle jouit des honneurs divins (2). » Il y a fort longtemps que les mythographes ont profité de l'ambiguïté énigmatique de ces termes pour faire d'Ino une vraie déesse marine ; sans réfléchir à deux choses : d'abord, que le nom d'Ino signifie « la source » (3) et qu'au milieu de la mer une source ne peut rester elle-même qu'à la condition d'être dans une île ; puis qu'en fait Ino habite ordinairement sur terre, car c'est là qu'elle a figure de femme ; de sa nature, elle est si peu marine que, pour traverser les flots, elle doit se métamorphoser en mouette (4).

— En réalité, Ino est tout autre chose : dans l'île d'Ischia, sur la rive du fleuve sauveur, et en bas des tufs blancs de l'Epoméo se dressant en de gigantesques murailles, elle est la ville des sources chaudes, médicinales, divines (la ville qui sera Casamicciola); de son vivant, elle en a été la reine à la façon des Arètè ; depuis sa mort, elle en est le symbole et la déesse, à la façon des Calypso ; là, elle incarne un groupe thébano-phénicien; telle est la raison de son titre de fille de Cadmos qu'elle partagerait (5) avec toute autre fondation venue directement de Thèbes ; et, pour l'heure, elle s'empresse à recevoir la race sœur, la race chalcidienne. — Notons que, dans sa hâte de voir Ulysse à terre et en sûreté, Ino va l'engager à quitter son

(1) *Od.*, V, 445-463.
(2) *Od.*, V, 333.
(3) Du sémitique *In* ; la terminaison *ô* indique le féminin en grec. Ce nom thébano-phénicien (ce qu'indique l'adjonction *fille de Cadmos*) se retrouve ailleurs dans la Grèce primitive, sans qu'il y ait à rattacher une Ino à l'autre ; il y a simple communauté d'origine et d'appellation.
(4) *Od.*, V, 462 et 337.
(5) Elle est seule à le porter dans le poème, ou bien parce que les anciens Cuméens ne sont pas passés par Thèbes, ou bien parce que leur station à Cumes leur a fait perdre ce titre aux yeux du poète.

radeau encore intact et à nager vers la côte. Ce zèle prématuré ne signifie-t-il pas que ses gens à elle ont fait les premières ouvertures, et sont allés, jusque sous la tourmente dorienne, porter des offres à Ithaque et à Chalcis (1)?

Voici qu'un peu plus loin un autre texte vient, sous une forme différente, redire cette proche parenté des deux races. A peine sorti du fleuve, mourant de fatigue, Ulysse

> gagne tout près de là un lieu élevé, et se glisse sous deux arbres nés de la même souche, un olivier sauvage et un olivier greffé : à leur pied, rien à craindre ni des vents qui soufflent l'humidité, ni des rayons ardents du soleil, ni même de la pluie : si étroitement ils sont enlacés l'un avec l'autre (2) !

Pourquoi ces arbres jumeaux, si ce n'est pour symboliser les deux tiges du tronc hellénique, l'une ornée des fleurs et des fruits de la civilisation phénicienne, l'autre non moins fière de son feuillage naturel, toutes deux prêtes désormais à couvrir le sol de Schérie de leurs rameaux unis et de leurs rejetons les plus vigoureux ?

Enfin c'est en ce même lieu que le lendemain, sur l'ordre d'Athènè, vient, pour accueillir le héros, Nausicaa, la fille du roi des Phéaciens. J'imagine que, en ce point, à l'occident et à partir du potamos, Nausicaa est tout à fait chez elle; qu'elle y symbolise une filiale récente de la Roche-Noire, une fondation d'Alcinoos, voisine d'Ino-Casamicciola, mais plus à l'ouest, et que c'est aussi en ce sens, tout autant que par le sang, qu'elle est fille de ce roi. Cet établissement occidental, qui a particulièrement besoin des métallurges de Chalcis, pourrait bien être une fonderie, car Lacco Ameno, que je vise, s'est appelée Ænaria, la cuivrerie ou la fonderie d'airain, et c'est là pour elle un nom assurément très ancien. Cet aspect géographique du personnage de Nausicaa est vraisemblable, je le répète, mais il n'est pas du tout nécessaire à notre démonstration.

Ce qui, à nos yeux, a plus d'intérêt, et ce qui est incontestable, c'est que la jeune reine, qui, en sa qualité de Phéacienne, appartient à un milieu franchement hostile aux étran-

(1) Ino a pris alors la forme de l'oiseau de mer *aithyia;* si l'on peut identifier celui-ci avec la *nis* des Sémites, on la retrouve dans le nom de *Nizzola* (Casa Nizzola, appellation ancienne remplacée seulement au XVIIe siècle par Casamicciola ; voir la carte due au savant napolitain Iasolino, médecin à Naples et à Ischia au XVIe siècle et auteur d'une très intéressante monographie sur les eaux et sur l'île).

(2) *Od.*, V, 476-481.

gers, prend sur elle de recevoir Ulysse, et le fait en toute ndépendance et fort délibérément ; puis, que, aussitôt, entre elle et lui, il est question non seulement d'hospitalité, mais d'union durable et de mariage.

4° Or, ces allusions matrimoniales, qui se répètent quatre fois en quelques heures, sont si imprévues dans ce milieu et si prématurées d'une part, et pourtant si formelles d'autre part, que, prises au pied de la lettre, elles seraient choquantes ; il faut donc qu'elles aient quelque autre chose à nous apprendre.

C'est Ulysse qui ouvre le feu. Il aborde la vierge pour la première fois, il ne la connaît pas, il n'a jamais entendu parler d'elle, il ignore son peuple ; mais il sait fort bien qu'elle cherche un époux :

> Aie pitié de moi, c'est à toi la première que je m'adresse ici... En retour, que les dieux t'accordent tout ce que désire ton cœur : qu'ils te donnent un époux, une famille et la douce concorde ; car rien n'est si beau, si désirable, que de voir régner la bonne harmonie entre l'homme et la femme qui gouvernent leur maison. Elle fait le désespoir de leurs envieux, la joie de leurs amis ; eux-mêmes en recueillent les premiers fruits (1).

Dans la bouche d'Ulysse, couvert de boue et de poussière, nu, simplement vêtu d'une branche qu'il vient d'arracher à un arbre, cette dissertation finale est ridicule, si elle n'a que sa portée apparente.

De son côté, plus ou moins ensorcelée par Athènè :

> Ecoutez-moi, filles aux bras blancs, dit Nausicaa à ses suivantes, j'ai à vous parler : C'est assurément par la volonté de quelqu'un des dieux olympiens que cet étranger arrive parmi nous. N'est-il pas maintenant beau comme un immortel ? Plût aux dieux qu'il voulût rester ici, y demeurer et devenir mon mari (2) !

Bientôt l'on part pour la Roche-Noire. Nausicaa emploie le temps de la route à des discours suggestifs :

> Nous nous séparerons avant d'arriver à la ville : les petites gens de là-bas sont si mauvaise langue ! Si l'on me voyait traverser le port avec toi, les critiques iraient bon train par derrière. Quel est, dirait-on, ce personnage si beau et si noble qui accompagne Nausicaa ? Où l'a-t-elle déniché ? Parions qu'elle va en faire son mari.

(1) *Od.*, VI, 149-185.
(2) *Od.*, VI, 239.

Assurément, c'est un étranger venu de fort loin qu'elle a rencontré : et la pauvre fille, qui a tant fatigué les dieux de ces prières, s'imagine qu'un dieu est descendu de l'ouranos tout exprès pour elle ! Il faut bien après tout qu'elle prenne un mari au dehors, puisqu'elle dédaigne ses compatriotes ; et pourtant les plus nobles d'entre les Phéaciens ambitionnent sa main, et ils sont nombreux. Voilà ce qu'ils diraient, et j'en aurais honte (1).

Le charme de ce morceau ne doit pas faire perdre de vue deux choses qu'il a pour but de nous apprendre : l'une, que la cité occidentale désire vivement s'attacher les étrangers ; l'autre, que, par contre, il y a, sur la Roche-Noire, toute une cabale opposée à ses projets. Ceux qui sont purement marins sont les plus hostiles.

Mais Alcinoos, homme de gouvernement, tient bon pour l'établissement eubéo-ithakésien ; il sait, lui, que des métallurges feront très bien dans le paysage. Aussi le soir même de l'arrivée, dans le premier tête à tête du foyer, offre-t-il à son tour au héros la main de sa fille :

Plaise à Zeus, à Athènè, à Apollon, que tu te décides à rester ici ! Homme de valeur comme tu l'es, et à même de vivre avec moi en bonne harmonie, que ne veux-tu prendre ma fille, et te faire appeler mon gendre ! Je te donnerais une demeure et des biens, si tu voulais rester (2).

N'est-il pas vrai que, à prendre au pied de la lettre toutes ces invites matrimoniales, invraisemblables et presques choquantes, nous sommes mal impressionnés ? Nous les trouvons tous les trois bien inflammables et bien peu réservés.

Mais si, avec les auditeurs du poète, on découvre en tout cela des allusions prophétiques à l'alliance qui unira étroitement les deux races, à ces foyers que va offrir Schérie à ses enfants d'adoption, à cette portion de sa terre qu'elle leur abandonnera, n'est-ce pas que tout cela se transforme, et que nous saluons, nous aussi, ces passages d'applaudissements enthousiastes ?

5° Sans doute le ménage « Ulysse-Nausicaa » grandit dans la paix et coula longtemps des jours heureux. Mais n'arriva-t-il pas une heure où la douce concorde fut troublée entre les

(1) *Od.*, VI, 273-288.
(2) *Od.*, VII, 311-315.

deux époux ? Les envieux parvinrent-ils enfin à diviser l'heureux ménage ? Ou bien, devenue maîtresse sur la Roche-Noire, la cabale ennemie n'essaya-t-elle pas d'opprimer ceux qu'elle jalousait ?

Remarquons d'abord que les premiers souhaits d'Ulysse en faveur de la concorde ne laissaient pas d'être inquiétants pour l'avenir ; la paix et l'union sont de ces biens qu'on n'apprécie vraiment que quand ils sont menacés. Mais c'est surtout ailleurs que se trouve la réponse à notre question : les passages analysés jusqu'ici se groupaient autour de l'arrivée d'Ulysse ; celui qui va suivre se place vingt-quatre heures plus tard, c'est-à-dire à la moitié de son séjour sous le toit d'Alcinoos ; il est donc possible qu'il reflète des événements bien postérieurs à l'installation des Grecs à Schérie, et appartenant à la seconde période de leur vie phéacienne.

Ulysse va prendre part à un banquet solennel où sont convoqués tous les chefs, celui du reste où il racontera ses aventures. Au moment où il pénètre dans le mégaron, Nausicaa l'arrête, et attachant sur lui un long regard :

> Mon hôte, je te salue, dit-elle ; n'oublie pas que c'est à moi, à moi la première que tu dois la vie. Chaque jour, reprend le héros, je t'adresserai mes vœux comme à une déesse. Oui, c'est toi, jeune fille, qui m'as sauvé (1) !

Au moment où elle se place, cette scène ne peut pas être déjà une scène d'adieux. Elle n'a qu'un sens possible : Dans ce palais, Ulysse, tu vas rencontrer ceux qui nous jalousent et veulent te détacher de moi ; sois-moi fidèle, n'oublie pas ce que j'ai fait pour toi. Au nom des Grecs dont il est le mandataire, Ulysse jure fidélité au parti phéacien que Nausicaa représente, et ce n'est qu'après cela qu'il prend part au festin, assemblée pleinière des grands.

Evidemment, lorsque chante Homère, des jours difficiles vont venir, ou plutôt ils sont déjà venus... Les Grecs en sont arrivés à songer au départ. La description de Nisida, l'île côtière vis-à-vis le pays des Cyclopes, reflète la préoccupation d'un nouvel établissement, et l'on peut y voir des tendances séparatistes. Dans cette peinture enthousiaste et tentatrice,

(1) *Od.*, VIII, 457 et suiv.

certains traits et le tour de phrase qui les souligne sont bien significatifs :

Très fertile, cette île produirait toutes choses selon les saisons ; les récoltes y seraient abondantes, et la vigne toujours chargée de fruits. Comme la culture y serait facile ! D'ailleurs elle est déserte, et si bien placée pour le commerce avec la côte (1) !

Ces réflexions sont d'autant plus dans notre sens qu'elles sont inusitées dans le Nostos ; partout ailleurs, le poème dit le présent ou le passé des sites décrits, sans une allusion au parti qu'on en pourrait tirer.

Mais sans doute cet exode ne ferait pas l'affaire de la cabale ennemie ; si elle veut détacher les Grecs de Nausicaa, c'est pour les exploiter à son profit, et elle est disposée à tout mettre en œuvre, même la force, pour les empêcher de quitter Ischia. Alors, pour rappeler les violents de cette cabale au sentiment de l'équité, et peut-être au respect d'engagements anciens, le poète a mis les paroles suivantes dans la bouche d'Alcinoos, au moment même où il demandait à Ulysse de se fixer près de lui.

Quel que soit mon désir de te voir rester ici, personne parmi les Phéaciens ne te retiendra malgré toi. *Que Zeus ne permette rien de pareil* (2).

6° Enfin le Nostos se termine par l'éruption ébauchée dont Alcinoos a parfaitement compris les terrifiantes menaces (3). Fidèle à ses cryptographies, le poète ne parle pas en clair de soulèvement volcanique ; ce qu'il raconte, nous le savons, c'est Poseidon, dieu de la mer et des volcans, frappant de la main la nef que vient de conduire Ulysse, et la métamorphosant en un îlot sorti des profondeurs, tout près du port de Schérie ; c'est Alcinoos liant à ce phénomène tout ce qu'il présage, et s'écriant que, si le dieu n'apaise pas sa colère, la ville va disparaître recouverte par une immense montagne. C'est le peuple s'empressant autour de l'autel du dieu et lui sacrifiant douze taureaux. A ce moment-là dans le poème, Ulysse est parti ; et pour l'histoire, l'heure n'est pas loin où, dans l'épouvante de la catastrophe, Grecs et Phéniciens partiront à leur tour.

(1) *Od.*, IX, 131 et suiv.
(2) *Od.*, VII, 315. Cf. VIII, 315.
(3) Voir *Od.*, début du ch. XIII ; et *Nausicaa retrouvée*, premières pages.

N'est-il pas clair que, entre l'œuvre du poète et les traditions historiques, il y a concordance entière ? Le Nostos est vraiment le poème de l'alliance eubéo-phéacienne. Si Strabon n'était pas postérieur, et de huit siècles, la pensée nous viendrait que son texte a servi de canevas à Homère !

En relisant maintenant le Nostos, on sera vivement frappé de la vie et de la couleur toutes nouvelles que prennent certains passages ayant fait jusqu'ici l'effet de pauvretés déconcertantes à côté de beautés de premier ordre. Et cette réhabilitation du texte ne sera pas la moindre preuve de nos constatations.

On remarquera aussi que, en tout ceci, le plus naturellement du monde, un poète grec a trouvé, sur une terre étrangère et lointaine, des auditeurs grecs pour une épopée à moitié phénicienne ; il a été de la sorte au-devant d'une objection qu'on aurait pu nous faire, et qui, en d'autres circonstances, eût été embarrassante. — Ainsi s'explique encore dans le poème le mélange des noms phéniciens et des noms grecs : Schérie et Phéaciens, Aiaiè et Circé, Lamos et Laistrygons, Eole et Hippotas, Planctai et Scylla, etc. Ces conservations et ces traductions juxtaposées ne sont pas dues au poète, mais à ses auditeurs ; il s'en retrouve de semblables dans tous les milieux où l'on parle plus ou moins deux angues. En pareil cas, du reste, c'est presque toujours la langue la plus expressive, la plus facile à manier qui finit par l'emporter : ici, bien qu'il soit arrivé successivement des Phéniciens, des Thébano-Phéniciens, et des Chalcidiens, les traditions ne connaîtront plus que des Grecs, lorsque, après deux siècles de vie commune, il s'agira du départ.

Un dernier mot : la composition du Nostos a précédé d'assez peu l'évacuation de l'île, puisque, d'un côté, le poème est muet sur la catastrophe finale, et que, d'un autre côté, il en mentionne les phénomènes avant-coureurs dans le soulèvement volcanique que peignent ses derniers vers. Il est donc, lui aussi, du milieu ou du déclin du IXe siècle.

On connaît d'ailleurs le témoignage d'Hérodote, qui aboutit pour Homère à cette même date : le grand historien, qui a vécu de 490 à 425, considère que les deux grands poètes, Homère et Hésiode, sont ses aînés de quatre cents ans.

V

MÉTHODES ET RÉSULTATS

I. — Certes, voici que, au cours de cette étude, comme des trois qui l'ont précédée, l'œuvre d'Homère s'est manifestée autrement originale, autrement puissante, que ne l'ont jamais vue les princes de la Critique.

Est-il nécessaire de rappeler que le point de départ de toutes mes recherches sur le Nostos, et la base de mon ouvrage *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée*, ce sont les constatations sociologiques que j'ai faites sur le type phéacien, et qui ont été résumées ici dans ma troisième étude (1)? De ce que ce type pouvait se reconstruire scientifiquement, il suivait qu'il avait été reproduit d'après nature et vraiment pris sur le vif; et comme pour un Grec appartenant, par le fait même de son origine, à une formation sociale différente (2), la reproduction exacte d'institutions et de mœurs étrangères à son milieu à lui imposait des observations autrement délicates, autrement difficiles que l'exactitude géographique, j'ai pu *a fortiori* conclure à la sûre documentation du poète en ce qui concerne les lieux et les navigations; c'est ainsi que j'ai été amené à mettre en œuvre toutes les indications topographiques du texte *sans en négliger une seule* (ce qui, chose curieuse, est absolument nouveau), et, d'une façon plus générale, à recueillir avec soin tout ce qu'il pouvait offrir de documentaire dans d'autres ordres d'idées. En somme, mon œuvre est celle d'un spécialiste outillé tout autrement et, pour l'étude des réalités, mieux outillé que ceux qui se croyaient jusqu'ici les spécialistes de toute question homérique, je veux dire les philologues.

II. — Avant moi, dans son ouvrage *les Phéniciens et l'Odyssée*, M. Victor Bérard a eu le très réel mérite d'infliger de mortelles blessures aux adversaires des influences phéniciennes dans la

(1) Revoir pour ceci l'avant-propos de mes *Phéaciens d'Homère, colonie phénicienne*, dans le *Mercure* du 1er juin 1913.

(2) La société grecque, telle qu'elle apparaît dans *l'Iliade* et dans *la Mnestérophonie*, est surtout construite sur la guerre et le pillage, tandis que la société phéacienne est fondée sur le commerce. Pour les différences profondes qui en résultent, voir mes *Héros d'Homère* dans *la Science Sociale*, neuf articles de 1891 à 1893, et comparer avec ce que nous savons maintenant des Phéaciens.

Grèce primitive; mais en ce qui concerne l'interprétation proprement dite du Nostos, il a été passablement mal inspiré. Faisant profession de dédaigner toute considération sociale, il s'est livré, sur le vieux poème, à des recherches surtout géographiques. Malgré des déclarations d'homérisme outrancier, il n'a jamais eu qu'une demi-confiance dans le texte; et il en a pris à son aise avec les indications topographiques, acceptant les unes et rejetant les autres d'une façon arbitraire. Par contre il a attribué à la toponymie, ou étude des noms de lieux, une valeur d'identification exagérée, oubliant cette constatation courante que, dans une région donnée, les mêmes appellations se répètent assez fréquemment (1). Au demeurant, il est resté presque partout le prisonnier des identifications traditionnelles, qui, après comme avant, ont paru inacceptables.

Bien qu'il se soit placé en dehors de la science sociale, M. Bérard a mis fréquemment en œuvre différents procédés d'investigation pour lesquels cette science en général, et mes *Héros d'Homère* en particulier, ont une priorité manifeste : ces procédés tendent tous à conclure du présent au passé et, plus généralement des faits observés pour une époque récente et historiquement bien connue à des faits analogues pour une époque ancienne et mal connue. Au moyen d'inductions basées sur ces procédés, M. Bérard affirme, pour l'époque odysséenne: 1° la création, par des marines étrangères, de certaines villes, bien différentes, au point de vue du site, des fondations indigènes (ports d'échanges, stations de ravitaillement, forteresses jalonnant des portages); 2° les conditions générales de l'exploitation du sol, en connexion, pour les régions méditerranéennes, avec des facteurs naturels, qui sont de tous les temps (montagne intransformable, culture peu développée ne pouvant s'écarter des travaux simples); 3° les conditions générales de la navigation dans la Méditerranée, qui ont été, à toute époque, ce que nous les connaisssons (les rivages découpés, les archipels, les saisons, les vents, la faune de cette mer n'ont pu varier; et son petit vaisseau a, en fait, assez peu varié du XVe siècle avant J.-C. à notre XVIIe siècle);

(1) C'est ainsi que, parmi les récifs de nos trois départements de langue bretonne, le cheval, la jument et le poulain figurent huit ou dix fois; vaches et brebis habitent au moins deux points des falaises de Sardaigne; et les noms d'oiseaux abondent sur toutes les côtes de la mer tyrrhénienne.

4° découlant de tout cela, ou plutôt imposée par tout cela, la transposition dans le passé des modes actuels ou récents de travail et de subsistances, de productions et de fabrication simple, de transport et d'échanges, de mœurs et de genre de vie, etc.

M. Bérard étend longuement ces vues à travers les faits, et surtout les dernières (3° et 4°); et elles arrivent à tenir dans son ouvrage une place considérable (1).

Or, tout cela, pour lui, c'est de la *topologie*, science interprétative des habitats, et plus généralement des sites; et cette topologie, qui aurait une origine première allemande, lui devrait néanmoins tous ses développements (2).

Mais cette science interprétative des sites se raisonne évidemment, puisqu'elle formule des lois ; pour cela, elle ne peut faire moins que de rattacher les effets aux causes par des liens explicatifs; et pour découvrir ces liens dans le présent, comme pour les transporter dans le passé, il lui faut *l'étude directe et complète des relations actives et passives du lieu* avec les principaux facteurs sociaux : travail, propriété, autres moyens d'existence, mode d'existence, organisation familiale, institutions et groupements superposés dans la vie privée et dans la vie publique (patronage, culture intellectuelle, religion, clan, cité, état, etc.). Or, cela, sans l'ombre d'un doute, c'est le *domaine propre et la besogne propre de la science sociale*, laquelle d'ailleurs conclut du présent au passé non pas empiriquement et par des vues ingénieuses, mais au moyen des *lois sociales*, dégagées de *l'observation* des sociétés vivantes et s'imposant aux sociétés de tous les temps, comme les constatations de la zoologie et de la botanique s'imposent à la paléontologie (3).

En définitive, que son protagoniste le sache ou qu'il l'ignore, la topologie est en plein dans le domaine de notre science, dont elle applique, à chaque pas, principes, méthode et conclusions. Elle n'en est d'ailleurs qu'une ébauche assez mal venue,

(1) Lui qui paraît ignorer toute sociologie, il va cependant jusqu'à faire du matriarcat, manifesté par des mariages entre frère et sœur, un argument d'identification du type social (I, p. 578).

(2) Voir Bérard, *ouvr. cité*, pour la théorie, I, pp. 5 et suiv.; et, pour la mise en œuvre, une foule de passages de ses deux volumes.

(3) Sur la Science sociale, son domaine propre, sa méthode constitutive, sa nature vraie de science d'observation au sens philosophique du mot, etc., voir mon étude *la Science sociale d'après Le Play et de Tourville*, en cours de publication dans *la Revue de Synthèse historique*.

sans méthode qui puisse lui appartenir en propre : elle a cela de commun avec sa sœur aînée, l'Anthropogéographie.

Or, en tout ceci, je le répète, mon antériorité n'est pas contestable, et celle de la science sociale en général est encore plus nette. Ceux qui voudront bien se reporter à mes *Héros d'Homère* (neuf articles de la revue *la Science sociale*, novembre 1891 à novembre 1893) (1), constateront que, dix années avant *les Phéniciens et l'Odyssée* de M. Bérard (1902-1903), j'avais employé les procédés auxquels est due pour une large part l'originalité de son œuvre, et que, parfois, j'en avais donné la théorie. Et ce n'était pas grande nouveauté pour notre école; en janvier 1886, dans le premier numéro de la revue *la Science sociale*, le premier article du directeur E. Demolins commençait l'exposé de *l'Origine des trois races agricoles*, et montrait la pérennité des conditions naturelles et surtout de leurs conséquences sociales. Puis les troisième et quatrième numéros (mars et avril 1886) étudiaient, sous la signature de de M. E. Babelon, *la Société assyrienne, les causes de sa grandeur et de sa décadence;* c'est bien là une étude d'origines, et elle renferme, sur le lieu et ses relations avec le commerce, l'industrie, la richesse, la constitution d'une société compliquée — tout cela s'appliquant à un passé lointain, — des théories directrices analogues à celles que formulera, *seize ans plus tard*, M. Bérard. Seulement celles de chez nous sont autrement nettes, autrement solides, autrement démontrées (2). D'ailleurs, elles n'étaient pour Henri de Tourville qu'un cas particulier de sa *Paléosociologie*, et chacune des années de la revue en apportera d'autres exemples. La seule ou la principale originalité qui reste à M. Bérard, originalité appréciable d'ailleurs, c'est d'avoir spécialisé au cas de la vie maritime des vues longtemps pratiquées par nous dans l'étude de la vie antique en général.

N'oublions pas au surplus que, si de Tourville arrive pour ses débuts à des clartés précises, c'est qu'il a derrière lui non pas l'allemand G. Hirschfeld, qui se borne à lancer des hypothèses théoriques et paraît s'en désintéresser aussitôt, mais

(1) Indépendamment de certaines bibliothèques moins accessibles au public, on trouve *la Science sociale* (collection complète) à la Bibliothèque Nationale, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, et à la bibliothèque Cardinal, place Saint-Sulpice.

(2) Voir, pour *la Société Assyrienne*, notamment pp. 238 à 257, p. 263, p. 348, p. 353, pp. 364 et 366 du t. I de *la Science sociale*.

bien les cinquante années de labeur génial de Frédéric Le Play, les puissantes vues de sa *Constitution essentielle de l'humanité*, et les observations vraiment scientifiques de ses *Ouvriers européens* (1828-1879).

En tout cela, chez M. Bérard, y a-t-il simple convergence vers *la Science sociale ?* Les convergences n'étant point rares dans les recherches scientifiques, je suis tout disposé à admettre que, lui aussi et de son côté, il a découvert les procédés qu'il met en œuvre. Par contre, j'ai le droit et le devoir d'affirmer, puisque telle est l'exacte vérité, que la Science Sociale les a découverts et appliqués bien avant lui, et d'une façon beaucoup plus complète.

Mais pourquoi donc n'a-t-il indiqué ni la supériorité, ni l'antériorité, ni même la simple existence de cette science? L'aurait-il donc ignorée ? Ce serait chose bien surprenante, humiliante même, chez un érudit aussi renseigné, faisant, comme ses collègues, profession de tout connaître et de tout lire (1). Mais il est à croire qu'il la connaissait, puisque, pour une citation, la seule qu'il m'ait empruntée, c'est précisément à la revue *la Science Sociale* qu'il renvoie (2). Le silence précédent, concomitant et subséquent, sur les doctrines de cette revue, est donc calculé...

De tout cela, pour mon compte, je me borne à tirer cette conclusion, bien claire maintenant, que certains Sorboniens, M. A. Monod et M. A.-J. Reinach, par exemple, ont eu tort d'affirmer ou d'insinuer que je me suis introduit dans les procédés de M. Bérard...

Avant moi et beaucoup plus que moi, je n'ai aucune difficulté à le reconnaître, M. Bérard a recouru aux étymologies systématisées sous forme de doublets gréco-sémitiques. Mais ce n'est pas la première fois que les doublets étaient employés pour l'étude des sites autour desquels on a parlé plusieurs langues; et les étymologies gréco-sémitiques l'ont été, précisément pour le Nostos, dès le XVIII[e] siècle, par le savant napolitain Vargas Maciucca. Le bel ouvrage de ce précurseur méritait mieux que le silence; en tout cas, il a mis les étymologies

(1) Voir, par exemple, *les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 21.
(2) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, t. II, p. 572. La citation dont il s'agit est celle dont j'ai déjà parlé dans ma précédente étude (*Mercure* du 1er juin 1913, p. 478). Elle renvoie au t. XV (1903) de *la Science sociale*.

sémitiques, à propos du Nostos, dans le domaine public (1).

III.— Quant aux maîtres de la critique homérique, ils n'ont actuellement plus rien des audaces de leurs ancêtres, Wolf et ses élèves. Ce sont des érudits, des grammairiens, des linguistes, des historiens, des archéologues, des littérateurs ; et prudemment ils font ce qu'ils peuvent pour ne pas trop s'éloigner de leurs spécialités. Déterminer par exemple les plus grandes fréquences de certains mots ou de certaines formes dialectales ; constater des différences d'allure ou de style; imaginer les évolutions d'un mythe ou d'un thème ; indiquer des dissonances ou des anachronismes sociologiques, sans soupçonner du reste qu'il existe une science des sociétés ; admettre encore, comme on l'a fait avant eux, des lois *humaines* pour la genèse des épopées sans se préoccuper des lois sociales et psychologiques *propres à chaque milieu d'éclosion* ; d'après tout cela, découper les poèmes homériques en des morceaux plus ou moins ingénieux ;— ou bien, effort mieux compris, à la lumière des récentes découvertes archéologiques, préciser le sens des termes relatifs aux arts et à la vie usuelle, telles sont les tâches qu'ils se sont assignées, et où ils excellent.

Mais, pour scruter les profondeurs de l'œuvre homérique, ils sont bien trop avisés : ils en sont arrivés à croire que chercher des faits sous les formes divines de pareils poèmes, ce serait méconnaître la liberté et les prérogatives d'une inspiration qui atteint au génial.

Pour moi, il m'a toujours répugné d'admettre qu'un aède, ayant, comme nos troubadours, besoin de passionner des

(1) A M. Bérard, comme à tous ceux qui en usent sans compter, les étymologies ont joué parfois des tours pendables; c'est ainsi qu'il affirme que « *Phaiêkes n'a aucun sens en grec* » (I, p. 576), et il insiste (II, p. 116) pour une étymologie sémitique qui ferait des Phéaciens « les blancs ». Or l'interprétation grecque « gens du sommet noir » est correcte, ne peut être rejetée, pour raison tirée du grec, par aucun helléniste, et devient certaine, quand elle s'encadre, pour le site visé, entre le phénicien Schérie, *la noire*, et l'italien Nerone, *le noir*.

Chez M. Bérard, la raison de cette insistance, c'est le besoin de niermon identification de Schérie avec Ischia (présentée d'abord dans *la Science sociale*, novembre-décembre 1912) ; de la nier d'ailleurs indirectement et sans y faire allusion ; car il importe avant tout de ne pas signaler l'existence d'une thèse gênante. Il doit à ce besoin de négation *cryptographique* une autre bévue amusante : il déclare, comme en passant, que Porto di Bagno, le seul port d'Ischia qu'il affecte de croire possible (II, p. 126), est une rade très ouverte par la nature (bien trop ouverte pour être le port de Schérie tel qu'il le conçoit). Or, jusqu'en 1856, Porto di Bagno n'existait pas : c'était de toute antiquité non pas une plage, mais un lac fermé ; et l'entrée que l'on y pratiqua alors, pour le mettre en communication avec la mer est restée très étroite : la moindre carte l'indique, et je l'ai constaté de mes yeux.

auditoires entiers, ait chanté à peu près uniquement pour la musique des mots et l'harmonie du mètre.

Je crois m'en être bien trouvé.

Pourtant, il est clair que je n'ébranlerai pas la sérénité olympienne des oracles qui nous dispensent tout savoir.

Un jour néanmoins, j'en ai la confiance, mes petits-fils apprendront, de leurs maîtres d'alors, l'essentiel de ce que je viens d'exposer en ces quatre articles du *Mercure*. Mais ils ignoreront toujours que c'était là pour eux bien de famille : dans l'intervalle, un savant d'outre-Rhin m'aura démarqué, et c'est dans l'œuvre, évidemment originale, de ce profond penseur aux multiples diplômes que la Sorbonne de demain découvrira ce qu'elle ne peut décemment apprendre aujourd'hui d'un « philistin » de France.

PHILIPPE CHAMPAULT.

N° 11 1913 Novembre

BVLLETIN DE LA LIBRAIRIE

DV

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, PARIS

Publications nouvelles

Mai-Novembre — 1913

AUREL

La Semaine d'amour. Vol. in-18........ 3,50

On a voulu accabler Mme Aurel sous le nom de penseur. Elle est au contraire un écrivain extrêmement féminin. D'une féminité particulière, il est vrai, et avec laquelle on va de surprises en surprises. *La Semaine d'amour* (*d'amitié* donnerait peut-être plus exactement le ton et le sens du livre) est, si l'on veut, le carnet, pour la semaine, de cette femme toute spontanée, d'esprit prompt, voyant et sentant, si l'on peut dire, en raccourci, et qui compte, pour son talent, autant de chauds admirateurs que d'irréductibles détracteurs. Les hommes, les femmes, les amis, les camarades de lettres, la famille, la maison, c'est tout cela dont s'occupe Mme Aurel dans les « entretiens » qui composent ce livre aux pages curieuses, piquantes souvent, fières et dégagées, et toujours sincères.

CHRISTIAN BECK

(Collection publiée sous la direction de).

Le Trésor du Tourisme : L'Italie septentrionale vue par les grands Ecrivains et les Voyageurs célèbres : *Le Piémont. Milan. Venise. Florence. L'Ombrie.* Préface par Teodor de Wyzewa. Vol. in-16.................... 3,50

Cette collection entreprise par M. Christian Beck vient à

OEUVRES COMPLÈTES DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française. Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

EN VENTE

Pages choisies, publiées par Henri Albert avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche, gravé sur bois par Julien Tinayre. Un fort vol. in-18 (14 édit.) 3.50

L'Origine de la Tragédie, ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Un volume in-18 (7e édition)................ 3.50

Considérations inactuelles (*David Strauss. De l'utilité et des inconvénients des études historiques*), trad. par Henri Albert. Vol. in-18 (4e éd.) 3.50

Humain, trop humain (1re partie), traduit par A.-M. Desrousseaux. Un volume in-18 (9e édition). 3.50

Le Voyageur et son Ombre, *Opinions et Sentences mêlées* (*Humain, trop humain*, IIe partie), trad. par Henri Albert. Vol. in-18 (9e édition)......... 3.50

Aurore (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18 (8e édition). 3.50

Le Gai Savoir (*La Gaya Scienza*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18 (9e édition).......... 3.50

Ainsi parlait Zarathoustra, traduit par Henri Albert. Un volume in-18 (25e édition)............ 3.50

Par delà le Bien et le Mal, *Prélude d'une Philosophie de l'avenir*, traduit par Henri Albert. Volume in-18 (10e édition)......................... 3.50

La Généalogie de la Morale, traduit par Henri Albert. Un volume in-18 (7e édition)............ 3.50

Le Crépuscule des Idoles, LE CAS WAGNER, NIETZSCHE CONTRE WAGNER, L'ANTÉCHRIST, traduits par Henri Albert. Un volume in-18 (9e édition)............ 3.50

La Volonté de Puissance. *Essai d'une transmutation de toutes les valeurs*, traduit par Henri Albert. Deux volumes in-18 (9e édition)............ 7 »

Ecce Homo suivi des Poésies, traduit par Henri Albert. Vol. in-18 (6e édition)..................... 3.50

POITIERS. — IMP. G. ROY.

LA QUESTION WALT WHITMAN

—

Je croyais qu'on en avait fini avec cette fastidieuse discussion sur les penchants érotiques de Walt Whitman. Après une première protestation contre des calomnies qu'aucun fait ne justifie, j'espérais pouvoir me taire — et je me suis tu en effet — estimant que les lecteurs du *Mercure* étaient assez intelligents pour mettre eux-mêmes au point les prétendus témoignages invoqués par MM. Harrison Reeves et Edouard Bertz comme preuves de la sodomie du grand poète américain. Mais ceux-ci ne se tenant pas pour battus, je rentre dans la discussion pour les réfuter définitivement.

Avant de m'y engager, je tiens à déclarer que mon attitude n'est nullement déterminée par le « sentimentalisme récalcitrant » que me prêtent, d'après M. Bertz, les *Archives d'Anthropologie criminelle*. Je suis un simple membre de ce grand jury qu'est le public, et, me souvenant que j'ai fait jadis mes études de droit, je réclame la preuve irréfutable des faits que les adversaires de Walt Whitman lui reprochent vingt et un ans après sa mort. Je ne puis vraiment me satisfaire de cette déclaration de M. Harrison Reeves : « Je tiens pour certain que M. Merrill est dans l'erreur et que le témoin de M. Apollinaire est exact dans le récit des faits en question, *bien que je ne puisse offrir aucune preuve directe, n'ayant pas connu Whitman ni assisté à ses funérailles*. » Je crois rêver. Transposons en termes généraux ce mirifique raisonnement : « Je tiens pour certain que vous avez tort, quoique je ne connaisse rien par moi-même du point en litige, et que je ne puisse pas prouver que j'ai raison. » Depuis quand l'affirmation d'une conviction personnelle, sans preuves à l'appui, a-t-elle la moindre valeur comme témoignage ?

Je souhaiterais que MM. Reeves et Bertz apportassent dans

la discussion autant d'impartialité que moi. L'un parle de honte et l'autre d'abomination au sujet des faits qu'ils racontent. Or, j'ai lu assez de traités spéciaux pour ne voir dans les anomalies sexuelles ni abomination ni honte. Laissons l'étude de ces questions aux médecins, à qui je reprocherais pourtant de faire flèche de tout bois pour soutenir leurs thèses.

Si je proteste contre les accusations dirigées si tardivement contre Walt Whitman, moi qui ai jadis tenté, avec le concours du regretté Léon Deschamps, d'obtenir par une pétition la libération d'Oscar Wilde, c'est parce qu'elles sont infamantes au premier chef. Elles sont même si infamantes que le sodomite est puni de prison dans presque tous les états civilisés, et qu'en Ecosse, d'après la loi commune, qui n'est heureusement jamais appliquée, il encourt la peine de mort. Faire passer Walt Whitman pour pédéraste, c'est infirmer tout son enseignement, c'est le livrer au mépris public, c'est traîner dans la boue la mémoire d'un des hommes les plus nobles du XIXe siècle. Et pourtant M. Harrison Reeves ose écrire que ceux qui accusent Walt Whitman de sodomie « sont aussi loyaux envers lui et aussi jaloux de son honneur que peut l'être M. Stuart Merrill ». Dieu me préserve à jamais de ce genre de loyauté ! Chez quel Escobar M. Reeves a-t-il appris qu'il était loyal de reprocher à un mort dont l'honneur vous est cher un crime pendable ? En tout état de cause, n'aurait-il pas été plus simple de se taire ?

Entrons dans le vif du débat.

Ce qui infirme tout d'abord le prétendu témoignage de M. Harrison Reeves, c'est qu'il persiste à prêter aux funérailles de Walt Whitman, *auxquelles il n'assista pas*, un caractère de la plus haute extravagance. Allons, MM. Reeves et Bertz, soyez donc un peu sérieux. Il ne s'agit pas ici d'un événement préhistorique. Whitman, je le répète, est mort il y a vingt et un ans, et tous les journaux importants des Etats-Unis publièrent des comptes rendus de ses funérailles. Ces journaux ne sont pas tombés en poussière, et les bibliothèques publiques sont nombreuses en Amérique. Eh bien ! je vous mets au défi de me citer, même dans la presse d'église hostile à Walt Whitman, une seule relation qui concorde avec la vôtre ! Mon défi sera-t-il relevé ? Pour mieux confondre mes adversaires, je donne plus loin les noms de quelques-uns de

ɔux qui assistèrent à ces funérailles. Imaginer que ces hom-
es célèbres à divers titres aient présidé à une saturnale
d'ivrognes et de pédérastes » est presque faire preuve de
lie.

M. Harrison Reeves croit justifier son impression par les
acontars d'un ancien éditeur de Philadelphie, dont je serais
ien curieux de connaître le nom. Celui-ci lui aurait fait le récit
étaillé de ces funérailles, et, dit M. Harrison Reeves, « sa
arration corrobore exactement et dans tous ses détails celle
u témoin de M. Apollinaire, à cette exception *qu'il en pour-
ait dire bien davantage.* » Nom de Priape, davantage? Que
I. Harrison Reeves se hâte de nous le dire, fût-ce en latin.

Et cependant M. Reeves, dont l'ingénuité me touche à la
ongue, ajoute : « Il n'y eut certainement jamais de scandale
ux Etats-Unis, soit au sujet du caractère sexuel de Whitman,
oit au sujet de ses funérailles. » Cet aveu devrait me suffire,
uisqu'il me livre M. Reeves poings et pieds liés. Donc Walt
Whitman, qui vivait dans une maison de verre, autant dire
ans la rue, n'a scandalisé personne de son vivant, dans un
ays si prude que Maxime Gorki, coupable d'y être venu avec
a maîtresse, faillit s'en voir interdire l'accès, il y a peu d'an-
ées, comme indésirable?

Son propre aveu semble gêner M. Harrison Reeves, et
omme décidément il est scrupuleux, il se demande la raison
e la tolérance du public pour un poète dont l'œuvre, mais
on la vie, choqua formidablement le puritanisme américain.
Et il trouve cette raison, qui est bien la plus stupéfiante du
onde : « C'est que Walt Whitman est pratiquement inconnu
n Amérique. »

Inconnu, l'homme salué aux Etats-Unis comme un génie
ar Emerson, Thoreau, Bronson Alcott, Joaquin Miller, John
Burroughs, et en Angleterre par Tennyson, Swinburne, Wil-
am Michael Rossetti, John Addington Symonds, Robert
Buchanan, Anne Gilchrist? Inconnu, le collaborateur du
Harpers Magazine, de *l'Atlantic Monthly*, du *Century*,
u *Critic*, c'est-à-dire des revues les plus répandues aux
Etats-Unis? Inconnu, celui dont la dépouille mortelle fut sui-
ie jusqu'à la tombe par J.-H. Stoddard, Julius Chambers,
George W. Childes, Julian Hawthorne, Robert G. Ingersoll,
oètes, philosophes, romanciers, journalistes, financiers en

renom, qu'on veut nous présenter aujourd'hui comme ayan assisté à une orgie funèbre ?

Vraiment, je rougis d'avoir à discuter de pareilles niaise ries. Je continue cependant l'examen des « horribles révéla tions » du vieil éditeur de Philadelphie, lequel faillit êtr expulsé de son église, le pauvre homme, pour avoir fréquent Walt Whitman et Oscar Wilde. Savez-vous quelle abomina tion ils commirent ensemble, ces deux sacripants de poètes Je vous le donne en mille : ils s'adressèrent par leur prénom ce qui faillit donner une attaque au vieil éditeur ! Or nul n'i gnore qu'on appelait toujours Wilde et Whitman par leu prénom, de même qu'en France on dit couramment Théo, Gé rard ou Catulle pour désigner trois poètes célèbres.

Un témoin aussi facilement choqué que le vieil éditeur d Philadelphie me semble avoir l'esprit fort mal tourné, comm tant de cagots qui interprètent dans un sens obscène le plus innocentes paroles. Ainsi, lorsqu'il affirme que les deu poètes ne parlèrent que de jolis garçons et de l'insipidité d l'amour féminin, je le trouve fort sujet à caution. Il ne nou donne que son interprétation d'un dialogue sans doute inof fensif. Or nous venons de voir ce que valent ses interpréta tions. La vérité, c'est que lorsque Oscar Wilde visita l'Amé rique, il n'était nullement soupçonné d'anomalies sexuelle qui, à mon avis, ne se développèrent que plus tard. C'est un question à élucider. Dans tous les cas, à l'époque dont je parle on le plaisantait surtout au sujet d'une liaison qu'il avait ave une belle actrice anglaise. Gilbert et Sullivan venaient de l satiriser dans leur opérette *Patience*, sans faire la moindr allusion, de près ou de loin, à des goûts antiphysiques. Quan à Walt Whitman, c'était déjà un vieillard à l'aspect vénérabl paralysé depuis de longues années et posant un peu au pro phète. Une conversation badine sur le charme des petits gar çons me semble absolument impossible entre deux homme de caractère si différent, dont l'un fut le plus raffiné des aris tocrates et l'autre le plus fanatique des démocrates. Je com mence à soupçonner le vieil éditeur de Philadelphie d'êtr un tantinet érotomane.

J'ai connu, moi, un vieil éditeur de Boston, dont aucu propos n'a jamais confirmé les histoires du vieil éditeur d Philadelphie. Ce vieil éditeur de Boston s'appelait Jame

sgood et devint à Londres l'associé de mon très cher ami
iarence W. Mc Ilvaine, décédé récemment. Il avait eu le
›urage de publier une des nombreuses éditions de *Leaves of
rass*, mais il n'eut pas celui de résister à l'assaut furieux
es moralistes de sacristie. Il supprima donc l'édition. C'est
ire qu'il fit une mauvaise affaire avec Whitman, qui défen-
ait naturellement son œuvre envers et contre tous. Cepen-
ant je n'ai jamais entendu Osgood ni Mc Ilvaine proférer un
ıot qui pût porter atteinte à la mémoire du « Good Gray
oet ». On voit que pour défendre Whitman je donne des
oms, moi. Que ses accusateurs en fassent autant.

Il est vrai que M. Harrison Reeves allègue d'autres raisons.
'n jour qu'il se promenait à Huntington, dans le Long
land, il y interrogea une douzaine d'habitants au sujet de
Valt Whitman. « Quelques-uns des plus âgés des fermiers
arlaient d'abondance des irrégularités de Walt [tiens,
. Reeves l'appelle aussi par son prénom!] envers les garçons
de sa moralité spéciale. » Je sais gré à M. Reeves, qui est
écidément très honnête, d'ajouter immédiatement : « Aucun
e ces braves gens, pour étrange que cela puisse paraître, ne
emblait le trouver abominable pour cette raison. » La logi-
ıe élémentaire n'impose-t-elle pas cette conclusion : il ne se
assa rien d'abominable?

Je suis né moi-même dans le Long Island, à Hempstead, où
on grand-père possédait un domaine. Je n'en ai gardé aucun
ouvenir, ayant été amené en bas âge à Paris. Mais par les
écits de famille, je connais un peu la mentalité des habitants
ı pays : c'étaient, pour tout dire, des puritains qui n'au-
ient pas toléré la moindre atteinte à la pudeur. Whitman
pu les étonner par ses allures et ses opinions libres. On sait
ıe les ruraux n'aiment guère les excentriques, et qu'ils sont
ıujours à l'affût du moindre scandale qui puisse les discrédi-
r. Walt Whitman ne donna aucune prise à leur malveillance.
n point, c'est tout.

Dernier argument de M. Harrison Reeves : « J'ai toujours
ıtendu dire que le refus du président Charles Eliot de lais-
er Whitman donner une conférence à l'Université Harvard
vait été fondé sur la réputation d'homosexualité du poète. »
n a déjà remarqué que M. Reeves, dès qu'il hasarde une

accusation, l'atténue aussitôt. Il ajoute : « Du moins, c'est ainsi que les étudiants expliquèrent ce refus. »

Répondons en deux mots que l'interprétation donnée à l'incident par quelques étudiants n'a aucune importance. L'extraordinaire aurait été que le président Charles Eliot eût autorisé une conférence de Walt Whitman, le glorificateur de la chair, le chantre de l'amour physique, le prophète de la société future. Imaginez qu'on ait demandé à M. Jean Richepin de faire une conférence en Sorbonne au moment où il écrivait *la Chanson des Gueux* ou *les Blasphèmes*, et vous aurez un cas à peu près analogue.

J'en ai maintenant fini avec M. Harrison Reeves. Venons-en au terrible M. Edouard Bertz. Eh! oui, il est terrible. Ne se vante-t-il pas d'avoir « réduit en poussière » le libelle d'un pamphlétaire allemand qui n'était pas de son avis, et ne menace-t-il pas M. Bazalgette de son artillerie? On ne sait trop si on a affaire à un caporal ou à un Herr Doktor. Il en a plein la bouche lorsqu'il parle de « la Science et de ses représentants ». Dieu soit loué, la grande Allemagne compte des savants d'un autre calibre que M. Edouard Bertz. (Qu'on me pardonne des métaphores d'artilleur; M. Bertz me les suggère.)

Il aboutit à de surprenantes conclusions : « Le fanatisme cultuel pour Whitman est réactionnaire et s'oppose au progrès même de la culture. » Voilà le grand mot allemand lâché : *Die Kultur !* Il est donc essentiel de croire que Walt Whitman fut un pédéraste pour que la culture progresse? Tout le début de la dernière lettre de M. Edouard Bertz est un modèle achevé de l'éloquence du cuistre en colère. J'en fus néanmoins, je l'avoue, fort impressionné, m'attendant à ce que M. Bertz, rompu aux méthodes scientifiques, nous réduisît en poussière, M. Bazalgette et moi, sous la preuve écrasante de la sodomie de Whitman. Or cette preuve, l'unique preuve de M. Edouard Bertz (cramponnez-vous aux meubles), la voici : il connaît « un poète américain célèbre » qui a connu à Chicago « un avocat estimé », lequel lui aurait confié qu'il avait été souillé à l'âge de quatorze ans par Walt Whitman. Singulier monde où un avocat estimé ne peut s'empêcher de raconter sa petite mésaventure, sous le sceau du secret, à un poète américain célèbre, qui n'a rien de plus

ressé que d'en informer M. Edouard Bertz, lequel à son tour a divulgue *urbi et orbi* par l'intermédiaire du *Mercure*. es avocats estimés de Chicago doivent désormais s'aborder vec méfiance dans leur salle des Pas Perdus.

J'ai terminé mon examen des prétendues preuves avancées ar MM. Harrison Reeves et Edouard Bertz. Il me reste l'impression d'avoir combattu des fantômes. Voici l'exacte énumération des « témoins » de l'accusation :

1° Le témoin, *anonyme*, de M. Guillaume Apollinaire ;

2° L'éditeur de Philadelphie, *anonyme*, de M. Harrison Reeves ;

3° Des fermiers, *anonymes*, de Huntington (Long Island) ;

4° Des étudiants, *anonymes* de Harvard ;

5° Un poète, *anonyme*, qui aurait reçu la confidence d'un vocat, *anonyme*, de Chicago.

Je pense que le procès est jugé, à moins que l'un des accuateurs ne consente à jeter le masque. Je ne vois pas quel aconvénient il y aurait à citer les noms du témoin de M. Apolnaire, de l'éditeur de Philadelphie, des fermiers de Huningtou, des étudiants de Harvard et du poète américain. Jue de prudence pour déshonorer un homme tant d'années près sa mort !

Quant à l'interprétation de certaines des œuvres de Walt Vhitman, voilà une autre affaire, j'en conviens hautement. A remière lecture, certains passages de *Calamus* semblent fort mbigus. Mais malgré les termes passionnés dans lesquels Vhitman parle de l'amitié, il est impossible d'y voir un poème antiphysique, puisque, dans sa péroraison, Whitman exorte ses amis, ses camarades, ses frères à se joindre à lui our fonder, des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, des rontières du Mexique à celles du Canada, la grande république déale des Etats-Unis. Singulière conclusion d'un poème où es monomanes voient un appel à la sodomie.

M. Edouard Bertz estime, lui, qu'un autre poème de Whitman révèle encore mieux son anomalie, et il en cite dans son vant-dernière lettre au *Mercure* un fragment qu'il ne prend nême pas la peine de traduire en français et où, pour ma art, il m'est impossible de trouver quoi que ce soit de répréensible. M. Bertz, pour mieux déjouer les recherches, semble voir expressément choisi, dans une des éditions les plus rares

de *Leaves of grass*, ce poème qui fut supprimé dans les éditions suivantes. M. Bertz ne se doute pas que je la possède, son édition. J'y ai lu le poème incriminé et j'affirme que tout y est aussi innocent que dans le passage cité en anglais. Il est évident qu'un esprit vicieux peut y trouver ce qu'il y cherchera. Quant à moi, je suis décidément un de ces réactionnaires qui empêchent la culture de progresser : je n'ai vu dans ce poème qu'une lamentation passionnée sur la perte d'un ami.

Arrivé au bout de ma réfutation, je tiens à dire que si je suis le dernier à récuser l'évidence d'un fait, je suis le premier à protester contre des calomnies anonymes qui attentent à l'honneur d'un poète. Vous avez essayé de déshonorer Edgar Poe, nous défendrons contre vous Walt Whitman. M. Bazalgette a tort de traiter par le mépris des accusations dont, quelque absurdes qu'elles soient, il restera quelque chose. A l'image obscène qu'on veut nous imposer de Walt Whitman, j'opposerai, jusqu'à ce qu'on m'ait irréfutablement prouvé que j'ai tort, celle du « Guérisseur de Plaies » qui, du fond des ambulances empestées, écrivait des lettres si divinement touchantes aux mères et aux fiancées des soldats blessés pendant la guerre de Sécession.

Et relisons, pour nous purifier, cette magnifique strophe du poète américain, où se résume tout son idéal :

Là où s'élève la cité de la propreté des sexes,
Là où s'élève la cité des pères au sang pur,
Là où s'élève la cité des mères au beau corps,
C'est là que s'élève la grande cité !

STUART MERRILL.

LE DIABLE AU PRESBYTÈRE

(*Suite* [1]).

—

Quatre fois par an, curés, desservants et vicaires se réunis-
nt dans chaque canton, tantôt au siège du doyenné, tantôt, à
ır de rôle, chez leurs collègues les plus âgés.
C'est la « retraite » ou « mission », qui comporte deux
dres d'exercices rituellement observés.
Tout d'abord, une conférence, au cours de laquelle le curé-
yen donne lecture à ses collègues du mandement trimes-
el et des instructions secrètes de l'évêché. Ces préliminaires
complis, l'on discute à loisir quelque point obscur de théo-
ie ou de morale, quelque cas de conscience troublant ou
ficultueux. Prétexte à de belles joutes oratoires, de savou-
ıses arguties où ,délicatement fouettées les unes par les au-
s, les intelligences ont leur mousse.
A ces jeux subtils, l'abbé Trudet ne prenait ordinairement
nt part. Il se réservait pour la seconde partie des exerci-
, la cène plantureuse qui, immanquablement, clôturait la
retraite ».
A ces « déjeuners de mission », suivant le terme consacré,
lésiastiques de tout âge dépouillent à l'envi leur caractère
erdotal et se laissent aller, pour quelques heures, au très
ıple et honnête plaisir d'être de bons vivants.
Bouffonneries et chansons, propos scabreux et raillards ne
ıt nullement exclus de ces agapes. Et qui, de bonne foi,
ıgerait à s'en formaliser ?
Il est probable que Dieu le père lui-même, quand son éter-
é lui pèse, aime à se divertir (car ils ne chantent pas tou-
ırs de la musique d'Eglise) aux concerts folâtres des Domi-
iions et des Trônes. Et il n'est point défendu, somme toute,
ministres de Dieu de se souvenir quatre fois par an qu'ils
ıt hommes.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 393.

Chaque fois que son tour de bienvenue se présentai l'abbé Trudet tenait à honneur de bien traiter ses confrère

Guigne-à-gauche se ruait en cuisine et Boule-en-dos e astiquage pour rendre dignes de ces hôtes de marque la tab et l'hôtellerie.

L'abbé sentait bien comme une appréhension, qui se pou rait qualifier de mélancolique — si le cher homme eût su que c'était que la mélancolie, — à la pensée que, toute u grande journée, son riant ermitage serait saccagé, son no chaloir et sa solitude dilapidés, son joli vin profané par pl d'une lèvre ou d'un regard indignes...Impression tôt dissipé Ce n'est pas sans raison qu'au séminaire, où la coutume e religieusement observée de se décerner des surnoms, on l'ava baptisé, en raison de son universelle bienveillance, *Omn omnibus*.

Quelles préventions, au reste, eussent pu tenir contre l'exu tation profonde qu'éprouvait le saint homme à fraterniser la circonstance avec ses deux « alter ego » : son vieux cam rade et frère d'ordination, l'abbé Maheu, le bon curé de Lign rolles, et l'enfant chéri de son cœur et de sa pensée, le Be jamin de ses dilections, — l'abbé Ravenelle, desservant Sermoise ?

Dans un visage tourmenté, bourgeonneux, de Mirabea paysan, deux yeux extraordinairement bleus, mais embués larmes, d'enfançon qui se réveille : des yeux couleur « de f de fête », pour employer un mot du pays ; un corps déjet courtement replet comme un « coucourgeon » sur une borne tel apparaissait l'abbé Maheu, le doyen d'âge des prêtres canton.

Nonobstant la dissemblance absolue de leurs tempérament une profonde amitié l'unissait à l'abbé Trudet, non moins q le trait d'union d'une angélique bonté, —chez celui-ci taqui et goguenarde (la taquinerie, a dit Hugo, est la méchanceté d bons), inquiète et apitoyée chez celui-là.

La vie du vénérable abbé Maheu était un modèle de rec tude et de simplicité : simple et probe comme une fleur d champs, d'un trait vigoureux et net comme ces grand'rou du pays mainiau, qui piquent toutes roses vers l'horizon, donnent l'invincible désir, sitôt qu'on y a mis le pied, marcher jusqu'au bout.

Naguère petit gardeur de moutons, aujourd'hui « toucheur » d'âmes, il était le pasteur-né.

Jadis, lorsque, sur l'ordre du maître, il menait ses ouailles à l'abattoir, il souffrait cruellement à voir son troupeau se renouveler sans cesse par la mort successive des têtes qui le composaient. Une horreur à la longue s'empara de lui, de tout ce sang et ces égorgements. La houlette répudiée, il se fit prêtre.

Hélas ! il a retrouvé les mêmes angoisses à voir son troupeau raisonnable à tout instant décimé. Tandis que l'abbé Trudet extrême-onctionnait ses malades à la gaîté, comme s'il embarquait l'heureux voyageur en train de plaisir, chaque fois que l'abbé Maheu portait le bon Dieu à quelque agonisant, c'était comme un peu de sa vie qui se détachait et défaillait avec le moribond. Affreuse désolation de ne pouvoir pâturer, hélas! des moutons éternels ! Il ne se passait point de jour que le vieux berger du Seigneur ne revécût toute l'infinie détresse du petit pastouriau.

Et ne pouvant, cette fois, déposer la houlette, il s'est attaché fiévreusement aux moindres de ses brebis, insouciantes ou plaintives, chérissant chacune d'elles d'une amour immodérée, leur prodiguant ferveurs sur câlineries, tremblant de ne pas les choyer assez avant que le temps, boucher de nos espérances, ne les ravisse à sa tendresse...

L'abbé Ravenelle est trop jeune encore pour connaître la ferveur désespérée de semblables effusions.

Frais émoulu du séminaire, il ne connaît de la religion que les flammes pures des textes et la sécheresse ardente des exaltations solitaires. Sa vocation est trop récente, l'adolescence trop proche, pour que l'esprit de renoncement ait pris possession de lui.

Et cependant, quel désenchantement déjà, depuis la première « messe blanche », — cette messe pour rire que balbutient les jeunes lévites afin de s'exercer à dire sans se tromper la vraie messe, la messe consacrée; — cette « messe blanche », toute pareille à ces amours d'essai, où l'on dépense vers la quinzième année des trésors d'effusion et de grâce que l'on ne retrouvera plus jamais ensuite...

Ce matin encore, en prenant le train qui, deux stations plus loin, le déposait à Saint-Aubierge, n'a-t-il pas murmuré tout

au long, avec une componction parfaite, la prière indiquée au formulaire « pour les prêtres qui voyagent en chemin de fer » ?

« Dieu tout puissant, jetez un regard de bonté sur ce monu-
« ment de notre industrie. Bénissez, Seigneur, cette voie nou-
« velle et les chars préparés pour son service. Bénissez tous
« ceux de vos serviteurs qui la parcourent. Ordonnez à vos
« anges de les accompagner assidûment depuis le départ jus-
« qu'au retour, d'ombrager toute cette ligne d'une invisible
« nuée, et de faire qu'elle ne soit jamais témoin de collisions,
« d'incendie, de chutes et de blessures... Remplissez vos ser-
« viteurs de saintes pensées et de pieux mouvements. »

Cette vocation, c'est l'abbé Trudet qui l'a découverte et guidée. Il est fier de son élève. Volontiers, il le promènerait à son bras, comme une mère son saint Cyrien de fils, pour le montrer à tout venant.

— C'est mon petit... C'est mon grand...

Ainsi le nomme-t-il alternativement.

« Mon grand » est presque élégant dans sa soutane toute neuve et fortement serrée à la taille, faisant saillir la minceur juvénile du buste. D'un geste précieux et coquet, il retrousse en marchant sa douillette et, involontairement, se déhanche comme une jeune épousée.

— Il a son « dodin », disent les bonnes gens de Saint-Aubierge. Aimable puérilité de l'âge ! Il se pavane, fier de sa tonsure comme un goussepain de l'école de sa médaille. Menue et mignonne, ronde et bien découpée comme un bel écu vif, il y passe à tout instant la main comme pour s'assurer qu'elle est toujours là.

Il parle bas, si bas que ses moindres mots sont un frôlement et une caresse. L'abbé Trudet auprès de lui semble brailler comme un putois. Chuchotis emprunté au séminaire où, au cours de diction, il s'est parfaitement assimilé cette voix estompée et, pour ainsi dire, au crayon : — la voie de sacristie ou de confessionnal, la vraie voix du prêtre.

Les lys de la candeur et les roses de la timidité alternent sur ses joues. Il s'est assis à la table de travail de son vieux moniteur, sur son fauteuil bas, et son visage seul émerge d'une pile de gros livres — des livres de théologie. On ne voit plus de soutane ni de rabat : plus qu'une fine, nerveuse et sémillante tête de jeune homme.

Il se plaît à évoquer chaque fois son enfance rêveuse, quand l était, dit-il, « libre et comme tout le monde.... » Il s'attarde . égrener, devant la complaisance charmée du vieux prêtre, e rosaire précieux et puéril des mille et jolis riens qui font les ouvenirs.

... Ce sont maintenant de grandes jeunes filles, quelques-mes de jeunes femmes, celles dont il partageait les jeux quand lles étaient fillettes et lui petit garçon. A mots voilés, coupés e silences émouvants, il se laisse aller à évoquer l'une d'elles, ne amie de sa sœur, qui est venue assister à son ordination t qui a pleuré...

A cette réminiscence toute racinienne et jolie, le jeune prê-re s'attendrit si visiblement que le vieux curé le tance un peu, vec une rudesse affectée :

— Gare aux jupes, toi, mon gaillard! Si tu n'y prends pas arde, les « fumelles » te perdront ! Elles viendront pleurer ans ton rabat, et, pour mieux les consoler, tu les « biseras » ur les yeux... Connais ça ! Houmphre !...

Le bon abbé feule et renifle, comme un chat qui, par mé-arde, vient de tremper son museau dans du vinaigre.

Le jeune desservant tourne au cramoisi de pivoine.

Le vieux a posé sa main rude sur le coin délicat où il souf-e depuis tant de nuits...

★

Sub tuum præsidium....

Invocation silencieuse d'augures assez disciplinés ou maî-es d'eux-mêmes pour se regarder fixement sans broncher, formule sacramentelle, destinée à appeler les bénédictions ı Ciel sur les travaux de l'humble synode, fait communier entalement les quinze ou vingt prêtres là réunis.

Et cependant, qui jouirait du don de clairvoyance, au fond es regards évasivement extatiques, par delà les fronts exagé-ment recueillis, déchiffrerait sans peine, toute nue et crue, tte prière :

— Faites, ô mon divin Maître, que les asperges donnent et ie les petits pois grainent bien, que mon coryza se résorbe qu'on me change mon { curé ! » / vicaire ! » }

Un restant de vergogne ou un défaut d'expérience commu-

niquent aux prières des jeunes une précipitation marquée. Ils ont à cœur, semblent-il, d'épargner au Créateur l'importunité prolongée de tels colloques...

... *et in sæcula sæculorum, amen !*

Puis, tandis que le doyen, un vieil archiprêtre ligneux, les cheveux en éteules comme un ancien soldat, et qui s'écoute parler du haut du nez, marmonne avec lenteur les instructions pastorales, en catimini l'on chuchote, l'on clabaude de Monseigneur, nouveau venu dans le diocèse, prélat de caste qui, pour n'être pas troublé dans l'exercice du bien qu'il veut faire, n'accorde jamais rien de ce qu'on lui demande, et ne rit jamais, de crainte, assure-t-on, de se chiffonner le visage.

Seul, le digne abbé Trudet, en une circonstance mémorable, a eu la bonne fortune de dérider cet impassible.

C'était pendant la tournée de confirmation, le jour où Monseigneur s'arrêta à Saint-Aubierge. Comme il admirait le presbytère avec sa verdure, ses fleurs, et son grand beau jardin, regorgeant ce jour-là de soutanes à planté :

— Mais c'est ici le Paradis ! avait daigné laisser tomber aimablement le prélat...

Et le curé de répliquer malignement, en embrassant d'un geste le noir fourmillement des oints du Seigneur :

— Hélas ! non, Monseigneur ! Il n'y aurait pas tant de prêtres !....

. . . .

Le doyen a fini sa lecture. C'est l'heure exquise de la controverse. Les jeunes lévites se mordillent la lèvre et se frottent les mains. Bec et ongles aiguisés, l'œil émerillonné et l'oreille agressive, ils trépignent sur leurs sièges, tandis que les vieux, assagis, demeurent vaguement hébétés, annexés à leurs chaises, comme, aux piquets d'une tente où les trafiquants de la caravane se concertent, les méharis pensifs...

Cette fois, la dialectique promet d'être particulièrement palpitante puisqu'elle évoque l'image même de la Bête, l'exécrable Béhémoth, le spectre abhorré de la franc-maçonnerie.

Une servante — expose l'argument — a perpétré un vol d'une certaine importance. Elle est au service d'un maître vénérable — entendez : dignitaire des Loges, — et l'argent qu'elle lui a soustrait était destiné à subvenir aux frais d'une violente campagne anticléricale.

La brave femme a-t-elle commis un péché mortel, ou simple-ent véniel, ou même pas de péché du tout ?

La controverse s'engage. L'« avocat du diable », qui jamais ieux ne justifia son nom (il se porte partie civile pour le vénérable »), ahane à la riposte. Il est assailli de droite et de auche, d'estoc et de taille, et son argumentation criblée à jour omme un sas.

La question du péché mortel est écartée à l'unanimité. Les oix se partagent entre la vénialité et la rémission pleine et itière. Finalement, c'est la vénialité qui l'emporte, — avec correctif que la bonne et hypothétique servante devra, son me régénérée, quitter le service du maître indigne pour entrer celui d'un chrétien éprouvé.

Pendant le dépouillement du scrutin, les propos s'égaillent, e la casuistique glissent à des sujets variés, oscillent de la mple badinerie au sacrilège, avec cette médisance douce-euse, cette humeur tenace et mordicante qui est comme le oltairianisme des gens d'Eglise. A incisives aiguës ou à lar-es molaires, on y décortique tel confrère absent ou même résent : — celui-ci, un véritable apôtre, et qui prêche en effet omme les apôtres... avant la visite du Saint-Esprit ; celui-là, ui, n'ayant jamais pù pénétrer le divin mystère de la Trans-ibstantiation, ne peut se tenir de le prendre à tout événement our texte de ses prônes : tant il y a de plaisir, insinue quel-ue bonne pratique, à persuader aux autres ce que l'on ne omprend mie...

Et ce sont, tout courant, les bluettes anecdotiques des sa-isties ou des confessionnaux, les miettes de la Sainte Table : exclamation de la paysanne qui, se présentant à confesse our la première fois et rebutée par la multiplicité des cas énu-érés dans son paroissien, débite en pagaille tout ce qu'elle a it « v'lontiers ben » depuis sa naissance, en maugréant : Hé ! j 'sais-t-y, ma ? Piochez là-dedans tout ce qu'il vous ut ! »

C'est la ménagère qui s'approche de la Sainte Table pour cevoir la communion, son « queniot » pendu à ses jupes : le tit « serpidat » ne peut tenir en place et, au moment où fficiant se baisse pour placer l'hostie sur les lèvres de la mmuniante, l'enfant porte sur le pain mystique une menotte crilège. Et la mère, extatiquement courroucée, de proférer

cet anathème, souligné d'une retentissante mornifle : « Touche pas ça, fideguerce ! C'est du caca ! »

C'est le madré paysan qui, à son heure dernière, ayant beaucoup donné à l'Eglise et sollicité de laisser quelque pécune pour fonder des messes, veut absolument faire dresser par devant notaire un acte où le curé se porte garant de son salut.

Anecdotes de la veille ou de l'avant-siècle, d'hier et de toujours, en lesquelles se retrempe la bonne humeur cancanière et la cordialité caustique des dispensateurs de paradis.

Non moins que les plaisantins, les érudits mènent grand bruit dans le petit cénacle.

La pertinacité légendaire des pieux compilateurs, bénédictins et trappistes, s'est réfugiée dans la cervelle placidement obstinée de maint desservant de village. Le miel amer des ronciers desséchés et des cytises défunts n'a pas de plus diligentes abeilles.

Sur la foi d'un passage du père Martini, dans sa *Storia della Musica*, l'abbé Jumelet a entrepris d'établir, de façon péremptoire, en invoquant les textes, ce que chantaient Adam et Eve au sein du Paradis.

L'abbé Audieuvre, lui, a consacré trente ans de sa vie à l'étude juridique de la transformation du vieux « droit de jambage » seigneurial en « droit de cornuage », spécialement affecté aux gens d'Eglise, et dont, au témoignage de l'abbé d'Aillery, dans ses *Chroniques paroissiales*, toute fille, — prérogatives déférées sans nul doute dans le principe aux laiderons, — pouvait se libérer, moyennant trois chansons « gorgiases et de belle humeur ».

Ce travail achevé, l'abbé Audieuvre s'est rué à cœur perdu dans une étude médico-archéologique, et qui fera, il l'espère, autorité en la matière, sur « les bandages herniaires à l'époque carlovingienne ».

Mais ce sont là doctes passe-temps de quelques privilégiés.

A côté d'eux, il y a les bons vivants, sans autre spécialité que de couler des jours paisibles, fleuris de bien-être et de sanctification, entre leur bréviaire et leur chambrière, leurs paroissiens et leur évêque, en attendant d'être transférés sans secousse dans le sein de Dieu d'où ils sont issus et où ils dormiront un excellent sommeil, sur le mol oreiller de leurs souples vertus. Epicuriens du Seigneur, parvenus sans effort

à la bienheureuse ataraxie de la chair et de l'âme, de quoi gloseraient-ils sinon d'eux-mêmes, et du petit train-train de leur petite vie ?

Il y a les égrotants, que tracasse le souci de leur santé vacillante : tel le vénérable abbé Bouscarel — prêtre libre — qui tire successivement ses collègues à l'écart pour leur dévoiler, à mots couverts, le secret de ce qu'il appelle sa « friandise » ou son « Libera nos ». Laxatif, à l'entendre, aussi infaillible que Notre Saint-Père lui-même. Et c'est... oh ! mon Dieu, c'est bien simple... c'est de lire à la garde-robe, tout haut, en commençant par la fin et en scandant bien les finales, le quatrième des Psaumes de la Pénitence, qui se trouve à la page 76 du *Diarium*.

A condition, stipule-t-il, d'avoir bien soin, au même instant, et toujours sur les finales, — ceci est très important — d'épigorner délicatement la valve du nombril avec la pointe de l'ongle du petit doigt.

— Essayez-en, mon cher abbé, et vous serez débarrassé, en un tourne-main, de vos petits péchés...

Insensiblement, la conversation prend ce tour équivoque et scabreux qui fait le principal attrait des réunions corporatives.

Tous les prétendus dessous de l'Histoire Sacrée, cueillis à la venvole dans les livres de basse vulgarisation dévorés jusqu'à la garde : — Salomon avec ses 700 femmes et ses 300 concubines, la basse rivalité de saint Pierre et de saint Paul, les premiers apôtres et évêques avec leurs femmes et leurs filles, les matriarches et les agapètes, la papesse Jeanne et la papille Pétronille, et l'observance illégale du vœu de chasteté : — toutes les bribes d'athéisme joyeux grappillées dans Bayle et le Dictionnaire Philosophique, déformées, maculées, par la mauvaise foi des individus ou des causes ; — tout le ramassis de grossières calembredaines extrait des libelles impies dont le bas-clergé se montre en tapinois si friand ; tout cela gouillait, pouffait et borborygmait dans le salmigondis vulgaire des propos, assaisonné de ce gros rire par lequel les hommes, et particulièrement les hommes d'âge et de pensée, se revanchent, à ce qu'il semble, du malaise de l'idéal et de la beauté qui les opprime, déshonorent comme à plaisir leurs rêves et leurs élans.

Et, suivant l'ordinaire, la conversation, débridée, tourne tout à fait à la crapule, quand le bon abbé Trudet, au premier coup de l'Angelus, vient fournir, jovial Messie, la diversion nécessaire.

— A table, les amis, à table! *Edaces sportula juvat!* Il n'est point sain de se désheurer!...



Les naturalistes vont souvent chercher bien loin de fastidieux sujets de monographies ou d'études, alors qu'ils en ont de fort attachants sous la main.

Il est certain qu'un physiologiste avisé recueillerait grand profit des observations qu'il pourrait faire sur la capacité digestive des ecclésiastiques de campagne.

Et l'anatomiste serait intéressé à coup sûr par leur curieuse façon de s'asseoir à table à la crapaudine et jusqu'au menton. Il ne manquerait pas d'établir une corrélation entre cette attitude familière et la répartition insolite des organes intestinaux dans l'économie des tissus, le bedon pointant en éperon de navire ou en soc de charrue, saillant en exergue, en dehors de l'embonpoint général, comme une loupe sur un crâne ou comme une verrue fait fleur au bout d'un nez.

Et, poursuivant ses investigations, le même anatomiste serait amené à se demander, non sans stupeur, pourquoi tant d'ecclésiastiques au ventre redondant ont la face extérieure des genoux d'une conformation si semblable à celle d'une tête de mort.

Pendant la belle saison, l'abbé Trudet faisait dresser la table sous la charmille. Plusieurs de ses commensaux s'en plaignaient. Le friselis des feuilles, le ramage des oiseaux, la rumeur lointaine des champs troublaient leur recueillement de bouche et contrariaient la pieuse longanimité de leurs déglutitions.

— On ne s'entend pas manger, grommelaient-ils.

Et, de fait, la solennité qu'ils apportaient à cet exercice exigeait l'un de ces silences qu'une judicieuse association de mots qualifie de religieux.

Les jeunes faisaient cercle, pour les regarder goinfrer, autour de ces vénérables ancêtres, blanchis sous le harnais de gueule, vieux routiers de la boustifaille, champions de la confrérie et honneur du canton. Saints Ogres pourvus d'estomacs

leins d'élévation et de noblesse, magnifiques dépositaires de ie, natures perdues que seule l'Eglise, en ces âges médiocres, eut s'offrir le luxe d'héberger dans son giron.

Rien ne trouble leur faim : c'est le soir d'un beau jour.

Quelque « rôti de drap doré », — cochon de lait ou coq l'Inde farci et baignant dans son jus, — ouvrait le ban du nême coup aux goinfreries et aux bavarderies.

Il était rare qu'il ne se trouvât point parmi les convives quelque olibrius pour rééditer en cette occasion, quoique tant de ois ressassée, l'espiègle facétie du frocard qui, prié de découper une volaille sous menace d'être traité comme il traiterait l'oison, ouverture pour ouverture, darda délibérément on index dans le sot-l'y-laisse, puis, après avoir farfouillé arfouilleras-tu dans la panse, en retira le doigt, onctueux de onne farce, et le suça goulûment, en adressant à la ronde ette narquoise objurgation :

— Eh! bien, mes maîtres, j'attends la représaille!

Exhilarantes truculences, apophtegmes et contrepetteries antagruéliques, lieux communs d'aisances auxquels incline rrésistiblement le ténesme verbal des repas de corps; — c'est qui enchérira sur le voisin, empruntera ou ajoutera à la irelitantaine des contes de « haulte gresse » où s'égaye et se etrempe, depuis les Pharaons et tout probablement depuis le abaoth, la grasse faconde des serviteurs de Dieu.

C'est l'histoire-type du « songe au trésor », que tout bon rêtre catholique se doit d'avoir, au moins une fois en sa vie, ntendue ou narrée.

— Une nuit, expose le conteur, je rêvais que j'avais très oin, au « diable bouilli », dans une forêt inconnue, découvert n trésor. Le trésor — comment l'avais-je appris? il ne m'en ouvient plus, — était enterré à une assez grande profondeur u pied d'un gros chêne. Mais je n'avais pelle ni pioche pour e déterrer. Aller chercher une bêche, puis revenir? Fort bien. Iais comment repérer l'endroit? Faire une encoche au chêne? e n'avais point de couteau. A droite, à gauche, partout, des yrielles de gros chênes, tout pareils au premier... Comment aire? Soudain, une inspiration d'en haut, une véritable illunination du Saint Esprit... Que ne prenais-je tout tranquillenent mes aises au pied de l'arbre? Quel jalon plus insoupçonable et en même temps plus sûr que... vous m'entendez bien?

Aussitôt fait que dit. Là-dessus je pris mes cliques et mes claques et, tout soudain, me réveillai. Le gros chêne, la forêt, tout cela n'était qu'un rêve. Pas tout à fait, cependant... Car, au mitan du lit, tout de go, frais planté et pimpant, le jalon point de repère attestait pour son compte la réalité de mon rêve. Et hormis le trésor, il n'y manquait rien. »

. . . .

Anecdotes et victuailles épuisées, c'est au tour des chansons. Le caractère en a été tracé par avance d'un trait trop appuyé pour qu'il soit nécessaire d'y revenir.

Même proférées à tue-tête, elles donnent toujours un peu l'impression d'être chuchotées en confidence : tant l'emprise demeure impérieuse de la discipline ecclésiastique, — ineffaçable, en dépit des épanchements impurs et de la basse trivialité des instincts, l'atmosphère de recueillement qui flotte autour de l'âme, confite en silence et repliée sur elle-même...

D'abord, comme entrée de jeu, les premiers fredons qui se présentent à l'esprit : fredons d'oarystis — pâquerettes effeuillées, nouzilles cueillies à deux, — ritournelles rustaudes et vertes mazarinades émaillées de couplets satiriques, où l'innocence du prêtre et celle de ses paroissiennes sont conjointement mises à mal.

De cette chimérique collusion entre le cotillon et la soutane, les « collusionnaires » eux-mêmes sont les premiers à s'ébaudir. Ces badinages ont-ils donc plus de valeur que les contorsions grimaçantes des guivres et des gargouilles à l'entour du saint lieu ?

Le curé de chez nous
S'en allant aux noisettes :
— « Tout doux, tout doux,
Ma mie, embrassons-nous.
Laissons là la noisette
Et parlons d'amourette. »
Du temps qu'ils s'embrassaient,
Vint à passer un homme.
— « Curé, curé,
Il faut vous ensauver ! »
A laissé sa culotte :
C'est pour courir plus fort.
Tout en rentrant chez lui,
Rencontra son vicaire :
— « Vicaire, dors-tu ?

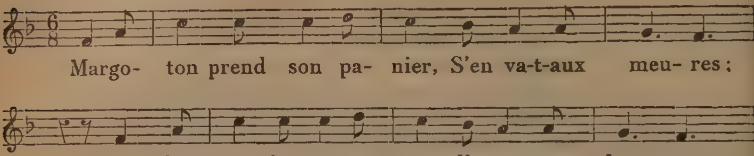
Moi, je ne puis dormir.
J'ai laissé mes culottes,
C'était pour mieux courir. »
Le vicair' lui répond :
— « Curé, dormez tranquille !
Dormez, dormez !
Vot' culott' vous aurez !
Dimanche, à la grand'messe,
Je la réclamerai. »
Le dimanche, à la messe,
Le vicair' monte en chaire.
— « Rendez, rendez
La culotte au curé !
Avec les fill's au bois
Il n'ira plus jouer. »
Au milieu de la foule,
Une jeune fill' se lève :
— « Je l'ai, je l'ai,
La culotte au curé.
Mais je la garderai
Car je l'ai bien gagnée. »

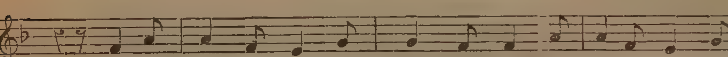
Autre thème, non moins libéralement exploité : les pseudo-venant- bon du confessionnal :

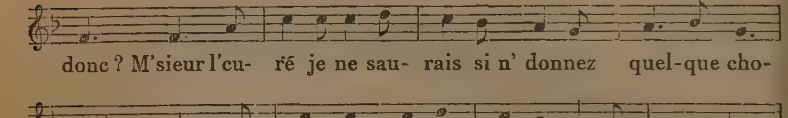
C'était un père curé
Qui confessait trois fillettes.
Et tout en les confessant,
Il leur parlait d'amourettes.
Et le menton lui hoguait,
Lui hoguait quand il parlait.
— « Laquelle donc de vous trois
Veut monter dans ma chambrette ?
— « Ça ne s'ra point moi ! — Ni moi
— Pour moi, je suis trop tendrette. »
Le bon curé, voyant ça,
De dépit fut dir' sa messe.
Quand il fut à « Secula »,
Il pensa z'à la fillette.
— « Secula seculorum...
Que n'es-tu dans ma chambrette !... »
Son petit clerc lui répond :
— « Ça n'est pas dans votre messe...
— Tais-toi donc, petit fripon !
J'ai bien l'droit si j'veux l'y mettre ! »

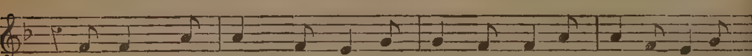
Enfin, pour clore ce chapitre — trop prévu — des faibles-et des entraînements de la « chaire », la chanson-scie de rgoton — chanson « dell' arte », et couplets « ad libitum »,

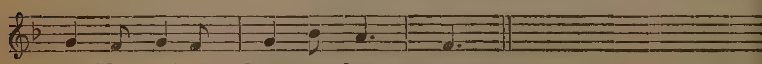
— qui est à la fois le « Petit Ebéniste » et la « Matelote » des gens d'Eglise.











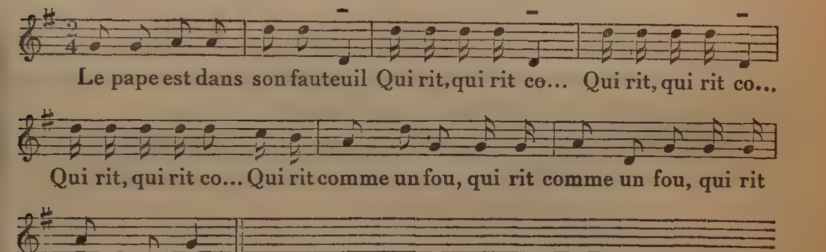
Margoton prend son panier,
S'en va-t-aux meures.
M'sieur l'curé s'en va-t-après,
Lisant ses heures.
— « Margoton, attends-me, attends-me,
Margoton, attends-me donc !
— M'sieur l'curé, je ne saurais
Si n'donnez quelque chose. »
M'sieur l'curé prend son rabat
Et le lui donne.
— « En vous r'merciant, m'sieur l'curé,
D' m'avoir si bien enrabaté.
Vous êt's un honnête homme ! »
M'sieur l'curé prend sa calotte
Et la lui donne.
... « En vous r'merciant, M'sieur l'curé,
D'm'avoir si bien encalottée.
Vous êt's un honnête homme ! »
. . . .

Monsieur le curé tire successivement pour les donner à Margoton sa soutane, ses culottes, ses socques, ses chaussures, sa chemise... et autre chose *itou* que l'on ne saurait dire.

Et Margoton le remercie au fur et à mesure, de l'avoir si bien

ensoutanée,
enculottée,
ensocquetée,
enchaussurée,
enchemisée,
etc.

La rengaine qui précède — car, si tout en France finit par des chansons, les chansons elles-mêmes ont leur fin : la rengaine — est marquée au bon coin des prédilections ecclésiastiques, — et mieux encore celle qui suit :



Le pape est dans son fauteuil
Qui rit, qui rit co... (ter)
Qui rit comme un fou (ter).

Les cardinaux lui demandent :
— Père, qu'a... qu'a... qu'a... (ter)
Père, qu'avez-vous (ter) ?

— Je ris d'une pénitente
Qui faisait pi... pi... (ter)
Qui faisait pitié (ter).

Elle était toute couverte
De ca... ca... ca... ca... (ter)
De calamités (ter).

Je lui ai fermé l'entrée
Du con... con... con... con... (ter)
Du confessionnal (ter).

— Allez déverser ailleurs
Vos petits pé... pé... (ter)
Vos petits péchés (ter) !

Je ne veux point fair' de tort
A votre cu... cu... (ter)
A votre curé (ter).

Si dans ces chansons il est fait mention de la créature, ce n'est, croyez-le bien, que pour mémoire et tout au plus par acquit de conscience.

La femme ? En ces heures de bombance à tous crins et de béatitude formelle, il ne saurait que furtivement être question d'elle.

Qu'est, je vous prie, la volupté qu'elle peut procurer, — et dont quelques-uns des assistants ont peut-être, mieux que par ouï-dire, approfondi la décevante brièveté, — à côté de cet épanouissement total du bien-manger, cette plénitude de bien-être qui baigne tous les organes, s'insinue et se prélasse jusqu'au fin fond des moëlles, propagée par la flamme spirituelle et chaleureuse des liqueurs et des vins ?

Nargue de l'amour, fumée ! et des folies des sens, quand il y a le bon vin raisonnable et la bonne chère studieuse, — voire même ce qui s'ensuit...

Ce qui s'ensuit ? Mon Dieu, oui...

Quoi ! L'aboutissement grossier de tant de friandises, l'humiliante servitude qui pèse, inexorable, sur toutes nos joies de bouche ?

Pourquoi pas ?

C'est là chose naturelle et, partant, chose aimable. Le Créateur a voulu, dans sa mansuétude, que le captif lui-même, au sein de son esclavage, goûtât quelques douceurs et s'ingéniât à extraire de son opprobre quelque sujet d'agrément.

Et n'est-ce pas, ainsi qu'il a été démontré, la souveraine rançon du péché, du divin péché de gourmandise, incontinent expié aussitôt que commis ?

Ainsi donc, les vieilles chansons excrémentielles vont leur train, expiatoire et bruyant, sans laisser de souillure au pur miroir de ces âmes imperméables, rassérénées par la grâce ; — et la mortification s'achève dans la béatitude d'un gros rire, agréable à Dieu lui-même.

Ma bique s'en fut aux choux,
Aux choux chez Jean Bertrand.
Jean Bertrand, qu'est avare,
N'était pas trop content.
Elle a de l'entendement, ma bique,
Elle a de l'entendement.

Fit assigner ma bique
Par quatre-vingts sergents;
Mais ma bique, qu'était fine,
Se hucha sur un banc.
Elle a de l'entendement, ma bique,
Elle a de l'entendement.

Fit un panier de crottes
Pour payer les sergents.
Elle a fichu ses cornes
Au tchu du président.
Elle a de l'entendement, ma bique,
Elle a de l'entendement.

En retirant ses cornes,
Ell' ramèn' de l'onguent.
C'est pour frotter les lèvres
A tous les écoutants.
Elle a de l'entendement, ma bique,
Elle a de l'entendement.

—

La m'tayère mari' sa fille,
Serpidate et déguenille,
Avec un jeun' galopiau.
Friston, friston, fristondène,
Fristondène et fristondiau.

Quand s'en allèr'nt par les rues,
I'couraient comm' des perdus
Quat'à quat' avé' l' pourciau.

Quand ce fut peu' s' mett' à table,
Les poux trottaient quat'à quatre,
Les petits avec les gros.

Ont mangé pour tout fricot
Un' fricassé' d'asticots.
Le marié rouchait les os.
Friston, friston, fristondène,
Fristondène et fristondiau.

La belle avec lui coucha.
C'est d'un pet qu'il l'étrenna,
C'est d'un pet et puis d'un rot.

Quand ce fut sur le ménuit,

La marié' pissa au lit
Et fit caca dans le pot.

Le marié, pour être honnête,
Vida l'pot par la fenêtre.
L'curé pass', le r'çoit su' l' dos.

Et l'curé cria tout haut :
— « V'là qu'i' pleut des gros morceaux !
J'ai du bren plein mon chapeau ! »
Friston, friston, fristondène,
Fristondène et fristondiau.

A en juger par les turbulentes démonstrations de joie qui l'accueillaient, l'entrain avec lequel un chacun reprenait au refrain, ou même soulignait le chant d'un filet de basse-taille, il n'y avait pas de doute que ce ne fût là le refrain d'élection des hôtes de l'abbé Trudet. D'origine villageoise pour la plupart, ils y retrouvaient comme un écho fidèle des grosses félicités campagnardes au milieu desquelles s'était écoulée leur enfance. Et cette espèce de « ranz des vaches », où la bouse elle-même avait sa part, possédait le don de plonger en d'attendrissantes rêveries ces heureux Bas-Mainiaux, dont la volonté du Ciel avait fait, sinon tout à fait des prophètes, à tout le moins des apôtres dans leurs propres villages.

Leur fringale excrétoire repue, un besoin d'idéal s'emparait d'eux, les ramenait vers la pureté initiale des cantiques et des hymnes. Tel celui-ci qui, pour être d'inspiration encore un peu profane, avait néanmoins quelque grandeur lyrique dans l'accent.

Bon bren dé- dai-gné qui fu-me, qui fu- me vers le ciel bleu.



Bren pour l'assemblée Chantons tous en chœur.

Bon bren dédaigné qui fume,
Qui fume vers le ciel bleu,
Tu fais pousser la légume
Qu'on met dans le pot au feu !

Bren pour l'assemblée !
Chantons tous en chœur,
Chantons la chanson
Des bons pitancheurs !

Et, avant de quitter la table, rince-bouche mélodique et purification finale, scellant le « rubis sur l'ongle » des dernières asades, les convives n'omettaient point d'entonner à la régaade le pompeux, le vénérable cantique à la gloire du vin, du in lustral, qui rit à chaque aurore dans le vermeil des calices t qui, éternellement empourpré du sang d'un Dieu, rédime ui l'aime, sanctifie qui le boit, même hors de modération; — « jus divin » le bien nommé: — car c'est bien réellement un Dieu, un Dieu indulgent et bon, que, même non consacré, il nstalle dans les frais tabernacles et les reposoirs fleuris des œurs ensoleillés.

Oh ! d'où sors-tu, d'où sors-tu ?
De ce joli bois tortu.
Asperges me Domine.
Hyssopo, mon Dieu, le joli vin !
Lavabis me.
Oh ! dis-moi qui t'a planté,
Lavabis me.
Ce fut le père Noé,
Asperges me, Domine.
Ce fut le père Noé
Qui le premier s'est enivré,
Qui le premier s'est enivré,
Lavabis me.
Buvons tous à sa santé !
Asperges me, Domine !

★

A la tombée du jour, les pieux convives songeaient à reganer leurs paroisses, les plus proches, à pied et isolément ; les lus éloignées, par bandes fraternelles, sur les ridelles de quelue tape-cul ou de quelque char-à-bancs. Les petites caravaes se mettaient en route dans un balancement béat et queliue peu titubant de corps gavés, et s'égaillaient bruyamment long des bas chemins.

On hissait en tas dans un breack d'honneur les plus vénébles des convives et dont la plénitude était le plus sujette à ution. Un jeune vicaire recevait mission de piloter la « char- » des ancêtres. C'était presque toujours quelque prêtre absme et envieux, la face éruptionnée de boutons, pareil à ces pèces de salamandres pustuleuses, mi-lézard, mi-crapaud, ie l'on appelle des « sourds », et qui se plaisent dans les

anfractuosités pourries de lichens des vieilles citernes. Loin de l'incliner à la bienveillance, l'excès de nourriture l'a rendu impétueux et hargneux, comme l'orge en abondance exaspère la malignité des « bourris ». Fielleux et vindicatif, il est lanciné du désir de jeter au fossé, d'un écart, cette hottée de gloutonneries tapageuses et de vices repus qu'il méprise. Les paysans qui reviennent du travail s'arrêtent le long des berges pour regarder passer la voiturée bruyante, aux allures un peu hagardes d'un retour de noces ou de vendanges. Ils clignent de l'œil et rient, point du tout offusqués de cette turbulence soutanière et qui ne lèse en rien leur respect. Il ne saurait leur déplaire que le prêtre, une fois le temps, se conduise en impie. Des faiblesses communes créent d'indissolubles liens, et il n'est rien de tel pour cimenter l'amitié.

. . . .

A l'issue de ces pieuses et homériques agapes, le bon abbé Trudet, demeuré seul, s'en allait, pour dissiper, disait-il, les « fumées de la crevaille » et se « débarbouiller le cœur », faire un tour à l'église.

Tout en clopin-clopinant, « chaud de boire » avec une selle rouge sur le nez, il s'extasiait mentalement de se sentir à la fois la « phale » si lourde et l'imaginative si volatile. Plus sa guenille de corps se faisait pesante à remorquer, et plus, à ce qu'il lui semblait, l'âme y caracolait, guillerette, supportant avec une pétulante désinvolture la confusion de sa déchéance.

Et un peu perplexe, comme l'âne de Buridan entre ses deux picotins, l'un de délices, l'autre de remords, et tous deux également délectables, le vieux prêtre, chemin faisant, se flagellait et se disculpait tour à tour.

— T'es-tu assez empiffré et gobichonné cette fois encore, entripaillé la fressure et la « débourdinaille », mécréant, patarin, albigeois, relaps ! Quand donc cesseras-tu de « débirouler » sur la pente où t'entraîne le démon ?

« Dire, dire que la Trinité s'est mise en quatre pour faire de toi un saint ! Car il n'y a pas à dire « non là, mon bel ami » ! Tu en as les aptitudes et l'étoffe. Et voilà ! Où est cette abstinence que tu prêches, maudit, à la face des hommes, et comment oseras-tu désormais supporter leurs regards ?

«... Mon doux Jésus, mon maître, vous le savez, vous, que les prêcheurs de bien ne sont pas tenus, en bonne équité, de

nettre leurs maximes en pratique, pas plus que les cordonniers e sont obligés de porter tous les souliers qu'ils font !...

« Vous savez aussi, mon Sauveur et mon Dieu, que j'ai plus e chair qu'un autre, et, partant, plus de fragilité...

« Si j'avais fait le mal, comment expliquer alors que mon me se sente si dégagée et si impétueuse, divinement épanouie t comme béatifiée, au sein de ce corps lâche, abasourdi de nangeaille, abreuvé d'ignominie et de bon vin ? Se pourrait-il, mon Dieu, que l'âme ne sache rien des désordres et des dé- ordements de son misérable compagnon de chaîne ?

« Pourrais-je, pourrais-je m'en vouloir sérieusement, Sei- gneur, d'un état de choses qui me rapproche ineffablement de ous ?

« Aurai-je jamais le temps de me racheter de mes péchés? Dui, puisque, dans votre sagesse profonde, il vous a plu de nettre la mort à la fin de la vie, pour qu'on ait de la sorte le emps de s'y bien préparer...

« Tout de même, s'il me fallait, séance tenante, comparaître devant le juge suprême, que lui dirais-je ?

« Hé ! mon Dieu, je lui dirais :

« — Mon doux Seigneur, mon divin Maître, faites excuse. Quand ma chère défunte mère me mit au monde, j'étais nu et e me tortillais comme un ver. Je ne pensais à rien... Quand e suis mort, j'étais enfoncé dans la béatitude que vous avez, ô mon Sauveur, attachée, dans votre infinie bonté, à l'usage mmodéré du vin et des victuailles. Je ne pensais pareillement à rien. De sorte que, de ce qui s'est passé entre ces deux minutes extrêmes, ma naissance et ma mort, je ne me sou- viens miette...

« Que ferait le Tout-Puissant dans ce cas ? Il rirait derrière sa longue barbe et me décernerait sûrement l'absolution.

« Seigneur, Seigneur, vous qui sondez les reins et les cœurs, vous savez que cette pensée n'est pas coupable. Ah ! je ne sais pas comment l'on est là-haut, mais ce qu'il y a de sûr, « fideguerce », c'est que je me trouve bigrement bien ici-bas ! »

. . . .

Tout en ruminant de la sorte, le prêtre a atteint le seuil de l'église, dans laquelle il se glisse à pas feutrés, par la porte dérobée de la sacristie, tête basse et un peu honteux, comme s'il y venait en maraude à cette heure incongrue...

Contrition un peu factice de pénitent certain d'avance d'être pardonné...

Il sait, le rusé compère, qu'à peine franchi le seuil le sortilège va instantanément opérer, la grâce et le recueillement du saint lieu pénétrer en lui et lui infuser la paix de l'âme, aussi sûrement qu'un cordial énergique redonne des jambes au pèlerin défaillant.

Et ainsi en est-il, en effet.

La porte à peine entrebâillée qui fait communiquer le chœur avec la sacristie, une haleine d'encens lui caresse le visage, applique comme des mains fraîches et parfumées de muguet sur le vermillon de ses joues, disperse d'un trait les basses cogitations voletant comme d'impurs feux follets sur le bourbier des appétits gavés...

La même paix rafraîchissante qui baigne les choses d'alentour l'imbibe et le pénètre. C'est la lessive du bon Dieu...

Fraîcheur à jamais purifiante de la maison du Seigneur !

Au seuil de la nef heureuse, toute frissonnante de sonorités, comme un cœur sensible qui tressaille au moindre son, les rumeurs du dehors, le murmure de la vie expirent ou ne pénètrent que sanctifiés, dépouillés de ce qu'ils ont de trop brutal ou de net. Et dans la pénombre haute, la lampe de l'adoration perpétuelle exalte sa petite flamme clignotante et fidèle.

Dans l'âme du vieux prêtre, à cette heure aussi, tout se spiritualise, et la rumeur joyeuse du vin s'épure en cantique d'action de grâces. Ame et corps confondus, tout son être est un hosannah frémissant à la gloire du Très-Haut. C'est la purification après l'expiation, angélique et vivifiante, comme elle pourrait, après une peccadille, être imposée à quelque séraphin...

Devant l'image de son patron, — un grand saint Michel terrassant le démon, — il s'est agenouillé et prie, de toute la ferveur de son âme de fond en comble régénérée.

Mais pourquoi cette soudaine amertume, au cœur embaumé de la prière ? Le prêtre a relevé les yeux. Il a vu, sous les pieds de l'archange, la figure révulsée, les traits pitoyables et douloureux du Maudit... Et les vieux mots de pitié de la Sainte lui remontent à la mémoire...

— « Le Démon... Ce malheureux que nul n'aime et qui ne saurait aimer... »

L'abbé Trudet achève en hâte son oraison.

— Bah! mon patron ne m'en voudra pas... ni surtout le on Dieu qui m'a, en somme, envoyé cette inspiration... Laisons faire le bon Dieu! Après tout, c'est le plus vieux des aints!

Il prend deux petits cierges, les allume, fixe l'un au lampaaire haut, devant l'image de saint Michel, et l'autre... l'autre, l'offre pieusement, dévotement, au diable, qui se crispe de ésespoir et de haine sous le talon du bienheureux.

— « Pauvre diable! Il n'aura pas été souvent à pareille te. Et de la part d'un curé, surtout! Baste! il est bon d'aoir des amis partout, et jusque dans l'enfer! On ne sait pas ù l'on peut aller... »

...Et tandis qu'il regagne la cure, les mains jointes et inclinant la tête comme un saint de vitrail, l'abbé Trudet maronne tout bas :

— « Moi, d'abord, si j'étais le bon Dieu, je pardonnerais à ut le monde... Et même au diable... Surtout au diable... é! hé! il ne faut point en dire tant de mal... Qui sait ? Le able, c'est peut-être, après tout, l'homme d'affaires du bon ieu!... »

★

En la soixante-dix-huitième année de son âge, plus vert, us ingambe que jamais — comme si les années qui avaient assé sur sa tête ne lui avaient laissé que leurs printemps, — digne abbé Trudet rendit son âme à Dieu.

Boule-en-dos et Guigne-à-gauche le couchèrent fort propreent dans son petit lit bas de pensionnaire, et toutes ses ailles, petites ou grandes — y compris les entêtés qui ne oient ni à Dieu ni à diable, ni même à la Sainte Vierge,— nrent lui rendre grâce une dernière fois avant l'ensevelisseent et lui donner le baiser de paix.

Et, plus que la désolante rigidité de la mort, l'air de graté répandu sur ses traits consterna le cœur de ceux qui vaient aimé.

— Pauvre cher saint homme! Comme il doit être contrarié, i qui aimait tant à bien vivre!

— Et à rire, donc!

— Oui... C'est bien la première fois qu'il lui arrive malgré i d'être un peu sérieux!...

De toutes les louanges funèbres dont on accabla sa dépouille, c'est à coup sûr celle-là qu'il eût le plus goûtée.

Nul mieux que ce saint homme ne sut devenir, et surtout persévérer à être l'enfant naïf et doux que tout bon prêtre doit se montrer avant toute chose.

— « Ressemblez à un de ceux-ci », a dit le Seigneur, parlant des tout petits : c'est-à-dire, soyez aussi spontanés, aussi allègres et aussi turbulents que les petits enfants.

Et, en vérité, les trente-neuf articles de foi demeurent incomplets si l'on n'y ajoute un quarantième précepte, qui ordonne l'enjouement.

PAUL OLIVIER.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Paul Castiaux : *Lumières du monde;* Mercure de France, 3 fr. 50.— Jean Mar-ial : *A la Chandelle ;* Bernard Grasset. — Justin-Frantz Simon : *Livret de vers;* Éditions de la Phalange ; 2 fr.

La noblesse même d'une carrière fait ressortir les moindres ridi-ules de ceux qui aspirent à l'embrasser. Il n'y a peut-être pas de plus mpérieuse vocation que celle des lettres et de plus pure profession que celle du poète ; c'est pourquoi les piètres écrivains sont plus odieux encore que ne sont méprisables les mauvais ouvriers ou dan-gereux les mauvais médecins.

On peut donc, sans chance de nous ébranler, nous reprocher notre onduite à l'égard du *commun des porte-lyre.* Que faire devant ette assemblée de grotesques, sinon rire ? Comment ne pas se sai-ir des balles et ne pas donner à cœur joie dans ce jeu de massacre peuplé de trognes, de fantoches et de poupées ?

Au moins est-ce une consolation de rencontrer de temps à autre une physionomie digne sur laquelle les yeux puissent se reposer du pectacle des appétit grossiers, des ambitions comiques et de l'in-nombrable sottise. Paul Castiaux m'offre aujourd'hui prétexte à cette alutaire récréation en publiant son troisième volume de vers dont je pense que Verhaeren aimera le titre : **Lumières du monde**.

Paul Castiaux s'est, jusqu'ici, consacré à la poésie lyrique. Il a onné, en 1905, un premier recueil, *Au long des Terrasses*, et, en 909, il a publié *la Joie vagabonde.* Cette modération est apprécia-le ; elle se recommande d'illustres exemples ; je l'interprète volon-ers dans le sens d'un certain mépris des agitations vaines. Le goût es vers ne se satisfait pas par la quantité. Paul Castiaux le sait, qui 'emploie à inscrire avec soin, dans une matière brillante et fine, s états d'une âme attirée par les émotions nobles et les spectacles e la nature. J'ajouterai que Paul Castiaux, depuis sept ans, dirige vec un goût très sûr une des rares revues consacrées au culte d'une ttérature à la fois vivante et hautaine, et qu'il confie parfois aux uillets de cette revue des critiques érudites.

Cet hommage rendu à l'attitude du poète, je voudrais aborder vec la plus grande franchise l'examen de *Lumières du Monde*, vre qui, sur bien des points, m'a donné beaucoup de contentement, nais parfois m'a laissé insatisfait.

Il y a quatre ans, en écrivant *la Joie vagabonde*, Paul Castiaux a laissé s'épanouir en liberté les qualités contenues dans son premier ouvrage ; il les a portées à un degré au delà duquel elles devaient ou se transformer, ou s'altérer. Il est donc heureux que, dans la composition de *Lumières du monde*, Castiaux se soit découvert des vertus nouvelles; mais cette découverte, s'opérant avec lenteur, n'a pas pu remplir tout l'ouvrage, aussi ce dernier recueil me semble-t-il un livre de transition que se partagent inégalement des tendances, sinon opposées, du moins d'essences différentes.

Je disais, il y a quelque temps, dans un article consacré à Paul Castiaux : « Prochainement, ce descripteur va découvrir la figure humaine, cet objet humble et sublime auquel tous les grands artistes ont finalement assujetti leur expérience et leurs désirs. » Mon souhait est, à ce jour, particulièrement réalisé : on distingue, dans *Lumières du monde*, une inquiétude que ne connaissait pas l'auteur de *la Joie vagabonde ;* mais cette inquiétude ne règne pas dans tous les poèmes, au moins dirai-je que ceux qu'elle remplit y gagnent en pathétique et en profondeur.

Je veux tirer à part deux pièces importantes, où se marque pour moi la révélation d'un monde que Paul Castiaux feignait jusqu'ici d'ignorer, et dans lequel il ne s'aventure qu'avec un cœur tremblant et un esprit indécis. L'une est intitulée *Affirmations ;* elle contient des strophes parmi lesquelles je ne sais comment choisir, mais que je voudrais pouvoir citer toutes, tant elles me font plaisir :

Je t'aime et je vais vers toi.
De cette chose-là je suis très sûr,
Et je sais aujourd'hui qu'elle vaut tout autant
Que la vie de mon cœur au centre de ma vie...

Je marche entre des bruits heurtant leurs trajectoires ,
Je passe, un peu sournois, entre ces bruits peuplant
Le soir, tout encombré des cris fous des lumières...

Je sais que tu es là, que ton regard est là.
A travers la forêt des bruits je vais plus vite.
J'arrive enfin sur cette place où je te sais :

Elle est pareille à un autel d'apaisement
Qui s'élargit dans le silence.

Tu es là, voici pour moi la certitude.
Sans bruit, sans geste,
Je crie immensément en moi.

La certitude je la tiens ;
Elle est parmi ma chair comme un sang prisonnier
Qui ne peut pas mourir.
La voici qui grandit soudain et m'hallucine,

Je la retiens et la contiens. Voici la joie !

. . . .

Il y a toi et ton regard,
Ton regard qui m'attend,
Où je pourrai mouiller les mains de mon désir.

Il y a toi, et je vais pouvoir te toucher
Un peu, à travers tes vêtements ;
Je vais pouvoir un peu toucher ce qui est toi...

L'autre pièce, la première du livre, a pour titre *Loin, quelqu'un ...ante sur la route*. C'est un retour vers un passé partagé, une ...amatique confrontation du présent tourmenté et de l'heureux au-...efois.

Exception faite de ces pages émouvantes, le livre est rempli par ... chants solitaires d'un homme épris de poésie, de musicale extase ... de couleurs. Un homme, dans un paysage ; un homme attentif à ...oisir les mots comme sur une palette pour les assembler avec un ...in qui glisse parfois à la préciosité :

La musique du vent caresse le silence
Comme un frémissement de robe parfumée.

Une chair sensible, et une âme volontiers asservie à cette chair, ...e âme qui ne s'en libère que pour y plus voluptueusement et plus ...resseusement revenir :

Ma pensée lentement vient rejoindre ma chair.

Un goût féminin de l'*émotion*, et, surtout, de celle qui naît par ...bandon des sens à la séduction des aspects. Un sybaritisme dirai-... opiniâtre, et parfois cynique ; une certaine façon de reculer l'ins-...nt du bonheur et de faire durer le plaisir :

O, la ville, là-bas.
.....
Mais je ne veux pas encore regarder.

Paul Castiaux subit l'obsession des mots. Certains reviennent, ...ns ses vers, avec une insistance presque réflexe. Ils trahissent, à ...n sens, l'inassouvissement des désirs poursuivis avec le plus d'ar-...ur ; il en est ainsi pour les mots « charme » et « extase ». Pareil-...ent certains adjectifs se répètent avec une sorte de persuasion ...ladive, ce qui m'empêche un peu d'accuser l'écrivain. Le ...our des mots *clair*, *calme*, ou *nu*, a quelque chose de rituel, ... trahit sans doute les préoccupations d'une âme hantée, mais qui ...n procure pas moins un peu de lassitude.

...es adjectifs sont réputés comme les plus chargés en couleur ...ntre les mots ; c'est peut-être pourquoi Paul Castiaux les dispose

avec un généreux souci de peintre. Je lui reprocherai quand même cet excès de pâte en certaines matières où mon goût s'accommoderait d'une plus stricte sobriété. Et puisque j'en suis à formuler mes critiques, j'ajouterai que Castiaux cède trop souvent à la sollicitation de certains thèmes, comme celui de « l'heure », dont nos aînés ont déja tiré un ample parti poétique.

Paul Castiaux a le goût du grand vers sonore tel que le pratiquait Heredia ; il étudie les timbres des syllabes qu'il rapproche et aime à les marier ou à les heurter :

..... la nuit,
Arbre géant et noir incrusté de phosphores.

J'ai dit Heredia, et non Mallarmé, parce que, chez ce dernier, l'art des harmonies verbales, porté à un si haut point, concordait avec une spéciale analyse psychologique, dont Castiaux, surtout préoccupé de recherches descriptives, ne semble pas retenir l'exemple.

Par ailleurs, il s'exerce à des brutalités oratoires dont Verhaeren seul paraît jusqu'à ce jour s'être glorieusement tiré :

Les poings furieux et célébrants diadémés
D'orgueils luisants et fous de gloire en clairs tumultes.

Ces tentatives entretiennent une secrète discorde entre le ton du langage, constamment trop élevé, et, d'autre part, le ton des sentiments ou l'importance des événements que les poèmes ont pour objets.

Il n'en demeure pas moins que beaucoup d'images sont excellentes, dans la profusion de celles que renferme ce recueil. J'aime entendre Castiaux dire :

Ton regard luit encore sur moi comme un ciel d'ambre,

ou bien :

Je vais, épouvantant la solitude avec mes pas,

ou encore :

Les murs, fardés comme la joue d'un siècle mort.

C'est à de tels éclairs que je reconnais un poète dont l'inspiration remonte avec sérénité vers les sources éternelles, et dont le regard apprend à vaincre les apparences pour s'emparer de la substance des choses et des êtres.

§

Je tiens à faire mention du petit livre de M. Jean Martial : **A la chandelle**. Il est inégal, mais contient, principalement dans sa première partie, des poèmes d'une écriture agréable et d'une forme soignée. M. Jean Martial a choisi des maîtres difficiles à servir ; il

ıui l'en féliciter. Par ses épigraphes, il avoue Mallarmé et Verlaine ; · ajouterai Baudelaire, ce qui est tout à l'honneur du poète, et j'en ınnerai pour preuve ce quatrain :

Les fronts jeunes, en vain, chargés d'un casque noir,
Où des désirs de gloire agitaient leurs faux lustres,
S'enchantent au penser d'anciens rêves illustres
Dont le regret s'endort en un lent nonchaloir.

J'ai toujours réservé une persévérante confiance aux écrivains qui, ·mme M. Martial, abordent la poésie en portant un fanion aux ›uleurs des héros.

§

Une mélopée grise, sinueuse, voilée, tel m'apparaît le chant noté ar M. Justin-Frantz Simon dans son *Livret de vers*. Peu d'images, ›s sonorités soigneusement assourdies, un rythme continu, mais presıe insensible ; c'est avec ces moyens discrets que M. J.-F. Simon essaye à raconter l'histoire d'une *Idylle douloureuse*. A la fin du ›cueil le langage prend plus d'éclat pour célébrer la lumière italienne vec des accents qui parfois agréeraient à l'auteur de *la Lumière de rèce*. Au total, un recueil qu'on doit lire avec une attentive symathie et qui réserve de subtiles récompenses.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Alfred Machard : *Titine*, « Mercure de France », 3.50. — Jean Bouchor : *L'Iro-ie sentimentale*, Plon, 3.50. — Jean Gaument et Camille Cé : *C'est la vie*, E. guière, 3.50. — Claude Lemaître : *Jeux de dames*, A. Méricant, 3.50. — Jean Foville : *Bethsabée*, Plon, 3 50. — E. Saillard : *La Forge*, B. Grasset, 3.50.— mile Nolly : *Le Chemin de la Victoire*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Victor Marguette : *La Rose des ruines*, Fasquelle, 3.50. — M. Delly : *Entre deux âmes*, Plon, 50 — Roland Charmy, *Sur la butte*, Messein, 3.50. — L. de Kerguy : *L'Oiseau France*, B. Grasset, 3. 50. — Robert de Birmingham : *Myrmillo*, Basset, 3 fr. - Gabriel Soulages : *L'Idylle vénitienne*, G. Crès. — Yzabel Gazala : *Le Premier ıs*, Yzabel Gazala, 1. 50. —

Titine, par Alfred Machard. Mais oui, mon cher enfant, il y a *ı littérature...* c'est une belle chose, très certainement, et il y a *ı vie*, qui est encore une plus belle chose ! *Titine* me représente une ·éature vivante, elle s'impose à moi comme la vision effaçant tou-s les autres et je n'ai pas besoin de la défendre parce qu'elle est. a littérature... c'est le reste, c'est la petite question à côté de la rande. Lorsque je reçois une personne inconnue, j'attends qu'elle ı'ait parlé pour songer à son costume. Si elle me dit le mot qui tra-·rse l'âme, je ne regarde plus sa pauvre robe à carreaux noirs et lancs, son chapeau fané dont le « lastique » lui coupe les oreilles je l'écoute. Titine est entrée chez moi, elle s'est assise en face de ıoi et ses petits mollets nus sur lesquels retombaient ses bas mal

tirés se sont balancés, elle a chantonné en fermant les yeux et j'ai vu ce qu'elle voyait lorsqu'elle se frottait longuement les paupières pour les fleurir de plumes de paon, de toutes les fantaisies absurdes et charmantes des pauvres enfances dénuées de jouets. Pourquoi me serais-je inquiété de son langage un peu vert et moiré des reflets empoisonnés du ruisseau de sa rue? Son langage vert, il est assorti aux oscellures mirifiques des plumes du paon! Reine et victime de son ruisseau, *Titine* est la petite chèvre émissaire de Paris. Elle doit porter tous les péchés commis au nom de la vie, par la vie et par le vice. Et il faudrait m'embarrasser d'histoires de littératures devant la sienne qui est celle de toute l'humanité abandonnée aux cruautés de l'humanité! La littérature? C'est le papier de soie dont on entoure la jolie poupée que lui donne le vieux satyre. On ne fait pas naître les enfants véritables dans du papier de soie, non! Or, je ne connais rien, dans la littérature actuelle, qui puisse atteindre la beauté lyrique de la scène du baptême de cette poupée offerte avant le viol. Ah! il ne pensera plus à aucune écriture celui qui assistera, le cœur serré, à ce saint sacrifice d'une sanglante messe noire! J'ai dit: beauté lyrique et je crois que vous avez, en effet, le don des lyriques, parce que par des moyens ingénus vous transportez vos lecteurs dans l'atmosphère du drame sans les prévenir par de savants trémolos à l'orchestre qu'il y a drame. Plus tard, hélas! quand vous serez grand, Alfred Machard, vous y songerez, à la littérature, et vous soignerez vos gestes, vos réflexions, vous serez psychologue, analyste, styliste et vous tirerez à la ligne; mais aujourd'hui vous prenez simplement *Titine* par la main, vous nous l'amenez : voilà! Il n'en faut pas davantage pour être sublime quelquefois et je suis persuadée que l'esprit dit littéraire gâterait tout. Avec la scène du baptême de la poupée et celle du *sang sur le toit*, il y en aurait assez, mon cher enfant, pour faire oublier aux lecteurs toutes les fioritures parfaitement inutiles dont on entoure depuis longtemps les stupides intrigues compliquées dont on nous berne, les intrigues écrites spécialement, ô Machard, pour femme du monde « demeurant au cinquième rue du Pélican ».

L'Ironie sentimentale, par Jean Bouchor. Il y a déjà une charmante ironie, pour l'auteur de ce roman, à être, je pense, le fils de Maurice Bouchor, le poète doux et pur qui fit parler les bêtes autour de la crèche de Bethléem. Celui-là fait parler et agir de terribles gens d'esprit, principalement une exquise jeune fille bien moderne aspirant à courir sa chance selon la mode franco-américaine. Cette fille de banquier commence par se donner à un Monsieur qu'elle connaît mal, puis se reprend pour mener seule une vie d'union libre et choisie tout en effondrant celle de ses parents. Plus tard, lâchée gentiment par l'élu de son cœur, elle reviendra forcément au pre-

ıier... occupant qu'elle épousera sans doute pour faire une fin, comme ın garçon ayant jeté sa gourme. Autour de cette étude assez près e la vérité, jaillissent les fusées brillantes d'un esprit humoristi-ıue sincèrement amusant et beaucoup plus perspicace qu'on ne de-rait l'attendre d'un jeune homme bien moderne! Est-il pour son éroïne ou contre l'union libre? Il a le bon goût de ne pas conclure, ıais il a toujours aidé à classer ces enfants gâtés, un peu pourris, ıui massacrent une famille dans l'espoir de s'affirmer leur mépris de argent et qui ont surtout en elle la sentimentalité de la vieille grue: aïr celui qui paie pour glorifier le gigolo inutile, sinon malfaisant.

C'est la vie, par Jean Gaumont et Camille Cé. Au pays de laubert, les auteurs ont pu glaner encore de beaux épis pour la noisson littéraire. Leurs notations à la fois originales et cyniques ont extrêmement intéressantes. Le récit guerrier où l'on voit les oldats volontaires rebrousser chemin un à un est d'un comique ıavrant. Le repas à la campagne de tous ces gens de larges enver-ures, goinfres, vulgaires, mais presque majestueux dans leur incons-ience provinciale, aurait ravi l'auteur de *Mme Bovary*. Il faudrait avoir maintenant ce qu'en diraient les gens de Rouen... s'ils lisaient es chapitres dédaigneux du respect humain. D'ailleurs, c'est de l'his-oire ancienne, après tout, cela date de 70.

Jeux de dames, par Claude Lemaître. Une très curieuse ana-yse du cœur d'un financier. Cet homme a deux ménages: l'un en ille et l'autre à la campagne. Il spécule beaucoup, mais paie peu. Il 'arrange de façon à se faire aimer des deux côtés sans dépenser amais plus qu'il ne lui convient en affection ou en attention. Ruiné ar son orgueil, il fait semblant de mourir après avoir eu le bon sprit de contracter une assurance sur sa vie. Et il y a cent à parier ue, maître de cette nouvelle fortune, il recommencera à spéculer, à romper, même à séduire. Ce roman est très supérieur aux deux erniers de l'auteur et rappelle sa première manière, qui fut excel-ente dans *Ma sœur Zabette*.

Bethsabée, par Jean de Foville. Le tourment de la passion chez créateur artiste qui s'imagine, peut-être à tort, qu'il a besoin d'un xcitant, d'une ivresse charnelle pour concevoir son œuvre. Le musi-ien délicat des *Jardins fermés* et de *la Maison du matin* rencon-re une jolie juive qui est l'expression même de sa Bethsabée, en réa-se tous les accents de plaintive mélancolie tout en ne songeant qu'à réalisation monétaire de sa gloire. Jacques se reconnaît la dupe e son mirage, mais il en a besoin pour entretenir son feu sacré. ethsabée meurt enfin naturellement et il garde le remords d'avoir dé à sa destruction alors qu'il fut, lui et sa famille, bien autrement ctime du chant de la sirène.

La Forge, par E. Saillard. C'est la vie pour l'écrivain qui rêve

de se créer une situation en rapport avec la noblesse de ses goûts. Fils de notaire, il veut échapper à la vulgarité d'une existence régulière et, petit à petit, le sort de ses camarades partis aussi comme des héros à la conquête des toisons d'or, la misère qui éteint les plus belles flammes de l'enthousiasme le ramènent à son point de départ. Lui aussi, notaire érudit, membre d'une société savante, mari, d'une femme riche et d'ailleurs intelligente, il sera, en apparence du moins, le fruit sec ou le raté ridicule; qui vit en province, mais notre réelle valeur existe-t-elle à d'autres yeux qu'à nos yeux? Le bon forgeron sait seul ce qu'il faut frapper de coups et recevoir de brûlures pour produire de nobles armes!

Le Chemin de la victoire, par Emile Nolly. Pierre Jarrier est un enfant. On le lui a dit dans sa famille, on le lui répète chez ses maîtresses. Ses chefs sont convaincus de sa bonne volonté, mais aussi de sa non-volonté. Et ce pauvre timide en pleure de rage. Il a accompli des tours de force d'endurance et de courage pour lutter contre sa mauvaise réputation de bon garçon un peu mou. Un matin il se réveillera très fort sous la rosée de son sang répandu. Il aura reçu le baptême qui confère le droit à toutes les victoires.

La Rose des ruines, par Victor Margueritte. Voici un livre qui ne veut rien prouver, déclare l'auteur modestement. S'il savait combien ces livres-là sont agréables aux lecteurs. On y vit, on y souffre, on y meurt et on repart vers l'espérance, une rose aux dents. Mais cette simple histoire d'un sculpteur aimé des deux petites femmes sœurs, qui sont l'une la mélancolie et l'autre la belle santé de la jeunesse, peut se passer des complications de haute psychologie sociale. Le détail sincère de la vie, n'est-ce pas toute la vie?

Entre deux âmes, par M. Delly. L'auteur se doute-t-il qu'il a recommencé, avec d'ailleurs tout autant de talent, un roman paru dans *la Mode illustrée*, sous le titre de *la Seconde femme* et la signature d'E. Marlitt, il y a quelque trente ans?

Sur la butte, par Rolland Charmy. Illustré par de gentils croquis de C. Landry, c'est le petit roman du trottin honnête devenue la femme légitime d'un artiste et qui en meurt, parce que, le joyeux moulin de la Galette et des chansons montmartroises une fois remplacés par de sévères maisons de rapports, ce sera forcément la mort de la joie et des innocentes fredaines de rapins.

L'Oiseau de France, par C. de Kerguy. Une jeune fiancée ruinée et l'idylle de l'ingénieur qui se fabrique des ailes pour monter au septième ciel de la gloire et de l'amour. Sa petite sœur remplace la grande au bras du fidèle amoureux, plus fidèle à la parole donnée qu'à l'amour, du reste.

Myrmillo, par Robert de Birmingham. Cette simple narration, de bon style, d'une existence de fourmi, n'a pas obscurci dans mon

souvenir l'étrange et rayonnant chef-d'œuvre de Han Ryner placé dans le même humble cadre d'une fourmilière. De jolies descriptions et des paysages qui sont de bien calmes états d'âme.

L'Idylle vénitienne, par Gabriel Soulages. Cela ressemble à ces colliers de perles du même pays, de mille couleurs, de mille facettes et tout criblé de ces petits points chatoyants comme on en voit dans la fleur minuscule dite : l'œillet du poète. Et cet œillet du poète il le met à sa boutonnière d'un geste un peu bien câlin, j'allais dire polisson. Citons le chapitre VIII ; aussi bien il n'est pas long : « Elle pleurait, elle pleurait, elle pleurait..... Hier, vous savez, hier ? sanglotait-elle... Hé bien, voilà... J'avais oublié d'ôter de mon cou ma petite médaille bénite ! » Cela se passe à Venise, mais ça pourrait se passer ailleurs !

Le Premier pas, par Yzabel Gazala. Je parie le premier pas contre le second que l'auteur, le dessinateur et l'éditeur n'ont guère plus de dix-huit ans à eux trois !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Comtesse de Noailles : *De la Rive d'Europe à la Rive d'Asie*, 1 vol. in-8, « Collection des Bibliophiles fantaisistes », Dorbon aîné. — André Spire : *Quelques Juifs*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Mercure de France ». — André du Fresnois : *Une année de critique*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Dorbon aîné. — Paul Souday : *Les Livres du Temps*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Emile-Paul. — Octave Uzanne : *Jean Lorrain. L'Artiste, l'Ami*, 1 vol. in-12, « Les Amis d'Edouard ».

De la rive d'Europe à la rive d'Asie. Après avoir fermé ce livre de la Comtesse de Noailles, on garde l'image de ces petites filles grecques qui dansaient des rondes dans les jardins de Turquie, — « petites filles grecques aux visages limpides et ambrés, qui semblaient arrondis par un délicat potier : Euphrosine, Aspasie, Cassandre, Espérance... ». Fières de leur sang précieux et enivrées des parfums de l'Asie, elles avaient souhaité d'innombrables voluptés... Hélas ! rien n'est venu pour elles : « Les journées passent et déçoivent dans le plus beau pays du monde. Le soleil et les étés ont fatigué vos doux visages ; il est un jour où on ne peut plus espérer, où, debout sur la terrasse bleuâtre qu'enivre le miel épais des glycines, on n'a plus ce délire dans la solitude. Ces bras ouverts, tendus vers le ciel étoilé, cette fièvre orgueilleuse par qui, dans les nuits chaudes, les jeunes femmes se disent enflammées : « Les dieux voudraient avoir un fils de mon sang. »

... Petites filles grecques qui jouiez en Turquie dans les jardins de roses et qui portiez des noms précieux... « vous aussi vous avez espéré, et votre temps est passé ».

Nul poète, peut-être, n'eut, comme l'auteur des *Vivants et les*

morts, le sens du fugitif, l'effroi de la mort. Il semble que cette idée, qui hantait son âme depuis son enfance, soit tout à coup devenue, devant la réalité d'une tombe, si précise, si palpable, que ses derniers vers nous donnent l'angoisse de l'anéantissement, et sa sérénité :

> J'ai la sérénité d'être sans espérance,
> Je ne souhaite rien, j'ai pris congé de moi...

Et c'est encore par un hymne à la mort que se clôt ce livre de souvenirs et d'images orientales, où l'on respire les roses de Saadi : « Mort délicieuse, s'écrie-t-elle, poignarde en moi le souvenir, dessèche les larmes, romps ce jardin altier où tout était plaintive ordonnance, détruis ce cœur, et tu verras se défaire sous ta dent, bête féroce, un univers plus beau que le clair univers ! » J'aime cette dernière image,qui nous montre l'univers plus beau de se refléter dans le cœur d'un poète.

§

M. André Spire réunit en volume sous ce titre : **Quelques Juifs**, les études qu'il a consacrées à Israel Zangwill, Otto Weininger et James Darmesteter.

En France, dit-il, on chercherait en vain une œuvre comparable à celle de Zangwill. Robert Dreyfus, dans un petit livre sur l'écrivain Alexandre Weill, explique pourquoi jusqu'à aujourd'hui il n'y a pas eu de littérature judéo-française : « Les Juifs de France sont à présent trop identifiés à la Société française, trop pareils aux autres Français de tous les groupes et de toutes les provenances pour être tentés ou capables d'exprimer une sensibilité, des idées et des tendances différentes et proprement juives qu'ils ne trouvent plus en eux-mêmes. »

Et M. Spire ajoute : Il n'y a pas eu de littérature juive en France, parce que, depuis l'émancipation des Juifs, il ne s'était pas reformé de ghetto. Dans les pays anglo-saxons, le ghetto a ses journaux, ses cafés-concerts, ses théâtres, ses poètes, ses romanciers. Le ghetto lit avec avidité tout ce qui lui parle de lui-même.

Dans la littérature européenne, observe encore M. Spire, le juif est presque toujours un type conventionnel. Le premier de tous les modernes, Zangwill a su peindre les juifs avec impartialité : « Qui veut connaître la psychologie du juif doit la chercher chez lui. Parmi tant d'écrivains, Zangwill seul a su être le miroir fidèle de cette vieille race affinée. C'est en lui que son peuple peut se regarder sans orgueil, mais sans haine de soi-même. Il y verra ses ridicules, ses vices, sa ténacité, sa mobilité, sa fièvre de changements, son audace, son énergie, tous ces traits si nets et si forts qui le rendent antipathique et attirant comme ces durs portraits

à l'encaustique que l'on retrouve fixés sur les cercueils égyptiens de l'époque romaine. » Et M. Spire nous donne une analyse de l'œuvre si curieuse de Zangwill, nous dit sa vie et son rêve d'autonomie juive, de fixer enfin sur une terre libre le peuple involontairement errant.

On relira avec intérêt l'article paru dans le *Mercure*, où M. Spire nous a révélé la tremblante figure d'Otto Weininger. On raconte, lit-on dans une note, qu'à la lecture de son livre « des étudiantes juives se tuèrent parce que, étant juives et femmes, elles ne pouvaient plus croire qu'elles atteindraient un jour à l'idéal de bonté, de grandeur, de justice pour lequel elles voulaient vivre ». Il se tua lui-même, considérant qu'il était indigne de reparaître au milieu des vivants lorsqu'on s'est trompé dans le choix d'une philosophie. Cela n'est pas d'un homme vulgaire, c'est un assez beau drame, écrit M. Spire.

Une troisième étude nous résume la doctrine de James Darmesteter qui écrivait sur le rôle et la mission du prophétisme qui pourrait « rendre à l'église le souffle de l'avenir, en lui rendant le sens des formules d'où elle est sortie. Et le jour, écrit-il, où l'Eglise catholique, — par un coup d'audace qui lui est permis, sans se renier, puisqu'elle ne ferait que remonter à sa source, — du haut de la chaire mettra dans la bouche de Christ la parole des prophètes, elle fera un nouveau bail avec la vie et pourra reprendre, haut la main, la direction des sociétés humaines ».

Ce n'est peut-être pas très utile.

§

Une année de critique, par André du Fresnois. Le titre de ce livre et sa préface, où l'auteur nous laisse deviner une méthode qu'il n'ose encore formuler, nous indiquent que M. du Fresnois s'engage définitivement dans la délicate fonction de critiquer ses contemporains.

Il le fait d'ailleurs avec une élégance pleine d'ironie, une légèreté dans le trait et un sérieux dans le jugement qui sont qualités rares chez les critiques assermentés, bourreaux sans fantaisie. C'est ici une critique à la fois brave et peu fuyante, où l'éloge est piqué d'une épigramme, et l'épigramme aggravée d'un éloge exagéré. Lisez la petite étude consacrée à M. Bois, c'est le chef-d'œuvre du genre.

Il convient de le louer avant tout de ne se point attacher à paraître original... Ainsi tout le long de son livre, il ne craint point de répéter les pires banalités. De même, n'écrivant point pour une élite, mais bien pour les foules, il maîtrise son génie naturel et, par un admirable désintéressement, se condamne à revêtir ses pensées du style le plus terne. Il eût pu, grâce à quelque vernis, leur donner les reflets de l'ébène ou de l'acajou, mais il a préféré le Bois tout nu, le bois blanc...

Sa carrière, aussi, cependant, est digne d'admiration. M. Bois a acquis une importante situation dans les lettres. Cela suffirait à lui assurer la bienveillance de ses confrères, vieux ou jeunes, si son œuvre ne suscitait déjà leur enthousiasme.

A propos de la puérilité de pensée de M. Léon Bloy dans son livre *l'Ame de Napoléon*, « je ne croyais pas possible, écrit M. du Fresnois, un tel contraste entre la pauvreté de l'idée et la richesse de son vêtement ; mais M. Léon Bloy, qui est prophète, accomplit avec aisance ce miracle. Cela m'incline à reconnaître qu'il est marqué du signe sacré... ».

Voici encore une fine observation, à propos de Jules Renard, dont on devine déjà, dans *Poil de Carotte*, l'anticléricalisme un peu étroit, accusant le curé d'être responsable... de tout le mal qui existe dans l'univers : « ... l'intelligence qui abstrait, écrit-il, distingue, ordonne et construit, ne semble pas indispensable pour former un bon écrivain. »

Certes non, nos actuels écrivains de génie en sont une preuve vivante. Ils raisonnent comme des cathécumènes grisés d'encens. Mais il serait temps, peut-être, devant cet envahissement d'écrivains de génie d'un idéalisme un peu trop enfantin, de distinguer les artistes des philosophes, les bons écrivains des grands écrivains qui unissent les qualités de l'esprit à celle du style. Il faut s'accoutumer à cette idée qu'un poète peut avoir du génie et ne posséder qu'une intelligence très ordinaire, et qu'en général ceux qui fléchissent sous le poids d'une inquiétude religieuse et s'agenouillent devant une idole n'ont pas la tête assez solide pour être des penseurs : ce ne sont que des artistes. Pour les comprendre, pour les aimer, il faut savoir dissocier, ce qu'ils ne sauraient faire eux-mêmes, leur intelligence de leur sensibilité. Car ils pensent avec leur cœur ; c'est ce qui les rend si sympathiques à la foule, qui n'a jamais pensé autrement. Mais que les jeunes gens se ressaisissent de ce vertige et réapprennent avec les vrais maîtres à penser avec leur cerveau. S'il leur faut un Dieu, qu'ils s'adoptent eux-mêmes ; s'il leur faut un culte, qu'ils adorent leur image dans les yeux d'une femme ; s'il leur faut un espoir... qu'ils apprennent à aimer la vie. Je signalerai encore deux études, dans ce volume : « La perversité de M. Anatole France », et « M. Remy de Gourmont ou le classique malgré lui », et je veux encore noter ceci : que M. du Fresnois est moins sceptique qu'il ne veut le paraître : il croit volontiers à des renaissances et cultive les boutures de la tradition.

§

En un avant-propos à ce recueil de feuilletons parus dans *le Temps* : **Les livres du Temps**, M. Paul Souday établit le rôle de la critique, qui doit être surtout une compréhension. Et c'est bien

le caractère de la critique de M. Souday : une critique qui veut comprendre et s'y essaie avec la plus parfaite honnêteté, ne se contentant pas d'analyser les derniers volumes des auteurs, mais les rattachant à leurs ouvrages antérieurs et nous donnant ainsi une idée générale de leurs œuvres. Je ne veux pas faire ici la critique de cette critique : il suffit qu'elle soit sincère et ait la volonté, si non de tout aimer, de tout comprendre, ne fût-ce qu'avec une certaine timidité. On trouvera dans ce volume des études consacrées à Claudel, Francis Jammes, Paul Fort, Julien Benda, Louis le Cardonnel, Suarès, Vielé-Griffin, Henri Franck, etc...

§

M. Octave Uzanne consacre à **Jean Lorrain**, qui fut son ami, un petit volume de cette collection *Les Amis d'Edouard*, déjà « rare » à sa naissance, puisque chaque ouvrage n'est tiré qu'à quatre-vingts exemplaires, sur papier de luxe. C'est donc sur confortable papier de Hollande que M. Uzanne a écrit une amicale apologie de Jean Lorrain, nous donnant, enfin, de lui, un portrait exact, et une critique juste de ton, de son œuvre. Ce que fut en réalité Jean Lorrain, « un vrai *saturnien*, écrit M. Uzanne, un constant mélancolique, un profond attristé par la vision de la vie, un charitable pour tous les écrasés du destin, un étrange penseur regardant l'existence avec une parfaite lucidité, jugeant les hommes avec une rare perspicacité et n'aimant en réalité et avant toutes choses, en païen panthéiste qu'il fut, que la beauté et l'art dans toutes leurs plus ardentes et nobles expressions poétiques, littéraires, musicales, picturales, plastiques et naturelles... »

Jean Lorrain ne se faisait pas une idée exagérée de la valeur de son œuvre personnelle, et il n'avait, ce qui est rare, aucune jalousie du talent des autres. Nombreux sont ceux qui peuvent témoigner de la sincérité de sa louange, écrit M. Uzanne, et qui savent « avec quelle spontanéité et quelle indépendance extraordinaire il s'empressait de la dispenser ».

Ah! cher ami, disait-il un jour à M. Uzanne, nous sommes en quelque sorte, lorsque nous occupons une tribune en vue dans un valable journal, des sortes de *valets de gloire*. Ceux que nous avons présentés loyalement au public ne nous pardonnent point de ne plus continuer à les louanger journellement, continuellement, sans répit, alors même qu'ils n'en sont plus dignes et nous ont déçus. Ils nous jugent coupables et égoïstes si nous ne nous préoccupons pas uniquement de servir leur gloire et de flatter leur vanité..... Ah! certes, oui, nous ne sommes que des *valets de gloire*; ceux dont nous créons le renom deviennent bientôt pour nous des maîtres cruels et sans pitié.

Tous les critiques pourraient redire ces paroles de Jean Lorrain ·

ils se font, en effet, peut-être plus d'ennemis par leurs éloges, jamais assez excessifs, jamais assez exclusifs, que par leur silence.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Marquis de Ségur : *Au couchant de la Monarchie, Louis XVI et Necker.1775-1781*, Calmann-Lévy, 7 fr. 50.— Vicomte de Romanet : *Les Provinces de la France*, Nouvelle Librairie Nationale, 5 fr. — Auguste Puis : *Une famille de Parlementaires toulousains à la fin de l'ancien régime*. Paris, Edouard Champion ; Toulouse, Edouard Privat, 5 fr. — Emile Lesueur : *Une ferme de l'Artois à la veille de la Révolution*, Gastein-Serge, 2 fr. — Georges Hardy : *L'Anticléricalisme paysan dans une province française avant 1789*, Ernest Leroux, s. p. — Edmond Champagnac : *Les Débuts de la Déchristianisation dans le Cher* (septembre 1793-frimaire an II); préface de M. Albert Mathiez, Ernest Leroux, s. p. — Emile Sevestre, Xavier Eude et Edouard Le Corbeiller : *La Déportation du Clergé orthodoxe pendant la Révolution*, Editions de Documents d'Histoire, Paul Catin, administrateur, 6 fr. — Marquis de Chateaubrun : *Notice sur le comte Stanislas de Clermont-Tonnerre*, H. Champion, 2 fr. — N. Karéiév : *La Densité de la population des différentes Sections de Paris pendant la Révolution*. Avec un Plan. (Trad. par J. Patouillet) H. Champion, 2 fr. 25. — Marcel Godet : *Les Brûlements d'archives à Abbeville pendant la Révolution*, H Champion, 5 fr. — Em. Sévestre : *Essai sur les Archives municipales et les Archives judiciaires des chefs-lieux de département et de district en Normandie pendant l'époque révolutionnaire*, A. Picard et fils, 10 fr. — Memento.

Les ouvrages relatifs à la Révolution, à l'Empire, etc., mettent de nouveau sur notre table leur accumulation périodique. Employons cette fin d'année à nous occuper d'eux. Le titre du livre de M. de Ségur : **Au Couchant de la Monarchie**, est tout indiqué en tête de cette série. « Consacrée aux efforts suprêmes pour rénover la monarchie française et éviter la Révolution menaçante », cette étude avait, en un précédent volume que nous avons analysé en son temps, montré l'œuvre de Turgot. Aujourd'hui, M. de Ségur examine la tentative de Necker. M. de Ségur pense, et il le montre, que Necker était bien l'habile et l'honnête financier qu'il fallait avant tout à l'Ancien Régime finissant. « Avoir relevé le crédit et rempli les coffres du Roi, sans recourir à un impôt nouveau, peut être envisagé comme un assez beau tour de force. » Que valut le système de l'Emprunt, système alors nouveau, auquel Necker dut ce résultat ? Lu attentivement, le célèbre « Compte-rendu » laissait voir, en somme, non pas un bénéfice de 10 millions de livres, mais un déficit de 90 millions ; et ceci pouvait donner raison à ceux qui prétendaient que l'Emprunt risquait de se transformer en impôt. Cependant l'idée de se procurer de l'argent par voie d'emprunt, outre sa valeur politique au point de vue libéral, se justifiait de deux manières : par la richesse de la France et par la haute capacité, la probité absolue de Necker, sérieuses garanties pour les rentiers. C'était quelque chose que la confiance qui se répandit alors dans le pays. Si elle eût duré, la Révolution se fût faite de toute autre manière. Si elle ne dura pas, ce ne fut pas tout à fait la

faute de Necker, ce fut celle aussi de la Cour, qui le fit chasser, d'une Cour où aucune tentative sérieuse n'était possible et qui ne prenait nul souci de l'intérêt de la France.

M. de Ségur a exposé les autres tentatives de Necker. D'une façon générale, ces conceptions s'inspiraient d'un esprit décentralisateur dont on pouvait espérer du bien. L'idée de restreindre l'omnipotence des intendants, d'instituer auprès d'eux des assemblées provinciales ayant droit de délibération et de vote en matière administrative et fiscale, celle aussi de réduire les Parlements à la simple administration de la justice, ces idées étaient conformes à la force des choses qui tendait à faire participer la Nation au gouvernement (1). Ne valait-il pas mieux devancer ou guider cette force des choses, plutôt que d'en être débordé, écrasé, pour lui avoir résisté? Comparées à ce qui allait se passer à peu d'années de là, les réformes proposées par Necker apparaissent comme un minimum bien modeste. Elles semblèrent néanmoins exorbitantes. Le pauvre Louis XVI, excité par son vieux Maurepas, — ce vieil égoïste et vaniteux d'esprit, qui, ne se faisant d'illusion sur rien, faisait des chansons sur tout, ou tout comme, car on sait qu'il passait son temps à en recueillir, — en vint à voir en Necker un simple « tracassier ». O portée du coup d'œil royal ! Le pauvre homme put regretter, plus tard, de n'avoir pas accepté les « tracas » lorsqu'il en était temps encore.

M. de Ségur a raconté de façon intéressante l'histoire des intrigues de Cour qui, une première fois, en 1781 (date à laquelle s'arrête l'ouvrage), écartèrent Necker du pouvoir. C'est la partie la plus neuve de son livre, partie pour laquelle l'on a utilisé les mémoires contemporains et les archives de Coppet.

Appréciant, non sans quelque prévention, dans son étude sur **Les Provinces de la France**, la tentative de Necker relative aux Assemblées provinciales, M. de Romanet pense que Louis XVI a échoué (à vrai dire, il n'« échoua » pas, mais la tentative fut purement et simplement abandonnée) dans son essai de rétablissement des libertés locales, parce que, « ne croyant pas en cela nécessaire de respecter les traditions, il prit, comme cadre des Assemblées provinciales, la Généralité au lieu de la province ».

Ce serait une opinion à discuter. Mais on peut remarquer à cette occasion qu'en effet le territoire physique des provinces était malaisé à démêler, les limites respectives des anciennes provinces existant bien plus dans la nature (ce qui est, d'ailleurs, la meilleure façon d'exister) que dans les textes législatifs ou même administratifs. Sans doute, si j'en crois les plus récents manuels (Malet, p. 6 ; mais M. de

(1) Dans l'ordre financier, alors si vital, Necker avait réussi à établir d'une manière raisonnable et pratique cette participation ; et c'est peut-être la définition la plus précise et la plus élogieuse que l'on puisse faire de son œuvre.

Romanet conteste en ceci le témoignage des ouvrages d'enseignement), sur quarante gouvernements, trente-deux correspondaient « assez exactement » aux anciennes provinces. Mais la véritable division administrative était celle en généralités, et là les choses correspondaient beaucoup moins.

Cela a même donné lieu à une thèse à laquelle la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes a fait accueil : à savoir, qu'il n'y avait jamais eu en France de provinces (Bloch, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, mai-août 1907, pp. 354 et 355). On peut trouver cela excessif. M. de Romanet, lui-même ancien élève de l'Ecole des Chartes, dont on consultera avec fruit les érudites recherches, pense au contraire que les provinces existaient réellement. De sa démonstration on retiendra les vues sur l'origine spontanée ou historique et non administrative des provinces, en d'autres termes sur la concordance des provinces avec les peuples gaulois ; celles sur la réalité provinciale, constituée d'une manière ou d'une autre par quelque caractère « autonome » ; celles sur les rapports des provinces avec le pouvoir central, et sur la différence, à ce sujet, entre le régime monarchique et l'actuel régime d'Etat ; celles enfin sur la survivance et l'avenir des anciennes provinces.

Une deuxième partie se compose d'une centaine de pages de Documents pour servir à l'établissement d'une liste critique des Provinces de France. Sans partager toutes les opinions de M. de Romanet, on peut trouver de l'utilité à ses recherches, une utilité non seulement scientifique, mais actuelle. L'esprit décentralisateur, qui recherche, pour la promouvoir de nouveau, dans une mesure assez délicate à fixer, l'ancienne activité provinciale, peut certainement se munir, dans cet ouvrage, de renseignements sérieux.

La correspondance publiée par M. Auguste Puis sous ce titre : **Une Famille de Parlementaires toulousains à la fin de l'ancien régime**, ne présente pas grand intérêt historique proprement dit. Cependant, on gagne, à cette publication, divers détails sur la vie des grandes familles parlementaires à la fin du XVIIIe siècle Les lettres de la comtesse d'Albis procurent cette connaissance. Dans celles de son époux, le conseiller d'Albis, on trouvera de plus l'histoire de la Commission parlementaire de 1783, dont fit partie le conseiller. Les opérations de cette Commission font connaître les litiges que le vieux droit féodal était capable de susciter dans des pays comme le Gévaudan et le Vivarais. Ceci, aux approches de la Révolution, n'est pas indifférent à noter, et c'est là à peu près tout ce qu'on trouve d'un peu général dans ces Lettres.

Après la magistrature, l'agriculture. M. Emile Lesueur nous montre **Une Ferme de l'Artois à la veille de la Révolution**. Bref mais substantiel, cet ouvrage dresse d'abord, avec une

curieuse précision technique, l'inventaire de ce qui composait une cense ou ferme en Artois. Dans ce cadre, il nous montre le cultivateur artésien. Là-dessus, se demandant quelles étaient les questions qui importaient à l'agriculture, dans une province comme l'Artois, à la veille de 1789, M. E. Lesueur constate que ces questions sont celles-là mêmes qui se posent encore aujourd'hui : « Dépopulation des campagnes, émigration des travailleurs vers les centres industriels et rareté de la main d'œuvre agricole, nécessité de rompre avec la routine, etc.» Ajoutez à cela un fonds commun de revendications anti-féodales ; droit de chasse, etc. Encore un trait général du temps, cela, qu'on ne manque pas de retrouver dans les cahiers de doléances de cette province.

§

M. Georges Hardy, lui, s'occupe de notre ancienne vie rurale à un autre point de vue. Etudiant **l'Anticléricalisme paysan dans une province française avant 1789**, il nous dit ce qu'il faut penser, selon lui, de la solidarité que bien des gens ont cru voir entre les pauvres prêtres de campagne et leurs ouailles. Légende, d'après M. Hardy. Le clergé rural, par son humilité, échappait aux prises de la littérature des philosophes ; l'histoire n'était pas allée plus loin que ceux-ci ; mais aujourd'hui, grâce aux travaux d'archives, — parbleu ! — un fait surgit : l'Anticléricalisme paysan avant la Révolution. M. Hardy a de la sorte, pour le Berry, exhumé quelques figures de prêtres ruraux que rien, évidemment, ne recommandait à l'affection ou à l'estime de leur troupeau. Sans doute, la légende du curé de campagne peut, quand on serre les choses de près, céder la place à un réalisme curieux. Je me souviens que, dans ses remarquables études sur Voltaire seigneur de village, M. Caussy a montré de véritables pandours ensoutanés. Mais l'on peut être persuadé que les mêmes procédés documentaires révéleraient aussi mainte vertu. Le bas clergé rural et le peuple des campagnes se sont trouvés solidaires en 1789. C'est, nous dit M. Georges Hardy, qu'il y eut une coalition d'intérêts. D'intérêts et non de sympathies. Telle est la conclusion simplificatrice de son étude.

De son côté, M. Edmond Campagnac, avec son mémoire sur **les Débuts de la Déchristianisation dans le Cher** (septembre 1793), apporte à l'histoire religieuse de la Révolution une contribution que le compétent M. Albert Mathiez, dans la préface qu'il a écrite pour ces pages, apprécie en termes élogieux. Pour Robespierre, dit M. Mathiez, la déchristianisation était, au moins politiquement, une erreur. Elle desservit la Révolution de diverses manières, notamment en décourageant le clergé constitutionnel et en donnant raison au clergé réfractaire. Ceci, à un tel point que M. Mathiez voit

dans la déchristianisation une intrigue ultra-démagogique, avec un fonds peut-être bien contre-révolutionnaire, dirigée contre le Comité de Salut public. La démission de Gobel serait particulièrement à étudier, sous ce rapport. La monographie de M. Campagnac, en montrant les déchristianisateurs à l'œuvre dans le Cher (quoique avec des procédés moins violents et une moins grande méconnaissance des choses qu'on eût pu croire), permet d'apprécier la portée de leurs actes. De tels travaux aideront aussi à préciser l'attitude de Robespierre et des Jacobins en matière de politique religieuse. Il y a, de ce côté, certainement, des distinctions que les historiens sont tenus de faire. Mais cela n'est pas toujours facile : le Bloc...

En publiant ce travail purement documentaire sur **La Déportation du Clergé orthodoxe pendant la Révolution**, M. Emile Sevestre, aidé de MM. Xavier Eude et Edouard Le Corbeiller, a eu pour but la solution de l'une des questions qui, dit-il, dominent l'histoire religieuse de la Révolution : la Déportation des prêtres insermentés (les deux autres questions étant « la persécution » et l' « action »). Cette question peut ne point paraître aussi importante que celle de l' « action » (à laquelle peut se joindre celle de « la persécution ») : à moins de supposer que les ecclésiastiques exilés aient eu, hors de France, une influence appréciable sur la marche des affaires intérieures ou même extérieures de la France, ces listes de proscription n'apportent guère qu'un élément négatif, semble-t-il. Il est vrai, complètes, ce qui n'est point le cas ici, elles montreraient en détail les effets de la loi du 26 août 1792, que M. Albert Mathiez a déjà étudiés d'ensemble. Quoi qu'il en soit, M. E. Sevestre et ses collaborateurs ont entrepris exactement de dénombrer les Proscrits. Longue et difficile opération ; peut-être même impossible ! Les données acquises ici sont importantes, mais fragmentaires. L'on a reproduit les Registres des Ecclésiastiques insermentés embarqués dans les principaux ports de France, d'août 1792 à mars 1793. Or, les Déportations durèrent, avec des caractères variés, bien plus longtemps, on le sait. D'autre part, les « principaux ports de France » sont, ici, les ports de Boulogne-sur-Mer, du Tréport, de Dieppe, de Granville, d'Agde, de Dunkerque, de Bernières et des Sables d'Olonne, en y ajoutant des listes sommaires pour les ports de Cherbourg, du Havre, de Honfleur, de Luc et de Portbail. Il est clair que d'autres points d'embarquement ont existé. En somme, nous arrivons de la sorte à savoir qu'il y eut, durant le laps de temps et dans les ports plus haut indiqués, 3.666 embarquements de prêtres insermentés. C'est quelque chose, certes ; et quelque chose aussi sont les divers autres documents et notes qui se joignent à ce renseignement. Mais ne se fait-on pas quelques illusions sur la portée de ces recherches d'archives infiniment et indéfiniment détaillées ?

§

Parmi les « Varia » de la littérature révolutionnaire, mentionnons, dans ce paragraphe, une Notice du Marquis de Chateaubrun sur le **Comte Stanislas de Clermont-Tonnerre**. Député de la noblesse aux Etats-Généraux, fondateur, avec Malouet, du « Club des Amis de la Monarchie », rédacteur, avec Fontanes, du « Journal des Impartiaux », Président par deux fois de l'Assemblée, le Comte de Clermont-Tonnerre essaya de défendre la Monarchie, avant et même après les journées d'Octobre, sur le terrain même de la Révolution. Rebuté, il devint l'un des Conseillers des Tuileries, contribua à la fuite de Varennes, fut mêlé (dans un but d'apaisement, rectifie-t-on) aux négociations avec les alliés. Une petite plaquette est peu de chose pour faire connaître cela. M. de Chateaubrun eût peut-être pu exposer ce rôle autrement que d'après le poème de la Harpe. On sait que le malheureux gentilhomme fut massacré au 10 Août. Un court extrait de ses « Opinions », à propos des journées d'Octobre, laisse entrevoir, sous cet événement, bien des menées.

M. Karéiev, déjà connu par divers travaux sur la Révolution, parmi lesquels des études sur la topographie du Paris révolutionnaire, cherche à évaluer **La Densité de la population des différentes sections de Paris pendant la Révolution** (traduit par J. Patouillet). D'après ces recherches, cette densité, en allant du centre à la périphérie, évoluait de plus de 500 à moins de 50 habitants par 1000 toises carrées. En somme, le groupement des teintes diverses qui, du plus au moins, expriment cela dans le plan annexé à la brochure, correspond assez bien aux différents degrés d'intensité de l'action. Le plus fort se passa dans le territoire où sont compris aujourd'hui les arrondissements du centre.

M. Marcel Godet s'occupe des questions de documentation. Voici, de lui, une étude sur **Les Brûlements d'Archives à Abbeville pendant la Révolution**. Parmi les considérations placées en tête de l'ouvrage, notons celle-ci : « Les communications de documents étaient (avant la Révolution) fréquentes et faciles : les érudits recevaient bon accueil partout et faisaient de bonne besogne. » L'Ancien Régime ne cherchait donc pas à dérober son histoire. Sous la Révolution, les pouvoirs publics écartèrent d'abord les mesures légales de destruction des archives ; mais bientôt la passion et l'intérêt révolutionnaires, la haine des titres généalogiques et l'inquiétude à l'égard des anciens titres de propriété amenèrent, de plus en plus nombreux, des brûlements de dépôts. M. Godet a raconté, avec des détails curieux, la destruction des archives d'Abbeville. Il a essayé de reconstituer un état sommaire des Documents disparus. Son étude est de plus accompagnée de la publication du registre de dépôt des titres féodaux et de divers documents inédits. — Dans un

ordre d'idées voisin, M. Em. Sévestre a publié un **Essai sur les Archives municipales et les Archives judiciaires des chefs-lieux de département et de district en Normandie** (1787-1801). Une importante étude est jointe à l'inventaire de ces Archives. On y trouve des indications bibliographiques d'une précieuse utilité générale, des renseignements sur l'état des dites Archives, enfin des appréciations sur l'intérêt propre à ce que l'on pourrait appeler les diverses familles de documents, d'archives sous la Révolution. Ainsi, M. E. Sévestre estime que les archives municipales sont une source excellente pour l'étude des idées politiques pendant la Révolution, tandis que les archives judiciaires constituent une source de premier ordre pour l'histoire de la contre-révolution. On trouvera également des considératione motivées, aux points de vue économique, religieux, etc.

Nous continuerons, la prochaine fois, par l'Histoire militaire, cette revue des récents ouvrages sur la Révolution.

Memento. — *Revue Historique* (septembre-octobre 1913). A. Cans : Le Rôle politique de l'assemblée du clergé pendant la Fronde, 1650-1651. Georges Reverdy : Les Relations de Childebert II et de Byzance. Bulletin historique : Histoire de Belgique, 1911-1912, par Eug. Hubert ; Histoire de l'Islam, par E. Montet ; Histoire d'Allemagne, de 1648 à nos jours, par Paul Darmstœdter ; Histoire de Russie, 1911-1912, par G. Gauthier. Comptes-rendus critiques, Notes bibliographiques, etc.

La Révolution française : 14 août 1913. Sur un des Iambes d'André Chénier, par Cl. Perroud. La Féodalité sous la Révolution : survivance, vicissitudes, suppression (*suite*), par A. Aulard. Le gouvernement du général Willot à Marseille, par Paul Gaffarel. Mark Twain sur la Révolution française, par L. G. R. Un cas de conscience en 1809, par L. Dubreuil. — *Id.*, 14 septembre 1913. Les Fédérés du Finistère pour la garde de la Convention (décembre 1792-mai 1793), par J. Savina. Une campagne de brochures dans l'agitation dauphinoise de l'été 1788, par Marcel Blanchard. A propos des premiers lycées, de 1802-1804, par Paul Chevreux. La Famille de Musset à Vendôme, pendant la Révolution, par A. Blossier. Documents : L'organisation des districts de Mur-de-Barrez. — *Id.*, 14 octobre 1913. La Féodalité sous la Révolution : survivance, vicissitudes, suppression (*suite et fin*), par A. Aulard. André Chénier à Versailles, en 1793, par Cl. Perroud. Les Papiers de Maignet, par André Artonne. Thouret et le bicamérisme, par E. Lebègue. Documents : 1° Une lettre de Condorcet à Diderot sur le Parlement ; 2° Une lettre du comte de Provence à l'ex-constituant Virien ; 3° David et les Académies. Dans les trois nos : Notes de lectures, Chronique et Bibliographie, etc.

Revue des curiosités révolutionnaires, juillet 1913. Joachim Kühn : Eclaircissements sur l'origine du conspirateur Junius Frey. Jacques Mesmier. Cérémonie de l'inauguration du Monument aux soldats français morts à Hougoumont, le 18 juin 1815, avec six planches hors texte. Pierre Bart : Autour d'une querelle financière de Benjamin Constant. — *Id.*, août 1913.

Pierre Bart : Les Vainqueurs ennemis : Hulin et Rossignol (Documents inédits). Baron de Meneval, ministre plénipotentiaire : Notes sur un correspondant inconnu de Napoléon. Joachim Kühn : Marat peint par un Allemand. Dans les deux nos : Lettres et Documents inédits. Curiosités révolutionnaires.

Revue du Midi, 15 septembre 1913. Taine apocalyptique, par M. Couder. Du pays des plus illustres gouverneurs d'Orange, par Yrondelle. A propos du siège de Metz, d'Elie Peyron, par Pierre Lauris. — *Id.*, 15 octobre 1913. Souvenirs d'Egypte, par F. Bruneton. Un document peu connu : Remontrances du Parlement de Paris au roi Louis XVI, au sujet de « l'affaire protestante », par Elie Peyron. Elie Mazel : Monographie sur Nant (Aveyron) et son ancienne abbaye. Bornecque et A. Yrondelle : Les Catilinaires, par P. T. Dans les deux nos, continuations : La Viguerie du Vigan au commencement du XVIIe siècle, par Emmanuel Gay. Le château et la baronnie de Vauvert, par Prosper Falgairolle.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Simonide Vlavianos : *Génie et folie*, *in* Revue psychiatrique et neurologique d'Athènes. — Dr Joanny Roux : *Les Névroses post traumatiques* ; Baillière et fils, 1913, 1 fr. 50. — Dr Castaigne : *Les Différents procédés nouveaux de physiothérapie ;* Journal médical français, 15 septembre 1913.

Le docteur Simonide Vlavianos est professeur à la Faculté de médecine d'Athènes. Directeur et rédacteur en chef de la Revue psychiatrique et neurologique qui est, là-bas, la publication la plus importante consacrée aux maladies nerveuses et mentales, son opinion est intéressante à connaître. Laissant de côté les affirmations paradoxales qui tendent à identifier le **génie et la folie**, il proclame justement qu'il ne faut pas oublier le substratum anatomique. Il se défie des gens, plus sentimentaux que scientifiques, qui discutent à perte d'idées sur la mentalité des hommes, n'oubliant que leur cerveau. « La plupart de ceux qui ont défini le génie, dit-il, ont été entraînés plutôt par la manifestation psychologique du génie ou par son point de vue métaphysique, s'ils ne sont pas tombés dans l'erreur, en le confondant avec la névrose, la folie et l'épilepsie. » Et il cherche une définition anatomique qui malheureusement nous paraît un peu trop simple : *Le génie est la manifestation du fonctionnement d'une structure et d'une disposition exceptionnelles de la section ou des sections du cerveau d'où découle l'intelligence.* Le seul inconvénient est que la description de cette disposition exceptionnelle est bien difficile à faire. Nous avons, pour notre part, essayé de la donner pour le génie littéraire dans deux de nos ouvrages parus en 1908 et en 1911. Certains travaux de Matisse, bien connus de nos lecteurs, ont permis de se faire une idée approximative de la structure cérébrale des musiciens de génie.

Le Dr Vlavianos s'attache dans son étude à différencier le génie de l'ingéniosité et du talent.

Autre chose est *l'ingéniosité*, autre chose le *talent*, et autre chose encore le *génie*. Vous vous souvenez certainement de la définition que je viens de donner du génie. J'y ajoute maintenant celles du *talent* que je considère comme *la manifestation d'une faculté mentale* (ce qui le distingue du génie) *au-dessus de la moyenne avec une infériorité possible des autres manifestations mentales* (ce qui le distingue aussi de l'ingéniosité) et de l'*ingéniosité* que je considère comme *la manifestation harmonique des facultés mentales dans leur ensemble sans prépondérance de l'une d'entre elles* (ce qui la distingue du talent) et *aussi sans prépondérance de l'ensemble de ces facultés* (ce qui la distingue du génie).

Cette citation suffit à montrer le défaut — peut-être est-ce une qualité — du travail du Dr Vlavianos. L'auteur affirme avec sérénité, définit et découpe. Plus loin il veut savoir si génie et folie *se concilient* ou *coexistent*.

Les mots *conciliation* et *coexistence* ont une telle importance dans ma théorie que j'ai procédé encore à une autre division ou distinction grâce à laquelle je distingue les fous de génie, chez lesquels le génie va de pair, *coexiste, se concilie* avec la folie, et les aliénés de génie, chez lesquels la folie est une simple *coïncidence*, puisque la faculté géniale préexistait, et s'est par *coïncidence* rencontrée avec la folie.

Nous ne voudrions pas ennuyer le Dr Vlavianos, mais sa théorie n'est qu'en reflet de théories déjà classiques en France. Nous avons rejeté depuis longtemps les vieilles histoires de Lombroso, et le professeur Grasset nous a dit que la folie n'est que la rançon du génie. Ce qu'il faut retenir de cette étude, c'est qu'en Grèce les idées françaises sont adoptées (comme la tactique française) et, parmi elles cette idée si logique — et qu'il a fallu attendre si longtemps — que le génie est une manifestation physiologique d'un cerveau anatomiquement perfectionné !

§

La question des **Névroses post-traumatiques** est une des plus passionnantes de notre époque, surtout depuis la loi de 1898 sur les accidents du travail. La névrose étant définie, avant tout, par des troubles fonctionnels sans altération anatomique décelable est invoquée plus que de raison par les accidentés; et cela avec des résultats pratiques d'autant plus marqués, que les experts ne s'entendent guère sur la question des névroses traumatiques. Lorsque les médecins ont éliminé par un examen approfondi les lésions organiques, lorsque, sur une série d'indices de nature psychologique, ils se sont persuadé que le blessé est de bonne foi, ils mettent trop souvent au petit bonheur le diagnostic d'*hystérie* ou de *neurasthénie*

raumatique, ce dernier terme les compromettant si peu que la neurasthénie, de moins en moins précisée dans les traités médicaux, finit par ne plus être qu'une simple « asthénie nerveuse », c'est-à-dire un titre, un costume vide. Les experts opportunistes inscrivent le diagnostic d'*hystéro-neurasthénie* et les plus prudents se contentent de celui de *névrose traumatique*. Cela ne cache souvent que l'absence de diagnostic.

La raison de cette obscurité et de cette confusion est double. C'est d'abord qu'il est souvent très difficile d'éliminer toute hypothèse de troubles organiques : nous verrons qu'il y a lieu de créer une classe provisoire de troubles, dans laquelle il est probable qu'il existe des lésions, la *commotion cérébro-spinale prolongée*. C'est ensuite que les troubles purement fonctionnels n'ont pas une pathogénie univoque et qu'il faut distinguer les espèces, ne pas tout mettre dans le même panier, en somme, faire un diagnostic. Nous verrons que l'hystérie et la neurasthénie traumatique existent bien, mais qu'il faut probablement abandonner le diagnostic d'hystéro-neurasthénie comme ne signifiant pas grand'chose, et celui de névrose traumatique, parce que ce terme trop vague a des significations différentes suivant celui qui l'emploie ; enfin il existe d'autres états névropathiques, en particulier celui que Brissaud a récemment décrit sous le nom de *sinistrose*.

Cette dernière est une maladie purement mentale que les médecins admettent comme une maladie véritable, authentique. Elle a, à l'origine, un *état émotif*, le sentiment du danger couru, du danger subi ; puis une *idée fixe*, celle de la réparation, de la revanche r enfin un *état émotif secondaire*, l'obsession grandissante, qui peu à peu envahit et submerge toute l'activité mentale. Le malade ne guérit pas parce qu'il ne veut pas guérir et qu'il a, comme le disait Brissaud, une *inhibition de la bonne volonté*. Le blessé s'étudie, se palpe du matin au soir, se suggestionne, et apparaît devant les experts « avec des douleurs multiples, dont les localisations et les irradiations sont d'une fantaisie que l'anatomie du système nerveux n'avait guère prévue avant 1898 » (Brissaud).

Les névroses traumatiques intéressent encore par leurs considérations paramédicales. Le rôle de la suggestion est aussi net, ici, sur l'expert que sur le blessé. En effet, tout professeur célèbre qui expose une théorie personnelle est immédiatement suivi par la troupe des experts obscurs, et c'est ainsi qu'on voit successivement régner les diagnostics les plus divers. Charcot éleva un monument disproportionné à l'Hystérie, et l'Hystérie englua tout. Ses stigmates aveuglèrent les médecins les plus avertis, et quand un malade n'avait aucun symptôme d'hystérie, le médecin finissait par créer les signes d'une névrose qui devait officiellement exister. Aujourd'hui, grandeur et décadence, cette grande névrose s'est effilochée. Le Dr Babinski la

détruit chaque jour davantage; ni l'hystéro-neurasthénie, ni la neurasthénie n'ont pu la sauver, et voilà que Brissaud, avant de mourir, nous lègue la *sinistrose*. Comme cette dernière devient commode pour le blessé!

Il ne guérit pas... tant que son indemnité n'est pas obtenue. Donc, il y a inhibition de la bonne volonté et maladie mentale. De même, la paresse est une maladie mentale, disent certains psychiatres, de même l'avarice, de même le caractère du voleur Delpech et de l'industriel Deperdussin.

On s'explique ainsi le développement colossal des cas de *névroses traumatiques*. Si par hasard le blessé n'y songeait, bien des hommes d'affaires savent le suggestionner, disons le persuader, et c'est ainsi que les juges voient défiler des bataillons de quémandeurs qui, sans lésions organiques, gras et roses, sont « *incapables de tout travail* » et racontent qu'ils « sont sans forces », qu'ils « ne dorment pas... à cause des cauchemars », qu'ils « perdent la mémoire », « qu'ils souffrent de partout », et c'est ainsi que — dans les Compagnies de chemins de fer, par exemple — nous voyons passer sous nos yeux des séries de rapports stéréotypés et tels que tout avocat ou avoué, en lisant le début, peut sans erreur en débiter la suite et les conclusions.

§

A la suite des jeunes gens qui, sans réflexion aucune, ont cultivé le sport et créé un état d'esprit nouveau, les médecins s'éprennent d'éducation physique et en confectionnent la grammaire. Une importante revue médicale, *le Journal médical français*, consacre son numéro de septembre à l'étude des différents procédés nouveaux de **Physiothérapie** et à leurs applications pratiques. Le Dr Rosenthal, l'actif spécialiste parisien, y précise le rôle, dans la lutte antituberculeuse, de la gymnastique respiratoire. Le professeur Bergonié (de Bordeaux) résume les résultats excellents obtenus par l'exercice électriquement provoqué ou ergothérapie passive, dans les maladies par ralentissement de la nutrition (obésité, diabète, rhumatisme). Le docteur Francis Heckel expose la question de la myothérapie.

Si nous insistons sur le rôle physiologique du muscle, ce n'est pas pour le plaisir d'enfoncer les portes ouvertes; c'est que, jusqu'ici, les auteurs n'ont guère envisagé que la contraction musculaire, oubliant les autres fonctions du muscle et le ravalant au rang d'un simple organe de relation. Le docteur Heckel attire l'attention sur des points très originaux. Il insiste sur l'imbrication du tissu musculaire et du tissu nerveux qui explique la dégénérescence d'un nerf quand son muscle s'atrophie et montre que beaucoup d'affections, purement nerveuses en apparence, peuvent avoir pour origine une mauvaise culture musculaire. Le muscle stimule en outre toutes les grandes fonctions

organiques et accroît le tirage de notre machine. Par sa contraction, il détruit le sucre et la graisse, obligeant secondairement le foie à livrer à l'organisme une quantité de sucre égale à celle du sucre brûlé ; il active les fonctions d'élimination sudorale, pulmonaire et rénale. L'auteur met au premier rang la valeur circulatoire du muscle. En effet, le muscle aide, en se contractant, la circulation veineuse.

On sait que, lorsque, au cours d'une saignée, le sang s'écoule mal, il suffit de prier le malade de fermer et d'ouvrir alternativement la main pour voir apparaître un jet sanglant. Le docteur Heckel arrive à ces conclusions que la myothérapie est utile dans les maladies du cœur et que « l'exercice, judicieusement appliqué aux cardiaques constitue une thérapeutique héroïque, supérieure — et d'ailleurs d'action analogue — à celle de la digitale ».

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Louis Weber : *Le Rythme du Progrès, étude sociologique*, Alcan, 7.50. — J. Wilbois : *Devoir et durée, essai de morale sociale*, Alcan, 7.50. — Léon Hendryk : *La Volonté d'harmonie*, B. Grasset, 3.50. — Henry Follin : *Dictature, non césarisme*, Bureaux de *l'Individualiste européen*, Aix-en-Provence. — Memento.

En étudiant **le Rythme du Progrès**, c'est toute une théorie de l'évolution humaine qu'esquisse M. Louis Weber. L'idée du progrès, quoique antérieure à Condorcet, qui l'a seulement vulgarisée, n'est pas très ancienne. Jusqu'à la Renaissance, on continuait à mettre l'âge d'or à l'origine des temps, et ce furent les hommes du XVIe siècle qui, dans l'exaltation des nouvelles découvertes, commencèrent à regarder plutôt vers l'avenir. Pascal, en comparant l'humanité à un être en croissance, donna à la théorie du progrès droit de cité philosophique et, avec sa loi des trois états, Comte se flatta de l'espoir d'en expliquer l'essence. Mais il y a longtemps qu'on a fait remarquer que ce soi-disant fatal passage de l'état théologique à l'état métaphysique et de celui-ci à l'état positif était plutôt vrai du développement des psychologies individuelles que de l'évolution des entités sociales, et c'est pour cela qu'on ne peut qu'approuver M. Weber d'avoir essayé de substituer à cette trilogie fatidique une sorte de loi des deux états seulement, un balancement rythmé entre deux tendances de l'intelligence, celle qui pousse à l'activité technique et celle qui incite à la spéculation, que l'on pourrait, pour plus de clarté, qualifier la recherche du bien-être matériel et la poursuite des satisfactions spirituelles. Mais pour plus féconde, de par sa souplesse, que soit cette conception nouvelle du progrès, elle est loin de tout éclaircir, et peut-être même n'éclaircit-elle rien du tout. Nous croyons, par exemple, ou nous croyons voir, qu'à l'origine de la civi-

lisation chinoise, il y a eu un grand essor de l'esprit d'invention scientifique, mais pouvons-nous assurer que ce soit une réaction de l'esprit éthique qui lui ait coupé les ailes? La grande époque de l'hellénisme nous fait assister, de façon beaucoup plus certaine, à une merveilleuse floraison du génie des sciences, floraison qui se flétrit au bout de deux ou trois siècles, et fait place à une préoccupation absorbante des problèmes de morale, mais il n'est nullement établi que ce soit *ceci* qui ait tué *cela*, et dans tous les cas la spéculation métaphysique, qui était si faible chez les épicuriens comme chez les stoïciens, n'est pas responsable de cette asphyxie de la physique. Au Moyen-Age, la domination absolue de l'esprit religieux n'empêche pas la reviviscence, lente mais d'autant plus remarquable, de l'esprit scientifique, et depuis quatre siècles nous assistons à la croissance parallèle de ces deux forces, sans qu'on voie que l'une des deux doive souffrir de l'autre, et même que l'une ait, à un moment quelconque, souffert de l'autre; l'irréligiosité du temps de Voltaire, par exemple, a été bien superficielle et bien locale, puisque c'est juste à ce moment que s'est produit le grand *revival* évangélique de l'Angleterre. Alors, à quoi attribuer l'incompréhensible arrêt du génie scientifique des Grecs? Peut-être tout simplement à son caractère trop désintéressé, au manque de résultats utilitaires; si les grands savants d'avant Socrate avaient trouvé de ces petites améliorations efficaces comme les allumettes chimiques, la boussole, la poudre, on ne penserait pas à rendre Socrate et ses disciples responsables de cet arrêt, car les Romains, d'esprit très pratique, auraient vite adopté une science si utile, comme ont fait de nos jours les Japonais; l'Empire aurait pu ainsi résister à ses ennemis, et il n'y aurait pas eu d'éclipse de la civilisation. Il est vrai qu'en ce cas on ne s'explique pas pourquoi les Chinois, qui avaient, eux, goûté tout le prix de ces inventions techniques, ont laissé dépérir l'esprit de science qui les avait provoquées, mais il est si difficile de savoir ce qui s'est passé dans le très ancien Extrême-Orient! Quoi qu'il en soit, il semble hâtif de voir un balancement, et surtout un rythme, dans le progrès humain; il est plus probable que la même cause, haute intellectualité des peuples supérieurs, a produit des effets différents : perfectionnement moral et enrichissement scientifique, et que ces effets se sont développés indépendamment l'un de l'autre, très lentement et très péniblement pendant des dizaines de siècles, puis, depuis notre ère, d'une façon grandiosement ininterrompue et sans doute ininterruptible, ce qui, par bonheur, bannirait de nos esprits toute crainte au sujet d'un fléchissement qu'impliquent les formules : rythme du progrès, et balancement alterné.

§

C'est en quelque sens le même problème du passé et de l'avenir de

la civilisation que se pose M. J. Wilbois, dans son livre **Devoir et Durée**. L'auteur possède, à la fois, une très forte culture scientifique et une profonde connaissance de la matière humaine (c'est un des chefs de cette Ecole de la science sociale qui, avec Le Play, Tourville et Demolins, a fait faire à l'étude des sociétés un progrès que M. Jean Brunhes lui-même reconnaît); il était donc mieux indiqué que quiconque pour répondre à la question cruciale qui domine toute étude de l'humanité : Quels sont les rapports des lois de la science et de la liberté de l'homme, et quel est le *devoir* de celui-ci ? — Je résume seulement ici ses conclusions. Tous les hommes ne sont pas également libres ; il y a un large fossé entre les civilisés d'Extrême-Orient qui ne sont que des « végétations d'humanité » et les civilisés d'Occident, conscients de leur mission grandiose, qui ont à la fois des méthodes d'éducation de la volonté et des institutions canalisant les initiatives individuelles ; et, parmi ceux-ci, les gens de la masse se différencient des gens de l'élite, ceux qui réalisent cet idéal moral de la meilleure éducation et de la meilleure discipline sociale et qui s'étagent en une sorte de pyramide lumineuse, le vrai surhomme étant non pas la terrible bête blonde de Nietzsche, mais le *supra-saint*. Liberté est donc ici le fondement de l'éthique, et c'est surtout aux préceptes de la morale sociale que s'intéresse l'auteur. De sa sociologie nouvelle, moitié science, moitié métaphysique, et qu'il dote pour cela d'un nom nouveau assez heureux, *méta-sociologie*, il tire une morale nouvelle, elle-même à la fois scientifique et mystique, dont le commandement suprême serait celui-ci : se donner à l'humanité en développant sa personnalité. C'est réconcilier à la fois le nietzschéisme, l'évangélisme et le comtisme, et l'on ne saurait, en vérité, nier la hauteur et la magnanimité de ces vues.

§

C'est encore dans l'éthique sociale que nous sommes avec un autre très beau livre, **la Volonté d'harmonie**, de M. Léon Hendryk. Cet auteur a l'heureuse idée de proposer, pour combattre, ou mieux pour compléter la Volonté de puissance de Nietzsche, une Volonté d'harmonie qui est, en effet, bien rare aujourd'hui ! Dans le pays le plus veule du monde, on trouvera toujours quelques énergiques, lesquels, il est vrai, constitueront alors un danger social de plus, de par la veulerie ambiante ; mais chez les peuples les plus élevés en culture et en moralité, combien trouve-t-on de volontés d'harmonie en regard des passions d'antagonisme ? Et pourtant le monde marche ; et comme il ne peut marcher que par l'harmonie, il faut que notre activité sociale en contienne des réserves invisibles énormes pour que les hostilités individuelles en soient paralysées. Qui sait même, au surplus, si ces hostilités n'en recèlent pas elles aussi ? Que de tyrannies dont la liberté a fini par sortir et que de violences qui ont fini par

laisser régner la paix ! Le grand Tarde, dont M. Hendryk parle un peu légèrement, avait bien mis en relief l'utilité des oppositions sans quoi les adaptations ne pourraient pas se produire, et surtout, tout en étant aussi partisan que notre auteur de la paix et de l'amour, il avait mieux vu que lui le rôle bienfaisant que jouent dans le progrès humain ces institutions qu'on appelle la famille, la patrie et même l'armée. Mais je ne veux point tomber dans le défaut que je critiquais à l'instant, et je préfère, plutôt que rechercher les points sur lesquels nous pourrions être en désaccord, dire combien je me trouve en communion générale avec M. Hendryk ; entre la *Synergie sociale* que j'ai écrite il y a quelque vingt ans et sa *Volonté d'harmonie*, il n'y a que ressemblances pour la foi dans l'avenir et l'appel au bon vouloir libre de tous. Au fond, c'est Bastiat qui a raison dans ses *Harmonies économiques :* les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes si on les laissait faire, mais les hommes sont là pour tout embrouiller, par égoïsme cupide ou par haine envieuse, ou, hélas ! parfois par philanthropie et par cette sottise politicienne qui vous pousse à faire le bonheur de vos semblables à coups de trique. C'est contre ces volontés mauvaises de domination qu'il faut dresser avec M. Hendryk la volonté d'harmonie, respectueuse de toutes les libertés, de tous les dévouements, et j'ajouterai de tous les sacrifices même militaires.

§

M. Hendryk fait, à un moment, appel au « dictateur individualiste qui, dans un égal élan de sa volonté de puissance et de sa volonté d'harmonie, voudra se mettre à la tête de la civilisation. ». Et ceci ne serait pas pour déplaire à son frère d'âme, M. Henry Follin, qui, dans sa revue *l'Individualiste européen*, prend pour programme **Dictature, non Césarisme**. Assurément il y a là une thèse intéressante et à voir la façon dont le parlementarisme piétine sottement sans aboutir, même sur les questions les plus graves et les plus urgentes, on se prend à souhaiter soi aussi la venue d'un dictateur apte à réaliser cette foule de petites et salutaires réformes qui dormiront longtemps encore dans les limbes parlementaires, si elles en sortent jamais. Mais toute dictature porte en elle son danger, surtout chez nous, si prédisposés à l'esprit d'obéissance servile ; on ne trouvera jamais de dictateur plus génial et d'ailleurs plus sincèrement épris d'harmonie tolérante et libérale que Bonaparte, et l'on a vu vite ce qu'en quelques semestres son milieu avait fait de lui. Aussi une dictature ne se comprendrait que minutieusement étudiée et dessinée d'avance. Fidèle à mon goût de réaliser pratiquement les choses... sur le papier, j'indiquerai à l'auteur comment je verrais son idée prendre corps. Pour qu'un dictateur ne soit pas tenté de se transformer en despote, il faut qu'il soit nommé pour un temps très court, et, s'il s'agit d'un « Napoléon de la paix », un laps de 24 heures serait à

la rigueur suffisant. D'autre part, pour que ce jour dictatorial voie se faire de bonne besogne, il faut que le dictateur soit désigné longtemps à l'avance, de façon qu'il ait eu le temps de préparer son stock de lois à promulguer instantanément. Enfin, pour que la nomination de ce dictateur ne soit une occasion de troubles plébicistaires ou d'intrigues parlementaires, il faut que cette désignation se fasse *ipso jure*. Et de là ma proposition : Tout Président de la République qui arriverait à l'expiration de son mandat et qui ne se représenterait pas serait investi de droit, pendant 24 heures, du pouvoir dictatorial, en matière législative seulement, donc pas en matière judiciaire ou policière ; comme il aurait eu le temps, pendant ses sept ans de présidence, de se rendre compte des besoins du pays et de tout ce qui n'est arrêté que par l'inertie et l'égoïsme, hélas ! si puissamment inhibitifs, et qu'il aurait d'ailleurs pu également consulter et préparer l'opinion publique, il rédigerait en un tour de main son Code consulaire, et le pays s'en trouverait le mieux du monde jusqu'au septennat suivant.

Memento. — Charles Daniélou : *Etudes contemporaines*, Figuière, 3 fr. 50. L'auteur, qui est député breton, s'intéresse surtout aux questions régionalistes et religieuses qu'il traite avec beaucoup de compétence ; le discours prononcé au millénaire d'Alain le Grand a dû faire frémir de joie tous les cœurs armoricains. — Yves Berthou : *Des vessies pour des lanternes*, Figuière, 3 fr. 50. Encore du régionalisme breton. M. Yves Berthou s'est consacré, depuis longtemps, à la défense et illustration de « la terre de granit recouverte de chênes » et il a poussé l'amour de la tradition des ancêtres jusqu'à ressusciter les nobles théories druidiques (il a pris lui-même comme druide le nom, d'ailleurs peu harmonieux, de Kaledvouc'h), ce qui l'a fait accuser par quelques punais de sacristie de là-bas de vouloir revenir aux sacrifices humains ! Or ceci l'attriste et l'indigne ; en quoi ce bon poète est mauvais philosophe : calomnies et injures ne se traitent que par le mépris. — Auguste Barrau : *Au pays maraîchin*, Figuière, 3 fr. 50. Toujours du régionalisme, mais vendée en cette fois ; ce sont des contes et fantaisies écrits parfois en un dialecte local qui rappelle le curieux langage berrichon dont Jean Baffier s'est servi pour le récit qu'il a publié dans *l'Occident* : « Les derniers géants de cheus nous ». — H. A. Bromberger, *les Chemins de fer exotiques*. Editions du « Moniteur économique et financier », 3 fr. L'auteur a voulu mettre en garde les capitaux français contre les sollicitations de trop nombreuses sociétés financières exotiques qui, sous prétexte de construire des ferrocarrils mexicains ou des railways hondurassiques, délestent les bourses de trop confiants compatriotes pour alourdir celles de certains financiers aussi exotiques que leurs chemins de fer. Jadis il aurait été ironique de signaler de pareils livres dans une revue de littérateurs ; mais maintenant que les poètes, de par les prix de plus en plus fondés, vont devenir millionnaires !... — Le *Journal des Economistes* publie de bonnes études de M. Andréadès sur la *Marine marchande grecque*, sujet qui n'avait jamais été dignement abordé en français ; comme le constate M. Leroy-Beaulieu, la Grèce est, après la Norvège, le pays du

monde qui, proportionnellement à sa population, a la plus forte marine; en chiffres absolus, elle tient le 15e rang avec 407.000 tonnes de jauge nette, la France tenant le 5e avec 942.000, situation qui pour nous tend d'ailleurs à se maintenir et même à s'améliorer, — Dans *la Revue des Français*, un suggestif travail de M. Louis Rouvray : *l'Espagne en progrès*, budgets en excédant depuis une quinzaine d'années (sauf en 1909), accroissement d'un cinquième du commerce général, la production en céréales presque doublée, la production houillère presque quadruplée, de tous ces progrès nous ne pouvons, nous Français, que nous réjouir. M. Gomez Carrillo a raison de le dire dans le journal hebdomadaire qu'il vient de fonder, *l'Espagne :* Tout ce qui relèvera les pays ibériques sera, par contre-coup, utile à la France, leur intermédiaire obligatoire.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Les Jeunes Sénégalais. — M. Maurice Delafosse, l'un de nos meilleurs spécialistes en matière coloniale africaine, de plus, ethnographe distingué, prétend dans *la Dépêche Coloniale* (1) avoir reçu de son ami Broussard une lettre qu'il publie *in extenso* et qui contient sur la mentalité des habitants du Sénégal des données fort suggestives, — si suggestives même et si actuelles qu'à mon tour je ne puis résister à la tentation d'en reproduire les principaux passages.

Vous connaissez aussi bien que moi, écrit Broussard, les belles choses qu'essaient de réaliser à leur profit les Jeunes Tunisiens, les Jeunes Annamites et autres « Jeunes » auxquels, comme à tous les jeunes, le toupet ne fait pas défaut non plus que les vastes ambitions. Eh bien, nous sommes menacés d'avoir à ajouter bientôt les Jeunes Sénégalais à cette encombrante quoique peu intéressante population.

Et, si ce malheur arrive, comme je le crains, ce sera bien de notre faute. On peut, jusqu'à un certain point, rendre le panislamisme et la révolution turque responsables de l'éclosion des Jeunes Tunisiens et affirmer que l'influence japonaise et la situation intérieure de la Chine ne sont pas étrangères à la formation des Jeunes Annamites. Mais, au Sénégal, qu'est-ce qui peut bien avoir couvé l'œuf d'où se prépare à sortir le Jeune Sénégalais sinon la mise en application de nos éternelles utopies humanitaires, sentimentales et assimilatrices, lesquelles constituent certainement le plus gros obstacle dont aient à triompher nos efforts colonisateurs ? Si, dans les rues des villes ou sur le quai des gares, de noirs éphèbes coudoient sans politesse, l'œil hautain et méprisant, les Européens et Européennes qu'ils rencontrent, c'est assurément que nous le voulons bien, car, après tout, nous avons quelques droits à prétendre que le Sénégal nous appartient et que nous y sommes les maîtres, quoique les apparences puissent tendre à démontrer le contraire. Si, chaque fois qu'un indigène du Sénégal est impliqué dans

(1) *Dépêche Coloniale* du 8 octobre 1913.

une affaire et que son cas semble parfaitement mauvais, il trouve, parmi les notabilités influentes de la colonie, des défenseurs qui n'hésitent pas à remuer ciel et terre pour le sortir des griffes de la justice, c'est sans doute que nous trouvons cela très amusant, car enfin rien ne nous force, semble-t-il, à user envers les Noirs d'une tolérance et d'une longanimité dont nous savons, à l'occasion, nous départir vis-à-vis de nos nationaux. Elle est extraordinaire la bienveillance dont nous entourons les Sénégalais et surtout ceux d'entre eux qui ont eu la chance de naître dans l'une des quatre fameuses communes (1) et qui, de ce fait, — dont leur mère seule pourtant est en partie responsable, — jouissent du privilège de participer à l'élection du député du Sénégal.

Cependant, il est des gens qui trouvent cette bienveillance insuffisante. Ils pensent que ce n'est pas assez d'avoir fait des Sénégalais des électeurs et ils voudraient qu'on en fît des citoyens français complets, des citoyens privilégiés même, car on leur permettrait de cumuler les droits de citoyen avec l'exercice d'un statut auquel un pauvre Français de France ne saurait en aucune façon prétendre.... On parle encore d'autres projets qui, d'une manière générale, tendraient tout à favoriser, plus encore que par le passé, les natifs de Saint-Louis, Dakar, Gorée et Rufisque. Eux seuls pourraient prétendre aux droits complets du citoyen, eux seuls seraient éligibles aux conseils municipaux et sans doute aussi au conseil général et à la chambre des députés ! Pour commencer, ils seraient soustraits au régime de l'indigénat et aux pouvoirs disciplinaires des administrateurs. Je ne puis arriver à comprendre cette partialité à l'égard des indigènes nés dans l'une des quatre communes et je me demande qu'est-ce qui les différencie des autres indigènes du Sénégal : le fait que c'est dans leur sein qu'a germé le noyau du futur parti « Jeune Sénégalais » ? Ce serait assez, au contraire, pour qu'on les tînt à distance. Les habitants de ces quatre communes et, notamment, ceux de Saint-Louis sont en majorité des descendants d'anciens esclaves affranchis. Leurs pères et surtout leurs grands-pères nous ont rendu d'incontestables services, comme traitants et employés, principalement lors de la période de conquête et d'organisation ; certains ont accompagné comme volontaires nos premières expéditions. Ils ont trouvé la récompense de ces services, d'ailleurs intéressés, dans des gains fort appréciables et dans de fructueux pillages qui, en leur procurant des esclaves à la foire d'empoigne, ont accru l'importance et la richesse « des vieilles familles sénégalaises », pour user d'un cliché connu. Nous ne devons réellement rien aux descendants de ces aïeux qui se sont enrichis à notre service. Depuis de nombreuses années, les natifs des quatre communes ne fournissent plus aucun tirailleur ; ce ne sont pas eux qui vont se faire tuer pour nous au Maroc, au Ouadaï ou ailleurs, mais bien des indigènes nés dans ce qu'on appelle « les pays de protectorat » ou dans les autres colonies de l'Afrique Occidentale. Aujourd'hui, les natifs des quatre communes ne consentent à nous servir qu'à titre de fonctionnaires ; il faut leur rendre cette justice qu'ils veulent tous l'être, fonctionnaires, et que beaucoup y parviennent, beaucoup trop, oserais-je dire, car ils font de déplorables fonctionnaires, arrogants, vaniteux, exigeants, enclins à la réclamation, paresseux, sans courage ni dévouement.

(1) Saint-Louis, Dakar, Gorée, Rufisque.

On a été obligé d'en révoquer un certain nombre et, si l'on osait, on les révoquerait tous.... Un arrêt du 8 juillet dernier de la chambre d'homologation de Dakar a établi nettement que les natifs des quatre communes, quelles que soient leurs prétentions contraires, sont justiciables des tribunaux indigènes au même titre que les autres indigènes de l'Afrique Occidentale française. Je conseille aux amis des « Jeunes-Sénégalais » de méditer les considérants de cet arrêt qui fait honneur aux juges qui l'ont rendu. Mais il ne suffira pas à endiguer le mouvement qui s'organise et qui trouve dans la métropole des appuis inattendus. Aux grands maux les grands remèdes ! Au mal dont souffre le Sénégal, dont il pourrait mourir, je ne vois qu'un remède, qui consisterait à traiter purement et simplement le Sénégal comme les autres colonies dépendant du gouvernement général de l'Afrique Occidentale française. Tout le monde s'en trouverait bien, y compris la portion saine et laborieuse de la population indigène. Sinon, nous verrons fleurir dans toute leur beauté les Jeunes Sénégalais, puis, nous aurons ensuite les Jeunes Apolloniens, les Jeunes Ouindji-Ouindji, les Jeunes-Pahouins, les Jeunes-Canaques, les Jeunes-Roucauyennes, que sais-je encore ! Et ce jour-là nous n'aurons plus qu'à vendre notre empire colonial au Syndicat des Jeunes-Réunis, ou bien à l'Allemagne, — ce qui vaudrait encore mieux, parce qu'au moins nous serions sûrs d'être payés. Avec le produit de la vente, on élèvera un monument en or massif aux mânes de M. Schœlcher et, notre sentimentalité enfin satisfaite, nous pourrons chanter en chœur *Finis Galliae* sur l'air de *l'Internationale* ou sur celui de *Femme sensible !...*

Ici s'arrête la philippique de Broussard. Avouerai-je que sa lecture m'a enchanté? M. Maurice Delafosse, qui en reçut l'étrenne, se demande, — avec une sévérité qu'on n'exerce ordinairement que sur soi, — si elle ne fut pas écrite sous l'empire d'un accès de *sénégalite ;* puis, après réflexion, il incline à penser que Broussard peut très bien l'avoir rédigée en pleine jouissance de sa saine raison. C'est bien mon avis : rien de plus raisonnable que les considérations qui précèdent. Je suis d'autant plus porté à en juger ainsi que ces considérations justifient les craintes et les lamentations dont depuis plus de dix ans je me fais l'écho dans cette rubrique. Oui, depuis plus de dix ans, véritable Cassandre des questions coloniales, je prêche une meilleure compréhension de la politique indigène et cela, sans me lasser, malgré les coups sans nombre reçus. En 1907, lorsque je publiai mon *Essai sur la colonisation*, bien rares furent ceux qui prêtèrent attention aux directions générales de cet ouvrage et au procès de l'humanitarisme qui en constituait un des chapitres. On était alors en pleine lune de miel de la politique d'association. « Toi, bon jaune, toi, bon nègre, aimer bon blanc! » Vaste baiser Lamourette dont les effusions rayonnaient au delà des mers! La graine avait été bien plantée. Tous les prophètes évangélistes la couvaient avec tendresse. Parmi les flonflons de la chanson pacifiste et humanitaire, elle crût et poussa. Certes, le terrain était bon : tout

le fumier centenaire des idéologies de 1789 ! puis, beaucoup d'appétits et quelques bonnes intentions ! Le monstre se développa, recueillant toute la faveur qui avait autrefois accompagné sa première incarnation, savoir, l'Assimilation. Je continuai, vainement, de rompre des lances contre lui, et, je dois le confesser, sans grand espoir de le voir jamais terrassé. Entre temps, cependant, j'avais la satisfaction de voir certaines hautes personnalités émettre des doutes sur la valeur absolue du *credo* associationiste. C'est ainsi qu'en 1910, M. Jules Harmand, ambassadeur honoraire, dans un remarquable ouvrage intitulé *Domination et Colonisation*, répudiant l'hypocrisie et l'optimisme chers aux personnages officiels arrivés, reconnut que ce qui résidait à la base de toute politique coloniale c'était *la force*. « Le conquérant, disait-il, ne devait se faire aucune illusion... Il n'inspirera jamais à ceux qu'il prétend diriger, après les avoir vaincus et soumis, les sentiments d'affection instinctive et de solidarité volontaire qui font une nation. »

Dans cette revue même (1), je m'applaudis de voir « un homme de « l'importance et de la valeur de M. Harmand adopter et justifier « avec d'excellents arguments la thèse originale que j'avais été le « premier à soutenir et à développer en France dans mon *Essai sur* « *la Colonisation* ». En passant, je dois avouer que M. Harmand accueillit assez mal, paraît-il, cette revendication de ma part. Cet homme considérable s'indigna qu'un publiciste de ma faible importance pût émettre la prétention d'avoir pu fouler le premier une route où un ambassadeur honoraire daignait ultérieurement porter ses pas.

Eh bien ! cet homme considérable ne m'avait pas compris. Je suis bien convaincu de l'originalité absolue de son ouvrage, — et de cette originalité absolue je possède même des preuves très particulières ; — je crois également que, publiant son ouvrage *Domination et Colonisation* en 1910, il ignorait complètement l'existence de mon *Essai* paru en 1907. Ce qu'il me plaisait simplement de constater, c'était les premiers démentis apportés par des gens, en somme, qualifiés à la thèse sacro-sainte de l'association, fille bâtarde de l'assimilation. Aussi bien, ceci n'a aucune importance et Broussard, à son tour, m'a causé une grande joie en exprimant des idées qui se rapprochent si visiblement de celles qui j'ai toujours défendues. Je sais d'ailleurs que Broussard est galant homme et ne m'en voudra pas de me féliciter de cette aimable communion. Broussard, a beaucoup voyagé, a beaucoup vu. Il sait comme moi qu'il est vain de revendiquer la paternité de telle ou telle thèse, de telle ou telle théorie, alors que, seuls, comptent *les faits*. Or, les faits, depuis quelque temps,

(1) *Mercure de France*, 16-v-1911.

se chargent de confirmer mes prédictions d'autrefois. La néfaste politique suivie depuis plusieurs lustres en matière indigène porte enfin ses fruits. Ces fruits sont mûrs et l'arbre tout entier est secoué par leur chute. Jeunes Arabes, Jeunes Tunisiens, Jeunes Annamites, avec un touchant accord, s'unissent pour secouer le joug débile d'une domination qui doute d'elle-même. Hier encore, c'était les attentats d'Indochine et le fonctionnement de cette commission criminelle dont certains, il y a quelques mois à peine, demandaient la suppression. Il y a un peu plus d'un an, j'écrivais :

Le jour où, le gouvernement cédant aux sermons des pasteurs et aux homélies des théoriciens humanitaires, l'autorité aura été énervée dans nos colonies, ce jour-là verra l'ébranlement d'un Empire dont l'établissement a coûté et coûte encore aujourd'hui à la France,notamment au Maroc, beaucoup d'or et de sang.Ce jour-là,il faudra procéder,s'il en est temps encore, aux répressions nécessaires et ce sera vraiment une conséquence singulière de la propagande évangélique que *l'action impitoyable et sans merci des armes provoquée par l'imprudence des mauvais prophètes* (1).

J'écrivais ceci il y a un peu plus d'un an et, à la fin de septembre dernier,une douzaine de têtes tombaient à Hanoï sous le coupe-coupe du bourreau. Et ce n'est que le commencement ! Car,— et à ceci les directeurs responsables de notre politique indigène n'avaient pas assez réfléchi, — car ce serait une erreur singulière de croire qu'une fois grandie et développée la plante néfaste dont tant de soins ont aidé la croissance, il sera aisé de la déraciner. Aux indigènes de nos diverses possessions lointaines, les exportateurs des « Droits de l'homme » ont enseigné que la révolte était le plus imprescriptible — j'emploie à dessein leur jargon, — de tous les droits. La leçon aujourd'hui a été comprise et Phanboi-chau,de la retraite sûre qu'il a élue en Chine, Phanboi-chau, condamné à mort par contumace, mais libre, Phanboi-chau répond : « Donnez la liberté à mes frères d'Annam ! Supprimez, comme vous l'aviez promis, les monopoles vexatoires ! Tenez enfin vos promesses ! » Et le plus grave en l'occurrence c'est que des promesses ont été faites, des engagements ont été pris, écrits, traduits, imprimés à milliers d'exemplaires ! En admettant, — ce qui est encore douteux, — que les directeurs de notre politique coloniale,éclairés enfin par la leçon sanglante des faits,aient dessein de modifier leur méthode, le peuvent-ils librement ? Evidemment non : trop de discours ont été prononcés, trop d'espoirs encouragés pour qu'il soit possible de renoncer aux errements jusqu'alors suivis. Alors,plus que jamais,d'inextricables malentendus empoisonneront les rapports entre maîtres et sujets. Plus que jamais, — car les maîtres sont bavards et Kipling les a à peine calomniés en les

(1) *Mercure de France*, 16-x-1912.

lépeignant sous les traits des Bandar-log, — plus que jamais le flot les discours sonores et vides autant qu'hypocrites déferlera sur la ête des sujets attentifs et sceptiques et quelle tristesse et aussi quelle honte pour les gens de conscience honnête de n'avoir rien, *rien* à répondre aux voix plaintives des révoltés qui murmureront à l'heure le la répression : — «... Pourtant, vous nous aviez dit..... » —

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Dr Eugène Osty: *Lucidité et Intuition*, in-8, Alcan, 8 fr. — Dr Ch. Guilbert : *l'Illusion du Merveilleux*, in-12, Albin Michel, 3.50. — Ralph Waldo Trine : *Ce que tout le monde cherche*, traduit de l'américain (?) par S. Dupont, in-12, Richonier, 3.50. — Bouchacourt (Gabriel): *Le « Prochain » roi de France désigné par les prophéties*, in-18, Figuière et Cie, 1 fr. — Memento.

Suivant le Dr Eugène Osty, il y aurait, « au-delà et au-dessus de la *pensée* que nous connaissons », « une autre *pensée latente* et sachant tout de nous, à n'importe quel moment de notre vie ». Cette pensée latente — qu'il appelle encore la pensée *supra-rationnelle* — « sait la multiplicité des états dont se compose notre totale existence *en toute sa durée* et *elle le sait à tout moment de notre évolution* ». C'est dans cette pensée que liraient, sans le savoir, les sujets *lucides*. Ceux-ci seraient donc pour nous comme des *miroirs* où se refléterait notre pensée supra-rationnelle. Ainsi s'expliqueraient les surprenantes révélations qu'ils font parfois.

Il va sans dire qu'aucun sujet lucide, si bien doué soit-il, ne peut percevoir ni deviner tout ce qui se trouve dans notre pensée latente, sans quoi rien ne lui serait caché de notre présent et de notre passé, voire aussi de notre avenir.

Le champ de la lucidité varie avec chaque sujet et même dans chaque sujet suivant le moment. Le Dr Osty distingue les sujets lucides en sujets *visuels*, qui seraient « plus particulièrement des traducteurs d'événements de notre vie extérieure »; les sujets *tactiles*, qui percevraient « surtout les modifications de notre vie organique (1) » et les sujets *à images motrices*, qui excelleraient « dans l'exposé de nos états affectifs et intellectuels ». Il y aurait aussi des sujets de *type mixte*, des sujets « *à images mentales tributaires du sens kinesthésique* », et enfin les *prophètes*. Certains sujets *voient* à l'état de veille, d'autres à l'état d'hypnose, d'autres encore dans un état intermédiaire entre la veille et l'hypnose.

L'auteur range également, parmi les sujets lucides, les cartoman-

(1) Il convient de remarquer ici que ces sujets n'ont pas besoin de lire dans notre pensée supra-rationnelle, pour connaître notre vie organique et les maladies dont elle peut être affectée. Il s'ensuit que le champ de la lucidité est plus grand que l'auteur ne l'avait indiqué tout d'abord.

ciens, les chiromanciens et tous ceux qui ont recours à d'autres procédés de *mantique*.

J'admets volontiers que l'intuition joue un rôle, quelquefois très grand, dans la pratique des sciences divinatoires, mais je ne crois pas que tous ceux qui s'y adonnent soient *uniquement* des intuitifs. On peut, à mon avis, faire de la graphologie et de l'astrologie notamment, sans être spécialement doué au point de vue de la lucidité. Le Dr Osty ne me paraît pas d'ailleurs avoir pratiqué longuement ces sciences. Ce qu'il dit, en particulier, de l'astrologie montre qu'il n'a étudié cette science que très superficiellement. Qu'il veuille bien lire les ouvrages de M. Paul Flambart, et il sera bien vite convaincu que l'astrologie est basée sur toute autre chose que l'intuition.

Sa théorie d'ailleurs de la « pensée supra-rationnelle », qui connaîtrait *tout* de notre vie passée, présente et future, n'est qu'une hypothèse qui aurait bien besoin d'être démontrée par des preuves autres que celles qu'il nous donne et qui nous paraissent bien insuffisantes. Le champ de la lucidité comprend, à mon avis, en outre du super conscient, — le subconscient, tout le domaine de la vie organique — qui est pour le sujet lucide d'ordre sensitif et non d'ordre intellectuel et peut-être autre chose encore. Ces réserves faites, je n'ai qu'à louer l'auteur de **Lucidité et Intuition** pour l'importante contribution qu'il a apportée à l'étude de ces troublantes et si captivantes questions.

§

Le Dr Ch. Guilbert affirme que les phénomènes merveilleux que les spirites attribuent à des entités de l'au-delà, sont dus à l'homme lui-même, qui en serait le créateur inconscient et par suite, aussi « la victime ou le bénéficiaire », suivant le cas.

Il appuie ses démonstrations sur la théorie de l'*idéodynamisme*, due au professeur Bernheim, de la Faculté de Nancy, et que ce dernier formule ainsi dans la substantielle préface qu'il a écrite pour l'**Illusion du Merveilleux** : « Toute idée évoquée ou acceptée par le cerveau est en réalité une suggestion. Toute idée tend, quand elle peut, à devenir acte, c'est-à-dire mouvement, sensation, image, acte organique. C'est ce que j'appelle *la loi de l'idéodynamisme*. »

Le Dr Guilbert explique et développe cette théorie dans une longue introduction ; puis, dans les autres parties de son ouvrage, il traite successivement, au point de vue de cette théorie, des idées religieuses, du mysticisme, des miracles, de la sorcellerie (rites du satanisme, sabbat et messes noires, philtres, charmes, possessions, envoûtements, etc,) et du spiritisme (raps, tables tournantes, apports, lévitations, matérialisations, écriture automatique, fraudes, etc.) et conclut enfin, que « le merveilleux est une illusion de l'esprit qui attribue une réalité à ses propres créations ».

Il se peut que cette théorie — et cela me paraît très vraisemblable — s'applique à un grand nombre de cas, mais il me semble téméraire d'en faire dès maintenant une théorie générale. La plupart des phénomènes spirites sont encore mal connus. On a fait et publié, il est vrai, de très nombreuses expériences, mais quelle valeur ont-elles ? A-t-on pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher la fraude et déterminer les conditions de production de tous ces phénomènes? Je crois qu'il est sage d'en douter. D'autre part, peut-on affirmer qu'on connaît bien aussi les faits de magie et de sorcellerie et qu'ils ne contiennent *rien de réel?* Peut-on *prouver* enfin que tout cela n'est qu'illusion de l'esprit ? Toute théorie générale qu'on voudra essayer d'établir sur l'ensemble de ces faits me paraît donc actuellement prématurée.

L'Illusion du Merveilleux est très bien illustré. Il contient, en hors-texte, des dessins médiumniques, étranges et curieux, du comte de Tromelin et de J. Steen et des reproductions de tableaux de Goya, de Boulanger, de Bernin, de Baldung Grien, etc., représentant des scènes d'envoûtement, de sabbat et de guérisons miraculeuses.

Ce que tout le monde cherche, *ou le chemin de la vraie vie, de la vraie grandeur, de la paix, de la force et du bonheur,* est un ouvrage qui traite du développement personnel, mais, — à l'inverse des ouvrages similaires qui nous viennent, comme ce dernier, d'Amérique, et qui tendent tous à exalter et à *hypertrophier le moi* et à le diriger vers l'acquisition des richesses et des autres biens matériels, — celui de Ralph Waldo Trine préconise uniquement la voie altruiste, le don de soi. Il enseigne avec raison que la meilleure manière de devenir grand et noble, c'est de se dévouer pour son prochain et de s'oublier soi-même.

— M. Bouchacourt (Gabriel) nous annonce l'avènement « prochain » d'un roi de France. Ce roi sera, paraît-il, « d'une stature élevée, beau de figure » et « son corps et ses membres auront les plus belles proportions ». Voilà de quoi faire rêver toutes les jeunes filles du royaume de France. Ce roi, très chrétien naturellement, apportera, « non la paix, mais l'épée », puisqu'il « rassemblera une grande armée » avec laquelle « il détruira tous les despotes de son royaume et les frappera à mort ». Doux monarques, dirait Forain, s'il n'était pas chrétien.

Memento. — Il me paraît utile de noter ici quelques-uns des meilleurs articles qui ont paru cette année dans les revues d'occultisme.

J'ai déjà signalé l'apparition de *l'Influence astrale*. Cette revue est « consacrée aux recherches positives et critiques des correspondances entre les astres et l'homme, à leur portée pratique et philosophique et à l'histoire de

l'astrologie ». Les nos 2 et 3 contiennent diverses études de Paul Flambar sur la vérification des règles traditionnelles en astrologie, les nativités de présidents de la République française et un résumé fort bien fait des notion élémentaires de l'astrologie, plus un travail très documenté sur l'astrologie à travers les âges, signé S. Trébucq.

— La *Revue internationale des Sociétés secrètes*, que dirige avec beaucoup de compétence M. Ch. Nicoullaud, a publié d'importantes études su « la Franc-maçonnerie américaine » d'Arthur Preuss, « la Franc-maçonneri sous la Révolution » de Gustave Gautherot, le « Crime rituel et les Juifs » d'Albert Monniot, la religion maçonnique et le congrès du Progrès religieux, l Crime rituel de Kiew, les Juifs et la propriété, etc. Dans sa partie documentaire, elle contient une analyse fort détaillée de tout ce qui paraît su la franc-maçonnerie, les sciences occultes, le spiritisme et la théosophie avec de nombreux et copieux extraits. Des documents sont parfois reproduits en entier. Le compte rendu des sciences occultes est fait par M. Nicoullaud lui-même et est signé de son pseudonyme connu : N. Fomalhaut Cette revue publie enfin, en appendice, la très intéressante bibliographi maçonnique du F.·. Peeters-Baertsoen.

— *Le Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental* a donn de curieux et intéressants articles du Dr G. Durville sur la momificatio des cadavres par l'imposition des mains, d'Herbert sur la Transmission d pensée, du Dr Vergnes sur quelques médicaments du bon vieux temps, d Gaston et Henri Durville sur le faux-médium Carancini (surpris par eu en flagrant délit de fraude), du Dr Allendy sur l'Alchimie, ses théorie et ses symboles, de Victor Morgan sur les nouvelles méthodes curatives e éducatives, de Jacques Brieu sur la méthode en Astrologie, etc., et le réponses de C. Flammarion, J. Brieu, A. Jounet, Dr Allendy, Jollivet, — Castelot, Sausse, l'abbé Naudet, etc., à cette question : Peut-on prédir l'Avenir ?

— *Les Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée* contiennen de très intéressantes notes critiques sur divers sujets de E. Jollivet-Castelot, une étude originale de M. Sage sur la Yoga et des articles d G. Meunier (les Montreurs d'Esprits), d'Em. Delobel (la Fausse alchimie), d Dr Ferrua (les Phénomènes de télépathie) et de Saint-Yves (la Force magique)

— Dans *le Voile d'Isis*, on lit des articles de Sédir (le Congrès du progrès religieux), du Dr Allendy, d'A. Jounet, d'Alfégas (sur le nombre 36 d'Alta (la Barque d'Isis), de B. de Villiers, du Dr Vergnes et la traductio du *Centiloque* de Ptolémée par Julevno.

— *Mysteria* a publié les premiers éléments d'expérimentation psychiqu et l'Initiation dans l'antique Egypte par Papus ; l'embaumement et la cui rasse magique, et les mythes et les superstitions chrétiens, les amulettes e les talismans, les Eternels messies, etc.

— *L'Hexagramme* a donné une suite d'articles intéressants sur l'Astronomie adamite, de ses directeurs G. et L. Savigny, des pages d'Han Ryne et une suite d'articles de Jean Ott et Paul Maromez sur les Quatre thème dramatiques. — Le *Symbolisme* a publié la traduction d'un conte de Gœthe — le Serpent vert, par O. Wirth, et une intéressante étude sur la bibliographie maçonnique d'Albert Lantoine.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Revue hebdomadaire : l'Elégance et la morale au collège d'Eton, d'après un prélat catholique anglais. — *La Plume* : Jules Vallès vu par M. Frantz Jourdain. — *La Renaissance contemporaine* : Mme Héra Mirtel, idéaliste, réclame la mort pour les malades. — *Les Cahiers du Centre* : « Imitations », par M. Ch. Groz. — *La Clarté*, poème de M. Rogatien Duverger. — Bulletin des Naissances : *La Forge*, *le Pamphlet*, *la Nef*. — Memento.

La Revue hebdomadaire (11 octobre) commence la publication des « Confessions d'un converti », de Mgr Robert Hugh Benson, prélat catholique et romancier anglais, après avoir été prélat de l'église anglicane.

Voici une page capable d'éclairer d'une lumière vive la curieuse mentalité des élèves du fameux collège d'Eton :

Les offices de la chapelle, à Eton, comptaient vraiment pour très peu de chose, au point de vue religieux : c'étaient plutôt des solennités artistiques, rendant à Dieu un hommage équivalent à celui que constituaient, vis-à-vis de la reine Victoria, nos acclamations unanimes lorsqu'elle venait nous voir, ou bien lorsque nous-mêmes, parfois, étions conduits au château pour lui être présentés. Chacun pouvait, à son gré, personnellement ressentir ou non un profond enthousiasme : l'essentiel était seulement que tout le monde témoignât au dehors d'une déférence convenable. Quelquefois, cependant, l'un ou l'autre des professeurs ecclésiastiques du collège tentait bravement, dans un sermon, de faire un appel direct à la conscience de ses auditeurs, en particulier sur le sujet de la pureté. Mais le fait est que ces auditeurs, en somme, avant comme après cette prédication, n'avaient sur ce sujet aucun principe qui leur fût commun. Un élève pouvait être incroyablement corrompu, au point de vue de la pureté, ou bien au contraire scrupuleusement soucieux d'une pureté absolue, sans que cela lui aliénât ou lui valût le moins du monde les égards de ses camarades ; le code moral de notre collège, du moins en ce temps-là, regardait ces questions comme étant simple affaire de goûts individuels. Il y avait certaines choses qui nous étaient positivement défendues : nous ne devions pas être sales, ni lâches, ni dénonciateurs, ni voleurs ; mais quant à la pureté, en particulier, chacun était libre de choisir sa manière d'être, sans le moindre risque de passer pour un misérable si l'on adoptait l'un des partis, ou d'être accusé de pruderie si l'on préférait l'autre. Et aussi ces appels du haut de la chaire, qui le plus souvent nous étaient faits avec beaucoup de sincérité et d'ardeur, nous apparaissaient-ils surtout légèrement ridicules. Les autorités du collège avaient leur opinion sur la matière ; nous savions cela, naturellement, mais n'en continuions pas moins à avoir, de notre côté, une opinion différente. C'est dire que nulle impression ne nous vint jamais de ces fervents discours, et que même jamais ceux-ci n'obtinrent de nous l'honneur d'un commentaire, sauf peut-être pour l'un de nous à observer, parfois, que l'excellent A... avait paru bien « excité », ce jour-là. En un mot, une chaleur aussi évidente à nous parler d'un sujet sur lequel chacun de nous avait depuis longtemps son siège fait, dans un sens ou dans l'autre, c'était encore là une de ces choses « inélégantes »

dont la crainte et la détestation formaient la plus grosse partie de notre morale scolaire.

§

D'un article de M. Frantz Jourdain : « Pour Jules Vallès », dans **La Plume** (15 octobre) :

Un jour, jour brumeux de décembre dont il me semble ressentir encore l'humidité pénétrante, un inconnu entra dans ma chambre en tendant, assez gauchement, une lettre à ma mère. Redoutant pour ma déplorable santé les allées et venues de l'externat, ma mère avait pris le parti de prier un bureau de placement de lui adresser un répétiteur pas cher, capable de me dévoiler les mystère du *que* retranché et de guider mes premiers pas dans les allées sinueuses du jardin des racines grecques. Le professeur qui acceptait, moyennant des cachets de 1 fr. 25, la fastidieuse besogne de donner des leçons à un écolier de neuf ans, était Jules Vallès, celui dont M. Marcelin Sabatier a rendu avec tant de talent la frappante image. Chose étrange, la physionomie plutôt rébarbative, la barbe d'encre, les sourcils en broussaille, le front bosselé, les cheveux révoltés, la bouche rageuse, la voix d'ogre du nouveau venu ne m'inspirèrent aucune frayeur, aucune appréhension. Certes, je me sentais un peu gêné devant ce gaillard trapu, ressemblant à un diable sorti brusquement d'une boîte, aux épaules carrées, aux gestes brusques, qui tortillait un chapeau râpé et allongeait vers le feu de vieux souliers boueux, mais tant de franchise éclatait dans son rire sonore, tant de bonté éclairait son regard que je me sentais poussé vers mon futur maître par une inconsciente et irrésistible sympathie.

Il faut avoir vécu dans l'intimité, dans l'intimité vraie de ce grand méconnu, « *bien dégagé du tatouage de guerre et des oripeaux de chef d'apache dont il s'affublait parfois* » — comme l'a écrit Alphonse Daudet dans la préface d'un de mes livres — « *un Jules Vallès humain et tendre* », pour briser la cuirasse dont il cherchait à se barder l'âme, pour forcer la porte farouchement close aux curiosités maladroites et aux incompréhensions hostiles. Ah ! les malentendus, les légendes, les racontars, les constatations superficielles, les procès-verbaux falsifiés, les déductions hâtives, les jugements partiaux et iniques, comme ils défigurent la silhouette d'un être, et comme ils trompent la postérité !

. . . .

Un jour, — ce fut un coup d'Etat — mon ami, comme j'appelais orgueilleusement Jules Vallès, sollicita l'autorisation de m'emmener à la foire au pain d'épices.

Entre la foire au pain d'épices et le Paradis terrestre, dont je ne connaissais également les délices que de réputation, je ne discernais aucune différence, et jamais mes rêves les plus fous n'avaient dépassé ce point culminant des béatitudes humaines. Aussi, le souvenir de ce voyage d'exploration au pays de la féerie est-il resté gravé dans ma mémoire d'une façon indélébile.

A cette époque, Vallès commençait à nouer des relations cordiales avec les veaux à deux têtes, les hommes squelettes, les phoques polyglottes, les bacheliers géants et autres phénomènes qui devaient plus tard servir de

modèles à ses croquis d'une vie si intense et d'une couleur si originale, de sorte que toutes les portes des baraques s'ouvrirent devant lui et qu'il m'offrit une orgie de saltimbanques, depuis le cirque de Boutor jusqu'à la femme-torpille. Avec une patience, une douceur, une bonne humeur inlassables, il se prêta à mes moindres caprices, accéda à mes désirs les moins raisonnables, s'amusa de mes étonnements, prit sa part de mes joies et ne s'avoua vaincu qu'à la tombée de la nuit. Il fallut entrer dans la réalité et penser au retour. Or, si simple pour bien des gens, le retour devient, dans certains cas, un problème à peu près insoluble: quelle solution trouver quand on est agrémenté d'un petit bonhomme malingre et éreinté qui demeure au Panthéon tandis qu'on se trouve à la place du Trône, et quand on n'a pas quarante sous en poche pour s'offrir une voiture? Car, je le compris depuis, incapable de résister à mes demandes ridicules, le pauvre garçon m'avait acheté toute l'armée française en pain d'épices, et avait consommé sa ruine par l'acquisition d'une énorme pêche en sucre, sur laquelle seuls les yeux de millionnaires avaient le droit de se lever. A quel parti s'arrêter? — Revenir à pied? — Je serais tombé de fatigue avant d'atteindre la Bastille.— Faire payer le fiacre à ma mère en arrivant? — C'eût été avouer la gêne et contracter un emprunt déguisé qui aurait blessé cruellement sa correction hautaine. Mon compagnon n'hésita pas longtemps. D'un tour de main, il me hissa sur ses épaules et traversa ainsi gaillardement Paris, se reposant de temps en temps sur les bancs et me priant seulement de tenir son chaparu, dans lequel je me décidai à placer ma pêche qui me gênait et qui fondait avec une persistance déplorable.

Ah! que ces menus détails, ces anecdotes insignifiantes, ces miettes d'histoire, ces coups de kodak instantanés précisent le caractère d'un être avec plus de vérité que les biographies composées par déductions, par probabilités, par analogies, par suppositions, avec le parti pris inconscient dont se laissent contaminer même les esprits les plus indépendants, devant une figure aussi déconcertante, aussi inattendue, aussi complexe, aussi personnelle, aussi exceptionnelle que celle de Jules Vallès, devant une personnalité d'une génération pour ainsi dire spontanée, qui ne sut se plier à aucune règle, n'accepta aucun joug, et dont la tournure d'esprit devait fatalement stupéfier et bouleverser les consciences paisibles.

M. Frantz Jourdain cite cette lettre, la dernière qu'il ait reçue de Jules Vallès :

Mon cher Frantz,

Je comptais aller vous faire aujourd'hui ma visite de première année. Vous êtes chez vous le vendredi, j'étais sûr de vous rencontrer, j'ai malheureusement fait la noce hier. Au café du Gymnase, j'ai rencontré d'Aurevilly, et nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre. De Maupassant, Bergerat, Paul Bourget ont trouvé drôle d'arroser de champagne cet accouplement de légitimiste et de communard. Ils nous ont traînés chez Bignon et on a mené une vie de polichinelle. Je ne suis pas un sableur de champagne. Je sais qu'il y a au fond de la coupe une migraine. Je la tiens, c'est bien fait. Ajoutez au Roederer, que j'ai mordu dans des sandwiches que je n'ai pas flairés à temps et qui avaient un goût d'oignon! L'oignon m'a travaillé ferme et je suis malade comme une bête.

Impossible d'aller rue de Clichy, je le regrette fort. Je ne veux pas laisser passer la huitaine classique sans adresser à toute votre maison, à votre mère, à votre femme, qui m'a si camaradement accueilli, aux enfants, à vous, l'expression d'une amitié bien sincère. Votre nom me rappelle le temps où je voyais avec terreur le berceau des années nouvelles! Il me rappelle aussi que je trouvais, dans une maison joyeuse de la joie, des enfants adorés, des heures de calme et d'espoir, moi, le petit Vingtras qui n'avais que des souvenirs de famille douloureux.

Vingtras devenu grand, Vingtras à barbe blanche vous envoie l'expression de sa reconnaissance et de sa sympathie bien chaude en souvenir des années anciennes et pour les bonnes heures à venir.

§

Mme Héra Mirtel, dans **La Renaissance contemporaine** (10 octobre), écrit, à propos de « L'Enfant et la Peine de mort », une « étude » bien significative.

Nous sommes en présence d'une épidémie de crimes infantiles. Il faut y porter le fer et le feu. *Il suffirait de dédier deux ou trois de ces sinistres gamins à la guillotine* pour arrêter tous ceux qui se disent : « Comment donc? celle que je désire au passage me résiste, je vais lui servir une réplique à la Redureau et les autres femmes qui oseront repousser l'honneur que je fais en les choisissant pour mon bon plaisir sauront au moins ce qui les attend. »

Je me suis permis de souligner la ligne ci-dessus. J'en soulignerai d'autres, ci-dessous. Mme Héra Mirtel est un écrivain idéaliste : « nous, les idéalistes », écrit-elle.

Enfin, lisez :

Rien n'est suggestif comme de constater, d'ailleurs, qu'en France c'est le parti socialiste qui représente la traditionnelle pitié chrétienne en repoussant la peine de mort, sous prétexte de conversion possible chez le coupable. *Et voici que le culte du déchet humain auquel nous devons ces luxueux hôpitaux*, ces confortables prisons, *élevés au cœur même des villes où les gens sains* et honnêtes *sont réduits, en majorité, à s'entasser dans d'infectes mansardes, ce culte odieux qui fait du malade*, du criminel, *du dément* un objet d'égards et de frais que l'on ne consacre jamais à la beauté, *à la santé,* à la valeur physique et morale, seules dignes, cependant, de bénéficier des ressources d'une nation, ce culte pitoyable est devenu, au nom de l'inepte politique, le fait de ceux qui ferment les églises et détrônent des autels celui qui a dit : « Tout ce que vous ferez pour le plus petit d'entre vous vous sera compté comme si c'était pour moi que vous l'avez accompli », ou encore : « Je ne désire pas la mort du pécheur, mais sa conversion. »

Et voici que *c'est à nous, les idéalistes*, à nous surtout, *les mères détentrices du sacerdoce de la religion de la vie*, à nous écrier : « *Mort aux rebuts, mort aux déchets qui menacent la race, mort aux tarés, aux déchus qui la souillent. Mort au nom de la vie que nous voulons, que nous devons transmettre pure, heureuse, enviable. Mort à tout ce qui porte l*

stigmate du mal incurable, du vice indélébile, de la démence infâme et meurtrière.

Assez de dons gaspillés, de sacrifices, d'efforts inutiles pour sauver ce qui est perdu, assainir ce qui est pourri jusqu'à l'âme, dégradé irrémédiablement, transmetteur d'hérédités malsaines. Honneur à la vigueur, à la beauté, à l'intelligence !

A elles, élevez de vastes demeures, ouvrez de somptueux jardins ! Et que les ridicules palais où le fou, le malade, le criminel est roi, soient enfin relégués loin de vos cités futures, *au champ d'expérience* et de science qui peut servir à la défense de ce qui est resté beau, noble et pur dans la race, malgré vos longues, vos coupables, vos funestes pitiés.

Moins encore que le vieillard criminel et, dans tous les cas, pas plus que lui, l'enfant monstre qui tue n'a droit à la vie. Plus dangereux, parce qu'il est en possession de toutes ses forces reproductrices, il importe qu'on arrête en lui des générations néfastes. Il importe, puisque tendance il y a, dans l'adolescence mâle, à supprimer celle qui n'aime pas, à lui faire entendre, à cette génération meurtrière, fût-ce à coups de sang pour sang, œil pour œil, dent pour dent, que le criminel, entre deux êtres appelés à la sainte loi de l'amour par la nature, n'est pas celle qui n'aime pas, mais celui qui *ne sait pas se faire aimer.* Alors que toute la vie, toute l'harmonie de l'univers concourent à ce miracle d'amour, il faut vraiment que ceux et celles qui n'arrivent pas à se faire aimer quand ils aiment soient bien en désaccord avec le rythme universel. Et c'est à eux seuls qu'ils doivent s'en prendre et contre eux, uniquement, qu'ils devraient retourner l'arme qui expulse de la vie, puisqu'ils en sont déjà exclus, par le mystère de la répulsion qu'ils rencontrent en l'élue !

Mme Héra Mirtel est lyrique : réclamer la mort des assassins, passe encore ! — quoique, pour ma part, je sois un adversaire absolu de la peine capitale, — mais réclamer, au nom de l'Idéal, la mort des malades pauvres (car les malades riches sont traités à domicile ou dans des établissements privés), c'est d'un cœur plus exalté que généreux. Les mauvais médecins ne suffisent donc plus à la tâche?

§

M. Ch. Groz publie dans **Les Cahiers du Centre** (octobre) des « Imitations » très plaisantes :

— Ame, ma sœur Ame, ne vois-tu rien venir
Par le chemin d'espoir en ces plaines d'ennui ?

— Cœur aveugle !... Je vois le doux ciel qui bleuit,
Le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdit.

— Ame, ma sœur Ame, ne vois-tu rien venir
Par la mort, cette porte ouverte aux Paradis ?

— Cœur ingrat !... Je ne vois que le temps qui s'enfuit,
Ta force qui décroît, et ta chair qui pourrit !

—

Tel Prométhée au flanc coti
De maint vautour à noires pennes,

Ma chair misérable a pâti,
Mon cœur a peine.

La vie a mes désirs tari
Mieux qu'Août ne fait qu'une fontaine ;
Les pleurs ont durci mon esprit,
Mon cœur a peine.

D'avoir rêvé de Paradis
Dus à notre misère humaine,
Ma raison, Dieu bon ! t'a maudit,
Mon cœur a peine.

Que ton mystère mente, soit !
Le manteau d'espoirs faux, que traîne
La mort ironique, déçoit
Mon cœur à peine.

D'avoir ri souvent sans raison,
Pleuré plus d'une larme vaine,
Somme toute, est tout le mal dont
Mon cœur a peine.

§

La Clarté (octobre). — M. Rogatien Duverger célèbre, en vers, sa bisaïeule Estelle-Aurore Duverger, dont il dit qu'elle

Etait vraiment « la Femme forte ».

Le poète prévoit :

Des gens irréfléchis me trouveront léger.

M. Rogatien Duverger est un pince-sans-rire de qualité, évidemment :

LE TROPHÉE

Dans le jardin d'Aurore, où, pour moi, rien ne change,
Il était, au fond d'un bosquet,
Un petit pavillon, fermé par un loquet,
Qu'éclairait, entaillé dans la porte, un losange.
— Je ne nommerai point ce lieu, même en latin ! —
Un myrte, le seul du jardin,
A la porte croissait, robuste.
— Les Anciens t'honoraient, pardonne, ô myrte auguste ! —
Mon aïeule, il est vrai, sut rendre glorieux,
Le myrte de ces lieux.
Voulant que ses trois fils eussent l'âme guerrière,
Elle les y formait d'avance, à sa manière,
En exigeant que, chaque soir,
Ils allassent, à l'heure où le jardin est noir,
Jusqu'en l'asile du mystère,
Accomplir... ce qu'on est accoutumé d'y faire.
Comme preuve chacun — ce geste est élégant —

D'un myrte frais ornait sa mère.
Or, l'un d'eux, ayant lu l'histoire d'un brigand,
Pris de peur, fut cueillir son brin, dans la journée,
Le cache et le soir accourt, tout fringant,
Rapportant son trophée.
« Rogatien ! ta branche est fanée !
« Mon fils est lâche ! Ciel ! »
La mère infortunée
Saisit la verge et frappe !
Oh ce fut radical !...
Rogatien mourut zouave pontifical !

§

Bulletin des Naissances :

La Forge (n° 1 ; sans date).

La Forge est l'organe de l'action idéaliste menée par la ghilde : *Les For-rons,* groupement de jeunes qui voient en l'art un puissant facteur émancipation humaine.

Créée dans le but de propager des idées saines et généreuses, elle se pro-se, en ce temps où l'Or et le Ventre sont rois, de délivrer l'esprit de la ngue qui l'emprisonne, pour son libre épanouissement.

La Forge sera contre l'esprit bourgeois, pour l'esprit révolutionnaire.

Elle s'oppose violemment contre cette « jeunesse d'aujourd'hui », contre s jeunes « vieillards », qui, dans leur agonie, fixent étrangement leur gard sur le Passé.

Nous affirmerons ici notre foi en la Vie, profondément humaine, notre if d'un avenir meilleur : et le Passé, pour nous, sera le piédestal sur quel nous édifierons l'Avenir.

Nous voulons nous dresser superbement devant cette jeunesse émascu-e, montrer qu'il en existe une autre, vaillante et forte, ouverte à toutes s idées de franchise, d'humanité et de pensée libre.

La Forge sera le titre d'une série de brochures, que tous nos lecteurs, nt notre action ne manquera pas de susciter l'amitié se feront un devoir répandre partout.

Que tous nos amis se servent de l'arme que nous leur offrons ; qu'ils en servent pour forger des Voies nouvelles, des Voies plus belles.

Le premier numéro de *la Forge* contient exclusivement le texte une éloquente et généreuse conférence de M. Pierre Desclaux, sur l'Amour ».

Le Pamphlet (Cahier 1. Première série. Septembre) a pour dacteur en chef M. Jean-Jacques Marcel. On lit, à la page du ux-titre :

Abonnement : fr. 6,50 l'an.
Rédaction ambulante :
Automobile rouge de Dion-Bouton.
Paris-Bruxelles-Genève.

MM. Camille Mauclair, Han Ryner, R. Télin, J. Violette, Edouard Conte et le rédacteur en chef ont collaboré au premier cahier, qu est très mordant.

La Nef (N° 1. Septembre) est une « Revue de lettres indépendante » mensuelle, dirigée par M. Th. Eymard. Elle ne définit pas son programme. Elle publie des vers de M. Achille Millien, son portrait, et la biographie de ce poète né en 1838, plusieurs fois lauré par l'A. F., auteur de 17 volumes et Nivernais.

Memento. — *Revue bleue* (18 octobre). — M. Paul Gaultier : « Les Causes et les Remèdes de la pornographie. » (L'auteur entendait dire probablement : Les causes de la pornographie et comment y remédier.)

La Vie (25 octobre) : — M. J.-A. Nau : « Bandits fantaisistes. »

La Revue critique (10 octobre) : — M. H. Clouard : « La Sagesse des paysages. »

Revue des Pyrénées (3e trimestre) : — « Les Correspondances » et la Musique des saveurs, par M. Jouglard ; très curieux travail.

Rodumna (octobre) : — « Le Duc de Persigny et sa famille », par M. d'Espagny. — « Deux Contes de la vieille Chine », par M. B. Cigalier.

La Revue (15 octobre) : — « Le Triomphe de Lulli aux Champs-Elysées », inédit de Racine, tiré des papiers de l'abbé J. Bonnet.

La Nouvelle Revue française (1er octobre) : — « M. F. Porché : « Pire que la mort. » — M. R. Martin du Gard : « Jean Barrois. » — « Shakespeare à Paris », par M. A. Suarès.

Les Revues du mois (10 octobre) : — M. J. Hadamard : « H. Poincaré et le problème des Trois Corps. » — M. P. Langevin : « H. Poincaré physicien. »

Les Marges (fin octobre) : — M. Michel Puy : « Le Domaine de l'art » — « Femmes de lettres », satire de M. J.-M. Bernard.

Revue de Paris (15 octobre) : M. L. Liard : « Souvenirs de petite ville. — M. J.-H. Rosny aîné : « L'Appel du Bonheur. » — « La Chine désunie », par M. E. Rottach.

Les Entretiens idéalistes (6 octobre) : — M. Pierre Fons : « Tu enfanteras dans la douleur », poème.

Le Correspondant (10 octobre) : — « Le Sauvetage des jeunes filles libérées. Une œuvre lyonnaise », par M. H. Joly.

La Grande Revue (10 octobre) : « Le Tunnel », poème de M. E. Verhaeren. — « Le Coq contre le lion », par M. G. Harry. — « Le Théâtre de Schnitzler », par M. G. Marcel.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les jurés jugés par eux-mêmes (L'Opinion, 18 et 25 octobre). — *Le Jury criminel* (Le Temps, 31 octobre). — *L'Art funéraire au XVIIe siècle* (Le Temps, 2 novembre).

M. Paul Birault a ouvert dans **l'Opinion**, à propos de l'acquit

tement de Debar, une enquête sur la question de la réforme des assises, et a demandé d'abord à M. Henri Bergson de dégager la psychologie des verdicts parisiens.

Il n'est pas douteux, nous dit-il, que le jury se montre, dans beaucoup de cas, scandaleusement indulgent. Il est tout disposé à absoudre les crimes dits « passionnels »; et vous savez quelle extension il faut donner à ce mot. Est passionnel aux yeux du jury tout crime qui n'a pas le vol pour mobile. Voilà la définition. Elle est très large.

A quoi tient cette indulgence? D'abord, à la force de l'exemple, à la tradition. Remarquez que les jurys provinciaux sont plus sévères; ce sont les jurés parisiens qui ont coutume d'absoudre le crime « passionnel ». Nous nous trouvons donc ici devant un fait qui ne tient pas à l'essence même du jury, et qui doit s'expliquer en grande partie par des causes locales, accidentelles. Je me figure que, pendant un certain temps, pour certaines raisons, un certain nombre de jurys parisiens se sont montrés indulgents pour une certaine catégorie de crimes. Une jurisprudence — si j'ose m'exprimer ainsi — s'est établie; et le juré qui siège aujourd'hui se dit qu'il ne serait pas juste de prononcer une condamnation alors que, dans cette même salle, pour le même crime, tant d'autres ont été acquittés. Que le hasard nous donne une série de jurys enclins à la sévérité : la tradition invrese s'établira. Je suis bien sûr que si, pendant six mois seulement, plusieurs vitrioleuses étaient condamnées tour à tour, on condamnerait désormais toutes les vitrioleuses.

Toutefois, on peut se demander comment s'est implantée cette tradition d'indulgence excessive pour les crimes passionnels, et pourquoi elle persiste si facilement. C'est ici que la psychologie du juré, et plus particulièrement du juré parisien, devient intéressante à faire.

Il y a d'abord une idée qui n'entre que très difficilement dans l'esprit des jurés : c'est que la justice humaine poursuit avant tout un but de défense sociale. Si, au cours d'une délibération, un juré plus ou moins philosophe invoque cette considération, il s'aperçoit tout de suite qu'elle n'a aucune prise sur l'esprit de ses collègues. Dites aux jurés qu'en acquittant l'individu qui a tué, ils armeront le bras de beaucoup d'autres, dites-leur que leur verdict d'acquittement va condamner à mort des innocents, qu'ils doivent penser aux répercussions sociales de la décision qu'ils vont prendre : vous ne serez pas compris, vous ne serez même pas écouté.

Pourquoi? Parce que le juré se sent ou se croit tout-puissant. Il n'a de comptes à rendre à personne. Il n'a pas à donner de raisons. Il n'est pas strictement obligé de *délibérer*. Il écrit sur son bulletin « oui » ou « non », et avec ce « oui » ou ce « non », il acquitte ou condamne. Ceci lui donne l'idée qu'il est appelé à décider, par un libre décret de sa volonté, de ce qui est juste ou injuste. Volontiers il se mettrait au-dessus des lois; il n'a que faire de l'intérêt social. Il ne doit écouter que sa conscience, dit-il; et croyant, de très bonne foi, suivre sa conscience, il s'abandonne en réalité au sentiment, à une impulsion irréfléchie.

Il faudrait, écrit M. Bergson, réformer la mentalité du jury. Est-ce possible?

Je voudrais que chaque juré fût obligé, — contraint par la loi, — d'expliquer à ses collègues comment il comprend l'affaire et par quelles raisons il justifie son vote. Sachez bien que ceux qui vont voter d'une manière injustifiable (c'est-à-dire par sentiment) se rendent parfaitement compte qu'ils ne pourraient pas justifier leur vote. Ce sont ceux-là qui veulent toujours couper court à la délibération. Il faut que la loi les empêche d'y couper court. Et il faut qu'elle les contraigne à s'expliquer, comme s'expliquent les autres.

Cette petite réforme en entraînerait une autre. Une délibération n'est sérieuse que si elle est dirigée. Ce n'est guère le cas actuellement. Le chef du jury, désigné par le sort, peut n'être pas capable de diriger quoi que ce soit. Je voudrais qu'il fût élu par ses collègues, avant la délibération. J'incline à croire que le choix serait généralement bon.

A cela M. André Gide répond :

M. Bergson demande que chacun des jurés soit tenu de motiver et d'expliquer son vote... Evidemment ; mais il ne m'est pas du tout prouvé que le juré le plus malhabile à parler soit celui qui sente et pense le plus mal. Et réciproquement.

M. Le Dantec a aussi écrit ses réflexions de juré philosophe :

Il est certain que le hasard joue un rôle dans toutes nos existences, et que, sans aucun rapport avec le mérite ni le démérite de chacun, il y a des heureux et des malheureux. Et cela, sans doute, nous empêche de croire à la justice absolue. Mais je trouve étrange que, dans le tribunal suprême qu'est la cour d'assises, la *chance* puisse entrer en ligne de compte, dissimulée sous l'appareil majestueux de la plus haute juridiction du pays. Or, je prétends que, *dans beaucoup de cas*, en tirant au sort les 12 jurés appelés à siéger dans une affaire, *le président tire au sort l'acquittement ou la condamnation de l'accusé.*

Il serait sûrement préférable de tirer directement aux dés le sort des accusés, parce qu'au moins, alors, nous n'aurions pas l'air d'avoir *rendu la justice*. Un acquitté serait considéré comme un « veinard » ; un condamné inspirerait la pitié comme « n'ayant pas eu de chance ».

Avec des jurés choisis au hasard, poursuivit M. Le Dantec, il ne devrai[t] pas y avoir de délibération, la délibération est dangereuse. La loi, dit-il, leur demande de voter, et, en cela, elle est sage; mais ils délibèrent. E[t] c'est bien dangereux.

Si l'on a choisi 12 hommes au hasard, c'est pour que chacun vote suivant son sentiment, et non suivant l'opinion de son voisin. Je suppose qu'o[n] exige des jurés le silence absolu et qu'on les fasse voter ; puis qu'on autorise les délibérations et qu'on fasse recommencer le vote : le verdict sera différent.

Il faut, conclut M. Le Dantec, faire voter séparément sur la question de fait et sur la question de sentiment.

Je trouve, enfin, dans **le Temps**, sous la signature de M. Léo[n] Blum, une réponse à l'enquête parallèle sur le jury criminel ; un[e] réponse qui n'est pas une critique ni un projet de réforme, mai[s]

eulement une explication et une justification de l'attitude des jurés :

D'une façon générale, le jury est indulgent à tous les crimes dits passionıels. Mais il se peut fort bien que cette indulgence traduise une intelligence rofonde de sa mission. Ni le jury, ni aucun autre juge ne procède au nom l'une morale ou d'une religion ; il statue au nom de la société. Son rôle i'est pas de sanctionner certaines notions du bien ou du mal, de dire : Ceci st excusable, et ceci coupable. Son rôle est de protéger un certain ordre ocial. Or, le crime qualifié de passionnel est, de tous, le moins attentatoire cet ordre, d'abord parce qu'il ne lèse aucun des principes sur lesquels la ociété présente est fondée, ensuite parce qu'il est le produit de circonsances exceptionnelles et qui n'ont aucune chance de se reproduire. Le crininel par passion n'est pas un criminel de tempérament, mais d'occasion. l ne récidivera pas indépendamment des événements tout fortuits qui 'ont entraîné, il représente une unité sociale pareille aux autres. Quoi qu'on uisse penser de son crime, il faut donc conclure que sa vie ou sa liberté ıe représentent aucun danger pour cette société que le juge doit défendre. 'unique danger, peut-être, est que de nouveaux « passionnés », encouraés par l'impunité dont le premier aura joui, récidivent à sa place. Mais e juge n'a pas mandat pour protéger les vies humaines — auquel cas il urait trop à faire, en trop de domaines ; il a pour mission de préserver 'ordre social, auquel les extravagances d'un mari jaloux ou d'une maîresse abandonnée ne font pas courir de risques sérieux.

§

Le jour des Morts incite M. Emile Magne à disserter sur notre art unéraire et à constater d'abord que nous ne savons plus, à cette ıeure, faire à nos hommes illustres des funérailles dignes de leurs nérites. Et, pour mieux nous montrer la décadence de notre art unéraire actuel, M. Magne nous évoque les magnificences de cet art u XVIIe siècle :

C'était principalement en l'église qu'éclatait, en matière d'art funéraire, e pittoresque de nos ancêtres. Intérieurement, les voûtes et les murailles étaient tendues d'immenses draperies noires dont des bandes de velours, alonnées de distance en distance par des écussons d'argent ornés d'armoiies, de croix, de têtes de mort, de larmes, d'ossements croisés, fixaient es plis harmonieux. Le maître-autel était surmonté d'un dais ou d'un grand avillon de crêpe et le pavé lui-même était tapissé de drap noir.

Au-dessus du cercueil, posé au centre de l'église, se dressait la chaelle ardente ou mausolée. Ce n'était point, comme de nos jours, un vulgaire catafalque environné de quelques cierges, mais un monument symolique. Aux obsèques de Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, on érigea, sur son corps, entre quatre palmiers, un bâtis représentant la our de David parée de palmes, de trophées, de drapeaux et de boucliers. Le cardinal Mazarin eut une pyramide formée par le feuillage d'oliviers entrelacés autour de laquelle voltigèrent des génies. Pour Marie de Médicis on éleva un édifice énorme où figurèrent, sous des formes allégoriques, les vingt-deux qualités : la magnanimité, l'amour conjugal, la justice, la prévoyance, la foi, la miséricorde, etc., que manifesté la *Femme forte*.

Pour Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, on construisit à Saint-Denis « un portique octogone de huit colonnes corinthiennes, avec six frontons, une lanterne et un dôme de même, terminé par une pyramide qui portoit un globe couronné. On y montoit par trois marches et, sur cette élévation, estoit un lit funèbre sur lequel estoit estendue l'effigie de cette reine. Quatre pyramides flanquoient les deux costés de cette machine avec les statues de quatre vertus à qui ces pyramides servoient d'arrière-corps ».

Généralement d'autres ornementations accompagnaient le motif principal, par exemple des portraits du mort, des médailles, des bas-reliefs, des tableaux où étaient reproduites les actions qui lui valurent la renommée. On avait coutume également, aux funérailles des rois, de placer, à l'entour de la chapelle ardente, d'innombrables statues groupant soit les princes de leur maison, soit les officiers qui les servirent au cours des années.

Tout cet appareil de symboles et de statues, assemblé dans les ténèbres de l'église, était destiné à resplendir sous des lumières violentes. Les décorateurs funèbres excellaient, en effet, dans la disposition des lumières, la variant à l'infini et sachant lui donner un caractère esthétique. Ils utilisaient d'ordinaire des lampes, des phares, des vases ardents, des torches, des flambeaux, des cierges, à l'aide desquels ils échafaudaient des arcs, des triangles, des obélisques, des étoiles, des armoiries, des fleurs et des arbres de feu. Parfois, pour aviver leurs dessins lumineux, ils les situaient devant des miroirs. Aux obsèques de Marie-Thérèse, la chapelle ardente surgit entre six colonnes flamboyantes dont les chapiteaux soutinrent de grands pots à feu. Du haut de la voûte plana, sur le cercueil, une couronne d'étoiles. Douze cents cierges illuminèrent le mausolée du cardinal de Richelieu.

D'ordinaire cette débauche de clartés se prolongeait à l'extérieur de l'église. Toute la corniche aérienne de celle-ci supportait une parure ignée. Tantôt, faites de métal argenté, cinq cents cornes d'abondance, et tantôt cinq cents fleurs de lis enveloppaient autant de flambeaux allumés. Souvent des squelettes, des anges, des vertus, des lions, des dauphins, des griffons ou encore des figures allégoriques de villes, de provinces, de communautés brandissaient, parmi les gargouilles et les sculptures, des torches et des chandeliers. Il advint même que, comme au jour de la Saint-Jean, des artificiers disposèrent sur les toitures de l'église, en des urnes antiques, des fusées à lente combustion qui donnèrent des lueurs multicolores et épandirent des parfums.

Avec raison des religieux déplorèrent le caractère profane de ces décorations. Mais nul ne les écouta. Pour embellir la façade de l'église, on en vint à solliciter la collaboration d'architectes, peintres, sculpteurs, poètes, faiseurs de devises et d'emblèmes. Les uns furent chargés de la partie matérielle de l'œuvre funèbre. Les autres eurent le devoir d'y placer des inscriptions sacrées, morales, politiques, historiques, poétiques, emblématiques. A l'aide de pensées, pointes, antithèses, sentences, quatrains en français, latin, grec, espagnol, italien, ils firent parler les figures immobiles.

Les sujets des décorations furent empruntés tantôt à la fable, tantôt à l'histoire. Leur choix fut même laissé à la fantaisie des artistes. De sorte qu'ils eurent avec la religion catholique un rapport lointain. Pour une reine on com-

posa, au-dessus du portail de l'église, les *Grâces pleurant sur son tombeau ;* pour un cardinal, le *Lever et le coucher de l'étoile matinière*. La mort du chancelier Séguier inspira l'allégorie : les *Sciences et les arts en deuil ;* celle de la reine Anne d'Autriche : le *Monde en deuil et le ciel en joie*. Il n'était pas rare, dans ces édifices éphémères, où l'on prodiguait l'or et les matériaux précieux, affectant généralement la forme d'arcs de triomphe, de voir se dérouler les thèmes les plus inattendus. Ils étaient divisés en compartiments de différentes dimensions où étaient remémorés les exploits du mort. Trente-huit tableaux, par exemple, exaltèrent les hauts faits de Louis XIII. Une immense peinture offrit au public le spectacle de l'intervention pacifique de Mazarin à Casal. D'autres vantèrent le sage gouvernement d'Anne d'Autriche et son action énergique pendant la Fronde. Ces toiles et ces bas-reliefs étaient portés par des pleureuses ou par des squelettes. Et sur le haut de l'édifice, pour indiquer qu'on ne célébrait point une joie, mais une tristesse nationale, se silhouettait la Mort avec sa faux impitoyable, ou encore l'Immortalité montée sur un char que conduisaient la Gloire et la Renommée.

Comme on peut le constater, conclut M. Magne, nous demeurons fort éloignés des splendeurs de cet art funéraire « que d'ailleurs le dix-septième siècle emprunta à l'Italie ». Et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles il ne s'est pas perpétué : nous avons évolué vers une simplicité qui serait louable « si elle était esthétique ». Elle ne l'est pas, constate avec tristesse M. Magne, et n'a aucune chance de le devenir.

R. DE BURY.

THÉATRE

A propos de *La Saignée*. — ODÉON : *Histoire de Manon Lescaut*, pièce en 7 tableaux, en vers, de M. Didier Gold (18 octobre). — THÉATRE DU VIEUX COLOMBIER : *Une femme tuée par la douceur*, pièce de Thomas Heywood, traduction de M. Jacques Copeau. *L'Amour médecin*, comédie en 3 actes, de Molière (23 octobre). — THÉATRE ANTOINE : *Le Procureur Hallers*, pièce en 4 actes, de M. Paul Lindeau, adaptation de MM. Louis Forest et Henry de Gorsse (6 octobre). — NOUVEAU THÉATRE DES BOUFFES PARISIENS : *Le Secret*, pièce en 3 actes, de M. Henry Bernstein (18 octobre). — VAUDEVILLE : *Le Phalène*, pièce en 4 actes, de M. Henry Bataille (22 octobre). — A propos de *Triplepatte*. — Memento.

M. Lucien Descaves a bien voulu répondre lui-même à la question que je posais, dans mon compte rendu de **la Saignée**, à propos de l'attitude de la foule, après l'exécution des généraux Lecomte et Clément-Thomas. Il me renvoie à l'ouvrage d'Edmond Lepelletier, *Histoire de la Commune de 1871*, Tome I : *Le Dix-huit mars*, pages 464, 465, où on lit, en effet :

La maison sinistre (1) s'était promptement vidée, la fièvre de la foule était tombée. Une dépression s'abattait sur tous ces cerveaux un instant hyperesthésiés. Une réaction, produite par l'effroi, le remords, la pitié peut-être, s'emparait de ces corps d'émergumènes, les poussait à s'éloigner,

(1) Celle où avaient eu lieu les deux exécutions.

apaisés et un peu honteux. Les morts font peur aux enfants, qui s'enfuient des endroits où on les dépose. Cette populace, naguère si audacieuse et si bruyante, était devenue craintive et silencieuse, comme une bande de gamins en faute. Le contact des cadavres la glaçait et la faisait se taire.

C'est là un témoignage certain. Edmond Lepelletier se trouvait ce jour-là au pied de l'escalier de la rue des Rosiers, revenant de l'enterrement de Charles Hugo. Il entendit le bruit des exécutions, et aussitôt après vit la foule redescendre les degrés de l'escalier.

Manon Lescaut est une belle histoire et un des livres, — il y en a tout de même quelques-uns, — qui sont écrits à mon goût. Je serais un auteur, et j'écrirais des livres, au lieu de n'être qu'un faiseur de comptes-rendus, je voudrais avoir ce style simple, en phrases courtes, promptes, sèches, si l'on veut, mais qui disent ce qu'elles ont à dire, sans s'embarrasser de s'arrondir pour plaire à l'oreille. Je pense quelquefois à Flaubert, qui faisait l'épreuve de ses phrases en les faisant passer par son « gueuloir », — le vilain mot! comme il y en a beaucoup dans sa Correspondance, et qui n'ont pas peu contribué à me donner une certaine antipathie pour l'homme. J'en connais plusieurs qui travaillent de cette manière. Ces bénêts vous parlent avec sérieux de ce qu'ils appellent la cadence de la phrase. Cela les préoccupe, je crois bien, encore plus que ce qu'ils ont à dire. Il faut pour eux qu'une phrase chante, et, pour cela, ils y ajoutent ou retranchent un mot ou plusieurs, selon qu'il y a manque ou qu'il y a trop. Faiseurs de style poétique! On trouve chez eux le même agrément que dans beaucoup de vers : dix mots où trois suffiraient, ce qui fait qu'à peine ouverts leurs livres vous tombent des mains. Mais je me mêle encore de ce qui ne me regarde pas. Revenons à *Manon Lescaut*. L'Odéon a joué une pièce qui en est tirée, ou à peu près, **L'Histoire de Manon Lescaut**, par M. Didier Gold. Certes, cette pièce n'est pas désagréable à voir. On y voit, assez resserrés, trop, même! souvent aussi déplacés de leur ordre, certains épisodes du livre de l'abbé Prévost. C'est en raccourci la vie de Manon pour des spectateurs de théâtre. Mais pourquoi l'auteur a-t-il mis cela en vers, grands Dieux! Quel besoin y avait-il ici de faire le poète? Tout cela eût été tellement mieux en prose, en simple prose! Je finirai par détester le théâtre en vers : tout s'y trouve allongé sans mesure, et les acteurs, parce qu'ils disent des choses qui riment, y perdent le peu de naturel dont ils sont capables. M. Didier Gold a d'ailleurs eu une autre belle idée. C'est de faire mourir Manon dans la cale du vaisseau qui la transporte au Nouvel-Orléans. Excessif raccourci, tout de même!

M. Hervé et Mlle de France ont fort bien joué tous deux Des Grieux et Manon.

Je me suis fait beaucoup remplacer, cette dernière quinzaine : au théâtre du Vieux-Colombier, au Théâtre-Antoine, aux Bouffes-Parisiens, au Vaudeville. Mon suppléant habituel ne me suffisait pas. Je m'en suis adjoint un autre. Voici leurs petits travaux à tous les deux. Je crois qu'ils ont fait là des merveilles.

Mon débutant, d'abord :

« Telle qu'elle a été représentée au Théâtre du Vieux-Colombier, par M. Jacques Copeau et sa troupe, la pièce de Thomas Heywood, **Une femme tuée par la douceur**, est une bonne pièce. Elle a de l'unité, et l'action, un peu précipitée au début, se déroule avec lenteur, mais d'un mouvement égal jusqu'à la fin. Il paraît que, dans son texte original, le drame est surchargé d'une action secondaire, extrêmement romanesque et presque détachée du sujet central. Malgré cela, on nous affirme que *Une femme tuée par la douceur* est le chef-d'œuvre de Thomas Heywood. Que penser des deux cent dix-neuf autres pièces de cet auteur ?

« Voici ce dont il s'agit : Master Frankford, riche et jeune gentilhomme, époux d'une femme charmante, doué lui-même des plus belles qualités du cœur et de l'esprit, héberge un aigrefin du nom de Wendoll. La confiance qu'il témoigne à ce personnage, la libéralité dont il use envers lui, étaient possibles au XVIIe siècle, en Angleterre. Tout de même, master Frankford pousse bien loin, et vite, l'hospitalité. Nous nous étonnons encore plus de la facilité avec laquelle Wendoll séduit Mme Frankford. « J'ai une femme chaste », nous dit master Frankford. C'est une opinion. Ainsi, master Wendoll, ami du mari et amant de la femme, est installé confortablement chez les Frankford. Mais Nicholas, vieux serviteur de la maison, révèle à master Frankford son infortune. La scène, fort bien conduite et admirablement jouée par M. Dullin dans le rôle de Nicholas, est une des meilleures de la pièce. Le pauvre Frankford, en proie tour à tour au doute et à la certitude, décide de ne croire que ce qu'il verra. Une partie de carte — excellente aussi, la scène de la partie de carte — au cours de laquelle il crible les coupables d'allusions non équivoques à leur traîtrise, ne le convainc pas tout à fait. Alors, il a recours aux grands moyens, c'est-à-dire qu'il se munit de fausses clefs, feint de partir en voyage et revient au milieu de la nuit surprendre les amants enlacés. Wendoll s'échappe, poursuivi par les seules malédictions de Frankford, tandis que Mme Frankford s'écroule aux pieds de son mari dans l'attente du coup d'épée qu'elle a conscience d'avoir mérité. Elle ne le reçoit pas. Nous en sommes moins surpris qu'elle. Nous avons vu master Frankford à l'œuvre. C'est un Hamlet puritain, moins raisonneur que l'autre, mais plus faible. Sur le point de tuer son oncle, qu'il a trouvé en prière, l'Hamlet de Shakespeare diffère sa vengeance, de crainte que le meurtrier de son père

aille au paradis. Master Frankford s'excuse par la raison contraire de n'avoir pas transpercé du même coup sa femme et Wendoll : il les eût expédiés en enfer. Nous nous attendions ici, d'après le titre de la pièce, à voir master Frankford écraser l'adultère du poids de sa mansuétude. Or, il est vrai qu'il ne tue pas sa femme, mais sa douceur se borne là. Il chasse Mme Frankford hors de chez elle. Avec ses domestiques et tous les objets lui appartenant, il l'exile dans un château lointain, où elle vivra solitaire, privée de ses enfants. Une punition si douce plonge la malheureuse dans la reconnaissance et le ravissement. En ce temps-là, les femmes étaient de bonne composition. Et Mme Frankford s'éloigne en carrosse. Et, chemin faisant, elle prend la résolution de s'infliger à elle-même un châtiment proportionné à sa faute ; elle se laissera mourir de faim. Elle rencontre Wendoll errant par les routes d'Angleterre à la recherche d'un gîte. Elle le fuit avec horreur ; elle hâte sa course vers sa retraite dernière. Wendoll ne pense pas un instant à la poursuivre. Il est tout occupé déjà par d'autres projets plus agréables. C'est un type de mufle vraiment complet et tel que le théâtre de M. Bernstein ne nous en offre pas de pire. Seulement, chez Wendoll, le sentiment religieux sans cesse agissant détermine des retours sur soi-même, des appels à Dieu que ne connaissent certes pas les fâcheux individus imaginés par nos dramaturges du boulevard. Wendoll est un aventurier, un parasite, un suborneur ; il est en outre un lâche. Mais une force mauvaise qui lui est supérieure et contre laquelle il lutte parfois avec de beaux cris semble le pousser. On le dirait possédé.

« Maintenant, nous sommes au chevet de Mme Frankford agonisante. Elle réclame la consolation de revoir son mari ; celui-ci arrive. Il s'est laissé fléchir. Il est disposé à tout oublier, tout pardonner. « Comment allez-vous ? » demande-t-il à sa femme. Et elle qui, tout à l'heure, à la même question que lui posait son frère, répondait « Mal ! », elle répond qu'elle va bien, que, dans une heure, elle ira mieux encore. Elle meurt en effet, après que son mari, dans un baiser suprême, l'a épousée, comme il dit, une seconde fois. Et c'est très beau, et cela rappelle *la Brebis égarée* de Francis Jammes. C'est du théâtre moralisateur. J'ai cherché la raison pour laquelle M. Jacques Copeau avait monté cette pièce la première. Il n'y a sans doute pas d'autre raison que celle-là.

« Dans le rôle de master Frankford, M. Roger Karl fut irréprochable. M. Jacques Copeau composa un Wendoll romantique. Mme Blanche Albane eut de touchantes attitudes dans la chemise de nuit de Mme Frankford ; au demeurant, elle imite adroitement Mme Berthe Bady ; M. Dullin, en Nicholas, se montra comédien de grande classe. Je ne dirai rien des autres interprètes, sinon qu'un

ertain master Cranwell, incarné en M. Jouvey, fit mes délices par on air funèbre et embarrassé.

« Acteur passable, adaptateur éprouvé, M. Jacques Copeau est n metteur en scène artiste. Il a une tendance à abuser des draperies. Elles étouffaient parfois la voix des interprètes. Mais deux ou trois écors — celui de la grille, celui de l'escalier et celui du lit — nous éjouirent les yeux.

« La soirée se termina par **l'Amour médecin**, de Molière, iédiocre farce que la troupe du Vieux-Colombier crut devoir jouer omme elle fut écrite : à la diable. »

Ensuite, mon suppléant habituel :

« Combien je voudrais, semblable au Procureur Hallers, me dé-oubler et me reposer sur un moi en contradiction avec qui écrit es lignes. Hélas! au lieu de posséder mon « double », je le suis de uelqu'un qui lui, Maurice Boissard, éprouverait une joie certaine à ire, de deux des trois pièces qu'il m'a fallu voir, tout le mal que je ense. Sans compter que le plaisir eût été grand que lui aurait ap-orté la pièce de M. Paul Lindau, **le Procureur Hallers**. Guère lus que moi il n'aurait reproché à l'auteur de tâcher à nous en aire accroire avec le néo-scientifisme de certaines théories sur la Per-onnalité humaine et la Responsabilité en matière criminelle et, à efforcer de nous donner de l'Edgar Poe, de ne nous offrir que du aboriau. Le nom de Taine, jeté au cours de la pièce comme pour onfondre notre sourire, ne l'eût esbrouffé non plus, et l'adresse dont . Paul Lindau a fait preuve eût suffi à l'enchanter. Car le Maître est point aussi difficile qu'on le pourrait croire et parfois s'avère, ême dans ses critiques, bon public. Tout comme moi, il aurait pplaudi au talent si sobre et si divers de M. Gémier et à l'intelli-ence et au chant de Mme Jane Marnac. *Le Procureur Hallers* est liment mis en scène, et le repaire d'apaches, au deuxième acte, vec l'arrivée des policiers et de leurs chiens, est particulièrement ussi et d'un grand effet.

« Il était certainement dans les intentions de M. Henry Bernstein ue **le Secret** fût une comédie de caractères, louable ambition au-essus, hélas! des forces de l'auteur du *Scandale*. Les dons incon-stables de M. Bernstein sont essentiellement dramatiques, mais une qualité médiocre qui lui interdit de passer pour un psycholo-ue. Une comédie de caractères n'est telle que si les personnages ui nous sont présentés agissent, évoluent selon une loi générale, est-à-dire humaine, dans son esprit, bien que diverse dans ses appli-tions, c'est-à-dire s'adaptant aux différences des caractères. Dans vie, une logique relie tous les actes de quiconque, de même qu'elle s apparente à ceux de la collectivité. Tous les hommes étant com-osés des mêmes éléments moraux ou sensibles, comme chimiques,

mais dans des proportions variant avec les individus, c'est au dramaturge psychologue, lors même qu'il nous présente un caractère apparemment unique, de savoir frapper aux endroits obscurs de notre conscience pour susciter l'écho qui nous doit rappeler que nous sommes les frères de celui-là qui nous apparaissait si exceptionnel, si parfaitement étranger. Il faut que nous arrivions à comprendre qu'on peut être ainsi, un criminel ou un saint, voire à le sentir, si contraire que nous semble notre tempérament propre. Je le répète, les mérites de M. Bernstein ne sont pas d'un psychologue, son talent est tout d'intrigue, ce qui est le propre du romancier pour feuilleton.

« *Le Secret* (cette pièce devrait s'intituler plus justement *la Méchante*) place devant nos yeux Gabrielle Jeannelot, qui forme avec Constant Jeannelot, son mari, un ménage exemplairement heureux. Les deux époux éprouvent une même affection pour Henriette Hozleur, amie de pension de Gabrielle et jeune veuve qui, après avoir eu, dans le temps, une liaison avec un certain Charlie Ponta-Tulli, est fiancée à un jeune attaché d'ambassade, Denis Le Guenn. Ce Denis Le Guenn vaudrait d'être le héros véritable d'une autre comédie ; dans la présente, assez adroitement et justement dessiné, il incarne le Timide, l'Indécis, l'Amoureux qui ne croit pas à la vertu de son amour et, par méfiance de soi, se double du Jaloux, jaloux plus encore du Passé peut-être que du Présent et de l'Avenir. Henriette, à qui il a révélé le point douloureux de son malheureux caractère, se rend compte qu'elle devra toujours observer un complet mutisme touchant sa liaison avec Charlie. Ce n'est pas que Gabrielle n'agisse sur elle pour qu'elle avoue tout à Denis, et de façon telle que nous sommes dès cet instant persuadés qu'elle trame quelque vilenie contre son amie. Plus tard, le mariage accompli, nous trouvons les Jeannelot et les Le Guenn en villégiature chez une tante de Gabrielle, et, avec eux, Charlie Ponta-Tulli. Denis Le Guenn, — vous le devinez, n'est-ce pas ? — éprouve une très vive sympathie pour Charlie, et la pauvre Henriette, de voir si près l'un de l'autre son ancien amant et son mari, souffre tout autant que des importunités amoureuses dont Charlie l'entoure, elle à qui fait horreur le moindre souvenir de leur commun passé. Aussi Henriette conjure-t-elle Gabrielle d'obliger Charlie à quitter la villa, sinon c'est elle et Denis qui renonceront à l'hospitalité de la tante. Force est donc à Gabrielle d'agir dans ce sens. Mais Charlie refuse de partir, nous révélant toute le splendeur de sa muflerie. (Ceci soit dit entre parenthèses, on n'est pas mufle à ce point ou, plutôt, on ne l'est que dans les pièces de M. Bernstein ou de M. Tristan Bernard.) La raison qu'il nous donne est qu'il veut auparavant connaître pour quel motif Henriette brisa autrefois leur liaison. C'est parce que, répond

Henriette, Charlie lui a fait savoir par Gabrielle qu'il se refusait à l'épouser. Charlie s'écrie que c'est une calomnie, que bien au contraire il n'eut toujours qu'un désir, celui de s'unir à Henriette par le mariage... Au milieu de ces reproches mutuels, entre Denis, dont la jalousie, déjà mise en éveil par certaines allusions perfides venues de Gabrielle, réclame de sa femme des explications. Nous ne tardons pas à entendre, de la bouche même de Gabrielle, le récit de toutes les infamies que nous savions déjà avoir été perpétrées par elle. Il n'est point pour nous de surprise, car, dès le commencement, Gabrielle nous fut odieuse et jamais nous ne crûmes à l'amitié dont elle se disait profondément animée à l'égard d'Henriette. Nous fûmes les témoins d'une série d'actes méchants que n'expliqua jusqu'ici nul mobile, ni le lucre ni l'amour. Malignité purement gratuite qu'on ne saurait attribuer qu'au Diabolisme, le diabolisme des Possédées. Comment cette femme pourrait-elle alors, si loin de tous, nous intéresser? Mais voici que les dernières scènes nous la révèlent près, très près de nous, et maintenant seulement la vraie nature de Gabrielle nous devient sensible. L'affection passionnée qu'elle porte à son mari et à Henriette est d'un exclusivisme tel que tout bonheur la révolte qui leur échoit, s'il ne vient point d'elle seule. M. Bernstein n'eût-il pas dû, au lieu de ne songer qu'à nous intriguer, nous faire pressentir dès le commencement le fond obscur de l'âme de Gabrielle? Et comme il préféra ne nous montrer, deux tiers de la pièce durant, une duplicité inhumaine et froide, *le Secret* est, à mon jugement, une comédie de caractères complètement ratée, qui ne porte sur le public que par des moyens brutaux et vulgaires peu dignes du sujet. Trois fois hélas pour le bon renom de M. Henry Bernstein, car le sujet du *Secret* est supérieur de beaucoup à celui des pièces qui ont établi son succès et sa fortune. Deux seuls interprètes du *Secret* méritent des éloges : Mme Simone, dont le physique naturellement antipathique s'éclaire au troisième acte de toute l'émotion qu'elle nous communique, et M. Victor Boucher, excellent dans le rôle de Denis Le Guenn.

« Il y a peu de temps, un journal du monde des théâtres publiait une suite de portraits représentant M. Henry Bataille à presque tous les âges de sa jeune existence : à trois ans, à douze ans, à vingt ans, etc. Nous y voyions l'auteur de tant de chefs-d'œuvre dans diverses situations qui semblaient symboliser les actes les plus importants de sa vie. Une photo manquait, qui m'eût amusé : M. Henry Bataille, à un an, sur le pot. Bien à tort, M. Henry Bataille a préféré nous donner une pièce en 4 actes, **Le Phalène**, beaucoup moins drôle, moins vivante, et infiniment plus choquante. La répulsion que je n'ai jamais cessé de professer pour le génie lyrique et dramatique de M. Bataille vient de faire définitivement place à un sentiment de

pitié très incère. Le voici éteint, ce soleil dont la lumière trouble ravit tant de sensibilités faussées par la mauvaise littérature et contribua à dévoyer l'art dramatique contemporain ! La niaiserie incessante des quatre actes a dessillé les yeux de chacun, voire de M. Gaston Calmette, et je doute fort que l'auteur de *Maman Colibri* puisse se relever jamais du faux-pas qu'il vient de faire. Pour bien montrer l'ineptie du *Phalène*, il suffirait de raconter simplement la pièce. Ceux qui l'ont vu jouer comprendront qu'un tel courage me manque. Seul mon pire ennemi peut exiger que je reporte ma pensée sur les actes insensés, les gestes bêtes et les phrases creuses qu'avaient à faire ou à dire les malheureux artistes du Vaudeville. Autre phalène, la gloire littéraire de M. Bataille s'est brûlée aux feux de la rampe le 22 octobre 1913, et ses ailes n'ont laissé par terre qu'un peu de vilaine cendre, pour n'avoir été que du mauvais papier imprimé. »

A propos de mon compte-rendu de *Triplepatte*, on m'assure que la collaboration de M. Tristan Bernard n'a pas été celle que j'ai dite, que loin d'ajouter à l'œuvre de M. Godfernaux des plaisanteries, de la farce, il en a bien plutôt ôté. Sans en avoir été prié par personne, je ne demande pas mieux de dire cela, qui ne change d'ailleurs rien à la pièce telle qu'elle est, ni à l'impression que j'en ai eue.

Memento. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Vivante image*, drame en 4 actes et 5 tableaux d'après l'Anglais E. Orczy, par M. Jean-Joseph Renaud (29 octobre). — Châtelet : *L'Insaisissable Stanley Collins*, pièce à grand spectacle en 5 actes et 20 tableaux, de MM. de Marsan et Timmory, musique de MM. Marius Baggers et Maurice Maggiar (8 novembre).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Tannhaeuser à l'Opéra. — La nomination de M. Jacques Rouché.

Notre Académie Nationale de Musique et de Danse est d'actualité. Qu'il me soit donc permis d'y revenir aujourd'hui quoique en ayant parlé la dernière fois à propos de l'enquête d'*Excelsior* et de la réponse de Claude Debussy. Depuis j'ai eu justement l'occasion de rafraîchir mes impressions sur ce monument onéreux. Par hasard, avec un ami, je suis allé revoir **Tannhaeuser à l'Opéra**. Je me hâte de reconnaître que ce fut, en somme, une des représentations les plus acceptables de cet ouvrage, auxquelles il m'ait été donné d'assister en l'endroit. Mais peut-être cela parut-il ainsi surtout grâce à la présence de Mlle Jane Hatto dans le rôle d'Elisabeth. Les Elisabeth, même simplement passables, sont rares à l'Opéra. Et pourtant, on ne peut pas dire que le personnage convienne absolument à Mlle Hatto que sa beauté capiteuse et la sensualité de sa mimique expressive semblent certes prédestiner à incarner bien

plutôt des amoureuses passionnées que des vierges innocentes : elle serait une superbe Isolde. Seulement, outre qu'elle sait chanter, ce qui n'est pas plus fréquent à l'Opéra qu'ailleurs, Mlle Hatto joue ; elle vit son rôle, et avec une intelligence dont quelques menus conseils d'un metteur en scène avisé suffiraient à modérer l'ardeur éventuellement excessive. Au dernier acte, quand Elisabeth dévisage avidement les pèlerins qui reviennent de Rome sans Tannhaeuser qu'elle attend, Mlle Hatto exagère assurément en courant après eux pour passer encore une fois en revue leur cortège. Wagner indique ici que, prostrée jusque-là au pied de la Croix, Elisabeth alors se dresse et regarde angoissée, mais sans changer de place. Il faut bien l'avouer, durant tout ce tableau, y compris la poignante prière et la montée sans lendemain vers la Wartburg, l'attitude et les gestes de l'excellente artiste n'étaient pas tout à fait de quelqu'un qui s'en va mourir épuisée par le désespoir. Elle l'avait évidemment oublié. C'eût été l'office du metteur en scène de le lui rappeler et, un peu partout, de lui suggérer çà et là, quelques nuances d'où serait résultée une admirable Elisabeth. Mlle Hatto n'en fut pas moins la meilleure que j'aie connue depuis Hofmeister, à Francfort, il y a bien longtemps. Les autres interprètes auraient exigé plus que des nuances et aussi, avant tout peut-être, un maquilleur. L'intervention d'un spécialiste de ce genre apparaît de toute nécessité à l'Opéra. Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un seul théâtre où les protagonistes des deux sexes s'attestent plus maladroits à se grimer. Mlle Henriquez s'était si copieusement badigeonné tout le tour des paupières que la Vénus qu'elle figurait semblait avoir des lunettes bleues. M. Franz est rempli de bonne volonté. Il a une jolie voix et on sent qu'il s'applique consciencieusement : c'est même le mieux qu'on puisse opiner de son jeu. Mais pourquoi s'obstine-t-il donc mordicus à vouloir rester glabre ? S'il ne peut malheureusement pas se rallonger les bras, une barbe légère et un peu en pointe conférerait aisément à sa tête un ovale plus avantageux que l'énorme menton gras qui gratifie Tannhaeuser d'une face de chanoine. Quant à M. Noté, nul n'ignore qu'il ne renoncerait pas à son bouc pour un empire. Il s'était contenté cette fois de cirer soigneusement ses moustaches dont les crocs effilés s'arrondissaient en l'air ; et c'est ainsi qu'il nous offrit Wolfram. M. Noté est vraiment un artiste singulier. Il possède un fort bel organe, infaillible et infatigable, et il s'en sert avec la fantaisie la plus déconcertante. Tout le monde sait qu'il est le gavroche de la maison. Quoi qu'il joue, il joue à la rigolade. Jadis il s'amusait, dans le rôle du Grand-Prêtre de *Samson*, à faire semblant d'octroyer un pourboire pêché dans son gousset à la marcheuse chargée de lui apporter la coupe sacrée. Si on n'est pas bien sûr, cependant, que ce soit toujours exprès qu'il

est drôle, il le fut en Wolfram inénarrablement. Pendant le tragique récit de Tannhaeuser retour de Rome, il avait une manière ahurie de se croiser les mains sur le ventre qui signifiait aussi clairement que s'il eût parlé : « Ah ! mon pauv'vieux ! mon pauv'vieux ! » si non même : « Ben ! mon cochon !... » et sa stupéfaction pitoyable scandait les lamentations de son interlocuteur d'intermittents coupés des avant-bras qui ne pourraient guère se traduire fidèlement que par l'interjection réitérée : « Ah ! mince alors !... Ah ! mince !... » Bref, quelque chose dans le genre de Flaubert chez Hugo, interrompant de temps en temps la lecture d'un poème inédit par une exclamation analogue en se tapant sur la cuisse. Mais, par-dessus le marché, il est curieux que M. Noté chante à s'y méprendre comme notre Polin national. Il a exactement la même façon de rouler les *r* et de faire rebondir la phrase mélodique qui valurent au Prince des tourlourous les trois bons quarts de son succès. Pendant la romance de l'Etoile, en fermant les yeux, l'illusion était complète — et l'effet désarmant. Il est difficile de penser que M. Noté, qui n'a pas la mine d'un imbécile, bien au contraire, — son œil pétille de malice, — ne corrigerait pas ses défauts divers si on prenait la peine de les lui signaler. On n'arrive pas à se persuader qu'il s'entête à refuser d'apprendre à se tenir en scène et se soit voué à la blague à perpète. On se demande aussi comment l'administration de notre Opéra tolère le sans-gêne qu'étale le système pileux de ses choristes. Ces Messieurs ne devraient-ils pas tous être rasés, pour arborer le poil convenable à chaque époque et la physionomie adéquate à leurs emplois variés ? Pèlerins ou seigneurs invités du Landgrave, on les reconnaissait à vingt-cinq pas, toujours les mêmes. Et c'est tout pareil pour les dames. Ici encore, le maquillage serait indispensable. Est-ce donc impossible ? Enfin, pour le petit berger qui joue du chalumeau et chante sa chanson au début du second tableau, ne pourrait-on choisir un jeune gas avant la mue ? Cela nous épargnerait d'abord le ridicule de certaines rondeurs indélébiles et de dandinements plus ou moins callipyges ; mais, de plus, ces sortes de voix ont une verdeur savoureuse dont le réalisme serait évidemment ici de circonstance. L'air est facile à chanter et doit l'être sans fignolage, comme il convient à un agreste enfant de la nature. Jadis on formait ces voix juvéniles dans les maîtrises et on les employait pour les cérémonies du culte. Nombre de compositeurs du passé, Haydn entre autres, ont commencé ainsi leur éduction musicale, car, en même temps que des chanteurs, ces exercices formaient des musiciens et pouvaient même révéler des vocations insoupçonnées. On ne voit pas pourquoi notre Opéra, qui accueille dans ses classes de danse élémentaires des fillettes de sept ou huit ans, ne remplacerait pas, pour les garçons, les maîtrises dégénérées ou disparues. Il se créerait ainsi de précieuses ressources

qu'il ne serait certes pas embarrassé pour utiliser profitablement. On n'imagine guère à quel point quelques voix de cette espèce, mêlées à un chœur féminin, sont capables d'en corser la sonorité de mordant, d'éclat et surtout de fraîcheur. A l'Opéra, cela ne ferait vraiment pas de mal. On n'y manque pas d'occasions de s'en convaincre; mais l'une des plus pénibles est assurément le chœur des pèlerins adolescents qui termine la partition. Il est probable qu'on n'a rien changé à ce tableau depuis que M. Pedro Gailhard monta *Tannhaeuser*, car le dénouement du chef-d'œuvre est galvaudé jusqu'au plus inepte Guignol avec l'incompréhension la plus parfaite. N'est-il donc pas possible de réaliser, dans la vastitude scénique de notre Opéra, ce que M. Albert Carré a réussi cent fois dans l'étroit cabanon de la salle Favart? On pourrait en tout cas, pour le moins, lire le texte de Wagner et tâcher de s'y conformer. La naïve légende allie ici le fantastique au drame humain pour l'émotion la plus profonde. A l'appel de Tannhaeuser, des nuages légers enveloppent peu à peu la vallée dans une nuit sinistre, qui s'empourpre bientôt des lueurs d'un crépuscule enchanté. Des silhouettes incertaines s'y précisent insensiblement en visions de danse orgiastique. Enfin, Vénus surgit, diaphane, irréelle d'abord, puis radieuse en une auréole de clartés rosissantes; mais apparition fantômale toujours, qui pâlit aussitôt que résonne le choral funèbre, s'efface et s'évanouit avec un cri de rage. A travers les ténèbres redevenues lugubres, on perçoit des flambeaux, des torches. Les nuées se dissipent et, dans l'aube qui point, le cortège descend lentement de la Wartburg avec le corps d'Elisabeth. Sur un signe de Wolfram, les porteurs s'arrêtent, et Tannhaeuser expire au pied de la civière en invoquant la vierge pure qui l'aima d'un amour sanctifié par la mort. Alors, — et c'est ici que la légende en sa candeur atteint à une émotion déchirante et vraiment sublime, dont la puissance irrésistible étreint la gorge comme un sanglot subit, — alors, d'une autre colline, déboule tout à coup un second cortège imprévu. Ce sont de tout jeunes pèlerins, des enfants, qui s'en vont proclamant joyeux le pardon de Tannhaeuser: « Miracle! Miracle!... Sur le bâton desséché du Pontife, des feuilles vertes ont poussé. Ainsi la Grâce doit refleurir pour le pécheur brûlé des feux d'Enfer. Publiez-en la nouvelle en tous lieux, afin que l'apprenne et le sache celui dont ce miracle annonce le salut!... » Et c'est pour chanter ce chœur qu'il faudrait certes des voix de gosses aussi fraîches et verdes que les feuilles rédemptrices. Voilà ce qu'a voulu Wagner, ce qu'il a spécifié, prescrit dans son poème. Voici ce qu'en fait notre Opéra. Au moment où Tannhaeuser affolé crie son désir impie du Venusberg, un rideau tout noirci d'un vague barbouillage et découpé bien droit parallèlement aux planches, tombe tranquillement et l'isole avec Wolfram sur les deux mètres

cinquante du proscénium, tandis que l'électricité de la rampe dessine nettement leurs ombres gesticulantes sur ledit rideau noir. Puis, tout d'un coup, sans précaution quelconque, une sorte de carré lumineux troue brutalement ce rideau, et on y aperçoit Vénus sur son lit entourée d'amours immobiles. L'espace est si réduit que, sous peine de chanter le nez sur le rideau, Tannhaeuser est obligé de tourner le dos à Vénus pour lui répondre et de s'adresser au public. La mélopée des funérailles retentit par derrière sans provoquer quelque trouble infinitésimal: Vénus attend patiemment la mesure où elle doit disparaître. Derechef rideau tout noir lequel, après un instant, se relève, traçant toujours bien droit sa découpure horizontale; tout s'éclaircit, et on découvre une scène encombrée assez singulièrement. A droite du spectateur, sur le chemin qui mène à la Wartburg et qu'Elisabeth venait précisément de gravir tout à l'heure, on voit, correctement rangés, une troupe de pèlerins que l'impoilure de leurs mentons et quelque indue poudre de riz dénoncent pour des travestis. C'est d'un autre côté, du creux de la vallée, qu'a débouché le cortège accompagnant la civière d'Elisabeth, et quand Tannhaeuser est mort, ce sont les susdits pèlerins imberbes et bien sages qui, sans bouger d'une semelle, entonnent le chœur de rédemption joyeuse et le chantent avec une onction si modeste, si molle et même endormie, qu'il semble que ces braves dames choristes se croient à la messe ou aux vêpres. Une telle traduction scénique de quelques-unes des plus admirables pages qu'ait produites le drame lyrique est évidemment une trahison presque aussi odieuse que stupide, car un minimum d'intelligence et quelque bonne volonté suffiraient à éviter un semblable amoncellement de niaiseries et de pataquès. Tout le premier tableau est d'un identique acabit. Qui donc brossa ces décors grotesques pour le voluptueux Venusberg ? qui régla ce ballet godiche pour ce que Wagner intitula « Bacchanale » et para de rutilante musique? Quelques moralistes, sans doute, attentifs à justifier Tannhaeuser de sa bonne résolution de vouloir quitter un endroit aussi bête et embêtant que maudit. Les rideaux gris, marrons ou noirs, abaissés et levés, ne font pas moins florès ici qu'ailleurs. On compâtit vraiment au labeur éperdu des machinistes. Et quelles apparitions nous dévoilent ces rideaux inlassables! A ce propos, j'accorderais volontiers qu'on prît quelques libertés avec le texte. En dehors de la musique, Wagner ne brilla guère par un indiscutable goût. Le cygne de Léda, en fer blanc manifeste, a l'air idiot à l'Opéra. Assurément; mais, même avec le plus ingénieux éclairage, peut-être bien le sujet n'échapperait-il pas commodément au ridicule. Les jeux de lumière, à l'Opéra, bénéficièrent rarement de la moindre ingéniosité. D'un bout à l'autre, ici, il sont d'une impéritie qui vraiment interloque, et spécialement dans ce tableau,

où leur rôle serait capital. Sans doute est-ce encore quelque legs toulousain que les deux réflecteurs, ostensiblement installés dans des « loges sur la scène », braquant leurs feux croisés sur les trois Grâces, et les poursuivant pas à pas avec une assiduité touchante pour cribler d'un jet aveuglant leurs évolutions oiseuses et leurs minauderies insondables. Enfin, pour préparer le changement à vue, ce n'est plus un rideau noir, gris, vert ou jaune qui descend pendant le duo de Vénus et de Tannhaeuser ; c'est une belle toile rectangulaire, représentant une grotte ou peut-être plutôt un aquarium, et dont la paroi peinturlurée reproduit complaisamment en ombres chinoises les débats animés des deux amants acculés devant le souffleur. Ce soir-là, M. Franz, ayant antérieurement jeté un peu trop loin sa harpe, la trouva, quand il dut la ramasser, à moitié recouverte par un gros rocher dont le poids ne l'empêcha point de reprendre son instrument en faisant légèrement osciller la toile imperturbable. Tout cela est misérablement enfantin. Et je ne parle pas de l'impassibilité des choristes, de la raideur ankylosée des figurants, du jemenfoutisme de l'orchestre, ni de la lamentable acoustique d'une salle où la merveilleuse Ouverture elle-même sonnait presque aussi creux que la musique de M. Wolf-Ferrari. Cette relation véridique d'une des représentations relativement les plus sortables de *Tannhaeuser* à l'Opéra trahit la gravité du cas. Sauf peut-être la malheureuse acoustique, — et encore, on pourrait essayer quelque chose, — rien de tout cela n'apparaît de force majeure ; on n'y constate qu'un imbroglio de primarisme, d'incapacité, d'indifférence ou de paresse, brochant sur un ensemble de traditions que l'empreinte laissée par un triple et trois fois désastreux privilège autorise à qualifier de toulousaines. Et pourtant cela dure ainsi, et souvent même pire, depuis un quart de siècle pour la honte de notre capitale. Il semble, en vérité, qu'il soit vain de vouloir réformer notre Opéra autrement que par la méthode cartésienne. Il y faudrait faire table rase, le vider du cinquième dessous jusqu'au faîte.

Post-Scriptum. — Cet article était écrit quand fut publiée la nomination de **M. Jacques Rouché** à la direction de l'Opéra. Ce choix s'imposait évidemment pour notre art et la dignité de notre première scène lyrique. Il est donc un acte de courage dont on doit féliciter M. Barthou. Mais c'est aussi un événement sans précédent dans l'espèce. Notre Opéra aura enfin, ce qu'il n'eut jamais l'heur de posséder, un directeur non seulement intelligent, cultivé et artiste, mais affranchi, par sa situation personnelle, de la néfaste tyrannie des commanditaires et des multiples intrigues qui s'ensuivent. M. Jacques Rouché pourra faire ce qu'il veut en toute indépendance, et il a montré au Théâtre des Arts ce qu'il est capable de faire. Sa nomina-

tion était l'unique chance de salut de notre Opéra déchu et gangré-né. Réjouissons-nous de tout ce qu'elle enclot d'espoirs.

JEAN MARNOLD.

ART

Le dixième Salon de la gravure originale en couleurs (Georges Petit). — Exposition Déziré (Druet). — Exposition Meheut (Arts décoratifs). — Exposition Odier Hayman, Luntley (Georges Petit). — Exposition des Synchromistes : MM. Macdonald Wright et Morgan Russell (Bernheim-Jeune).

En tête du catalogue de la dixième exposition de la **gravure originale en couleurs**, J.-F. Raffaëlli a placé une courte préfac où, très modestement, il caractérise ce petit côté pratique de son œuvre : avoir mené à bien pendant dix ans une série d'expositions de l gravure originale en couleurs. Il est plus modeste encore pour expliquer son rôle de promoteur, de rénovateur en France de la gravur en couleurs. Evidemment la gravure en couleurs est un genre for ancien, les xylographes japonais et les graveurs en couleurs du XVIII siècle sont là pour indiquer l'ancienneté du genre et la perfection de moyens jadis connus : inutile de rappeler les noms ; pourtant l'eau-fort en couleurs n'est pas si ancienne, et si J.-F. Raffaëlli rappelle avan lui Mme Mary Canatt, Bracquemond, Guérard, Mlle Gautier, Maurin Rops, Gaujan et Eugène Delatre, il a raison et courtoisement raison, mais ce n'est point pour diminuer la part primordiale et constante qu'il prit à ce mouvement, un des plus importants qui soient. Ca ce n'est pas seulement par caprice d'artiste et même à la suite d'un résolution purement esthétique que Raffaëlli s'est préoccupé de relever la gravure en couleurs, c'est en vertu d'une préoccupation sociale pour permettre à des gens de goût qui ne peuvent s'acheter des tableaux d'avoir, accrochées à leurs murs, des œuvres excellentes e originales. Ici, il a eu parfaitement raison ; la gravure de reproduction est rarement bonne, et si parfois l'exécution en est forte e chatoyante, le plus souvent l'aspect anecdotique ou le caractère d romance du sujet reproduit annule l'intérêt artistique. Dans son eau-forte en couleur, l'art de Raffaëlli a décrit une évolution ; les première planches qui sont charmantes affectent un caractère cursif ; elle avoisinent le brio léger de la pointe sèche ; ce sont des croquis très poussés, très alertes ; puis l'artiste s'est diverti au contraire à évoquer ave détail tout le paysage autour des personnages, à nuancer infinimen l'atmosphère ; puis il est arrivé à des planches très compliquée comme son célèbre Champ de courses, et actuellement il compos sa gravure comme un tableau. Tous les moments de cette évolutio ont donné des œuvres durables : les trois eaux-fortes qu'il montr cette année s'ajouteront à ses belles séries et on admirera peut-êtr surtout l'admirable légèreté de son *Village sur la colline*.

Une chasse rigoureuse et un ostracisme complet, opposé aux graveurs qui se servent de procédés industriels purifient l'air de ce Salon, et tous ceux qui sont présentés sont de bons graveurs en possession d'un métier inégalement intéressant, mais existant. Néanmoins il y a de grosses différences de niveau entre les exposants; le *Troupeau* de Luigini est une très belle œuvre; les scènes de courses de M. Taquoy ont une véritable valeur. Si l'on peut lui opposer quelques ressemblances d'aspect avec certaines bonnes gravures anglaises dues à ses colorations, on ne peut rien objecter à sa composition ingénieuse. Les chevaux sont vrais d'allure et de rythmes ; les mouvements qui semblent paradoxaux sont au contraire le résultat d'une observation très serrée. M. Ulmann est peu représenté, mais par deux belles planches. On retrouve M. Pierre Roche et ses curieuses monochromies; les bois de M. Boichot sont amusants. Mlle Ethel Mars semble appuyer son faire avec quelque lourdeur ; l'aspect d'ébauche à grandes masses reste séduisant, mais c'est moins bien que l'an dernier. Miss Coover réussit de légères silhouettes enfantines. Un *Coin de Malines*, de M. Gilsoul, est d'une agréable coloration. Il y a chez Mlle Hyde de la couleur et une certaine saveur de dessin comme improvisé; on connaît les intéressantes *Venises* de M. Bompard. M. Celos est un bon artiste. Ses visions hollandaises sont franches et nettes, son Bruges, ses neiges du nord ont un caractère ample et vrai, son *Dimanche à Axel* comptera parmi ses bons efforts. M. Chimot se souvient un peu trop de Rops. M. Guido Colucci apporte des vues de Paris primesautières et très amusantes: les architectures sont bonnes, les passants traités avec verve, les feuillages sont un peu plats, mais l'impression d'ensemble est vivace et alerte. Il y a là un *Crieur de Journaux*, qui est d'un artiste habile et d'un bon observateur de la rue. M. Pierre Gatier est très inégal ; son groupe de femmes sur un champ de course est d'un joli effet robuste et sans mièvrerie. Mme Marie Gautier a un talent doux et nuancé. M. Hilaire Larramet a des thèmes espagnols bien poussés, un peu trop poussés au détail, mais d'une belle exécution ; son Tango est une bonne planche d'un vif mouvement avec des types ethniques bien vus, dans un mélange de grâce et de violence remarquable. M. Le Petit a cette fois une exposition de premier ordre ; le *Vieux Ménage* et *la Bourrasque* sont deux œuvres très vives, avec un parti-pris de simplicité d'accord avec le talent de l'artiste. M. Marten van den Loo est un excellent graveur ; ses œuvres sont chaudes, colorées, très bien architecturées. M. Marius Martin retient vivement l'attention ; ses trois planches sont parmi les meilleures. Il a certainement subi l'influence de l'œuvre de J.-F. Raffaëlli, mais comme il la faut éprouver, dans sa direction et dans son sens de vérisme observé. Il a exposé une tête d'homme et une tête de

femme, extrêmement solides ; une page humoristique : *les Vieux de Sospel*, a de la tendresse et du soleil : c'est un nom à bien retenir.

M. Smith est un peu sec et singulier. Citons encore des vues de Paris de Mme Armington, un paysage breton de M. Cardet, une baigneuse de M. Du Gardier, les vues du vieux Montmartre de M. Lucien Gauthier, une rue d'Alsace de Mme Koenig, MM. Legout-Gérard, de Latenay, Manyiard, René Lorrain, Icost (un assez bon portrait de Mme Zambelli), M. Malloué, Mme Popelin, M. Methuen, des petites pages très modernes signées Maud Squire (un peu Toulouse-Lautrec, mais adouci) et M. Senseney avec de jolies visions de Chioggia.

§

M. **Deziré** expose chez Druet les résultats d'une campagne en Italie : c'est un artiste curieux et qui a donné il y a quelques années de belles natures mortes très chaudes de ton. Depuis, il a revu du Poussin et a cherché à figurer dans une nature ordonnée de blanches mythologies. Si estimables qu'aient été ces travaux décoratifs et malgré leur ampleur, on pouvait regretter les qualités des premières œuvres ; cette impression peut-être toute personnelle n'est point entièrement effacée pour la présente exposition ; il y a là de nombreuses études de cyprès volontairement synthétiques qui sont vraiment un peu sommaires. Il est regrettable de voir cet artiste s'enfoncer dans ce courant actuel assez fâcheux d'excessive stylisation ; mais il expose au moins trois paysages amples, distingués, très fins, très purs, largement peints, auxquels il ne manque que quelque éclat pour être excellents. Un de ces paysages fait songer aux Corot d'Italie, sans qu'il y ait imitation. L'impression vient de la fraîcheur de l'œuvre et de la finesse des fonds et c'est une toile tout à fait intéressante à regarder.

Aux Arts décoratifs, M. **Méheut** montre toute une série d'excellentes études ; chez Georges Petit, dans les salles de petite dimension, M. **Odier** expose des souvenirs de voyage, Mme **Laure Hayman** de la sculpture élégante, M. **Luntley** de brillantes aquarelles. Chez Bernheim-Jeune, c'est l'exposition des synchromistes.

§

Les **Synchromistes** sont deux Américains, MM. Macdonald Wright et Morgan Russell, qui cherchent dans les environs du cubisme et du futurisme, tout en se différenciant des cubistes, des futuristes et aussi, disent-ils, des orphistes, par la manière et par des préfaces. Au premier aspect leur exposition n'est pas désagréable à voir : des couleurs vives, des formes pas trop tourmentées et des œuvres d'une liberté très variée : un pot de fleurs qui ressemble au pot de fleur des impressionnistes, une grande toile par le modèle des figures

vient rappeler M. de Segonzac; il y a aussi des harmonies colorées assez violentes et qui n'ont d'autre sujet que la couleur elle-même.

M. Morgan Russell l'explique ainsi : « On entend souvent les peintres dire qu'ils travaillent la forme d'abord, avec l'espoir d'arriver à la couleur ensuite. Il me semble qu'il faut adopter le procédé inverse. Dans l'œuvre en question, j'ai travaillé uniquement la couleur, son rythme, ses contrastes et certaines directions motivées par les masses des couleurs ; on n'y trouve pas de sujet au sens ordinaire du mot ; mon sujet est le bleu foncé évoluant selon la forme particulière de ma toile ; mais qu'on se garde bien de voir là une sorte de peinture musicale.

« Si, dans ce qui précède, il nous est arrivé de faire allusion à la musique, c'était sous forme de comparaison et pour nous faire mieux comprendre dans un ordre d'idées encore aussi peu familier au public. Comme on voit, je sacrifie le riche héritage des belles habitudes du dessin... C'est de cet ensemble de couleurs que doit jaillir la forme... De ce point de vue, mon art apparente ses procédés au mécanisme même de la vision naturelle. »

J'ai cité ce fragment (d'ailleurs de ton très mesuré) parce que l'artiste y dit clairement ce qu'il veut faire. Tout n'est pas aussi simple dans cette préface. Il est bien certain que beaucoup d'artistes sont à la recherche de quelque chose de nouveau, et il est improbable, étant donné qu'ils sont tant de vaillants chercheurs, qu'ils ne trouvent pas. En certains points, et relativement à la couleur, il y a du neuf réalisé : des études de lignes sont curieuses, comme cette toile d'il y a, je crois, deux ans, de M. Kupka évoquant presque humoristiquement des silhouettes féminines, par un simple jeu d'arabesques coloré. Mais ce ne sont là que des linéaments de nouveautés, des amorces d'avenir. Le Salon d'automne nous apportera sans doute des précisions sur cet ensemble de raisonnements et d'exécutions de buts proches et apparemment contradictoires. Pourtant, dans le cas présent, on ne voit pas bien l'intérêt qu'il y a à développer picturalement et pour le tableau une couleur en elle-même. Il faut pourtant se garder de condamner absolument ce genre d'essais, car il peut amener de bons résultats en art décoratif, si l'on y fait des trouvailles et qu'on les applique à l'affiche ou à l'ornement d'étoffes. Mais qu'il est dangereux pour des artistes de rejeter d'avance le dessin : les impressionnistes ont pu modeler avec les couleurs, parce que tous étaient de parfaits dessinateurs. Ils sont allés sans doute à la limite des possibilités en ce sens ; la structure de leurs toiles est toujours solide. Ces variations sur le métier ne peuvent être que le fait de gens très sûrs de leur fait, sachant tout et innovant savamment. Autrement il y a quelque imprudence à rejeter n'importe quel acquis. Chercher à innover par le jeu des couleurs est un bon principe. Je crois que, dans le cas présent, l'application en

est un peu audacieuse, et la marque d'un tempérament particulie d'une intellectualité personnelle est plus visible dans les théorie de ces deux artistes que dans les œuvres exposées. Attendons.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Existe-t-il une littérature helvétique ? — Les trois provinces littéraires de Suisse. — L'effort des auteurs romands. — France et Suisse : les échanges d valeurs. — Memento.

L'étude de la géographie et le goût des voyages ont fait en Franc de sensibles progrès. On n'ignore donc plus, entre Seine et Loire que la Suisse existe. On sait qu'elle est constituée par l'alliance d vingt-cinq Etats autonomes dont le faisceau forme, au regard d l'étranger, une nation indivise. Cette nation doit à la structure d'u sol montagneux son unité géographique, aux vicissitudes d'un pass mouvementé et souvent héroïque sa lente formation et ses tradition les meilleures, au Congrès de Vienne ses frontières et sa neutralité aux intérêts communs, aux différences ethniques et religieuses de populations qui la composent la forme actuelle de ses institutions.

Le voyageur étranger qui parcourt la Suisse perçoit sans peine au-dessus des barrières intérieures qu'établit la diversité des races des idiomes et des religions, les caractères essentiels de l'esprit suisse les marques par lesquelles le peuple suisse se distingue des autres Si l'indigène, vivant dans la maison, est plus enclin parfois à s'atta cher au détail, à voir ce qui le sépare de ses compatriotes, il compren bien, lui aussi, du moins à de certains moments, ce qui fait de l Suisse une patrie : la tolérance mutuelle et le partage fraternel d'u patrimoine commun d'idées, de sentiments, de mœurs et de traditions.

Les témoignages concordants de l'« observateur » détaché et d « sujet » intéressé ne permettent donc pas de mettre en doute l'existence d'un « esprit suisse ». D'aucuns en ont tiré la conclusion qu'i devait y avoir une **littérature helvétique**. Pour le prouver, il ont écrit de gros volumes sur l'histoire des lettres dans leur pays Mais si certaines époques, le XVIIIe siècle en particulier, leur on permis d'enregistrer, entre des œuvres allemandes et françaises d'intéressantes analogies, ils ont dû reconnaître, ils ont loyalemen reconnu que la somme des valeurs intellectuelles émises par le écrivains suisses ne formait pas un ensemble lié, un organisme vivant par lui-même et pour lui-même, un tout harmonieux et complet en un mot, une littérature. Pour constituer une littérature, il n suffit pas, en effet, de réunir un certain nombre d'ouvrages où s manifeste, par des caractères moraux et sociaux, l'esprit d'un

ation. Il faut encore que, dans ces ouvrages, l'art des auteurs révèle, nalgré l'infinie diversité des tempéraments et des genres, une disipline commune : l'esthétique instinctive d'une grande famille huaine. Si c'est bien à leur valeur d'art qu'il faut juger les œuvres ttéraires, — et personne, je pense, ici du moins, ne songe à le contesr, — on ne saurait attribuer à la même littérature deux écrivains ui ne parlent pas la même langue, qui n'usent pas du même instruent.

Donc, il n'y a pas de « littérature suisse ».

Convient-il, pour autant, de considérer comme une pesante Béotie terre de Jean-Jacques et de Benjamin Constant, de C.-F. Meyer de Carl Spitteler? Non, sans doute. Et nous sommes en droit de rotester — ou de sourire — quand un diplomate étranger, dans un vre rempli par ailleurs de réflexions judicieuses et qui témoigne une connaissance profonde de notre vie nationale, réduit à un ouage de toponymie l' « actif » intellectuel de la Suisse contempoaine.

Par la suite de ces chroniques, j'espère montrer qu'il y a autre nose.

Mais comment ?

Pour mettre à leur juste place dans le mouvement universel des prits les œuvres des auteurs suisses, il faut d'abord diviser littéraiment l'Helvétie, qu'il s'agisse d'hier ou d'aujourd'hui, en **trois rovinces** lointaines et, à certains égards, indépendantes des ands empires de culture latine et germanique.

De ces trois provinces, je négligerai les deux premières. Voici ourquoi.

L'Allemagne et l'Italie n'ont jamais refusé d'accueillir ceux des tres qui leur apportaient du talent : le poète tessinois Francesco iesa, par exemple, a plus de lecteurs à Milan qu'à Lausanne (1). France s'est toujours montrée plus difficile : elle accepte nos ands hommes, c'est vrai; volontiers même, elle les accapare et il trouve des Français pour dire que Rousseau ne doit rien à Genève. revanche, la France refuse de s'intéresser aux écrivains de moine envergure que lui envoie notre province romande. Je n'affirme s qu'elle ait toujours tort : n'est-elle point assez riche et n'est-ce s bien souvent à nous-mêmes que nous devrions nous en prendre ses dédains? Mais il est inutile d'épiloguer là-dessus.

Pour justifier le dessein de ces chroniques, il me suffit : d'une rt, de constater que les œuvres suisses ont peine à franchir le Jura, idis qu'elles passent aisément les frontières du Nord, de l'Est et

1) Je note cependant que ses confrères genevois ont organisé, en avril dernier, banquet en son honneur et que, depuis quelques mois, les revues de la Suisse nçaise publient des traductions de ses œuvres.

du Midi; d'autre part, de montrer que **l'effort des auteurs romands**, à l'heure présente, mérite d'être encouragé en France du seul fait qu'il contribue à élargir le rayonnement de la langue et de la culture françaises.

Les Français qui s'intéressent aux littératures étrangères ont aujourd'hui plus de moyens de connaître nos romanciers et nos poètes allemands ou italiens que de lire leurs confrères de la Suisse française. Il y a donc intérêt à leur révéler le mouvement littéraire qui depuis une dizaine d'années, se progage dans les cantons romands Nous n'avons pas encore donné au monde un Verhaeren ou un Maeterlinck, mais, si les lettres françaises sont chez nous moins florissantes qu'en Belgique, le culte que nous leur vouons a déjà suscit quelques ouvrages de valeur et, surtout, créé un état d'esprit nouveau dont il est permis d'espérer beaucoup.

Deux obstacles avaient, jusqu'à ces derniers temps, empêché l'*ar* d'écrire de se développer dans notre pays. Et, parce que nos écrivains demeuraient impuissants à renverser ces barrières, ils étaien condamnés, eux et leurs livres, à se terrer, sans espoir d'en sortir dans les étroites limites d'une petite patrie.

Les obstacles ? C'était, tout d'abord, cette gaucherie d'expressio que l'on observe chez tous les peuples dont le langage est altéré, l vocabulaire faussé, allégé de termes propres et alourdi de location vicieuses, la syntaxe désarticulée par le voisinage, par la pénétratio d'un autre idiome. C'étaient aussi ce moralisme prêcheur et lar moyant, cet idéalisme sentimental et nébuleux à quoi se reconnaît trop souvent, la littérature d'inspiration protestante.

Aurions-nous, du jour au lendemain, bouleversé tout cela ? Non sans doute. Mais voici déjà un sensible progrès : dans les recherche des créateurs comme dans les jugements de la critique, la notio d'*art* s'est peu à peu substituée à la notion de *morale*.

A la vitalité de nos lettres, cela était une condition nécessaire mais non pas suffisante. Peut-on tenir compte d'une bonne inten tion, si elle ne se révèle point par des œuvres ?

Des œuvres, nous pourrions peut-être, à cette heure, en montre quelques-unes qui vaillent d'être considérées. Et quand bien mêm le nombre en serait très petit, quand bien même les meilleures pa raîtraient inachevées, leurs auteurs auraient quelque mérite à le avoir créées.

Car deux écueils redoutables guettent nos écrivains, et ceux-là n sont pas sans vertus qui les ont évités tous deux.

Le premier fait aujourd'hui moins de victimes qu'autrefois ; il e fait cependant. Voici comment il se présente : l'auteur entend de meurer « suisse », et, pour être entendu, croit devoir écrire en patois S'il trouve des lecteurs dans son canton, tant mieux pour lui, tan

pis pour eux. Mais, s'il s'avise de vouloir être lu en France, on lui dira de retourner à l'école.

Il y a *l'autre danger* : l'auteur a respiré l'air du Boulevard, il se croit Parisien et le voilà parti à démarquer la littérature « qui se porte ». Chez lui, il n'intéressera personne. A Paris, on lui fera voir qu'il y en a beaucoup, et de plus forts que lui, dans sa « spécialité ». S'il est très habile, il connaîtra peut-être le succès. Mais encore il n'aura rien apporté à la France et rien donné à son pays.

Entre les deux récifs, le chenal est étroit. Pourquoi les bons lettrés de France refuseraient-ils de saluer honnêtement ceux qui l'ont passé sans toucher? Il ne saurait leur déplaire de voir s'ajouter « au grand concert des lettres françaises » une note à la fois juste et nouvelle, dont la sonorité particulière demeure perceptible dans l'accord total et l'enrichisse sans le troubler.

Certains, sans doute, objecteront : « Pourquoi parler, en France, de ce qui s'écrit à Genève, Lausanne ou Fribourg? On voit bien, à la vérité, le gain que l'auteur romand en pourra retirer ; on aperçoit moins nettement celui du lecteur français. »

A cela, je réponds que la France ne peut pas se désintéresser des pays sur lesquels rayonne son génie. S'ils vivent sous d'autres lois, s'ils obéissent à d'autres traditions, ils parlent la même langue, ils relèvent de la même culture. Entre elle et eux, des « **échanges de valeur** » se produisent à chaque instant : quand la France donne à Genève Calvin, quand Genève lui renvoie Rousseau, l'échange n'est pas sans intérêt, quoi qu'on pense des deux hommes en cause. Des phénomènes de cet ordre peuvent se renouveler. Et puis, la Suisse romande a, dans le passé, fourni à la littérature française une contribution dont bien des provinces pourraient être jalouses : Jean-Jacques, Mme de Staël, Benjamin Constant, Tœpffer, Vinet, Amiel, Secrétan, Cherbuliez, Edouard Rod, chaîne dont tous les anneaux ne sont pas du même métal, mais qui se déroule sans cassure sur un siècle et demi d'histoire.

Cependant, j'avoue sans fausse honte que la production littéraire du pays romand au siècle dernier me paraît, pour une très grande part, vouée à l'oubli. Je n'essayerai pas de l'en sortir; à quoi bon montrer par des exemples qu'elle a toujours subi le contre-coup, mais amorti et retardé, des grands chocs de doctrines et de formes dont vivait la littérature française? Un Bridel, prolongeant en plein XIXe siècle la langue et la poétique du XVIIIe, n'intéresse que l'histoire : il n'appartient pas à la vie éternelle de l'esprit.

Il semble, aujourd'hui, que nous retardions moins sur la pensée française. Peut-être même discernons-nous mieux que nos aînés ce qui, en France, nous est directement assimilable, ce qui peut nous aider à combattre nos défauts ataviques sans altérer les qualités

essentielles de l'esprit suisse. C'est à cela précisément que s'appliquent les générations nouvelles : créer sur des thèmes nationaux des œuvres dignes d'obtenir droit de cité dans la république des lettres et susceptibles d'atteindre tous ceux qui entendent le français.

Si l'ambition des écrivains romands est bien celle que j'ai dite, — et j'ai tout lieu de le penser, — il convient d'examiner leurs ouvrages à un double point de vue, ethnographique et littéraire, en fonction, si j'ose emprunter à l'algèbre ce terme, du pays dont ils émanent et du trésor commun qu'ils voudraient enrichir.

Je souhaite qu'un égal amour pour ma patrie romande et pour les bonnes lettres me permette, suivant en toute sympathie le dessein et l'effort, de marquer ici les résultats en toute indépendance et en toute franchise.

Memento. — En attendant d'aborder les « œuvres et les hommes », nous donnons ci-dessous, par ordre alphabétique de noms d'auteurs, une première liste d'ouvrages publiés en 1912 et 1913 :

Bernard Bouvier : *Jean-Jacques Rousseau* (Genève, Jullien). — Ernest Bovet : *Lyrisme, Epopée, Drame* (Colin). — Jacques Chenevière : *La Chambre et le Jardin*, vers (Lemerre). — François Franzoni : *L'Offrande à la Vie*, vers (Payot). — Henri Odier : *Etudes de littérature anglaise contemporaine* (Edition du *Journal de Genève*). — Pierre-Paul Plan : *J.-J. Rousseau raconté par les gazettes de son temps* (Genève, Jullien ; Paris, *Mercure de France*). — Id. : *J.-J. Rousseau et Malesherbes. Un dossier de la direction de la librairie sous Louis XV* (Fischbacher). — J.-P. Porret : *Mini Lalouet*, roman (Fontemoing et Cie). — G. de Reynold : *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle ;* second volume : *Bodmer et l'école suisse* (Lausanne, G. Bridel). — C.-F. Ramuz : *Vie de Samuel Belet*, roman (Lausanne, Payot). — Noëlle Roger : *De l'un à l'autre amour*, roman (Perrin). — Paul Seippel : *Romain Rolland* (Ollendorff). — Robert de Traz : *Les Désirs du Cœur*, roman (Calmann-Lévy). — René de Weck : *La Vie littéraire dans la Suisse française* (Fontemoing et Cie). — Id. : *Les Stèles Votives*, vers (Fontemoing et Cie).

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLAISES

Richard Middleton : *Monologues*, 5 s., T. Fisher Unwin. — Stephen Graham : *With the Russian Pilgrims to Jerusalem*, 7 s. 6 d., Macmillan. — L. T. Hobhouse : *Development and Purpose*, 10 s., Macmillan. — Bernard Bosanquet : *The Value and Destiny of the Individual*, 10 s., Macmillan. — Stopford A. Brooke : *Ten More Plays of Shakespeare*, 7 s. 6 d., Constable. — W. K. McClure : *Italy in North Africa, an Account of the Tripoli Enterprise*, 10 s. 6 d., Constable. — Lewis Chase : *Poe and his Poetry*, 1 s., George G. Harrap. — R. Thurston Hopkins : *Oscar Wilde, a Study of the Man and his Work*, 2 s., Lynwood. — W. Sorley Brown : *The Genius of Lord Alfred Douglas, an appreciation*, 1 s., chez l'auteur. — Van Wyck Brooks : *The Malady of the Ideal*, 2 s., Fifield. — Jethro Bithell : *Life and Writings of Maurice Maeterlinck*, 1 s., Walter Scott. — Ernest Dimnet : *Paul Bourget*, 1 s., Constable. — W. G. Blaikie Murdoch : *The*

ational Gallery of Scotland, 1 s., De La More Press. — Anonyme : *Some rench Cathedrals*, 1 s., Murray. — R. Ellis Roberts : *Henrik Ibsen*, 7 s. 6 d., lartin Secker.

Dans notre chronique du 16 octobre dernier, nous avons présenté uelques réflexions au sujet de Richard Middleton, ce jeune poète ui, à trente ans, eut assez de la vie et se suicida. Nous avons dit ous le regret qu'on devait éprouver de ce trépas prématuré. Aux uatre recueils posthumes que nous avons mentionnés au cours de otre article, vient s'en ajouter un nouveau, qui renouvelle ce sentiment de révolte douloureuse que provoqua la lecture de tant de pages leines de si belles promesses. Nous connaissions déjà le contenu le ce volume, formé d'articles qui parurent dans *Vanity Fair*, dirigé ar Frank Harris, et dans *The Academy*, où Mr Cowper sait deviner et accueille les jeunes talents. On a appelé **Monologues** les rente-deux parties de ce recueil, dont la première est une dissertaion sur l'abus du terme *essay* pour désigner tout ce qui s'écrit au our le jour sur des sujets d'actualité ou tout ce qu'on exprime d'oinions personnelles à propos de tout ou de rien. En somme, nous lisons *chroniques*, au sens où les articles de M. Alfred Capus ou le M. Fernand Vandérem, dans *le Figaro*, sont des chroniques ; u bien encore, ce sont de ces dissertations que M. Remy de Gourmont dénomme *Epilogues*. Cependant, il faut bien convenir que, lans ces *Monologues*, Richard Middleton n'a pas la maîtrise de MM. de Gourmont, Vanderem et Capus. On le sent encore timide, erveux, un peu effrayé. Il est plein d'idées originales, qu'il ose à eine aventurer, qu'il ne se risque pas à développer. Il est d'une ncroyable et excessive modestie. A son âge, d'autres se seraient lancés avec moitié moins de talent et d'intelligence, et auraient fait une rillante carrière. Manqua-t-il de confiance en lui ? Ne sut-il pas assez luffer, comme le font tant d'arrivistes? Non, sans doute. Il était oète, artiste, avec une haute conscience du rôle de l'écrivain. Dans outes ces pages, on sent qu'il était plein d'idées et qu'il serait devenu un des plus brillants chroniqueurs de sa génération, sans le paradoxe l'un Chesterton ni l'humour mordant d'un Max Beerbohm. Il appreiait son métier, il se faisait la main avec un rare bonheur parfois, t il donne, dans chacune de ces chroniques, dans ces *Monologues*, ine note personnelle que nous ne pouvons plus espérer entendre.

§

Quand on est las de lire des romans (et ne se lasse-t-on pas bien rite de la fade fiction qu'on nous sert habituellement?) il n'est pas le meilleur dérivatif que la lecture des récits de voyage, où le plus banal a au moins l'intérêt de l'inconnu. Et ce n'est pas un livre banal qu'a écrit Mr Stephen Graham : **With the Russian Pilgrims to Jerusalem**. L'auteur s'embarque avec des paysans russes en

route pour la Terre Sainte et il raconte tout ce qu'il vit et tout ce qui survint, de la Mer Noire au Mont Athos, à Rhodes, à Jaffa, et sur les routes de Palestine, de Jérusalem au Jourdain, à Nazareth et au lac de Tibériade pour être de retour à la cité sainte afin d'y célébrer la Pâque. Quel pèlerinage et quels pèlerins ! Quelle simplicité naïve, quelle foi mystique ! L'auteur fait comprendre et admettre la ferveur extatique de ces pauvres êtres qui baisent passionnément des pierres et se baignent avec leur suaire dans le Jourdain. C'est une longue aventure, où l'on se croirait reporté au temps des croisades, et l'auteur dessine en quelques traits nets et durs des types étonnants. Voilà un livre à lire pour quiconque veut être intéressé et obligé de réfléchir.

§

Dans le volume qu'il intitule **Development and Purpose**, le professeur L.-T. Hobhouse, de l'Université de Londres, ne tend à rien moins qu'à esquisser une philosophie de l'évolution. C'est ici le résultat de plus de vingt-cinq ans de réflexions et de recherches, et la mise au point de deux ouvrages précédents : *Mind in Evolution*, paru en 1901, et *Morals in Evolution*, paru cinq ans plus tard. L'auteur expose d'abord de son mieux en quoi consiste et ce qu'exige l'évolution de l'esprit conscient et il démontre que cette évolution s'est effectuée par des phases successives depuis l'aube de la vie jusqu'à la pensée moderne. Puis, admettant un élement de volonté, de dessein coordonné dans le système de la réalité, il détermine une coïncidence entre les présuppositions de la connaissance et les données de l'expérience. Ce n'est pas le lieu ici de procéder à un examen critique de cette philosophie, ni de l'empirisme de ses bases; nous nous bornons à signaler l'ouvrage à l'attention de ceux qu'il peut intéresser.

Au précédent ouvrage, il convient de joindre celui de Mr Bernard Bosanquet : **The Value and Destiny of the Individual.** Nous ne saurions entrer ici dans le détail de cette doctrine. L'auteur y fait preuve d'une remarquable élévation de pensée et il conclut en préconisant l'abandon de toute idée de perfection possédée par l'individu, et une « attitude religieuse » de l'individu conscient de son exacte valeur et sachant que sa destinée d'être fini est de contribuer à développer, à accroître les ressources matérielles de la civilisation qui amèneront une transformation constante des valeurs individuelles.

§

Parmi la légion des commentateurs de Shakespeare, Mr Stopford A. Brooke est un de ceux qu'on écoute le plus volontiers ; il est érudit, il est ingénieux, et il n'est pas non plus sans naïveté. Il y a sept ou huit ans, il publiait un recueil d'études : *On Ten Plays of Sha-*

kespeare, que suit maintenant un second recueil **Ten More Plays of Shakespeare**. Il s'agit cette fois de *Beaucoup de bruit pour rien*, *le Soir des Rois*, *Jules César*, *Hamlet*, *Mesure pour mesure*, *Othello*, *le Roi Lear*, *le Roi Jean*, *Henry IV* et *Henry V*. Et quand on a écouté patiemment les minutieuses analyses de Mr Stopford Brooke, on a envie de le contredire d'un bout à l'autre. Appliquer à Shakespeare tout ce sérieux, tout cet appareil de savoir, a quelque chose d'un peu écrasant. Est-ce que vraiment Shakespeare a écrit ses pièces pour qu'elles soient comprises uniquement par des commentateurs? Le public qui allait dans la salle du Globe assister aux représentations de ces comédies et de ces drames n'était-il pas capable d'y voir très exactement ce que Shakespeare y avait mis? A l'heure actuelle encore, quel est celui qui, de deux lecteurs intelligents, prend le plus de plaisir à ce théâtre, celui qui s'impose de connaître les meilleurs commentaires, ou celui qui s'en passe? Shakespeare s'est désintéressé de la publication de ses drames, ce qui prouve qu'il était loin de s'imaginer qu'il avait produit une œuvre destinée à fournir un sujet d'exercice à l'activité des érudits futurs. Certes, ceux-ci ont parfaitement le droit d'extraire de cette œuvre tout ce qu'ils y trouvent de systèmes philosophiques ou autres ; mais il est bien probable que Shakespeare, ou tout au moins l'auteur ou les auteurs des pièces qu'on connaît sous ce nom, n'avait aucune préoccupation de ce genre. Observateur perspicace du spectacle de la vie, pourvu de quelques idées générales sur l'ordre des choses et les opinions morales de son époque et de son pays, il a mis des personnages aux prises, en vue de distraire son public et peut-être de lui inculquer certains enseignements sur les événements du temps et de l'amener à certains jugements sur des personnages puissants. Le but du dramaturge était plus extérieur, plus objectif que ne le pensent les commentateurs, et si, à coup sûr, on peut déduire quel était le caractère de Shakespeare, d'après ses pièces, il ne faudrait pas affirmer qu'il était follement gai en écrivant ses comédies et profondément désespéré en composant ses drames. Mr Brooke échappe à toutes ces objections, encore que ses études soient un peu trop scolastiques.

§

C'est à un point de vue très favorable aux Italiens que Mr W. R. Mc Clure s'est placé pour relater les diverses phases de la conquête de Tripoli, dont il suivit sur place les péripéties. Il est intéressant de revenir sur cette conquête, qui a été repoussée au second plan par la sauvage guerre des Balkans. Cependant, on aurait tort d'oublier que c'est l'attaque brutale de l'Italie contre la Tripolitaine qui a rompu le statu quo méditerranéen et provoqué le conflit balkanique. L'événement avait été prévu dès longtemps, avec toutes ses consé-

quences, et il serait curieux de rechercher quelle fut la source des rumeurs persistantes qui prêtaient à l'Allemagne des desseins sur Tripoli et précipitèrent l'action de l'Italie, d'où résulta fatalement le démembrement de la Turquie. Les Italiens sont à présent définitivement maîtres de Tripoli, et ils y font d'excellente besogne, s'il faut en croire ce que raconte Mr Mc Clure dans son ouvrage : **Italy in North Africa**, qu'illustre une profusion de reproductions photographiques.

Sous la direction générale de Mr William Henry Hudson, paraît, sous le titre de « Poetry and Life Series », une collection de petits livres ingénieusement conçus. L'œuvre d'un poète est présentée et commentée en même temps que sa biographie ; les événements de son existence sont relatés en association intime avec la chronologie de son œuvre; la personnalité de l'auteur reste liée à ses livres, qui apparaissent ainsi plus vivants. L'excellence de cette méthode apparaît dans le volume que Mr Louis Chase a consacré à **Poe and his Poetry**, et qu'on peut recommander à tous ceux qui veulent connaître l'étrange génie du poète du *Corbeau*.

C'est une excellente intention qui a dicté à Mr R. Thurston Hopkins son **Oscar Wilde, a Study of the Man and his Work**, avec une introduction par Sir T. Marchant Williams. Sans apporter rien de nouveau, sans faire un examen critique de l'œuvre de Wilde, Mr Hopkins s'est contenté d'exposer ce que fut l'apport littéraire de l'auteur de *De Profundis*, en excusant les faiblesses de l'homme et en s'enthousiasmant pour l'écrivain.

Avec non moins d'enthousiasme, Mr W. Sorley Brown proclame **The Genius of Lord Alfred Douglas**, dans un minuscule volume qui porte ce sous-titre : *On appreciation*, ce que nous traduirions par « attestation ». Sans doute, on sait que Lord Alfred Douglas a écrit quelques beaux sonnets et point n'est besoin qu'il s'en fasse délivrer des attestations, comme le font certains fabricants de produits pharmaceutiques. Ce qui n'empêche son panégyriste d'avoir dit d'excellentes choses sur le sonnet en général et d'avoir judicieusement fait son choix dans l'œuvre de son auteur.

Dans un petit livre qu'il intitule **The Malady of the Ideal**, Mr Van Wyck Brooks étudie Senancour, Maurice de Guérin et Amiel; dans une introduction qui a près du double de chacun de ses essais, il analyse avec une rare pénétration les causes et les symptômes de cette maladie. Ces pages permettent d'espérer de Mr Brooks une œuvre critique remarquable.

La biographie de Maeterlinck se résume à la chronologie de ses œuvres et à quelques déménagements, si nous en croyons Mr Jethro Bithell, après lecture de son ouvrage : **Life and Writings of**

Maurice Maeterlinck, où le commentaire de l'œuvre est meilleur, nous semble-t-il, que dans plusieurs ouvrages similaires.

L'existence de M. **Paul Bourget** n'est pas davantage mouvementée, mais M. Ernest Dimnet, qui lui consacre une monographie, a su mettre beaucoup d'animation dans son exposé de l'œuvre et le commentaire qui l'accompagne.

Mr W. G. Blaikie Murdoch a écrit un très agréable volume sur **The National Gallery of Scotland**, où les spécimens de l'Ecole Française sont en petit nombre, mais de grande valeur : Claude Gelée, Poussin, Chardin, Watteau, Boucher, Lancret, Pater, Greuze, Diaz, Dupré, Corot, Troyon, Jacque, Daubigny, Monticelli, etc.

Un petit livre anonyme nous parvient contenant cinq articles parus dans *The Times* sur **Some French Cathedrals** : Bourges, Chartres, Amiens et Beauvais.

Enfin, signalons aux Ibsénistes une excellente et originale étude critique sur **Henrik Ibsen**, par Mr R. Ellis Roberts,

HENRY-D. DAVRAY.

LA VIE ANECDOTIQUE

Théâtre du Vieux-Colombier. — Giovanni Moroni.

Je n'ai pas été invité au **Théâtre du Vieux-Colombier**, sans quoi je vous eusse parlé d'une répétition générale qui fut un événement très important de la vie littéraire. Néanmoins, je tenais à connaître le nouveau théâtre, à le connaître dès sa naissance. Je me présentai à l'ancien Athénée Saint-Germain, le soir même de la répétition des couturières. Je dois dire que celles-ci avaient été soigneusement écartées et remplacées par des peintres et des photographes. L'une d'elles, qui avait pénétré dans la salle, sans doute par surprise ainsi que je l'avais fait moi-même, voulut intervenir à un certain moment. Elle le fit avec beaucoup d'à-propos et de bon sens, mais les photographes rangés en bataille se tournèrent aussitôt vers elle et, braquant leurs appareils, la bombardèrent au magnésium, puis sortirent prestement en emportant de singuliers parasols en forme de potiron.

Les costumes sont, à mon gré, ce qui, au point de vue décoratif, me paraît le plus réussi dans ce théâtre.

Je n'ai pas à vous parler de la pièce si curieuse à bien des égards, ni des acteurs qui ont bien joué, c'est-à-dire avec ensemble, et qui ont su prendre quand il fallait de belles attitudes.

Dans la salle, vêtu en compagnon de Villon, M. Copeau venait examiner le jeu de sa troupe quand lui-même n'avait pas à paraître sur la scène ; M. Henri Ghéon vantait les merveilles d'un éclairage qu'il avait passé la nuit à régler ; M. Luc Durtain, obligé de rentrer

chez lui à minuit, regrettait de ne pas pouvoir entendre la pièce jusqu'au bout; M. René Dalize manifestait la plus vive admiration pour l'acteur qui jouait le rôle presque muet de Cranwell (je dois ajouter que le talent de M. Dullin emportait tous les suffrages). Je n'entendis point les réflexions de M. de Pavlowski, et M. Roland d'Orgelès me priva volontairement des siennes.

On attendait avec une certaine impatience l'apparition du propriétaire sur le balcon qu'il s'est réservé face à la scène, mais il ne vint point.

En nous retirant nous étions pleins d'espoir dans l'avenir du nouveau théâtre et aucun de nous ne doutait qu'avant peu de mois on débaptisât la rue du Four, si proche, et la rue de la Chaise, non moins proche et si colombienne.

§

Il y a maintenant tant d'étrangers en France qu'il n'est pas sans intérêt d'étudier la sensibilité de ceux d'entre eux qui, étant nés ailleurs, sont cependant venus ici assez jeunes pour être façonnés par la haute civilisation française. Ils introduisent ici les impressions de leur enfance, les plus vives de toutes, et enrichissent le patrimoine spirituel de leur nouvelle nation comme le chocolat et le café, par exemple, ont étendu le domaine du goût.

J'ai connu naguère un nommé **Giovanni Moroni**, personnage sans grande culture. Il était employé dans un établissement de crédit. Italien d'origine, il était venu tout jeune en France chez un de ses oncles, épicier à Montmartre. Giovanni Moroni était un un homme d'une trentaine d'années, rablé, rieur et indécis. Il avait oublié l'italien. Ses propos ne sortaient généralement point de la banalité courante. Toutefois, je l'entendis un jour parler de ses jeunes années et ce récit d'un pérégrin m'a paru assez saisissant et assez savoureux pour que j'aie tenté de le reproduire.

« Ma mère s'appelait Attilia. Mon père, Beppo Moroni, fabriquait des jouets de bois, livrés pour quelques sous aux grands marchands qui les revendaient fort cher. Il s'en plaignait souvent. J'avais toutes sortes de jouets : des chevaux, des polichinelles, des sabres, des quilles, des pantins, des soldats, des chariots. Tout était en bois et souvent je menais un tel bruit, je faisais tant de désordre que ma mère levait les bras en s'écriant : — Vierge sainte! Quel vaurien! Ah! Giovannino, tu l'as été dès ton baptême. Pendant que le prêtre versait l'eau sur ton front, tu mouillais tes langes. — Et la bonne Attilia me gratifiait de taloches que j'essayais de parer, en criaillant et sanglotant désespérément.

« Cette époque de mon enfance à Rome m'a laissé des souvenirs très précis. Les plus lointaints remontent à l'âge de trois ans.

« Je me revois surveillant la combustion dans une cheminée, sur

un feu de bois, d'une pomme de pin pignon et faisant ensuite sortir de leurs alvéoles les amandes à enveloppe dure comme un os et y ressemblant.

« Je me souviens des fêtes de l'Epiphanie. J'étais joyeux d'avoir de nouveaux jouets que je croyais apportés par la Befana, cette sorte de fée laide et vieille comme Morgane, mais douce aux enfants et de cœur tendre. Ces fêtes des rois mages, pendant lesquelles je mangeais tant de dragées fourrées d'écorce d'orange, tant de bonbons à l'anis, m'ont laissé un arrière-goût délicieux.

« Le jour, malgré le froid, je restais avec mon père dans la baraque qu'il tenait sur la Piazza Navona et où il avait le droit pendant cette semaine d'écouler ses jouets. Beppo me laissait courir d'une baraque à l'autre et, le soir, Attilia apportant le repas de son mari et venant me prendre pour me coucher devait me chercher longtemps en se lamentant de ce que des bohémiens m'avaient peut-être enlevé.

« Je me souviens aussi du supplice des cafards qui revenait chaque mois. Ma mère les réunissait, je ne sais comment, dans un vieux tonneau et j'etais alors admis à assister à leur trépas. Elle versait de l'eau bouillante sur les malheureuses bêtes dont les agitations, les courses, les bonds désordonnés avant la mort m'enchantaient.

« Hors du temps de la Befana, ma mère me menait souvent en promenade avec elle, tandis que son mari travaillait à la maison.

« C'était une belle brune, encore jeune. Les sergents retroussaient leur moustache en passant près d'elle. Je l'aimais beaucoup, surtout parce qu'elle avait pour pendants d'oreilles de grands cercles d'or fort lourds. Par ce détail, je la jugeais supérieure à mon père, qui, lui, n'avait aux oreilles que de petits cercles, minces comme du fil.

« Lorsque nous sortions, nous allions dans les églises, au Pincio, au Corso, voir passer les belles voitures. L'hiver, avant de rentrer, ma mère m'achetait de bonnes châtaignes chaudes et, l'été, une tranche de pastèque, froide comme une glace à peine sucrée.

« Souvent nous rentrions en retard et c'était alors des disputes qui parfois devenaient terribles. Ma mère était jetée sur le plancher, traînée par les cheveux. Je revois nettement mon père piétiner la poitrine dénudée de ma mère, car, pendant la lutte, le corsage craquait ou s'ouvrait et les seins se dressaient, stigmatisés par le talon à clous.

« Malgré ces misères, assez rares d'ailleurs, mes parents faisaient bon ménage.

« J'avais cinq ans lorsque j'eus ma première frayeur.

« Un jour, ma mère s'habilla soigneusement et me revêtit de ma plus jolie robe. Nous sortîmes ensuite. Ma mère acheta un bouquet de violettes. Nous arrivâmes dans un vilain quartier, devant une vieille maison. Nous gravîmes un escalier dont les marches de pierre étroites et gauchies étaient devenues glissantes. Une vieille femme

nous fit entrer dans une pièce meublée de quelques chaises neuves; puis un homme entra. Il était maigre, assez mal vêtu, ses yeux flamboyaient étrangement et ses paupières sans cils étaient retournées. On voyait une chair vive, rouge et répugnante autour des yeux. Effrayé, je saisis les jupes de ma mère; mais elle se jeta à genoux devant l'homme qui menaçait et commandait. Je m'évanouis et ne revins à moi que dans la rue. Ma mère me dit : — Que tu es bête, de quoi avais-tu peur? — Et moi, je criais : — Je le dirai à papa, je le dirai à papa. — Elle me consola et m'apaisa en m'achetant un peu de pâte de tamarin que j'aimais beaucoup.

« Une autre fois, ma mère avait mal aux dents. Le soir, comme elle souffrait, son mari la lutina et plaisanta, disant : — C'est le mal d'amour. — Ce soir-là, on me coucha plus tôt que de coutume. Le lendemain le mal persista. Ma mère dut aller chez les capucins.

« Le portier nous fit entrer dans un parloir orné d'un crucifix, d'images pieuses, de branches d'olivier et de palmes bénites. Autour de la table, quelques frères rangeaient des paniers de salade menue et mêlée de petite laitue, de pourpier, de feuilles de radis, de pimprenelle et de fleurs de capucines que ces religieux ont coutume d'aller vendre dans la ville. Un vieux capucin entra et me bénit tandis que ma mère lui baisait les mains en faisant un signe de croix. Ma mère s'assit, le capucin entoura un davier avec une serviette, se plaça derrière la patiente et lui introduisit l'instrument dans la bouche. L'opérateur fit un effort et une grimace. Ma mère poussa un hurlement et se mit à courir avec moi, qui m'accrochais à ses jupes. A la porte du couvent, elle se souvint d'avoir oublié de prendre la dent arrachée. Elle revint au parloir et, après des paroles de remercîment, la redemanda. Le religieux nous bénit en disant que les dents qu'il arrachait étaient le seul salaire qu'il demandât. Depuis, j'ai pensé que ces dents devenaient probablement et très justement des reliques révérées.

« Ma mère donnait dans la superstition. J'avoue que je ne la dédaigne pas. Les causes s'enchaînent. La trouvaille d'un trèfle à quatre feuilles désigne peut-être l'approche d'un bonheur. Il n'y a rien d'incroyable à cela. A Strasbourg, l'arrivée des cigognes précède le printemps, l'annonce, et personne n'en voudrait douter.

« Une fois, en été, on avait donné à ma mère l'adresse d'un moine qui tirait les cartes à bon marché. Il habitait seul un couvent désert et nous fit entrer dans une bibliothèque dont le plancher même était encombré de livres. Il y avait aussi des sphères, des instruments de musique et d'astronomie. Le moine était un beau garçon, qui portait une couronne de cheveux noirs et drus; sa robe était tachée de vin, de graisse et marquée de petites saletés consistantes et sèches. Il indiqua une chaise à ma mère, qui s'assit et me prit sur ses genoux. Lui-

nême se plaça dans un fauteuil de l'autre côté d'une table encombrée 'un fiasque à demi vide et d'un autre plein, à travers le goulot du- uel luisait comme une topaze l'huile qui remplace le bouchon de liège. l y avait aussi, sur cette table une écritoire, un verre sale et un jeu le cartes crasseux. L'opération dura une demi-heure, prenant toute 'attention de ma mère, tandis que je n'étais occupé que du carto- nancien, dont la robe s'était ouverte et le montrait nu au-dessous. l eut l'audace, lorsque les cartes furent épuisées, de se relever ainsi, estialement impudique, et de refuser les cinquante centimes que ma nère lui offrait, en faisant semblant de ne rien voir.

« Il semble que la sorcellerie de ce moine était précieuse pour ma nère puisqu'elle retourna chez lui. Mais il devait l'effrayer, car elle n'emmena toujours comme sauvegarde.

« Une fois, le moine lui remit un sachet contenant un petit mor- eau d'or, un autre d'argent, un petit os de mort et un aimant. Il re- ommanda à ma mère de ne point oublier de donner à manger haque semaine à l'aimant un peu de mie de pain trempée dans du in et de ne pas manquer alors de retirer les déjections de l'aimant.

« Une autre fois, le moine avait préparé un triangle de bois sur quel étaient fichées de petites chandelles. Il fit ses recommanda- ons à ma mère qui, le soir, lorsque mon père fut sorti pour prendre air, alluma les chandelles et porta le triangle aux latrines en pro- onçant d'étranges paroles qui m'effrayaient. Lorsqu'elle l'eut jeté ans la fosse, il en sortit une grande fumée et nous nous sauvâmes ussi épouvantés l'un que l'autre.

« La dernière fois que nous allâmes chez ce moine, il donna à ma nère un morceau de miroir en disant : Ceci est un morceau de miroir ans lequel s'est miré Torlonia, l'homme le plus riche de l'Italie. Et achez que lorsqu'on se mire on devient comme la personne à qui ppartient le miroir. Ainsi, si je vous avais donné un miroir de pros- tuée, vous deviendriez comme elle, impudique. — Ses yeux bril- aient et regardaient ardemment ma mère, qui détourna la tête en renant le miroir.

« A cette époque, j'avais sept ans. Mon père essayait de m'apprendre épeler. Mais je ne goûtais pas ses leçons et préférais jouer à la nourre tout seul, ce qui est difficile, mais possible.

« Lorsque je ne jouais pas à la mourre, il m'arrivait de dire la nesse. Une chaise devenait l'autel que je parais de petits candéla- res, ciboires, ostensoirs de plomb que m'avait apportés la Befana. arfois je chevauchais un bâton terminé à un bout par une tête de heval. Enfin, lorsque j'étais las de tous les jeux, je me réfugiais ans un coin avec Maldino. Ce personnage tenait une grande place ans ma vie. C'était un pantin peint en vert, en jaune, en bleu et

en rouge. Je l'aimais plus qu'aucun autre de mes joujous, parce que je l'avais vu tailler par mon père nourricier.

« Sa naissance étrange, à laquelle j'avais présidé, puis son bariolage, tout concourait à en faire pour moi une sorte de génie que j'aimais croire tutélaire. Je ne sais pourquoi je l'avais appelé Maldino. Je forgeais des noms pour toutes les choses qui me frappaient. Une fois, je vis un poisson sur la table de la cuisine. J'y pensai longtemps, me le désignant du nom de Biomoulour.

« J'étais un jour en train de causer avec Maldino, car je me figurais que le pantin me répondait, lorsqu'on sonna. C'était la Saint-Joseph. Mon père était sorti. C'était sa fête et, ce jour, il le vouait aux soûleries. Ma mère ouvrit et introduisit un monsieur maigre et grisonnant. Il demanda à parler à mon père.

— Beppo est sorti, dit ma mère, mais je suis sa femme.

« Le monsieur lui tendit une enveloppe en disant :

— En ce cas, vous pouvez prendre connaissance de cette lettre.

« Mais Attilia éclata de rire, baissa les yeux et répondit en rougissant : — Je ne sais pas lire.

« A ce moment mon père rentra, il était légèrement émoustillé et dès qu'il eut lu la lettre que lui tendait le visiteur, il regarda sa femme, lui parla à l'oreille. Elle éclata en sanglots.

« Le cœur de mon père était attendri par les libations, il se mit à pleurer avec ma mère, et voyant leurs larmes je me mis à sangloter plus fort qu'eux. L'étranger seul semblait de glace, mais respectait ce désespoir.

« Lorsque mes larmes furent épuisées, je m'endormis et me réveillai dans un wagon de train en marche. Je ne vis dans le compartiment que mon père. Heureusement, je sentis dans mes bras mon génie, Maldino. Mon père regardait par la portière. Je fis de même. Des paysages à chaque instant interrompus par des poteaux télégraphiques défilaient sous mes yeux. Les portées formées par les fils télégraphiques s'abaissaient, puis remontaient brusquement pour mon étonnement. Le train faisait une musique de fer massif qui me berçait : bourouboum boum boum, bourouboum boum boum. Je me rendormis et me réveillai lorsque le train s'arrêta. Je frottai mes yeux. Mon père me dit doucement : — Giovannino, regarde. —

« Je regardai et vis derrière la gare une tour penchée.

« C'était Pise. J'en fus émerveillé et élevai Maldino afin qu'il vît cette tour qui était sur le point de tomber. Lorsque le train fut de nouveau en marche, je pris la main de mon père et lui demandai : — Où est maman ? — Elle est à la maison, dit mon père, tu lui écriras quand tu sauras écrire et tu reviendras quand tu seras grand. — Mais, ce soir, ne la reverrai-je plus ? — Non, répondit mon père avec tristesse, ce soir, tu ne la verras point. —

« Je me mis à pleurer et à le battre en criant : — Méchant, menteur, — mais il me calma en disant : — Giovannino, sois sage. Ce soir ıous serons à Turin et je te mènerai voir Giandouia, qui ressemble en plus grand à ton pantin préféré. — Je regardai Maldino avec endresse, et, à l'idée que j'allais le voir en plus grand, je me con-olai.

« La nuit, nous arrivâmes à Turin. Nous couchâmes à l'auberge. le tombais de fatigue, mais tandis que mon père me déshabillait, e demandai . — Et Giandouia... — Ce sera pour demain soir, — lit mon père, tandis qu'il bordait mon lit. Pour la première fois je n'endormis sans avoir dit ma prière du soir.

« Le lendemain, mon père me mena voir Giandouia. Je n'avais ncore jamais été au théâtre. Je fus aux anges pendant toute la eprésentation et ne perdis aucun des gestes des nombreuses marion-ıettes de grandeur naturelle qui s'agitaient sur la scène; mais je ne ompris rien à l'intrigue de la pièce qui, autant que je me souvienne, levait en partie se passer en Orient. Lorsque tout fut fini, je ne pou-'ais pas le croire. Mon père me dit : — Les marionnettes ne vien-lront plus. — Où sont-elles allées? demandai-je en m'assurant ue Maldino était toujours dans mes bras. Mais mon père ne me épondit rien...

« Ensuite, je partis pour Paris avec mon oncle. Je n'ai jamais revu nes parents, qui moururent peu d'années après mon départ. »

Ayant achevé son récit, Giovanni Moroni resta longtemps rêveur. 'essayai à plusieurs reprises de connaître ses souvenirs, ses impres-ions sur les années qui s'étaient écoulées depuis sa première enfance. Iais il me fut impossible de rien tirer de lui sur ce sujet. Au emeurant, je crois qu'il n'avait rien à dire...

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

ené Fage : *La Cathédrale de Limoges*. Avec 45 grav. et 1 plan en couleurs ; Laurens. 2 50

ean Locquin : *Nevers et Moulins* ; Laurens. 4 »

épertoire d'art et d'archéologie, 4e année, 1913, 2e trimestre ; Bibliothèque d'art et d'archéologie. » »

épertoire d'art et d'archéologie. Index alphabétique, 3e année, 1912 ; Bibliothèque d'art et d'archéologie. » »

G. Terme : *Album de l'art ancien au pays de Liège, 1905* ; Van Oest, Bruxelles. 20 »

G. Terme : *Album de l'art ancien au pays de Liège. Mobilier et Sculptures* ; Van Oest, Bruxelles. 20 »

G. Terme : *Album de l'art ancien au pays de Liège. Orfèvrerie, Dinanderie, Ivoires* ; Van Oest, Bruxelles. 20 »

Esotérisme

ax Heindel : *Astrologie scientifique simplifiée. Manuel complet traitant de l'art de dresser un horoscope* ; Fraternité rosicrucienne, Oceanside, Californie. 2 50

Folklore

Ernest Jaubert : *Contes populaires russes ;* Nathan. 3 »

Histoire

V. Chareton : *La Réforme et les Guerres civiles en Vivarais, 1544-1632 ;* Edit. Documents d'histoire. 8 »

Emile Gabory : *Napoléon et la Vendée,* d'après des documents inédits. Avec une carte ; Perrin. 5 »

Commandant Lefebvre de Béhaine : *Napoléon et les Alliés sur le Rhin.* Introd. par Frédéric Masson : Perrin. 7 50

Pouget de Saint-André : *Le général Dumouriez, 1739-1823 ;* Perrin. 5 »

Littérature

André Blandin et Jules M. Cannuel : *A l'Instar de... ;* Lamertin, Bruxelles. 3 50

Berthelot : *Œuvres satyriques.* Avec un avant-propos et des notes par Fernand Fleuret ; Sansot. 1 »

Jean de Bosschère : *Métiers divins ;* L'Occident. » »

Gaston Caminade : *Les Chants des Grecs et le philhellénisme de Wilhelm Müller ;* Alcan. 5 »

Emile Faguet : *En lisant Corneille ;* Hachette. 3 50

Henri Guilbeaux : *Anthologie des lyriques allemands depuis Nietzsche.* Préface par Emile Verhaeren ; Figuière. 5 »

Les plus jolis vers de l'année (1912). Choix par Alphonse Séché ; Michaud. 1 »

Jules Payot : *L'Apprentissage de l'art d'écrire ;* Colin. 3 50

Musique

Paul-Marie Masson : *Chants de Carnaval florentins ;* Sénart et Cie. 6 »

Vilmos Géza Zagon : *Jeux de vagues ;* Mathot. » »

Philosophie

James H. Leuba : *La Psychologie des phénomènes religieux.* Trad. de l'anglais par Louis Cons ; Alcan. 7 50

A. Mamelet : *Le Relativisme philosophique chez Georg Simmel.* Préface de Victor Delbos ; Alcan. 3 75

Poésie

Henri Beslais : *Le Plectre ;* Jouve. 2 50

Pierre Boissie : *Les Petits jardins de Paris ;* Edit. d'Art et Travail. 1 »

Lucien Chiselle : *La Visite ;* Carbonnel. » »

Léo Dhréna : *Sans bruit ;* Jouve. 2 »

Auguste Génin : *Poèmes d'amour ;* Lemerre. 3 »

Léon Huot-Sordot : *Les Cloches d'avril ;* La Revue des Poètes. » »

Albert Lefèbvre : *La Muse d'un vieux garçon ;* Messein. 3 50

Publications d'Art

Edmond Bruwaert : *Jacques Callot.* Avec 24 pl. h. t. ; Laurens. 2 50

Georges Denoinville : *Sensations d'art,* 8e série. Préface d'Henry Revers. Eau-forte d'Amédée Besnus ; Jouve. 4 »

Alexis Forel : *Voyage au pays des sculpteurs romans.* Illustré par Emmeline Forel. Tome I ; Champion. » »

Tristan Leclère : *Hubert Robert et les Paysagistes français du XVIIIe siècle.* Avec 24 pl. h. t. ; Laurens. 2 50

Etienne Moreau-Nélaton : *Corot.* Avec 24 pl. h. t. ; Laurens. 2 50

Louis Morin : *Le Dessin humoristique.* Avec 87 gravures ; Laurens. 4 »

Dr Ch. Pfeiffer : *Les Madones d'Andrea del Sarto.* Avec 44 grav. ; Daragon. » »

Questions militaires

Général Von Bernhardi : *La Guerre d'aujourd'hui.* Trad. de l'allemand par M. Etard, sous la direction du lieut.-colonel J. Colin. Tome Ier : *Principes et éléments de la guerre moderne.* Tome II : *Attaque et Défense. Conduite de la guerre ;* Chapelot. 20 »

Questions religieuses

Louis Bertrand : *Saint Augustin ;* Fayard. 3 50

Abbé Jules Claraz : *Le Confessionnal ;* Flammarion. 3 50

Roman

Madame Adam : *Chrétienne ;* Plon. 3 50
E. Gomez Carrillo : *Fleurs de pénitence.* Trad. de l'espagnol par Ch. Barthez ; Garnier. » »
Colette : *L'Entrave ;* Lib. des Lettres. 3 50
Eugène Delard : *D'un cœur à l'autre ;* Ollendorff. 3 50
Conan Doyle : *La Grande ombre.* Ill. de Maurice Toussaint ; Lafitte. 0 95
Albert Dulac : *La Vie et la mort de M. Legentois, rentier ;* Calmann-Lévy. 3 50
Marc Elder : *Le Peuple de la mer ;* Oudin. 3 50
Jacques Estarvielle : *Le Vain sacrifice ;* Grasset. 3 50
G. Fanton : *Abel ;* Figuière. 3 50
Jean et Paul Fiolle : *Les Captifs ;* Oudin. 3 50
Charles Foley : *On tue dans l'ombre !! ;* Tallandier. 3 50
Franc Nohain : *Le Gardien des Muses ;* Fasquelle. 3 50
Louis Gauthey : *L'Eau de Jouvence ;* Grasset. 3 50
Aimé Graffigne : *La Bonne vie de Lou de Marennes ;* Calmann-Lévy. 3 50
G. Guesviller et J. Madeline : *La Présidente ;* Calmann-Lévy. 3 50
Octave Houdaille : *Le Mannequin d'amour ;* Lemerre. 3 50
Marcel Laurent : *Le Calvaire fleuri ;* Lemerre. 3 50
Jules Leroux : *Léon Châtry, instituteur ;* Figuière. 3 50
Guillaume Livet : *Miramar ;* Tallandier. 3 50
Jean Madic : *Le Pont des ponts ;* Sansot. 3 50
Raymonde Manuel : *Devant soi ;* Figuière. 3 50
L.-G. Maynial : *Contes du pays d'oc ;* Figuière. 3 50
Francis de Miomandre : *L'Aventure de Thérèse Beauchamps ;* Calmann-Lévy. 3 50
Jeanne Nérel : *Ma sœur Monique ;* Fasquelle. 3 50
Lucie Paul-Margueritte : *Le Chemin des Ecolières ;* Albin Michel. 3 50
Camille Pert : *Cady mariée ;* Mignot. 3 50
Edouard Siméon : *Le Carnet de Sœur Calixte ;* Albin Michel. 3 50
Edge Trémois : *L'Enfant blond ;* Albin Michel. 3 50

Sciences

Félix Le Dantec : *La Mécanique de la vie ;* Flammarion. 1 50

Sociologie

Isaac Blümchen : *A Nous, la France ;* Gololust, Cracovie. 1 »
G. Dupont-Ferrier : *Les Ecoles, Lycées, Collèges, Bibliothèques* (L'Enseignement public à Paris). Avec 64 pl. h. t. : Laurens 8 »
Paul Hubault : *Les Coulisses de la fraude ;* Giard et Brière. 4 »
Edmond Rottach : *La Chine en révolution ;* Perrin. 3 50
Paul Walle : *La Bolivie et ses mines.* Avec 61 illust. h. t. et 4 cartes ; Guilmoto. 7 50

Théâtre

Henry Bordeaux : *La Vie au théâtre,* 3e série, 1911-1913 ; Plon. 3 50
Alexandre Meunier : *Kounala,* drame en 4 actes, en vers. Préface d'Ernest La Jeunesse. Figuière. 2 50
Albert Vanloo : *Sur le plateau.* Souvenirs d'un librettiste ; Ollendorff. 3 50

Varia

Almanach Hachette 1914 ; Hachette. 3 50

Voyages

Emile Deschamps : *Les Femmes d'oncle Sam ;* Maisonneuve et fils. 3 50
Gabriel Faure : *Heures d'Italie,* 3e et dernière série ; Fasquelle. 3 50
Dr A.-F. Legendre : *Au Yunnan et dans le massif de Kin-Ho.* Avec 20 grav. ; Plon. 5 »
E. Souville : *Mes Souvenirs maritimes, 1837-1863.* Introduction de M. le C.-amiral Dagouy. Avec un portrait ; Perrin. 7 50
Amédée de Subercaseaux : *La Rome du cœur.* Trad. de la Comtesse de Loppinot ; Perrin. 5 »
Vitold de Szyszlo : *Dix mille kilomètres à travers le Mexique, 1909-1910.* Avec 22 grav. h. t. ; Plon. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Fernand Baldensperger. — M. Paul de Ritter et Mme Rachilde. — Les Lectures de Benjamin Constant. — Chateaubriand et La Fontaine. — La Section littéraire du Salon d'Automne. — Trois representations de *Psyché*. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Fernand Baldensperger.

Emerson Hall, Cambridge, Mass., 19 octobre 1913.

Cher Monsieur,

Le *Mercure de France* a, comme de juste, sa place parmi les périodiques européens qu'on reçoit ici; mais je ne vous étonnerai pas en vous disant que la collection du *National* fait défaut à la bibliothèque, si riche pourtant, de l'université Harvard. Aussi est-ce une réponse plutôt conjecturale que je puis donner à la lettre de M. Pitollet, insérée dans votre numéro du 1er octobre.

Votre correspondant s'inquiète de n'être mis nulle part sur la trace de l'auteur des articles du *National* (22 janvier et 20 février 1842) qui vengeaient Vigny de ses échecs académiques. N'est-ce pas du côté de Jacques-Hippolyte Rolle qu'il faut chercher? M. Pitollet a dû voir, dans le *Journal d'un Poète*, que Vigny lui attribuait un article élogieux, mais antérieur, suscité par Armand Carrel lui-même (p. 158). « Homme d'un esprit rare et des plus étendus », Rolle est resté au *National* jusqu'en 1844 (Texier, *Biographie des Journalistes*, s. d., p. 187; et Larousse, hélas! article *Rolle*). Il a eu, à *l'Illustration*, Busoni pour successeur, et il est possible que cet ami du poète soit pour quelque chose dans l'affaire.

M. Pitollet, qui pousse parfois le scrupule jusqu'à croire qu'on ne peut pas avoir lu les auteurs qu'on ne cite pas, m'excusera-t-il de ne pouvoir appuyer davantage, d'ici, cette simple suggestion? J'avoue que je l'attendais sous sa plume, puisque le chapitre des déboires académiques de Vigny l'occupait.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

FERNAND BALDENSPERGER.

§

M. Paul de Ritter et Mme Rachilde. — Mme Rachilde a reçu et nous prie d'insérer la lettre ci-dessous, suivie de sa réponse :

Paris, le 6 novembre 1913.

Madame,

Je viens de lire, tardivement, les lignes que vous avez accordées, dans le *Mercure de France* du 1er octobre, à mon livre : *les Bonardin*.

Je vous remercie de ne m'avoir point oublié, mais je proteste contre votre jugement inattendu, — contre votre interprétation étroite et erronée d'une *œuvre d'art*.

Parce que j'ai eu la fantaisie, et, je puis dire : le malheur, de dédier mon ouvrage à la mémoire d'un petit chien que j'ai aimé et perdu, vous considérez bassement — pardonnez-moi ce mot brutal, mais réellement une telle interprétation est basse, aussi basse que cette phrase : « la question d'art ne doit pas être mêlée aux questions domestiques » — mon livre de vérité comme la petite vengeance d'un monsieur, d'un « amateur », à qui on a tué son chien! — Et oublieuse, insoucieuse de toute la substance de mon livre — réalité émouvante, tableau de la nature, de la vie, études sociales, politiques... — vous citez votre cas personnel, vous vous attardez sur vos soucis de propriétaire, vos chiens massacrés, vos bois dévastés, votre revolver que, dites-vous, vous maniez mieux que la plume (moi, je manie mieux *la plume* que le *revolver*).

Les Bonardin ont été écrits, achevés à la fin de l'année 1911, et mon petit Marcas est mort au mois de mars 1912. Sa fin, et le chagrin que j'en ai ressenti, n'ont donc nullement provoqué « la virulence de mes propos ». Veuillez relire ma dédicace et ma préface.

Quel est le « monsieur » du midi ou la propriétaire de banlieue qui, uniquement pour venger son petit chien empoisonné ou ses barrières enfoncées, pourrait réaliser une œuvre *de l'ampleur, de la carrure, de l'avenir des Bonardin!* Ah oui! je suis orgueilleux, et c'est mon orgueil, toute ma foi, qui proteste contre votre petite injustice. — A qui ferez-vous croire, Madame, que Balzac a écrit *Eugénie Grandet* pour se venger d'un homme qui lui refusait quatre sous? Flaubert : *Madame Bovary*, pour se venger d'une amie volage ; Zola : *la Terre* (à laquelle on compare *les Bonardin*, qui lui sont supérieurs comme réalité, vérité) pour se venger de quelques paysans?

A qui ferez-vous croire qu'une ambition et une force littéraires soient brusquement suscitées par la mort atroce d'un joli petit chien? Faites-moi le plaisir d'écrire un livre sur « vos questions domestiques » : nous les comparerons aux *Bonardin*.

J'ajoute que je connais la banlieue parisienne autant et peut-être mieux vous; j'ai vecu, en effet, entre Argenteuil et Sannois, et je sais ce que vaut ce pays des apaches de routes et des apaches des champs.

J'ajoute que l'humanité est partout la même : j'ai habité en Ecosse, en Suisse, à Athènes, en Gironde, en Seine-et-Oise, j'ai été en Russie (où dans ma propre famille — je ne suis Genevois que de naissance — m'a été servi de l'arsenic dans du thé par petites doses sournoises) — partout j'ai rencontré la même hypocrisie, la même jalousie, la même cupidité, le crime latent.

J'ajoute encore — afin que plus tard, voyant le volume, vous ne vous imaginiez avoir provoqué par votre article — que j'ai commencé au mois de septembre une étude qui embrasse toute une petite ville de Seine-et-Oise.

Pardon de la « virulence de mes propos », inspirée réellement cette fois par l'image déjà lointaine et évoquée par vous de mon petit Marcas. Vous me devez une rectification, Madame; ne me dites pas que la critique est sans *appel*, — je vous répondrai que la critique doit être consciencieuse, et je fais *appel* à votre conscience d'artiste et, ce qui est mieux, à votre conscience de femme. Une brochure (publiée il y a cinq ans), que je vous envoie, vous dira que, si je méconnais l'*art féminin*, je vénère tout ce qui, chez la femme, rachète notre égoïsme et notre lâcheté, à nous autres hommes.

Pardon, Madame, de la longueur et de la « virulence » de ma lettre, et agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments respectueux.

P. DE RITTER.

— L'éloge des *Bonardin* n'étant plus à faire après la lecture de cette lettre de leur auteur, je me permettrai quelques humbles réflexions pour clore le débat :

1° Je ne plaisante jamais quand il s'agit d'un chien et je mets très au-dessus de n'importe quel mauvais caractère de grand génie humain la personnalité d'un bon petit toutou;

2° Quand je sens le rôti de ma critique insuffisant, c'est-à-dire que je me trouve désarmée devant l'outrance d'une œuvre, je le remplace par une histoire, imitant en cela Mme de Maintenon (en cela, seulement);

3° Si j'avais su que l'éminent auteur des *Bonardin* fût Genevois, je n'aurais pas incriminé les gens du midi, parce que je suis trop « vieille France » pour dire du mal des Français en face d'un étranger.

Maintenant que j'ai offert des excuses aux mânes d'un chien, à mes lecteurs et aux gens du midi, je prie l'auteur éminent des *Bonardin* d'agréer mes plus respectueuses salutations.

RACHILDE.

§

La Section littéraire du Salon d'Automne. — Voici le programme des matinées littéraires organisées par M. Pierre Jaudon, délégué de la Section :

Jeudi 20 novembre. *Salon de Prose et de Poésie.* Conférence par M. Jean Muller.

Jeudi 27 novembre. *Paul Claudel.* Conférence par M. André Thévenin.

Jeudi 4 décembre. *Les Tendances actuelles de la Poésie en Allemagne.* Conférence par M. Félix Bertaux.

Mardi 9 décembre. *Les Cahiers d'Aujourd'hui.* Conférence par M. Léon Werth.

Jeudi 11 décembre. *L'Œuvre de Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine.* Conférence par M. François Porché.

Jeudi 18 décembre. *Le Comte de Gobineau.* Conférence par M. Tancrède de Visan.

§

Trois représentations de « Psyché ». — Les 1er, 2 et 3 décembre prochain auront lieu, sur la scène du Théâtre Mors, trois représentations privées de la *Psyché* de Gabriel Mourey. Pour le début du 3e acte, Claude Debussy a écrit spécialement une musique de scène, harpe et flûte : *la Flûte de Pan.*

§

Publications du « Mercure de France » :

LE PLATEAU DE LAQUE, nouvelles, par Henri de Régnier. Vol. in-18, 3,50 (19 japon à 15 fr. ; 3 chine à 12 fr. ; 97 hollande à 10 fr.).

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS, nouvelle série, par Léon Bloy. Vol. in-18, 3, 50 (5 japon à 15 fr.; 27 hollande à 10 fr.).

LUMIÈRES DU MONDE, poésies, par Paul Castiaux. Vol. in-18, 3,50 (5 whatman à 15 fr.; 15 hollande à 10 fr.).

§

Le Sottisier universel.

Partout on dépèce, sans honte, de nobles murs tapissés d'événements. — *Matin,* 23 septembre.

Le cargo-boat « Psyché », échoué en face du port de Rouen depuis quelques jours, est dans une situation des plus critiques. La mer est devenue furieuse et très grosse, et les vagues déferlent par-dessus bord. — Casablanca, *la Vigie Marocaine,* 16 septembre.

Coquilles et drôleries.

La journée d'hier a achevé de démontrer que Francisco Scala n'est point l'auteur du coup de main commis rue Meslay contre l'agresseur Gouy-Pallier. — *Journal,* 30 mars.

Avant le tirage, ce titre a été spécialisé, et le propriétaire ainsi fixé sur la tête du donneur d'ordres. — *Journal,* 27 mai.

Assurances nationales contre les accidents, les incidents, et sur la Vie. — *L'Express,* 12 juin.

Remarquez dans les vitres : chaque point blanc représente un trou de balle. — Carte postale montrant les traces de balles des gendarmes sur la façade du local des socialistes, à Liège.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Home et la Santé

L'ART CULINAIRE

(suite)

Le rôle des poissons ne fut pas non plus négligeable ; de tout temps l'on s'est nourri de leur chair délicate. Il y avait à Paris, dès le temps des Romains, une corporation de *nautes* ou *mariniers* de la Seine, chargés d'approvisionner la ville; plus tard ce fut la corporation des *marchands de l'eau*, poissonniers d'eau douce et poissonniers d'eau de mer, car la « marée » montait jusqu'à Paris, — dans quel état, juste ciel !

Les règlements contenus dans le *Livre des Métiers* d'Etienne Boyleau, prévôt des marchands de Paris sous le règne de saint Louis, parlent en effet du maquereau, du flet ou limande, du merlan, de la raie, des morues sèches et salées, des harengs frais, salés ou saurs. Les ordonnances du roi Jean prouvent qu'au XIVe siècle on mangeait à Paris du marsouin et même du chien de mer ! Le saumon et les anguilles furent connus de tout temps ; les huîtres, célèbres à l'époque où Ausonius composait près de Burdigala (Bordeaux) épigrammes et églogues, ne furent plus que peu estimées jusque vers le XVIIe, pour reprendre alors une vogue qui s'est toujours accrue depuis.

Le même Ausone vante aussi le poisson d'eau douce : la perche lui semble seule digne de balancer la finesse du « mulet de mer » ; la tanche et le brochet, au contraire, sont bas morceaux, bons tout au plus pour la populace. Cette opinion semble avoir persisté longtemps, du moins parmi les Bordelais, car, au XVIe, un médecin, du nom de Champier, en fait la remarque, en ajoutant que le brochet était fort apprécié dans tout le reste de la France. Caulier, l'un des ambassadeurs que l'empereur Maximilien envoya en 1510

u roi Louis XII, raconte qu'à son pas-
ıge par Blois, pour aller trouver le
rince qui était à Tours, la reine leur
nvoya « de très bon vin avec des huî-
res, de la marée et quatre grands lux »
brochets).

Voici pour le brochet. Quant à la
ınche, on ne l'estimait, dit Champier,
ue quand elle était fort grasse. Mais
anguille a pour elle le rang de l'an-
ienneté; c'est le seul poisson dont il
oit question dans la loi salique. Cha-
ue contrée a sa spécialité : Etampes
ournit à Philippe-Auguste, dans la
eule année 1202, pour 40 livres de
oisson, somme fabuleuse pour l'épo-
ue ! Il est vrai que la Juine qui arrose
ette ville fut longtemps renommée
our ses écrevisses. La Maine était ré-
utée pour ses anguilles; les meilleurs
arbeaux se pêchaient à Saint-Floren-
in; Châlons fournissait les brochets;
Nantes avait la spécialité des lamproies,
Bar-sur-Seine celle des loches; on par-
ait des pimperneaux d'Eure, des sau-
mons de Loire, des truites d'Andely,
tc.

Truites, barbeaux et carpes sont cités
armi les principaux poissons d'eau
douce pour lesquels on construisit des
iviers ou réservoirs d'eau vive : les
ossés des châteaux servirent au même
ısage; à défaut de viviers, les seigneurs
lu xvııe y poursuivirent des études de
isciculture assez poussées pour parve-
ıir à apprivoiser leurs élèves d'une façon
out à fait surprenante, s'il faut en
roire Mlle de Montespan :

« J'allai chez M. de Saint-Germain
Beaupré, où je fis la plus grand chère
« du monde, surtout en poissons d'une
« grandeur monstrueuse, que l'on prend
« dans les fossés qui sont très beaux.
« On donne à manger aux poissons
« d'une manière extraordinaire : on
« sonne une cloche et ils viennent
« tous. »

De tous temps les poissons intéressè-
rent nos grandes coquettes ! N'est-ce
point pour la marquise de Pompadour
que les poissons rouges furent importés
de Chine?...

Parmi les poissons de mer mention-
nés au xıııe siècle on trouve les aloses, bars, barbues, congres, carrelets, raies, rougets, soles, saumons, sardines, sans compter harengs, maquereaux, limandes, etc., etc. Ils furent l'objet d'un commerce très important dont vivaient quantité de gens, marchands de l'eau, voituriers, débitants, poissonniers et poissonnières pour le poisson frais, harengers et harengères pour le poisson salé, maquereaux, merlans, morue, harengs et sardines.

Et l'on sait que les marchandes de poissons jouirent de certains privilèges jusqu'à la fin de l'ancienne monarchie: elles pouvaient arriver jusque dans la galerie de Versailles, où le roi agréait leurs compliments, puis leur faisait donner à dîner.

Dr ARGYRE.

Le Livre d'occasion

ÉDITIONS PRINCEPS DE LA FONTAINE

Voici un poète qui n'a jamais cessé d'avoir des admirateurs, en dépit des modes et des écoles littéraires. Ses contemporains le regardaient un peu comme le vilain petit canard d'Andersen. Ce cygne au col souple et nonchalant n'était vraiment pas assez guindé pour la littérature du grand siècle. Les cœurs allaient cependant vers lui en secret. Son charme lui gagnait tous les lettrés et sa place dans le mouvement littéraire de son temps était beaucoup plus grande qu'il n'y paraissait. Aussi ses éditions curieuses furent-elles toujours recherchées, et, en dépit du rôle d'éducateur qu'on lui fit jouer, ses œuvres reçurent elles les hommages des bibliophiles.

Cette année a été particulièrement riche en études sur La Fontaine. Sans parler des conférences de M. Faguet, des travaux originaux ont remis, une fois encore, le fabuliste au premier plan de l'actualité.

C'est le moment, croyons-nous, de signaler quelques-unes de ses éditions offrant quelque intérêt.

Le petit volume présentant les six premiers livres de fables sous le titre : « *Fables choisies mises en vers par M. de la Fontaine* ; à Paris, chez Denys Thierry, 1668 », est certainement fort intéressant et vaut le prix de 800 francs qu'on l'a payé il y a quelques semaines.

Une édition presque complète, publiée vingt ans plus tard, de 1688 à 1694, sous le titre : « *Fables choisies. Mises en vers par M. de la Fontaine, et par lui revües, corrigées et augmentées de nouveau.* Suivant la copie imprimée à Paris, et se vendant à La Haye, chez Henry van Bulderen », s'est vendue 605 francs.

Mais ce qui possède une grande valeur en bibliophilie ce sont les premiers récueils, encore tout minces et peu fournis, des nouvelles.

« *Nouvelles en vers.* Tirée (*sic*) de Bocace et de l'Arioste, par M. de L. F. A Paris, chez Claude Barbin, 1665 », ne contiennent que 12-60 pages et ne donnent que trois contes : *Le cœur battu et content*, *Joconde* et *la Matrone d'Ephèse.*

Un exemplaire en a été vendu 2.060 francs.

Une autre édition de la fin de la même année 1665, mais plus complète, puisqu'elle a 11-92 pages, publiée également chez Barbin, sous le titre « *Contes et Nouvelles* en vers de M. de La Fontaine », réunie à la « *Deuxiesme partie des contes et nouvelles en vers* de M. de La Fontaine : à Paris, chez Louis Billaine, 1646 (pour 1666) », de 11-160 pages, a été récemment poussée aux enchères jusqu'à 2.500 francs.

Les éditions suivantes des deux premières parties valent tout de suite moins cher.

Celles de 1667 et de 1669, de chez Barbin, se vendent environ 300 francs, tandis que celles de chez Louys Billaine (1667) ou de chez Jean Verhoeven, à Amsterdam (1669) ne valent que 100 francs.

Bientôt paraît la troisième partie des « *Contes et nouvelles en vers* de M. de La Fontaine, à Paris, chez Claude Barbin, 1671 » et les amateurs lui témoignent la même faveur qu'aux précédentes en la poussant jusqu'à 1030 francs.

Mais les «*Nouveaux contes* de M. de La Fontaine. A Mons, chez Gaspar Migeon imprimeur, 1674 », véritable édition originale de la quatrième partie des *Contes* ; imprimée clandestinement, sous privilège du Roi, ne sont estimés que 400 francs ! Ce sont là de ces inconséquences fréquentes dans les cours des livres anciens. Le temps renverse d'ailleurs souvent l'échelle des valeurs.

Remarquons encore que le prix des ouvrages anciens n'est pas seulemen[t] fonction de la rareté, mais aussi de l[a] valeur de l'œuvre. Nous n'en donne[-]rons pour preuve que les pièces de théâ[-]tre ou les poèmes didactiques de notr[e]

Fontaine, condamnées sans recours r toute la critique.

Astrée, tragédie, 1692, se vend 12 fr.; *vous prens sans verd*, comédie, 99, 16 francs; *La coupe enchan-e*, comédie, 20 francs et *Le poème ı Quinquina*, 1682, 52 francs.

C'est ce qui fait que dans le livre occasion le nombre d'ouvrages de ritable valeur est très limité.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, paces compris. Minimum 2 lignes. Les sertions sont payables d'avance. Mandat-ste au nom du Mercure de France, *26, e de Condé, Paris.*

FFRES

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La arenne-Saint-Hilaire (Seine).

F. Rops : Légendes et aventures d'Ulenspie-l (32 eaux-fortes, dont 3 de Rops). Paris, Lacroix, 1869.

Boccace : La Fiamette amoureuse. Paris, 85.

Pétrus Borel le Lycanthrope : Madame Puti-ar, 1877.

Champfleury : Les vignettes romantiques.

G. Beranger, 40, rue de Vaugirard, Paris.

Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour; Turin, 6 vol.

Péchon de Ruby : Vie généreuse des matois, gueux, bohémiens, cagoux, contenant leurs façons de vivre, subtilités et gergons, Paris, 1622, in-8.

Ch. Butler : Principes de musique ; 1636.

M. Verneuil, 15, boul. St-Germain, Paris.

Gillet de la Tessonnerie : La Desniaise, Nice, 1873.

Keepsake : Les femmes, Keepsake des Keepsakes. Janet.

Keepsake : Les Rameaux d'or. Paris, Janet, 825.

Keepsake : Paris-Londres, 1839. Paris, Delloye.

DEMANDES

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, Ve.

Rouveyre : Connaissances nécessaires à un bibliophile.

Mardrus : Mille et une nuits.

Gobineau : Toutes les éditions originales.

Burckhardt : Origines de la Renaissance en Italie. (1re éd. franç.)

Longus : Daphnis et Chloé, 8°, Paris, 1718.

Carlyle : Sartor Resartus, 1834.

Profilet : François Villon, thèse de doctorat. Châlons, 1856, in-8.

Duchesne : Voyage d'un iconophile. Paris, 1834.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. Claude, 6, rue Vivienne.**

BULLETIN FINANCIER

Nous sommes dans le marasme. Tout le monde le reconnaît ; tout le monde désir qu'il cesse, mais tout le monde ne fait pas le nécessaire pour y mettre un terme. Le Turcs et les Grecs ne se pressent pas d'en finir avec leurs négociations. L'Italie et l'Au triche ont jugé à propos d'inviter la Grèce à évacuer le plus tôt possible les territoire albanais. De quel droit l'Autriche et l'Italie interviennent-elles seules dans une questio qui regarde exclusivement le concert des grandes Puissances européennes ? Certains di plomates aiment décidément à compliquer les choses et à créer le gâchis. On ne peu vraiment donner tort aux capitaux de se réserver.

Donc, en Bourse, il y a beaucoup de ventes et peu d'achats, et les cours continuent fléchir.

La rente française recule encore à 85,90, l'Espagne extérieure à 90,15, le Turc Unifi à 85,30.

Cependant, au milieu de la dépression générale, les fonds russes progressent. Le Con solidé 4 o/o s'inscrit à 91, 15; le 4 o/o 1901, 89,45; le 4 1/2 o/o 1909, à 99. Le 5 o/o 190 perd au contraire 3 points à 102, 10 et le 3 o/o 1891 passe de 74, 60 à 73, 50.

Les fonds des Etats Balkaniques subissent des sorts divers. Le Bulgare 5 o/o 1902 es sans changement à 490, de même l'Hellénique 1881 à 299. Par contre, le Serbe aban donne près de 2 points à 80,65 et le Roumain 3 points exactement à 87,50.

Les chemins de fer français perdent un terrain appréciable. L'Est revient à 896, l Lyon à 1266, le Nord à 1687. L'Orléans est stationnaire à 1315 et le Midi à 1119.

Les établissements financiers supportent forcément les inconvénients d'une situatio qui ne s'améliore pas. Le Crédit Lyonnais descend à 1630, la Banque de Paris à 1685, l Crédit Mobilier à 619, le Crédit Français à 480, l'Union Parisienne à 1030, la Banqu Ottomane à 635, la Banque française à 290. Le Comptoir d'Escompte perd peu de cho ses à 1050 et la Société Générale à 816.

Le Comptoir d'Escompte, d'ailleurs, vient d'émettre avec aisance un emprunt d 20 millions destinés à augmenter le capital social de la Compagnie Générale des Omnibus Ce capital passe ainsi de 80 à 100 millions. Les 40.000 actions nouvelles ont été offerte à 600 fr. et jouiront des mêmes avantages que les actions anciennes.

Quant au Crédit Foncier, nous le trouvons à 850, et il y a tout lieu de croire qu'il es en marche pour le cours de 900. Sa dernière émission de 300.000 obligations foncière 4 o/o offertes à 480 a été couverte en quelques heures. Ce succès n'étonnera personne

En attendant la période des affaires importantes, annonçons un nouvel emprunt de l Caisse hypothécaire franco-canadienne.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.